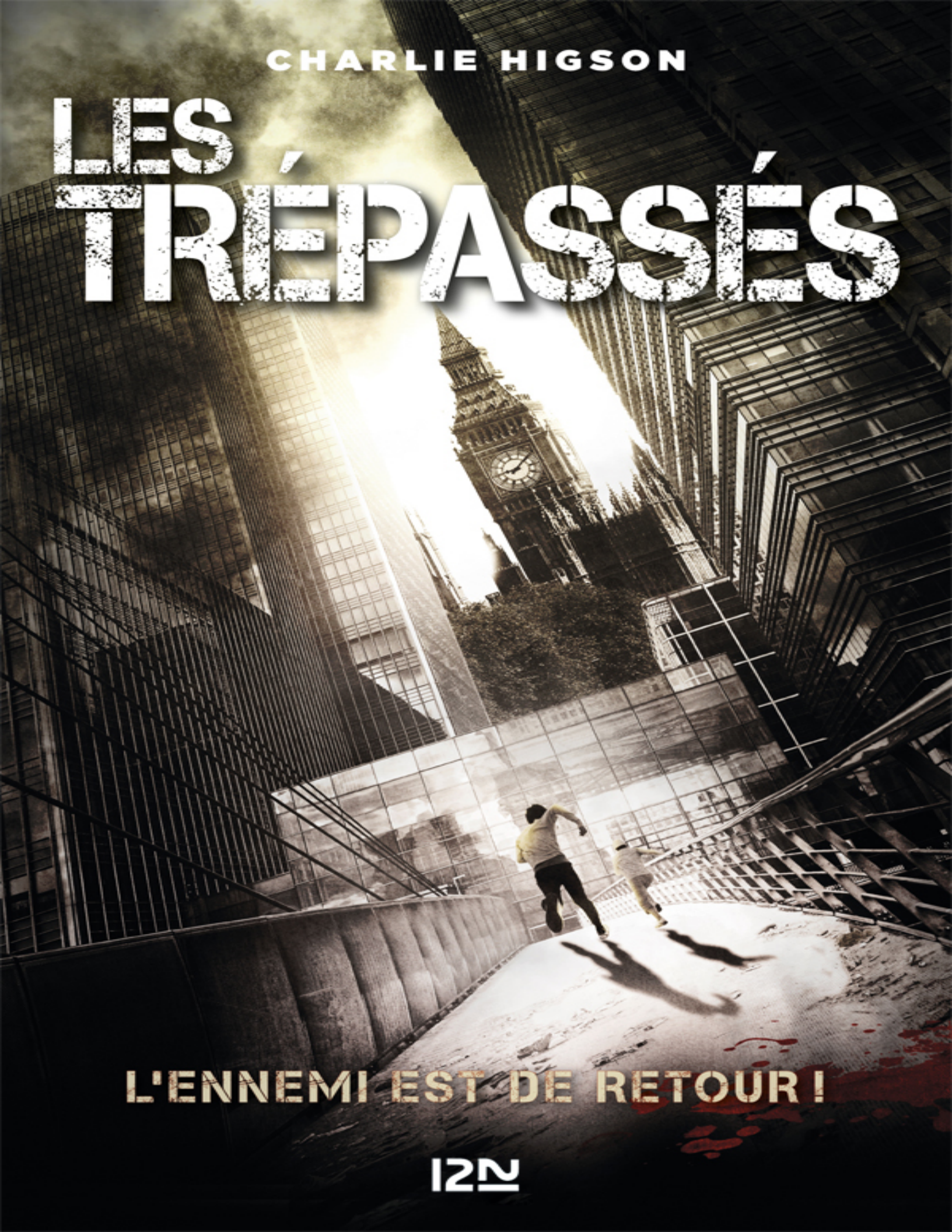
CHARLIE HIGSON
LES TRÉPASSÉS
L'ENNEMI EST DE RETOUR !
12N

CHARLIE HIGSON

LES TRÉPASSÉS

ENNEMIS - TOME 2

Traduit de l'anglais par Julien Ramel

POCKET JEUNESSE
PKJ

Pour Alex

Le Scared Kid[1]

Postée sur YouTube, la vidéo a tout de suite fait un carton. En quelques jours, tout le monde ne parlait plus que de ça.

— T'as vu le « Scared Kid » ?

— Ouais, ça fout les jetons.

— Au début, je croyais que c'était truqué. En même temps, ça fait tellement vrai…

— Bien sûr que c'est joué, mais ça marche quand même.

— Moi, j'ai pas pu regarder. Trop flippant.

— C'est qui ? On sait ?

— Mystère total…

Et tout le monde d'y aller de sa propre hypothèse : une bande-annonce particulièrement efficace pour un nouveau film d'horreur ; du marketing viral pour une voiture ou une barre chocolatée ; ou, tout simplement, la réalité…

En tout cas, y avait un truc. Aucun gamin de dix ans n'est aussi bon acteur. Imaginons que ce soit joué, les instigateurs d'une telle mise en scène devaient être de sacrés pervers pour obtenir un résultat aussi saisissant. Qui oserait faire une chose pareille ? Qui oserait être assez sadique pour terroriser un pauvre enfant sans défense ? Pourquoi personne n'était monté

au créneau pour dénoncer l'abomination ou donner une explication rationnelle.

Ensuite, lorsque la terre entière avait basculé à jamais dans l'inconnu, tout le monde avait su que cette vidéo n'était pas un canular, mais bien le point de départ d'une horreur dépassant l'entendement. Et la mine terrorisée du Scared Kid resta gravée dans toutes les mémoires comme la dernière image globale à avoir traversé la planète avant que les lumières ne s'éteignent pour de bon.

Assis devant son ordinateur, il parle à sa webcam. De toute évidence, il a déjà bien pleuré. Ses yeux sont rouges, injectés de sang, ses joues maculées de larmes. Il tremble comme une feuille. Il claque des dents. On l'entend clairement. Ça prêterait à rire si ce n'était pas aussi bizarre. Il arrive à peine à articuler. Les mots se mélangent.

— J'sais pas quoi faire. J'sais pas… Z'ont tué Danny et Eve… Danny et Eve… Y sont là… dehors… j'les vois… Un père et trois mères…

C'est là que ça devenait vraiment prenant – et, d'ailleurs, c'était ce qui avait le plus frappé les gens, qu'il les appelle des pères et des mères.

— Sont venus… Z'ont tué Danny et Eve… Danny et Eve… Y a du sang ! Du sang partout ! Ô Seigneur ! Un père et trois mères… Tué Danny et Eve… Faites qu'ils s'en aillent, je vous en supplie…

Ensuite il attrape la webcam et la braque vers la fenêtre. Le plafond passe dans le champ. La lumière brûle l'écran. Et puis on aperçoit la rue. Il fait nuit. L'image est mauvaise. Cependant, à la lueur des réverbères, on voit clairement se dessiner quatre personnes : un père et trois mères, trois femmes et un homme ; et, à leurs pieds, un petit cadavre. Le corps d'un enfant.

Ces gens ont quelque chose d'étrange. À la manière dont ils se tiennent, on voit bien que ce ne sont pas des acteurs. Et puis, y en a un qui lève les yeux vers la caméra et, là, c'est le choc. Un regard mort. Des yeux de bête. Joué ? Comment dire, l'image est si mauvaise…

Ensuite, le gamin reprend :

— Vous les voyez ? Y sont devenus fous. Un père et trois mères. Ils essaient d'entrer dans la maison… Mais Danny et Eve sont morts. Morts… J'sais pas où est ma mère… J'sais pas où est mon père… J'suis tout seul. Sont tous partis. Y a plus que moi ici…

Après quoi la caméra se remet à bouger. On entend du tapage en arrière-plan, quelque chose qui se casse. Un cri. Et puis le petit revient à son

bureau. Il fixe l'objectif comme s'il plongeait les yeux dans sa propre tombe. Il tremble.

— Je vais envoyer la vidéo. Danny m'a montré comment faire. Danny… L'ont massacré. Un père et trois mères. Vite ! J'sais pas ce qui se passe… Quelqu'un ! Aidez-moi ! Je crois que je vais mourir. Comme, comme…

Et ça s'arrêtait là.

Des ados firent des captures d'écran et diffusèrent son portrait sur le web. Un remix sur fond de death metal ne tarda pas à circuler. Pourtant, aucun de ces simulacres n'arrivait à faire oublier la triste réalité : le plus choquant dans ce film, c'est qu'il avait l'air vrai. Des gens le visionnèrent, le décortiquèrent, pour essayer de comprendre. Finalement, quand un nouveau mal mortel décima la population adulte, le Scared Kid apparut comme une sorte de prophète.

Instantanément, la vidéo battit tous les précédents records d'audience de YouTube. Un mois plus tard, le lien cessa d'être valide. En lieu et place de la vidéo, un message stipulait qu'elle avait été retirée. Le lendemain, c'est tout YouTube qui cessa d'émettre, sans autre forme d'explication.

Le jour d'après, Internet arrêta de fonctionner.

Volatilisé.

Et là, tout le monde comprit que quelque chose de gravissime était en train de se passer.

1. www.the-enemy.co.uk/scaredkid

LES ÉVÉNEMENTS SUIVANTS SE DÉROULENT UN AN EXACTEMENT AVANT CEUX DÉCRITS DANS *ENNEMIS 1*.

1

Le ventre en appui sur le châssis, M. Hewitt sortait à moitié de la fenêtre. Les mains battant l'air. Les doigts griffant le vide. Comme s'il avait nagé la brasse en équilibre. Dans la pénombre, Jack y voyait juste assez pour lire l'expression qui tordait son visage, d'une pâleur tirant vers le jaune. Une expression idiote, qui n'avait plus rien d'humain. De grands yeux, écarquillés, fixes, mouillés de larmes de sang. Une langue pendante entre des lèvres gonflées et atrocement gercées. La peau grêlée de boutons et de grosseurs.

Jack restait là. Figé. La batte de cricket serrée au creux de ses mains moites. Oh, ce qu'il fallait faire, il le savait très bien : avancer d'un pas vers M. Hewitt et la lui balancer de toutes ses forces sur le crâne. Mais son bras droit lui faisait un mal de chien. À sa décharge, ça faisait des heures qu'il se démenait contre les profs. D'ailleurs, lors du dernier accrochage, il s'était esquinté l'épaule. Rien que de lever son gourdin, qui lui semblait plus lourd qu'une barre à mine, il sentait une horrible douleur lui vriller le bras.

Mais là n'était pas la seule raison. Non. Il en avait conscience. À l'instant d'en finir, quelque chose avait retenu son bras. Et ce quelque chose, c'était l'affection qu'il avait pour M. Hewitt. Ça faisait un an qu'il suivait son cours de littérature anglaise. Un des profs parmi les plus jeunes de l'école ;

et aussi l'un des plus appréciés. Incollable aussi bien sur les films et les séries télé que sur les consoles de jeux, auxquels il n'hésitait pas à faire référence dans ses cours, non par basse démagogie, mais bien parce qu'il s'intéressait aux mêmes choses que ses élèves. En outre, quand le fléau s'était déclaré et que tout était parti en vrille, M. Hewitt avait tout fait pour aider ses ouailles, ne ménageant ses efforts ni pour contacter les parents et les rassurer sur le sort de leurs fils, ni pour entretenir le moral des troupes, au sein de l'école, réconfortant les uns, consolant les autres et luttant pied à pied contre l'abattement et la désespérance. Enfin, c'était à lui que les garçons devaient de ne pas être morts de faim ou de soif. Lui, toujours, qui avait dirigé les travaux de fortification des bâtiments, organisé le siège…

Et ses hauts faits ne s'arrêtaient pas là. En effet, quand la situation avait empiré, c'est-à-dire lorsque les adultes qui n'avaient pas succombé au mal s'étaient transformés en féroces tueurs d'enfants, M. Hewitt avait pris part aux combats, se montrant infatigable, farouche et invincible. À tel point que les garçons en étaient venus à penser qu'il échapperait au mal.

Un vrai héros.

Hélas, du héros d'hier ne demeurait qu'une loque qui rampait sur le sol de la salle d'étude, tel un lézard obèse peinant à coordonner ses mouvements. Levant la tête, il tendit le cou vers Jack. Un souffle chuintant s'échappa de sa bouche, entre deux bulles de salive écarlates. Deux de ses congénères se traînaient dans son sillage.

Jack avala sa salive. Rien que ça, ça faisait mal. Il faut dire qu'il n'avait rien bu de la journée. Les réserves d'eau diminuant de jour en jour, ils avaient dû la rationner. Il avait le tournis. C'était la deuxième nuit consécutive que les profs attaquaient en nombre. Soit, pour lui, une deuxième nuit blanche. Fou de stress et de fatigue, son cœur s'emballait. Il se sentait osciller sur le fil du rasoir. Allait-il s'effondrer en larmes ou être pris d'un fou rire dément ? Ou les deux à la fois ? Du coin de l'œil, il voyait des formes indistinctes qui s'évaporaient dès qu'il tournait la tête.

À l'inverse, le cauchemar ambulant qu'était devenu M. Hewitt était, lui, bien réel. Il ondoyait par terre, se rapprochant, centimètre par centimètre, telle une limace obstinée.

L'heure écoulée avait été le théâtre d'une frénétique course contre la montre. Dans le noir, les mômes avaient cavalé de chambre en chambre pour vérifier portes et fenêtres, repoussant au passage tous les profs qui étaient parvenus à passer. C'est alors qu'au rez-de-chaussée ils avaient

entendu un bruit de verre brisé. Prenant Ed avec lui, Jack avait accouru pour voir ce qui se passait.

M. Hewitt.

Il n'y arriverait jamais tout seul. Cherchant son ami du regard, il le trouva tapi derrière une table renversée. Sa mine blafarde, percée de deux gros globes blancs, dépassait de l'arête rectiligne. Ed. Son meilleur copain. Le type que tout le monde trouvait si cool. Intelligent sans prétention et naturellement étranger à la lâcheté. Beau gosse. Au top avec les filles, et qui le battait au tennis sans se forcer. À côté de lui Jack s'était toujours senti inférieur, même s'ils étaient toujours fourrés ensemble, partageaient leurs livres, leurs BD, leurs musiques, jusqu'aux équipes de foot dans lesquelles ils jouaient tous les deux.

L'année précédente, l'administration de l'école avait décidé d'éditer une plaquette pour promouvoir l'image de l'école auprès des nouveaux parents d'élèves. En couverture, Rowhurst avait demandé que figure son élément le plus prometteur : Ed, dont le sourire frais et confiant incarnait toutes les vertus dont l'institution voulait se parer.

Ah, il en faisait une tronche, le prometteur de l'école, mourant de trouille derrière sa table renversée, tandis qu'une troupe de représentants du corps enseignant, loqueteux et sanguinaires, pénétraient dans la pièce en rampant par les fenêtres défoncées.

Il lui rappelait quelqu'un.

Le Scared Kid.

Ed avait comme… disjoncté. Sa peur l'avait réduit à l'état d'ombre.

— Aide-moi, marmonna Jack d'une voix cassée par la fatigue, éraillée par la soif.

— J'… j'suis à l'affût.

« *C'est ça… à l'affût… À l'abri, tu veux dire !* »

— Écoute, répondit Jack avec un soupir amer, si tu veux pas me filer un coup de main pour çui-là, occupe-toi au moins des autres.

Ed secoua la tête avant de répondre, tétanisé derrière sa table :

— Je suis avec toi.

— Ben, dans ce cas, bouge ! hurla Jack. Hewitt est presque passé. J'peux pas tout seul.

— Qu… Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Jack se massa l'épaule. Il en avait assez de cette école, assez de ce sport macabre qui se reproduisait nuit après nuit. Tout, sauf ça. N'importe où,

mais pas là.

Enfin, non. Pas n'importe où. Chez lui. À la maison. Dans sa tanière. Sous son duvet. Là où le monde n'avait plus aucune prise sur lui.

Sa maison…

— Vas-y, Ed, dit-il en lui lançant la batte. Fais-le, toi. Moi, j'en peux plus.

Le bois heurta bruyamment le plateau de la table et tomba sur la moquette.

— J'… j'crois pas que je peux.

— Ed, tu vas ramasser cette foutue batte et lui foutre sur la gueule, ordonna Jack.

Sentant ses yeux se remplir de larmes, il plissa vigoureusement les paupières pour s'éclaircir la vue.

— T'y vas, dis ? Allez, du nerf !

— Et après ? se lamenta Ed. Il en arrive sans arrêt. On va pas tous les tuer, Jack !

— Bute-le, Ed ! Pour l'amour du ciel, bute-le !

2

Ed regardait fixement la batte, qui se détachait sur la moquette dans la lumière de la lune. Trois semaines que l'électricité avait lâché. Trois semaines que les nuits étaient plus noires que ce qu'ils auraient jamais imaginé.

Que faire ? Aider Jack, bien sûr. Mais comment ? Il était cloué sur place. Et s'il ne faisait rien ? S'il ne faisait rien, il lui arriverait la même chose qu'à Jamey, Adam, Will… Les profs finiraient par l'avoir. Ils viendraient avec leurs ongles noirs, leurs dents pourries… et ils l'auraient.

Au bout du compte, c'était peut-être pas plus mal. En finir une fois pour toutes. Dire adieu au sort implacable qui les attendait : une longue litanie de nuits aveugles, passées à se battre contre les adultes et à ramasser ses potes les uns après les autres.

En finir.

Fermer les yeux, s'allonger…

Étranger à lui-même. Comme s'il regardait un film. Il vit une main se tendre vers la batte. Les doigts se refermer sur la crosse.

Ses doigts.

Brandissant la massue, il se redressa. Le sang battait à ses tempes. Il avait l'impression que, d'une seconde à l'autre, le peu qu'il avait dans le ventre

allait jaillir de sa bouche. S'il y allait maintenant, il atteindrait M. Hewitt avant que celui-ci n'ait définitivement franchi la fenêtre et qu'il ne se soit relevé. Il pouvait couvrir Jack. Ils allaient s'en sortir.

Oui.

Il repoussa la table et avança lentement. Une minute. Qu'est-ce qui se passerait si M. Hewitt décidait soudain d'accélérer le mouvement ? Et si les adultes contaminés n'étaient pas tous lents et demeurés ? Une erreur est si vite arrivée. D'ailleurs, tous ceux qui s'étaient fait descendre avaient commis la même : ils avaient péché par imprudence.

Ed leva la batte juste au moment où Hewitt s'effondrait enfin à l'intérieur de la pièce. Durant un instant, il demeura étendu, sans bouger. À tel point qu'Ed se demanda s'il était mort. Et puis le prof bascula la tête de gauche à droite et se força à se relever, à quatre pattes sur la moquette lépreuse.

— Vas-y, Ed. Tape !

Ed tourna la tête et croisa le regard de Jack, plié en deux, haletant, les yeux fous. Il était au-delà de l'épuisement. La tache de naissance, qui lui couvrait la moitié du visage et qui lui donnait cet air mauvais dont il aimait parfois jouer, ressemblait à une giclée de sang.

— Maintenant !

Quand Ed pivota enfin vers M. Hewitt, celui-ci s'était redressé. Il approchait d'un pas lent et lourd, sa chemise blanche lardée de trois longues entailles. Ed tourna brièvement les yeux vers l'horrible rangée de dents de verre qui saillaient du bord inférieur de la fenêtre. M. Hewitt avait dû se couper en passant dessus, trop abruti pour seulement s'en rendre compte. De grosses taches écarlates mouillaient son plastron. Sa cravate lui faisait comme une corde autour du cou.

Un bruit retentit à l'extérieur. D'autres silhouettes apparurent dans l'encadrement de la fenêtre.

Soudain, Hewitt se détendit et lança le bras. Ed recula d'un pas.

— Tape ! hurla Jack d'une voix tremblant de rage. Défonce-lui le crâne ! Tue-le ! Tue-le !

Le problème, c'était qu'Ed n'en avait pas tué un seul depuis le début, et, en vérité, il doutait d'en être capable. Guère porté sur la bagarre, il avait toujours évité l'affrontement direct, bien aidé, il est vrai, par le fait que la plupart des gens l'aimaient assez pour le ménager. Avec le temps, il s'était ainsi convaincu que lever la main était mal et que vouloir délibérément blesser quelqu'un était une hérésie.

Et, en l'occurrence, ce n'était pas juste quelqu'un. Mais M. Hewitt. Un homme qui, il y a encore quinze jours, était aimable, gentil, normal…

« *Normal*. » Comme Ed aurait voulu que tout le soit de nouveau.

« *Mais ça n'a aucune chance d'arriver, n'est-ce pas ? Donc balance cette foutue batte. Sens les os qui éclatent sous l'impact…* »

Alors il frappa. Sans trop de conviction, ni de force, le coup s'abattit sur le bras de M. Hewitt, provoquant un bref écart sur le côté. Pour toute réponse, le prof poussa un grognement sourd et se jeta sur Ed, qui recula d'un bond en hurlant et se cogna douloureusement contre un des pieds de table. Le souffle coupé, il vacilla avant de chuter, tête la première, sur l'angle du plateau. Assommé, il demeura un instant étendu sur le sol, ne devant qu'à un cri de Jack de revenir à lui.

La batte ? Où l'avait-il laissée tomber ?

Elle avait roulé vers l'assaillant qui l'avait enjambée. Ed ne pouvait plus l'avoir. Pas plus que Jack. En tout cas, pas sans passer sur le corps de M. Hewitt, qui était pratiquement sur lui, maintenant.

Dans la pénombre, il leva les mains. Prêt à bondir. Les pans de sa chemise s'échappèrent de son pantalon.

— Jack, au secours !

Avant que celui-ci n'ait le temps de réagir, il y eut un affreux gargouillis. M. Hewitt mugit. De toute évidence, il s'était davantage entaillé sur des tessons de verre que ce qu'il avait pu croire. Il baissa un œil torve sur son ventre ouvert.

Enfin, Jack réagit. Du pied, il poussa le prof à la renverse, récupéra la batte et courut vers Ed.

— Allez, amène-toi, dit-il en le saisissant fermement par le poignet et en le remettant debout. On s'arrache.

3

Ils se précipitèrent dans le couloir. Jack referma la porte derrière eux.

— Désolé, balbutia Ed. J'ai pas pu.

— C'est bon, dit Jack en le prenant par le cou. T'inquiète pas, mon pote. Tout va bien.

N'empêche, ça faisait bizarre. Car, jusqu'ici, ça avait toujours marché dans l'autre sens. C'était Ed, le garçon calme et serein en toutes circonstances, qui réconfortait l'autre, inquiet pour tout. Jack le timide. Jack le complexé par sa tache de naissance. Quelle différence ça faisait maintenant ? Au hit-parade des trucs les plus chiants du monde, cette stupide tache n'entrait même pas dans le top cent.

— On devrait pas bloquer la porte ? demanda Ed, comme pour montrer qu'il avait repris pied avec la réalité.

— Et avec quoi, malin ? Non, on rejoint les autres à l'étage. Point barre.

— Et eux ? ajouta Ed avec un regard inquiet en direction de la porte.

— Ils vont peut-être s'arrêter pour boulotter le corps d'Hewitt. J'sais pas. Tu les as vus comme moi, bon sang.

— Tu t'entends ? dit Ed en éclatant d'un rire nerveux. Des cannibales, maintenant. Mais c'est de la démence.

Pourtant il les avait vus lui aussi : une meute de profs qui s'étaient jetés sur la dépouille d'un de leurs collègues.

Non. Pas repenser à ça. Se concentrer sur l'instant présent. Rester en vie.

— T'as raison, dit Ed d'une voix plus posée. Remontons avec les autres, voir si personne n'a rien. Faut qu'on se protège.

— Tu l'as dit !

Ed posa la main sur le bras de Jack.

— Tu me promets, hein ?

— Quoi ?

— Qu'on reste ensemble. Quoi qu'il arrive.

— Promis.

Ed esquissa un sourire.

— Bon, allez, on bouge, dit Jack en sortant une lampe de sa poche.

Le faisceau de la torche perça l'obscurité dans le couloir, barré des deux côtés par d'épaisses portes coupe-feu que les mômes prenaient soin de garder closes pour ralentir les mouvements des dégénérés susceptibles de hanter les lieux. Personne. Pas pour autant le moment de lambiner car on ne pouvait prédire combien de temps le reste de la bande allait s'attarder dans la salle de perm.

Mais Ed se sentait pris d'un coup de fatigue comme il n'en avait jamais connu, au point de ne plus pouvoir mettre un pied devant l'autre. Et Jack ne devait pas valoir beaucoup mieux.

C'est alors qu'une des portes s'ouvrit à la volée. Instantanément, Ed retrouva ses jambes et démarra en trombe.

D'un pas vacillant, M. Morel, du département de français, fit irruption dans le corridor. Bâti comme une armoire à glace, l'homme était autant réputé pour sa bonne humeur proverbiale que pour son système pileux, partagé entre une épaisse tignasse brune et ondulée et une barbe en broussaille qui lui mangeait les joues. Le hic, c'était que, présentement – le manteau de fourrure de femme, beaucoup trop petit pour lui, et couvert de sang séché, qu'il avait choisi de porter n'y étant certainement pas étranger –, sa bonne bouille évoquait davantage une sorte d'ours enragé qu'un gentil précepteur des subtilités de la langue de Molière. Les jambes raides comme des piquets, les bras battant mollement l'air, il marchait sur ses élèves d'un pas buté.

Les garçons n'attendirent pas d'en savoir davantage sur ses intentions pour tourner les talons et se jeter sur l'autre porte. Poussant le battant, ils

tamponnèrent un autre représentant du corps enseignant, qui avait eu la mauvaise idée de se trouver là. Il valdingua contre le mur. Sans réfléchir, Jack lâcha sa batte. Un beau revers à la tempe qui le laissa sur le carreau.

Ce qu'on est capable de faire quand on est dans une impasse ! Cette portion de couloir grouillait de profs. Dieu sait combien. Arrivés là d'on ne sait où. En dépit du nombre, un inquiétant silence régnait, rompu seulement par quelques bruits de bouche humides et autres raclements de gorge.

Ed alluma sa torche par à-coups, lançant des éclairs en tous sens. Les profs se tournèrent vers lui. Une abominable galerie de portraits défila dans le halo jaunâtre. Des visages méconnaissables, rongés par le mal, bouffis et qui montraient les dents, les yeux hagards.

Ils avaient beau être amoindris par la maladie et ne pas porter d'armes, ils n'en demeuraient pas moins plus grands et plus forts que leurs élèves – sans compter qu'en groupe, ils étaient redoutables. Les garçons avaient leur camp retranché au dernier étage, dans le dortoir fortifié où ils vivaient. Mais comment espérer atteindre les escaliers avec une meute pareille au milieu du passage ?

Ils ne pouvaient pas non plus faire demi-tour, M. Morel étant précisément en train de passer la porte coupe-feu, emmenant dans son sillage un petit groupe de dames guère plus reluisantes que lui.

— … 'tention, j'arrive !

Suivit un grand cri. Ed crut voir basculer quelques silhouettes. Ce que confirma le vol plané qu'effectua bientôt M. Morel, déquillé par une violente attaque menée par Harry « Bam » Bamford, pilier de l'équipe de rugby de l'école, soutenu par quatre de ses coéquipiers armés de crosses de hockey. Après avoir crié à Jack et à Ed de les suivre, ils percèrent la masse compacte des profs, qui, de terreur, se collèrent aux murs. À eux sept, ils enfilèrent le couloir sans encombre, traversèrent le hall désert, puis entamèrent au pas de charge l'ascension de l'escalier. Ed grimpait les marches quatre à quatre, toute fatigue oubliée.

Rapidement, ils atteignirent le dernier étage et tambourinèrent à la porte.

— Ouvrez ! C'est nous ! vociféra Bam tandis que, plus bas, résonnait une cavalcade indiquant que les profs n'avaient pas lâché la partie.

De l'autre côté de la porte, des voix étouffées et des frôlements se firent entendre.

— Magnez-vous ! vociféra Jack.

M. Morel avalait les marches plus vite que les autres, ses grands pieds s'écrasant bruyamment sur chacune, tandis que ses longues jambes musculeuses poussaient sa grande carcasse en avant avec l'implacable régularité de deux pistons géants.

Enfin, ils reconnurent le bruit de la barricade qu'on levait. Ils savaient aussi à quel point l'opération était lente et fastidieuse, car la lourde armoire qui protégeait le dortoir ne se laissait pas bouger si facilement.

À l'avenir, il faudrait revoir ça.

Jack pivota. Morel attaquait le dernier palier.

— Vite ! beugla Ed en cognant des deux poings sur la porte, qui finit par s'entrebâiller légèrement.

Un œil apparut dans la fente.

— Ouvre, bon Dieu ! rugit Bam.

La tête de Morel apparaissait au niveau du palier. D'un coup de pied à la poitrine, Jack le fit basculer à la renverse. Avec un petit cri haut perché, le balèze, tel un chêne qu'on abat, s'effondra en arrière et roula dans l'escalier, culbutant quelques collègues qu'il entraîna dans sa chute.

La porte s'ouvrit enfin. Les sept garçons filèrent se mettre à l'abri.

4

Les adultes grattaient les murs avec les ongles, tambourinaient à la porte. De temps en temps, ils arrêtaient et le raffut cessait un instant. Alors, on entendait renifler sous la porte, à la manière d'un chien. Et puis le bruit reprenait de plus belle.

— Ils vont bien finir par se fatiguer, vous croyez pas ? dit Johnno, un des joueurs de rugby, en regardant fixement la lourde armoire qui barrait l'entrée, comme s'il avait pu voir les assaillants au travers.

— À ton avis ? répondit sèchement Jack.

— Non.

— Alors pourquoi tu poses la question ?

— Eh là ! C'est pas le moment de se chamailler, dit Bam en passant un bras protecteur autour des épaules de Johnno. Il réfléchissait à voix haute, c'est tout. Hein, Jay ? Il disait juste tout haut ce que tout le monde pense tout bas.

— T'as raison. Excuse-moi, dit Jack en se laissant tomber sur un lit. Mais tout se mélange dans ma tête. J'me sens embrouillé à l'intérieur.

— L'adrénaline, commenta une voix de crécelle à l'autre bout de la pièce. L'expression chimique de l'instinct de survie.

— Qu'est-ce que tu nous chantes encore, Wiki ? demanda Bam, sa face plate barrée d'un large sourire.

Pour l'état civil, Wiki s'appelait Thomas, un freluquet à lunettes de douze ans, qui donnait le sentiment de tout savoir sur tout. Le sobriquet que les autres lui avaient trouvé, en référence à Wikipédia, lui allait comme un gant.

— L'adrénaline, qu'à proprement parler on devrait appeler épinéphrine, embraya Wiki. Il s'agit d'une hormone sécrétée par le métabolisme humain lorsque celui-ci est en danger. Elle a pour effets notoires d'accélérer le rythme cardiaque et de dilater les vaisseaux sanguins. En quelque sorte, elle met l'organisme dans les meilleures conditions pour affronter le danger… ou le fuir. La décharge d'énergie ainsi créée a pour corollaire un état dépressionnaire proportionnel à l'intensité du boost initial. Ce sont les glandes surrénales qui la produisent en combinant deux acides aminés : la tyrosine et la phénylalanine.

— Merci, Wiki, dit Bam en se retenant pour ne pas rire. Je me demande ce qu'on ferait sans toi.

Wiki haussa les épaules. Le temps qu'il trouve quelque chose à répondre, un formidable boum retentit dehors et tous les yeux se tournèrent à nouveau vers la porte.

À la lueur des gros cierges récupérés à la chapelle, Ed balaya du regard les visages crasseux des garçons. Il en connaissait certains depuis longtemps, d'autres, en revanche, lui étaient, il y a peu encore, parfaitement inconnus. Une semaine qu'ils étaient entassés là, ensemble. Et ils commençaient tous à lui sortir par les yeux.

Assis dans un coin, la bouche pincée, les doigts allant et venant mécaniquement sur sa tache de naissance, il y avait Jack. Puis Bam et ses quatre potes du rugby : Johnno, Piers et les frères Sullivan, Damien et Anthony, qui avaient la réputation de ne pas être des flèches et qui, jusqu'ici, n'avaient rien fait pour contredire cette renommée. Il y avait aussi le petit Wiki, et son copain Arthur, qui parlait sans arrêt. Plus un groupe de six gars du Sport-étude d'en face. Ceux-là ne se mélangeaient guère et ne disaient pas grand-chose. À cette liste s'ajoutaient Kwanele Nkosi, un grand gars à la peau d'ébène, élégant, élancé, et, quoi qu'il arrive, toujours tiré à quatre épingles, sans oublier Chris Marker, assis près de la fenêtre, et qui, comme à son habitude, était plongé dans un livre – car voilà tout ce qu'il faisait à présent : lire un livre après l'autre, sans que jamais on entende le

son de sa voix. Enfin, il y avait les trois « bolos », qui étaient en physique avec Ed.

Dix-neuf visages qui arboraient tous la même expression : le regard fixe, ailleurs, légèrement triste, la mine molle, maussade, abattue. Ed se dit que ça devait être comme ça dans les tranchées de la guerre de 14, quand tout le monde vivait en essayant de ne pas penser à demain… ni à hier, ni à quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

À part ces dix-neuf-là, Ed était seul au monde. Voilà un moment qu'il ne se berçait plus d'illusions quant au destin de ses parents. À coup sûr, ils étaient morts. Et, partant du seul élément sur lequel les scientifiques étaient parvenus à s'entendre : que la maladie frappait les individus de plus de quatorze ans, son frère aîné, Dan, âgé de dix-huit ans, était mort lui aussi. Ou, pire encore, malade.

Le dernier contact qu'il avait eu avec sa famille était un coup de fil de sa mère, environ un mois plus tôt. Elle lui disait de rester où il était, de ne pas bouger. Elle n'avait pas l'air bien.

Oh, certes, d'autres garçons devaient se cacher un peu partout autour de l'école – on savait, par exemple, que Matt Palmer et un petit groupe avaient investi la chapelle –, mais, dans les faits, le monde d'Ed se réduisait à cette pièce.

À ces dix-neuf figures.

L'avenir avait forcément quelque chose d'effrayant dans ces conditions. Il se sentait comme un point minuscule au centre d'un vaste univers froid, refusant de penser à ce qui se trouvait dehors. Le chaos du monde. Le basculement de toutes les normes, de toutes les valeurs, de tous les ordres. Finalement, ça avait été un soulagement quand la télévision avait cessé d'émettre. Plus d'infos. Ça permettait de mieux se concentrer sur soi. Pour survivre. Au jour le jour. Heure par heure, minute par minute, seconde par seconde.

— Hé, Wiki, combien de secondes dans une vie ?

— Une minute fait soixante secondes, répondit la petite voix en s'égarant dans les aigus. Soixante minutes égalent une heure ; il y a vingt-quatre heures par jour ; trois cent soixante-cinq jours par an… enfin trois cent soixante-cinq jours et quart, à cause des années bissextiles ; en admettant que l'on fixe la durée de vie moyenne à… disons, soixante-quinze ans, ça fait… (En marmonnant dans sa barbe.) Soixante fois soixante, fois vingt-quatre. Qui nous donnent… Euh… Quatre-vingt-six mille quatre cents

secondes par jour ! Ensuite, trois cent soixante-cinq fois soixante-quinze… Voyons voir… Vingt-sept mille trois cent soixante-quinze jours dans une vie ; reste plus qu'à multiplier les deux…

Wiki se tut.

— Sacré calcul, commenta Arthur d'un ton admiratif.

— Laisse, dit Ed. Ça n'a pas d'importance.

— En tout cas, ça fait beaucoup, beaucoup de secondes, dit Arthur pour soutenir son copain.

Et beaucoup trop d'entre elles s'étaient passées dans ce foutu dortoir, débordant des lits qu'ils avaient traînés là des quatre coins de l'internat, pour être tous ensemble. Résultat, ils étaient entassés les uns sur les autres. On étouffait. Et ça puait. De fait, personne n'aurait su dire la dernière fois qu'il s'était lavé, sauf, bien sûr, Kwanele, qui, avec ses uniformes sur mesure confectionnés tout spécialement par un tailleur de Londres, et ses coupes de cheveux qu'il se vantait de payer cinquante livres, s'arrangeait pour rester propre. Question de standing.

Le manque de place était d'autant plus incommodant qu'une énorme pile de cartons encombrait un coin de la pièce : les reliques de leurs réserves d'eau et de nourriture, aujourd'hui pratiquement épuisées. Il leur restait de quoi tenir deux jours, peut-être trois, s'ils se montraient économes. Jack était justement en train de fouiller le tas pour évaluer le stock, faisant voler les emballages vides par-dessus sa tête.

Un fracas encore plus terrible que le premier fit trembler les murs. Devant la porte, l'armoire, pourtant bourrée à craquer de tout ce qu'ils avaient trouvé de plus pesant, sembla tanguer légèrement. Il en faudrait plus pour la pousser hors du passage, mais théoriquement ce n'était pas impossible.

— Faut qu'on se tire d'ici, bougonna Jack.

— Qu'est-ce que tu dis ? répliqua Ed en fronçant les sourcils.

— Je dis qu'y faut qu'on s'en aille, répéta Jack, à pleine voix cette fois, pour que le tout monde entende. On aura beau retourner le problème dans tous les sens, y a pas d'autre issue. Car qu'est-ce qui va se passer si d'aventure les affreux qui sont là, dehors, lèvent le siège demain matin pour se traîner jusqu'au trou où ils dorment – si tant est qu'ils dorment, ce dont on n'est même pas certains ? Y se passera qu'on n'aura plus qu'à courir à droite à gauche pendant toute la journée pour réparer une fois de plus toutes les entrées. Et après ? Ben, le soir, ils reviendront, et, comme la veille, ils réussiront à passer. Autrement dit, on arrête de dormir et, plus grave encore,

de manger. J'veux dire… Si c'est pas les profs qui ont notre peau, on finira par crever de faim dans notre planque.

— J'suis d'accord, acquiesça Bam avec autorité. Je propose qu'au lever du jour on mette les bouts.

Une déclaration d'autant plus fracassante qu'il avait une propension naturelle à élever la voix. Avant le désastre, déjà, tout le monde craignait les mini tornades que ce balourd, fort en gueule et ronflant, levait partout où il passait. Invariablement, quelque chose finissait par être cassé, emporté par ses éclats de rire tonitruants qui ponctuaient chacune de ses vannes pourries ou de ses blagues débiles. Pourtant, aujourd'hui, personne n'osait imaginer où ils en seraient sans Bam. Jamais il ne se plaignait, la mauvaise humeur lui étant parfaitement inconnue, tout comme, d'ailleurs, la méchanceté et le sarcasme. Enfin, et surtout, il était totalement intrépide.

— Faut qu'on trouve un endroit plus facile à défendre, poursuivit-il. Avec une réserve d'eau et un stock de nourriture.

— Le seul stock de nourriture que je vois ici, c'est nous, riposta Jack.

— Vont peut-être disparaître, avança Arthur, le copain de Wiki. Vont peut-être tous crever dans la nuit. Beaucoup sont déjà morts. Si on tient assez longtemps, y vont tous y passer, j'vous le dis. Y z'exploseront comme du pop-corn. Comme la prof de sciences qu'on a vue, vous vous souvenez ? Mlle Jessop, allongée dans l'herbe, au soleil ? On aurait dit que son corps était devenu un parterre de fleurs, pareil que dans les films où on voit les plantes éclore en accéléré. Pop, pop, pop, jusqu'à ce que, au bout d'un moment, il ne reste plus d'elle qu'une vague flaque noirâtre. Même qu'un chien en avait bouffé et qu'il était tombé raide mort.

Il marqua une pause, cligna des paupières et ajouta :

— Je pense qu'on devrait rester ici jusqu'à ce qu'y se transforment tous en pop-corn.

— Ça, c'est pas demain que ça va arriver, coupa Jack en se dirigeant vers la fenêtre où s'était recroquevillé Chris, son livre de poche à la main.

La lune avait beau illuminer la nuit, Jack doutait que cela suffise pour bien déchiffrer les caractères qui se succédaient sur la page. Mais Chris n'allait pas s'arrêter pour si peu. Il était lancé.

Jack jeta un œil dans la rue. Deux profs et un jeune type d'environ dix-sept ans faisaient pitoyablement les cent pas, en claudiquant, comme si chaque geste les faisait souffrir.

— Comment ça se fait que certains meurent et d'autres pas ? demanda-t-il en se retournant vers la porte, sur la poignée de laquelle s'échinait un des assaillants. Et comment savoir combien de temps ceux qui sont là mettront à crever ? Ça pourra prendre des semaines. Et, pendant ce temps-là, ils sauront qu'on est là. Ils n'abandonneront pas tant qu'ils nous auront pas tous eus. Ils vont attaquer. Encore et encore. Dès que la nuit tombera, soir après soir. La grande majorité des gars de l'école sont partis voilà des lustres. Nous, on a choisi de rester dans l'espoir que quelqu'un viendrait à notre secours. Manque de bol, personne n'est venu. Et si on regarde les choses en face, y a vraiment peu de chances pour que ça se produise.

— Deux milliards trois cent soixante-cinq millions et deux cent mille secondes dans une vie, déclara doucement Wiki. En gros. Si t'es verni…

5

Le lendemain matin, conscients qu'ils effectuaient l'opération pour la dernière fois, ils s'y mirent à quatre et déplacèrent l'armoire.

La porte dégagée, Bam y colla l'oreille en levant les yeux vers Jack.

— Alors ?

— J'entends rien, répondit Bam en secouant la tête.

— On y va !

Bam posa la main sur le bouton et tourna. La serrure cliqueta. Il entrouvrit le battant et se retourna pour vérifier que tout le monde était prêt. Une rangée de garçons alignés comme à la parade, armés des objets les plus contondants qu'ils avaient pu récupérer en désossant les cadres et les ressorts de leurs lits, n'attendaient plus que son signal. Le peu qui leur restait, ils l'avaient emballé dans des bouts de draps qu'ils tenaient à l'épaule, en baluchons.

— Prêts ?

Les garçons hochèrent la tête. Bam prit une profonde inspiration et ouvrit grande la porte.

Dans la pâle lueur blafarde passant par les petites ouvertures, ils constatèrent que la voie était libre.

Les profs étaient partis.

Un à un, les garçons s'avancèrent prudemment sur le palier, grelottant dans l'air glacial du couloir qui tranchait douloureusement avec la chaleur animale de leur antre. Pour un peu, ils en auraient presque oublié qu'on n'était encore que début mars.

— Regardez-moi ça ! s'exclama Johnno en faisant un signe de tête vers la porte.

On aurait dit qu'elle avait été prise d'assaut par une meute de bêtes fauves. Elle était enfoncée, couverte de rayures, entaillée. Autour de la poignée, c'était pire. Ils avaient presque traversé le bois. La maçonnerie elle-même avait souffert. Ici ou là, une empreinte de main sanguinolente se détachait sur fond d'éraflures.

— Ben, mes amis ! s'exclama Bam. On dirait qu'on se barre à temps. Une nuit de plus et ils passaient.

Ça puait sur le palier. Dans l'escalier, le papier peint était arraché et une grosse tache de sang bavait sur le mur. Est-ce qu'ils s'étaient battus entre eux ?

— En avant, dit Bam en tête du cortège, encadré par Johnno et un gars du rugby, armés de méchantes tiges d'acier auxquelles ils avaient adjoint des semblants de pommeaux en y enroulant des lanières de drap.

Ensuite venaient Ed et Jack, respectivement porteurs d'une crosse de hockey et de la batte de cricket. Dans leur sillage, Arthur et Wiki discutaient en faisant rebondir dans les airs des ressorts de literie. Et puis Chris Marker, qui lisait en marchant, portait sur son dos un ballot rempli de bouquins et les trois bolos, parés de trois pieds de chaise. À leur suite, Kwanele, aussi soigné qu'à l'accoutumée, en costume cravate, tractait ses pièces préférées dans deux dispendieux bagages, une valise et un sac de luxe. Enfin, les six du Sport-étude surveillaient leurs arrières en serrant dans leurs mains une sélection d'outils de jardin.

Au pied des marches, la moquette était noire et collante, comme si on y avait renversé un pot de mélasse. Ça collait aux semelles des tennis au point de faire flic-flac dès qu'ils levaient le pied. En bas, la puanteur prenait à la gorge.

La double porte de l'entrée principale n'était pas loin, mais la première chose que M. Hewitt avait entreprise, lorsqu'ils avaient décidé de sécuriser l'internat, c'était de condamner cet accès en y clouant des planches, préférant utiliser l'entrée de la cuisine, beaucoup plus commode, discrète et sûre – d'autant que la cuisine fermait à clé elle aussi, ce qui faisait une ligne

de défense supplémentaire. Malheureusement, la brillante idée de départ n'avait été en fin de compte qu'une perte de temps, car les profs atteints trouvaient dans l'instant d'autres manières de s'introduire dans le bâtiment.

— Par ici ! dit Bam, la main sur la bouche.

Il faisait sombre dans le couloir qui menait à l'office. Tous n'avaient qu'une hâte : sortir de là au plus vite. Bientôt, ils arrivèrent devant la porte de la cuisine, percée d'un oculus en verre renforcé par un maillage de fil d'acier.

Aussi pressé que les autres de respirer l'air du dehors, Bam s'approcha et extirpa de sa poche un énorme trousseau de clés. Après avoir trouvé la bonne, il l'enfonça dans la serrure.

— Une seconde ! le retint Jack. Me dis pas que tu vas ouvrir sans d'abord jeter un coup d'œil ?

— Désolé, cousin, j'ai le cerveau un peu englué en ce moment. Le cerveau, c'était déjà pas mon fort avant, mais alors là… Pas encore réveillé, faut croire… (Il se tapota la tempe avec le poing.) Allez, debout ! C'est l'heure !

Jack appuya le nez sur la vitre et scruta la cuisine, encore plongée dans le noir. A priori, personne. Sauf que la porte du fond était entrebâillée. Quelqu'un était venu là cette nuit.

— Alors ? demanda Bam. C'est bon ou quoi ?

— Minute !

À mesure que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, les détails lui apparaissaient. Une grosse tache vermillon poissait la fenêtre au-dessus des éviers. Sur la table, s'étalait… un quartier de viande. Il avala sa salive, refoulant un haut-le-cœur : un bras saillait du quartier.

— On ferait mieux de passer ailleurs.

— Quoi ? Y sont dedans ? dit Bam en se dressant sur la pointe des pieds pour voir par-dessus l'épaule de Jack.

— J'sais pas… Difficile à dire…

— Bon, laisse-moi voir, dit le joueur de rugby en se ménageant d'un coup d'épaule une place devant l'oculus.

— Pas joli, hein ? commenta Jack. Mais on dirait qu'y a personne… Wah !

Il fit un bond en arrière. Le visage d'une prof venait de s'écraser sur la vitre. On aurait dit Miss Warlock, la prof d'anglais, mais il n'aurait juré de rien.

Le choc passé, Bam éclata de rire. Les copains derrière aussi. Jack, lui, restait les yeux fixés sur la porte, qui ployait sur ses gonds chaque fois que Miss Warlock, entre deux gémissements, en heurtait obstinément le battant avec un bruit mouillé.

Prudemment, Ed se glissa jusqu'à la vitre.

— Y sont plusieurs là-dedans, dit-il en jetant un œil à l'intérieur. On n'a pas le choix. Va falloir trouver une autre issue.

— Me dis pas qu'il est encore… murmura Jack.

— Y a pas de temps à perdre, poursuivit Ed, ignorant la remarque. À plusieurs, ils peuvent très bien enfoncer la porte ; ou trouver un autre accès…

En bloc, ils pivotèrent et enfilèrent le couloir, en direction du hall, pressés de quitter cet endroit qui à présent leur paraissait un piège. Ils se précipitèrent vers la grande porte.

Croyant voir un ballon de foot abandonné là, Jack, dans un réflexe, se prépara à shooter, avant de se figer soudain.

Ce qu'il avait pris pour un ballon n'était autre que la tête de M. Hewitt, les yeux ouverts, une expression calme et sereine sur le visage. À mille lieues du démon que Jack avait croisé la nuit passée.

Bam le vit à son tour.

— Putain de merde ! s'exclama-t-il avec un rire incrédule. Débarrassons-nous de ça tout de suite !

Joignant le geste à la parole, il prit la tête par les cheveux et, d'un air dégoûté, la lança en direction de la poubelle qui se trouvait dans le coin. Contre toute attente, au terme d'une longue parabole, celle-ci atterrit directement dans le cercle. Bam poussa un cri et lança un poing triomphal.

— Trop fort !

Anéanti, Jack hésitait entre éclater de rire et se rouler par terre pour pleurer toutes les larmes de son corps. Il restait les bras ballants, maudissant le sort funeste qui lui faisait subir ça.

Bam, Johnno et Piers s'attaquèrent à la porte avec leurs barres de métal. Mais les planches étaient solidement clouées. De plus n'ayant pas dormi de la nuit, ils se sentaient gourds, malhabiles. Exaspéré de les voir s'échiner ainsi, Jack s'avança pour les aider.

À l'autre bout du couloir, les profs continuaient de pilonner la porte de la cuisine.

— Vous pourriez pas accélérer le mouvement ? demanda Kwanele en observant la scène de loin, ses bagages sagement posés à ses pieds.

— On fait ce qu'on peut ! répondit Bam.

— Si t'es pressé, pourquoi tu viens pas filer un coup de main ? grogna Jack d'un ton agacé. Ah mais, suis-je bête, tu risquerais de froisser ton joli costume.

— J'suis pas très doué pour tout ce qui est manuel, répliqua Kwanele d'un air hautain en rajustant le revers de sa veste. Et, effectivement, je voudrais autant que possible éviter d'abîmer mes vêtements.

Jack secoua la tête, le maudissant entre ses dents. Si Kwanele n'avait pas été aussi risible, voilà longtemps qu'ils auraient perdu patience avec lui.

Il ne restait plus qu'une planche fixée aux battants par une bonne dizaine de clous à chevron. Dans leur précipitation, ils se marchaient les uns sur les autres. Johnno ripa et érafla la main de Piers, qui suça aussitôt ses doigts en l'abreuvant d'insultes.

C'est alors qu'un vacarme inouï retentit dans la cuisine. La porte avait-elle cédé ?

— Allez ! Allez ! lança Jack en attaquant le bois à mains nues.

Un cri strident le fit se retourner.

Six profs avaient envahi le hall. M. Morel tenait par le cou un des gars du Sport-étude. Il le secouait comme une poupée de chiffon, tandis que ses camarades se déchaînaient avec leurs armes de fortune pour lui faire lâcher prise. Rassemblés en un bloc compact, les frères Sullivan et les trois bolos faisaient barrage aux autres en les injuriant copieusement.

Imitant certains de ses camarades, Ed courait en tous sens dans le hall, désemparé, cherchant désespérément la parade. Johnno confia sa pique à Jack.

— Vous vous occupez de la porte, ordonna-t-il en s'approchant d'un extincteur scellé au mur. Nous, on gère ceux-là.

Ed courut prêter main-forte à Jack. À eux deux, ils parvinrent à enfoncer la tige d'acier derrière la planche et ils tirèrent de tout leur poids. Dans un grincement à fendre l'âme, les clous commencèrent à céder.

Johnno actionna la manette de l'extincteur en visant à hauteur de tête les quelques profs qui avaient réussi à passer le barrage. La puissance du jet de mousse blanche eut tôt fait de les réduire à l'impuissance.

En dépit de tout ce qui s'abattait sur son dos, M. Morel massacrait toujours le pauvre type du Sport-étude.

Dans un ultime couinement, la planche se détacha. Jack l'attrapa et se précipita vers M. Morel en armant un puissant swing.

— On dégage !

Elle lui resta littéralement clouée dans le crâne. Dans un dernier sursaut, la planche grotesquement collée à la tête, telle une improbable queue-de-cheval, M. Morel tendit le bras vers Jack et se raidit. Après deux spasmes d'une rare violence, il bascula sur le côté, emportant dans sa chute Miss Warlock, qui se mit à pédaler tant et plus dans la mousse blanche qui couvrait le sol, sans pouvoir se relever.

— Go ! hurla Bam depuis la porte. On s'arrache ! Vite !

— On sait ce qu'y a dehors ? demanda Ed d'une voix inquiète.

— Qu'est-ce qu'on s'en fout ? Ça peut pas être pire qu'ici, répondit Jack en le bousculant pour passer.

Ed ferma les yeux, inspira à fond, pour rassembler le peu de courage qui lui restait. Quand il les rouvrit, il était seul. Les autres, rassemblés dehors en une masse compacte, clignaient des paupières dans la lumière du petit matin, les mecs du Sport-étude étaient en état de choc. Ed comprit que leur pote y était passé. La gorge nouée, il les rejoignit.

Apparemment, la voie était libre, mais une longue plainte bourdonnante s'éleva. Couverts de mousse, les profs émergeaient de l'internat, les furoncles, les plaies et les nécroses sur leur corps les contraignant à marcher comme s'ils avaient été pieds nus sur du verre pilé. Pourtant, d'expérience, les garçons savaient qu'ils ne s'arrêteraient pas. Une fois qu'ils avaient flairé une piste, ils la suivaient. Vaille que vaille.

— On court ! cria Bam, démarrant en trombe en direction du portail de l'école, aussitôt imité par le reste de la troupe.

Ed resta en arrière pour aider Wiki et Arthur. C'étaient les plus petits et, de ce fait, les plus lents. Il ne voulait pas penser à ce qu'il aurait ressenti s'ils en avaient perdu un en route. Il les tira et les poussa en les encourageant à pleins poumons, conscient tout du long de l'avancée menaçante des profs dans leur dos.

Ils passèrent l'angle de la salle d'études et filèrent vers l'arche menant aux terrains. Ed avisa Jack qui, quelques mètres devant lui, quasiment immobile, fixait des yeux le bâtiment administratif, à côté du portail.

Quoi encore ?

Ed avait trop peur pour s'arrêter. Il se précipita vers la porte voûtée. Mais, arrivés à hauteur de son ami, celui-ci le retint.

— Quoi ? demanda Ed d'une voix cassée tandis que Wiki et Arthur poursuivaient leur course.

— Tu vois pas ? dit Jack en plissant les yeux, comme si lui-même n'y croyait pas.

Ed se tourna dans la direction où il regardait. Durant un instant, il ne remarqua rien.

— Eh ben ? demanda-t-il, anxieux, terrorisé, désespérant de pouvoir enfin quitter cet enfer. Qu'est-ce que je dois voir ?

— Là ! Dans le bureau où y a les secrétaires.

— Quoi ? Qu'est-ce… Oh, mon Dieu !

Une fille cognait au carreau, la bouche bêlant un inaudible cri.

6

— Mais, bordel, c'est qui cette fille ?

— Sais pas, répondit Jack d'une voix rauque et éraillée. Première fois que je la vois…

— Et si on rattrapait les autres ? marmonna Ed en regardant nerveusement au loin, sur la route où disparaissaient peu à peu les silhouettes de Wiki et d'Arthur.

— Tu veux quand même pas la laisser là en faisant comme si on n'avait rien vu ! protesta Jack.

— Non… C'est pas ce que je voulais dire.

— Quoi alors ?

— J'sais pas, marmonna Ed en se massant doucement la nuque sans trouver d'autre réponse.

— On va la sortir de là, OK ?

Ed regarda la porte voûtée qu'il venait de franchir. Aucun signe des profs pour l'instant, mais ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils montrent le bout de leur nez.

— OK, acquiesça-t-il du bout des lèvres.

Une expression de profond soulagement passa sur le visage de la fille quand elle les vit accourir. Elle avait les traits fins, de longs cheveux, le nez

et la bouche légèrement disproportionnés, sans quoi elle eût été tout simplement splendide. Ses joues étaient mouillées de larmes, et ses yeux rouges.

Les garçons lui firent signe d'ouvrir la fenêtre. Elle secoua la tête en leur signifiant qu'elle était fermée à clé.

— Et la porte ? s'interrogea Ed en suivant Jack vers l'entrée du bâtiment.

La réponse s'imposa d'elle-même : après avoir contourné la bâtisse, ils découvrirent un petit groupe de profs recherchant désespérément un moyen d'entrer.

Les deux garçons firent volte-face, sans qu'aucun des profs, trop absorbés par la porte close, les remarque. À présent, la fille pleurait toutes les larmes de son corps en cognant pathétiquement au carreau avec une chaussure.

— Elle se fatigue pour rien, dit Jack. C'est du verre Sécurit.

Ed faisait ce qu'il pouvait pour ne pas céder à la panique, refoulant la petite voix qui, au fond de son crâne, l'exhortait à prendre ses jambes à son cou et à filer aussi vite qu'il pouvait. C'est alors qu'il avisa deux grosses bennes à ordures en métal, oubliées au fond de la cour.

— On pourrait en prendre une et s'en servir comme bélier, suggéra-t-il en tendant le doigt vers les engins ventrus, posés sur leurs grosses roulettes.

— Ça se tente, répondit Jack, qui démarra en trombe.

Balayant la courette pavée du regard, Ed s'aperçut qu'ils étaient seuls dorénavant ; les autres avaient depuis longtemps disparu sur la route.

Les garçons traversèrent le jardinet dans l'autre sens, poussant la poubelle qui bringuebalait sur les pavés et faisait un boucan de tous les diables – ce qui ne manqua pas d'attiser les craintes d'Ed qui s'imaginait déjà devoir faire face aussi aux profs de l'entrée.

— Recule ! hurla-t-il dès qu'ils furent à portée de voix.

Hissant le container à hauteur d'épaules, ils le jetèrent de toutes leurs forces contre la fenêtre. Dans un épouvantable fracas, les carreaux volèrent en éclats. Durant quelques secondes, la fille resta invisible avant de reparaître dans l'encadrement béant, blanche comme un linge.

— Tu crois que tu peux sauter ? demanda Jack.

— Oui, je pense, répondit la fille avec un drôle d'accent.

— Attention aux bouts de verre, dit Ed en se remémorant la mésaventure de M. Hewitt, la veille.

La fille disparut de nouveau. Lorsqu'elle revint, elle tenait un sac de couchage et des couvertures qu'elle posa sur le rebord de la fenêtre avant de

s’éclipser une fois de plus.

— Dépêche, murmura Ed en trépignant sur place.

Il faut dire que, dans la cour, les profs se rapprochaient. Et, à la lumière du jour, ils étaient encore plus terrifiants que dans le noir. Ils avaient les yeux jaunes, exorbités. Un filet de sang écarlate coulait de la bouche de certains. L’un d’eux avait l’oreille arrachée, elle pendouillait au-dessus de son épaule, battant pitoyablement de gauche à droite à chaque pas. Un autre avait une énorme excroissance qui saillait de sous sa chemise, comme s’il avait avalé une lampe de bureau. Son corps tout entier était tordu et difforme.

Un cri retentit à la fenêtre. Debout sur le rebord, la fille lui tendait une caisse en plastique beige, au fond de laquelle Ed ne tarda pas à comprendre qu’était pelotonné un chat tigré, tout tremblant de peur. L’animal sain et sauf, la fille enjamba maladroitement le bâti et, aidée par Jack, se laissa tomber dans le jardin.

Elle n’avait pas posé le pied à terre qu’elle lui sauta au cou et, haletante de terreur, enfouit sa tête au creux de son épaule. Entre deux sanglots, elle répétait les mêmes mots encore et encore, d’une voix étouffée, comme un mantra.

— Merci, merci, merci…

— Faut qu’on y aille, dit Jack en la repoussant gentiment. Ça craint ici.

La fille hocha la tête et récupéra son chat. Plongeant le regard à l’intérieur de la cage, elle émit une suite de mots rassurants à l’adresse de la bête apeurée qui leur parurent être du français.

— Faut qu’on fasse fissa ! dit Ed.

Les profs se rapprochaient.

La fille ne les avait pas vus. Pas encore.

Se détournant du chat, elle regarda Ed avec de grands yeux. Malgré ses cheveux en bataille, son visage maculé de larmes, il fut frappé par sa beauté.

Il la tira par le bras. Elle résista.

— Mon père. Où est mon père ?

— Quoi, t’as un père ? répliqua Ed, pleinement conscient de ce que la question avait de stupide.

— M. Morel. Il travaille ici. C’est chez lui que je suis. Hier, il a voulu sortir. Il disait qu’il n’était pas bien, qu’il devait aller chercher des médicaments. Il n’est jamais reven…

Remarquant enfin la mine paniquée d'Ed, elle s'arrêta et jeta un œil derrière eux. Elle eut un petit hoquet à la vue des profs, près de les toucher.

— Oublie ton père, dit Jack en l'attrapant par le bras pour l'obliger à courir. Oublie tous les adultes. Enfin, non. Oublie tous les plus de quatorze ans. Soit ils sont morts… soit ils sont comme ceux-là.

— Est-ce que… Est-ce qu'il s'est transformé ?

— Non, il ne s'est pas transformé, intervint Ed avec autorité tandis qu'ils quittaient l'école au triple galop.

— Vous l'avez vu ? insista la fille. Vous devez me dire.

— Oui, dit Jack en échangeant un regard avec Ed. On l'a vu. Il est mort. Désolé.

— Je le savais, balbutia la fille d'une voix étranglée.

Elle s'arrêta et émit un horrible beuglement.

Se tournant à nouveau vers Ed, Jack secoua la tête. Mieux valait ne pas en dire davantage. Au moins, jusque-là, ni l'un ni l'autre n'avait menti.

Cela faisait des semaines qu'Ed n'avait pas quitté l'enceinte de l'école. Trop dangereux. C'était bizarre de voir la grand-route sans aucune voiture. D'habitude, de jour comme de nuit, il y avait toujours du trafic, dimanche compris. Aujourd'hui, le ruban d'asphalte était totalement désert et silencieux. Des oiseaux chantaient dans les arbres, étrangers aux bouleversements qui avaient récemment secoué le monde des hommes.

Incroyable comme tout avait basculé si vite.

Avec une étrange clairvoyance, Ed envisagea le changement du point de vue des oiseaux, des animaux… À la limite, pour eux c'était mieux. Plus de voitures, plus de pollution, plus d'usines, d'avions, de puits de pétrole, de mines de charbon…

Sans compter qu'il était fort probable que, d'ici peu, il n'y ait plus d'humains non plus. Car, au fond, quelles étaient les chances que les enfants survivent ? À quoi bon, même, essayer ? À quoi bon traverser la route ? Fuir, se battre, se cacher…

Pour autant, il n'arrêtait pas de courir, la même force que celle qui lui avait fait ramasser la batte la veille alimentant sa foulée.

Ils avaient semé les profs. Aucun d'eux n'avait franchi la grille de l'établissement. Peut-être qu'ils seraient tranquilles pour un moment.

Un peu plus loin, au bas de la route, se trouvait la chapelle de l'école, construite dans le style médiéval. Au sommet d'une tour, des créneaux

évoquaient un château fort. Pas étonnant que Matt Palmer y ait vu un site idéal pour se barricader.

Il y était venu une dizaine de jours plus tôt, avec d'autres garçons. S'ils arrivaient à les persuader de les suivre pour chercher un endroit où s'établir, ils auraient au moins l'assurance du nombre.

Jack, Ed et la fille passèrent le portail et entrèrent dans le cimetière. Le reste de la troupe attendait au seuil de l'église. Pourquoi n'étaient-ils pas entrés ?

— Y veulent pas ouvrir la porte, expliqua Johnno. Y répondent même pas.

Avisant la demoiselle, il se figea et grimaça d'un air interrogateur en dévisageant Ed et Jack.

— La fille de M. Morel, répondit ce dernier en intimant d'un regard à l'assistance l'ordre de bien vouloir la fermer. J'sais pas son nom.

Les regards se tournèrent vers la fille, qui semblait s'être refermée comme une huître. Elle contemplait fixement ses pieds, ses cheveux pendant en deux voiles opaques de part et d'autre de son visage. Johnno s'approcha d'elle. Plutôt beau garçon, il passait pour avoir quelque expérience avec les filles ; ce qui lui conférait d'ailleurs une certaine aura auprès de ses camarades. Rowhurst étant une école réservée aux garçons, la plupart d'entre eux n'avaient eu que très peu de contacts avec des filles.

Johnno s'accroupit sur le sol de manière à la regarder dans les yeux.

— Comment tu t'appelles, *bella* ?

Silence.

— Allez, tu peux nous dire ton nom. On ne te veut aucun mal.

— Frédérique, bougonna-t-elle dans un filet de voix.

— Moi, c'est Johnno, dit-il en posant la main sur son bras.

Elle se mura dans le silence. Légèrement désemparé, Johnno chercha du regard un soutien. En vain. Encore sous le choc des événements récents, tout le monde faisait déjà de gros efforts pour donner le change et ils se seraient tous volontiers retranchés comme elle dans leur coquille s'ils n'avaient répugné à passer pour des femmelettes.

Pendant l'intermède, Ed avait bien observé les alentours. De toute évidence, les profs avaient essayé de s'introduire là aussi. Mais les lourdes portes de chêne massif les en avaient empêchés. Elles avaient l'air quasiment indestructibles. Quant aux vitraux, ils étaient bien trop hauts pour

imaginer les atteindre sans échelle. De plus, ils étaient protégés par un grillage métallique. Ed frappa des deux poings contre la porte.

— Matthieu ! Ouvre ! C'est nous ! Matt ! Ouvre, bon Dieu !

Il s'arrêta, baissa la tête et tendit l'oreille. Rien. Pas un bruit.

— Peut-être qu'ils sont pas là. Peut-être qu'ils sont tous partis.

— On n'a pas le choix, dit Arthur en regardant la route d'un air inquiet. Faut qu'on entre.

De fait, il aperçut Miss Warlock, l'homme au corps difforme et M. Langston, un vieux prof d'histoire, ses cheveux gris dressés sur sa tête en une sorte de crête, l'air totalement sidéré, qui avançaient.

— Y a une autre porte par là, dit un des gars du Sport-étude. Elle donne dans la sacristie. Je connais, c'est par là qu'on passait pour aller répéter avec la chorale.

— Défonçable ? demanda simplement Jack.

Le jeune choriste haussa les épaules.

— Ben alors pourquoi t'en parles ? grogna Jack.

— Y a une clé, murmura le Sport-étude. M. Lewis, le chef des chœurs, s'en servait parfois. On n'était pas censé le savoir, mais on était tous au courant.

— Tu pouvais pas le dire plus tôt ? Vas-y, montre.

Ils le suivirent sur le côté, où sur la pointe des pieds, le choriste tâtonna jusqu'à trouver deux clés tenues par un anneau. Rapidement il fit tourner le verrou et ouvrit la porte.

Un courant d'air chargé d'un relent de fumée s'engouffra par l'embrasure, comme si soudain la chapelle respirait. Prudemment, les enfants pénétrèrent dans la sacristie baignée de fumée. Quelques-uns toussèrent. L'air piquait les yeux. L'atmosphère était irrespirable. Les objets liturgiques, chandeliers, missels, robes, disparaissaient dans le nuage.

— Mais… y a pas d'oxygène, ici ! s'exclama Ed.

— On peut rien te cacher à toi, répliqua Jack.

Se plantant sèchement devant son ami, Ed le retint à l'écart des autres, qui s'enfonçaient dans l'église.

— Écoute, Jack, arrête un peu de prendre la tête à tout le monde. C'est insupportable. En plus, ça te ressemble pas. Alors ? Il est où, le problème ?

— Nulle part… Pardon, dit-il avant de se racler la gorge, de cracher par terre et d'ajouter, passant distraitement la main sur sa tache de naissance : Mais, au fait, dis-moi, qu'est-ce qui ressemble à ça, hein ?

Il fixa Ed droit dans les yeux, le mettant au défi de discuter un argument aussi définitif.

— Au cas où tu l'aurais pas remarqué, les conditions sont les mêmes pour tous. J'vois pas l'intérêt d'en rajouter en cherchant des crosses à tout le monde.

— Je me suis excusé, non ?

— T'appelles ça des excuses ?

— Oh, tu me gaves ! D'façon, qu'est-ce que ça peut faire ? dit Jack en repoussant la main qu'Ed avait levée devant lui. C'est fini, tout ça : bonjour, au revoir, s'il vous plaît, merci, auriez-vous l'obligeance de me passer le sel ? On est dedans jusqu'au cou et toi tu viens me les briser avec la politesse ? Mais t'as pété un câble !

Ed accusa le coup. Ne trouvant rien à répondre, il se contenta de secouer la tête et d'emboîter le pas aux autres pour pénétrer dans l'église.

Au milieu de l'allée centrale, des morceaux de bois encore fumants dépassaient d'une poubelle en métal. Au-dessus de leurs têtes, les poutres de la charpente se perdaient dans un épais nuage de fumée. Une quinzaine de garçons étaient couchés un peu partout, sur les bancs, par terre, emmitouflés dans des sacs de couchage, sous des couvertures ou des couettes.

— Ils sont morts ? demanda Bam en parcourant d'un œil incrédule les corps inanimés.

Résultat de l'air vicié, de la peur ou, tout simplement, de la fatigue, un terrible mal de tête s'abattit sur Ed. Il entendait le sang battre à ses tempes, comme si son crâne allait exploser. Il avait les poumons en feu. Sans s'en rendre compte, il avait retenu sa respiration depuis la prise de bec avec Jack. S'approchant d'un corps étendu par terre, il fut frappé de reconnaître son ami Malik.

Ed tendit la main. Figé dans une immobilité de pierre tombale, Malik était si pâle qu'on aurait dit qu'on l'avait vidé de son sang. Il lui toucha le cou. Moite et frais, mais pas froid. Il s'agenouilla à son côté et posa l'oreille sur sa poitrine. Le plus infime des battements cognait au fond de sa cage thoracique, qui se soulevait imperceptiblement à intervalles réguliers.

— Y sont pas morts ! dit Ed en se relevant d'un coup.

Pris d'un vertige, il vacilla sur ses jambes.

— Faut qu'on les sorte de là, dit l'un des bolos. Ils ont besoin d'air.

— Tu m'étonnes, dit Wiki en embrassant la chapelle du regard. Y a aucune ouverture, ici. S'ils ont brûlé du bois, l'air s'est peu à peu chargé de

monoxyde de carbone, un gaz qui se répand lorsqu'il n'y a plus assez d'oxygène pour assurer une combustion normale. Et aussi un poison mortel. Si on reste là, bientôt on sera tous morts.

7

Les frères Sullivan réussirent à déverrouiller la porte principale qu'ils ouvrirent en grand. Portant un des comateux à l'air libre, Johnno et Piers se figèrent dans l'embrasure.

Ils avaient oublié les profs.

— Ils sont toujours là, dit Piers, le plus gros des deux, en jetant derrière lui un regard inquiet.

Jack se dirigea à grands pas vers l'endroit où Piers avait posé son arme et la ramassa avec autorité. Puis il sortit, suivi de Bam, un sourire carnassier aux lèvres. M. Langstone s'échinait sur le portail, ses doigts enflés et mous lui interdisant toute prise correcte.

Jack marchait toujours du même pas décidé. Rien ne l'arrêterait. Il avança droit sur lui. D'un ample coup droit, il lui écrasa le bout de ferraille sur la tempe. Langstone s'effondra.

Renversant Miss Warlock au passage, Bam sauta par-dessus le muret avant d'armer un swing en direction du troisième prof. Sa tête s'inclina de côté selon un angle inédit, pourtant, il resta debout. Grimpant sur le parapet, Jack l'attaqua par-derrière. Un horrible craquement mou accompagna le contact de la batte avec l'occiput.

Aucun des garçons n'eut le cran de regarder Jack et Bam achever les trois profs. En revanche, ils les entendaient : un bruit d'ouvriers réparant une route.

Finalement, Jack revint vers la chapelle.

— Sortez-les de là, dit-il en balançant par terre sa barre de fer ensanglantée.

Les plus costauds se mirent aussitôt en action et transportèrent les corps à l'air libre en les tenant par les mains et les pieds. À peine en avaient-ils posé un sur la pelouse qu'ils retournaient à l'intérieur pour en chercher un autre. Inanimés quelques instants plus tôt, les garçons reprirent connaissance à mesure que leurs poumons s'emplissaient d'oxygène. Certains restaient étendus en gémissant, d'autres, pâles et hébétés, se tenaient adossés aux pierres tombales de professeurs et d'abbés morts depuis longtemps. Un des garçons tenta de se redresser. Il retomba à genoux et, dans le même mouvement, vomit tripes et boyaux.

Après s'être assuré que Malik allait bien, Ed se mit en quête de Matt, le chef de groupe. Il le trouva allongé sous l'autel, un bras tendu tout droit comme pour atteindre quelque chose. Dans l'autre main, il tenait fermement une liasse de feuilles à moitié carbonisées arrachées d'un livre. Une bible, de ce que l'on pouvait en juger.

Ed lui tapota doucement la joue. N'obtenant pas de réaction, il glissa un bras sous sa poitrine afin de le relever. Matt s'éveilla soudain.

— Je l'ai vu ! dit-il en s'agrippant fiévreusement à lui et en le regardant droit dans les yeux.

— C'est bon, répondit Ed. Tout va bien maintenant. J'suis avec toi.

— Je l'ai vu, je te dis !

— T'as vu qui, mon pote ?

— L'Agneau. L'Agneau rédempteur. Il va tous nous sauver.

— Alors ça, c'est une bonne nouvelle, répondit Ed en essayant de le remettre debout.

— Il m'est apparu sur un nuage doré. Son double derrière lui. L'Agneau. Il va tous nous sauver. Il faut qu'on prépare sa venue.

Bam vint secourir Ed, et tous deux l'attrapèrent chacun par une épaule pour le porter à l'extérieur, Matt ne cessant, tout du long, de les abreuver d'un babil sans queue ni tête.

Ils l'assirent sur un banc.

Autour d'eux le cimetière ressemblait à un champ de bataille après une attaque au gaz. Pliés en deux de douleur, dégobillant à qui mieux mieux, les garçons de l'église erraient entre les tombes en gémissant. Au moins étaient-ils toujours sur la bonne rive de l'Achéron[1].

Les frères Sullivan furent les derniers à sortir, traînant avec eux un jeune maigrelet qu'ils déposèrent délicatement à l'écart des autres. Anthony alla trouver Ed et Bam.

— Venez, dit-il. Pour lui, je crois que c'est fini.

Le visage du petit garçon était blanc comme de la craie, ses lèvres légèrement bleues. Ed écouta son cœur, releva une paupière, puis essaya le bouche-à-bouche. En vain. Il était mort.

— Il s'appelait Jacob, grogna Malik, ayant retrouvé assez de force pour se porter jusqu'à l'attroupement qui s'était formé autour du défunt. Il n'allait déjà pas très bien avant. Il avait de l'asthme. Et son inhalateur était vide.

— Pauv' petit gars, dit Bam. Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

— On peut pas le laisser là, y s'ferait bouffer, fit prosaïquement remarquer Anthony.

— Mmh, répondit son frère Damien, mais si on le met à l'intérieur, il va vite… enfin… sentir…

— On n'est pas dans un cimetière, là ? dit Jack. On va l'enterrer.

— L'Agneau l'a pris…

Tous les regards se tournèrent vers Matt, debout, titubant, drapé dans une couverture, le visage barré d'un étrange sourire béat.

— … pour son armée, poursuivit Matt. Ne soyez pas affligés. Il nous sauvera tous.

1. Fleuve des Enfers dans la mythologie grecque. (*N.d.T.*)

8

— La nuit, y faisait un froid de canard là-dedans. On n'arrivait pas à se réchauffer. Alors on a éclaté une ou deux stalles et on s'en est servis comme bois de chauffage, dit Malik, assis sur un banc, sirotant au goulot une bouteille d'eau.

Il avait les yeux mouillés et injectés de sang. Ses mains tremblaient. Ed se tenait debout devant lui, à l'affût d'une nouvelle offensive des profs.

— J'imagine que les gaz et la fumée se sont accumulés sans qu'on s'en aperçoive, continua Malik, la voix brisée.

— Vous pouvez vous estimer heureux de pas y être tous passés, dit Ed en se détendant quelque peu et en s'asseyant à son côté. Le monoxyde de carbone, c'est mortel.

— T'as raison, répondit Malik avec un sourire blafard. D'ailleurs, je me sens mort. J'ai l'impression que ma tête va imploser… Et je te conseille de te pousser, je peux gerber d'une seconde à l'autre. Me demande pas de me lever pendant au moins trois jours. Rien que d'être assis là, j'ai la tête qui tourne.

— Pourtant, va bien falloir, dit Ed, les yeux toujours tournés vers la route. Pour l'instant, on est tranquilles, mais les profs vont pas tarder à comprendre où on est.

— Bah, si c'est une question de survie, j'imagine que j'arriverai à me traîner à l'intérieur, grogna Malik, recroquevillé sur le banc, la tête entre les genoux. Dis, tu sais si le monoxyde de carbone provoque des lésions permanentes ?

— Aucune idée, répondit Ed. Demande à Wiki.

— Tu vois, genre lésions cérébrales, ou quoi, poursuivit Malik en faisant la grimace.

— T'inquiète, dit Ed en lui tapant sur l'épaule, d'façon, on verra pas la différence. Par contre, question lésion au cerveau, y en a un qui m'inquiète, c'est Matt.

Malik vida consciencieusement ses poumons avant de laisser échapper un petit rire nasal.

— Il a vu la lumière, dit-il.

— Grave, acquiesça Ed en riant lui aussi. Il était cul-bénit avant ?

— Pas que je sache, répondit Malik. Mais à force d'être enfermé là-dedans… Tout ce qu'on avait à lire, c'étaient des évangiles et des livres de prière. Tu vois qui c'est, Archie Bishop ?

— Ouais.

— Ben… un soir, il a dit qu'on devait tous prier.

— OK, mais, lui, il a toujours été un peu comme ça, l'interrompit Ed. Son père était vicaire, non ?

— Écoute, poursuivit Malik, moi, je suis musulman. C'est pas un scoop. Donc je prie tous les jours, quoi qu'il arrive. Tout du moins, je suis censé le faire. Donc nous v'là tous là-dedans, moi à prier mon Dieu et eux le leur. Même ceux qui croyaient en rien avant. Ça nous a tous soudés d'une drôle de manière. Mais Matt a commencé à un peu déborder. Genre, à lire la Bible debout dans la… la chaire, c'est ça ? Je comprenais pas les trois quarts de ce qu'y disait et je crois que lui non plus.

— C'est quoi ce truc sur l'Agneau ? Ça vient d'où ?

— Ben… comme je t'ai dit… il faisait un froid du diable là-dedans. Donc on s'est mis à cramer tout ce qui brûlait bien, des livres de prière, des vieilles bibles… Et puis, la nuit dernière, Matt a totalement disjoncté en disant qu'y fallait plus brûler de livres. Il s'est jeté sur le foyer, il a récupéré tout ce qui pouvait l'être et il nous a trouvé du charbon de bois à la place. Mauvaise idée. Le temps qu'on comprenne qu'on allait tous s'asphyxier, c'était trop tard, on était déjà dans les vapes.

— Encore une chance qu'on soit arrivés à temps.

— Tu plaisantes ? J'étais pile en train d'avancer vers la lumière. Aux portes du paradis. Quand tu m'as secoué, je croyais que j'étais devant Dieu !

Ed ne put s'empêcher de rire.

— C'est vrai que Matt a flippé, reprit Malik, plus sérieusement. Mais on peut pas lui en vouloir. Ça a vraiment pas été facile. Y a trois jours, on est arrivés au bout des réserves de bouffe. Y nous restait plus que de l'eau. Alors on a tous commencé à voir des trucs. Mais Matt… je crois qu'il se prend pour une sorte de prophète.

— Faut juste espérer qu'il n'entraîne pas d'autres gamins dans son délire.

— Trop tard, répondit Malik en se massant les tempes, les petiots le suivent déjà partout. Archie Bishop en tête. On les appelle ses acolytes.

— Bon, ben, puisqu'on en parle, je vais aller voir comment il va, dit Ed en quittant le banc.

Matt était assis tout seul, à l'écart des autres gamins. C'était un grand échalas dégingandé du même âge qu'Ed, tout en angles, en bosses et en saillies, les genoux, les coudes, les épaules, jusqu'au menton et au nez qu'il avait particulièrement pointu et proéminent. Ses cheveux, d'ordinaire très soignés, commençaient à faire des épis rebelles. Il avait le teint gris. Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites violacées, au-dessus de hautes pommettes, étaient chassieux et troubles, dans le vague.

— Comment va ? demanda Ed en s'asseyant à côté de lui.

— Jamais senti aussi bien, répondit Matt avec ce petit sourire bienheureux dont il semblait ne plus vouloir se départir.

Il pensait sans doute que ça lui donnait un air christique, quand Ed trouvait cela juste flippant.

— Bon, bon, ravi d'entendre ça, répondit-il. Parce que si on est venus vous trouver, c'est qu'on pense qu'il est temps de partir. Faut qu'on se dégote un autre endroit. Un endroit où il y aura de quoi manger et boire en abondance, et, pour ça, le mieux est qu'on reste unis, soudés, tous ensemble.

— Oui, acquiesça Matt, le visage illuminé d'un sourire radieux. T'en as eu une aussi ?

— Une quoi ?

— Une vision.

Ed secoua la tête.

— Non, Matt, je n'ai eu aucune vision.

— Moi, si, dit ce dernier en enfonçant ses ongles dans le bras d'Ed. Je l'ai vu. Clairement.

— Vu quoi ?

— Un temple. À Londres. Plus grand que n'importe quelle église. Grand comme la ville entière. Avec des milliers d'enfants à l'intérieur. Comme une fourmilière. Ça brillait. Le dôme du temple brillait. Et l'Agneau était là. Nous devons aller à sa rencontre.

— À la rencontre de l'Agneau ?

— Oui. Il nous protégera… Tant qu'on choisit de le suivre et de suivre ce qu'il m'a révélé, dans la vision…

— T'as eu une vision d'un agneau qui te disait d'aller à Londres ?

— Exactement. Une vision claire et limpide ! Et tout est là-dedans ! s'exclama Matt en fourrant sous le nez de son interlocuteur la poignée de pages déchirées et noircies qu'il tenait au creux de son poing.

Ed tenta de se lever. De sa main libre, Matt le força à se rasseoir.

— Écoute, dit-il en commençant à lire. « Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville, et les serviteurs de Dieu l'adoreront ; ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront besoin ni de lampe ni de lumière, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront pour les siècles des siècles. » Tu vois ? Il nous a laissé un message. Un nouveau message. Caché entre les lignes d'une bible. Un message inconnu jusqu'alors.

Ed se retint pour ne pas éclater de rire.

— J'comprends pas, dit-il en fronçant les sourcils. C'est quoi le message exactement ?

— Tout n'est pas encore parfaitement clair, répondit Matt en relâchant Ed de manière qu'il puisse parcourir les pages. Mais j'y travaille. Il faut que j'étudie les documents. Regarde, tu vois, le sens a changé… Faut que j'y mette de l'ordre. Certains mots ont été mangés par les flammes…

Il isola une page et l'agita sous le nez d'Ed.

— Écoute celle-là… « Et de la part de Jésus-Christ qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre… » Euh… Non, c'est pas ça. Ah ! Voilà : « Et j'entendis une voix forte qui venait du temple, et qui disait aux sept Anges : "Allez, répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu." Le premier alla, et il versa sa coupe sur la terre. Et un ulcère malin et douloureux frappa les hommes qui

portaient la marque de la Bête et qui adoraient son image. » Tu vois ? Tout y est ! L'épidémie ! Et le reste ! Tout est écrit !

Plissant les paupières, il baissa à nouveau les yeux sur ses papiers et entama la lecture d'un autre passage :

— « Et l'on se mordait la langue de douleur. Mais, loin de se repentir de leurs agissements, les hommes blasphémèrent le Dieu du ciel sous le coup des douleurs et des plaies. »

— Ouais, ben, écoute. Personnellement, je comprends rien à ces machins. J'suis même pas certain de savoir ce qu'est le repentir.

— Les morts vont se lever, Ed ! Seul l'Agneau peut nous sauver !

— C'est bon. Jésus le Rédempteur, le Sauveur, je connais !

— Pas Jésus. L'Agneau !

— Je croyais que l'Agneau représentait Jésus.

— Non… L'Agneau est quelque chose de nouveau. Un nouveau messie. Un nouveau Dieu !

— Pardon, Matt, mais ça a pas l'air très clair pour toi non plus.

— Erreur. Car moi, je l'ai vu ! Clairement vu !

— Ah ouais ? Et alors, dis-moi, il était comment ton Agneau ?

— Comme nous… Un jeune garçon… Un enfant. Tout blond. Mais un enfant qui n'est pas un enfant. Dans ma vision, je l'ai vu sortir des ténèbres. Baigné de lumière. Et dans son ombre marchait un démon.

— Un démon ?

— Oui, oui. Enfin, je crois. Parce qu'il était dans l'ombre.

— Quel genre de démon ?

— Lui aussi avait les traits d'un enfant. Mais sombre là où l'Agneau était étincelant. Ensemble. Comme les deux faces d'une pièce… La tête et les jambes. Le yin et le yang…

— Batman et Robin, ajouta Ed, debout, en époussetant son jean du plat de la main.

— Déconne pas avec ça, Ed.

— Et que veux-tu que je fasse d'autre, Matt ? Les visions, ça n'existe pas.

— Qu'est-ce qu'on sait de ce qui existe ou pas ? répliqua Matt en se relevant d'un bond pour venir se planter devant lui avec défiance. Que dalle ! D'accord ? Y a six mois, si quelqu'un t'avait dit que tous les individus de plus de quatorze ans allaient soit mourir, soit se transformer en zombis, tu lui aurais ri au nez. Pas vrai ?

— Si, mais…

— Nous vivons des temps étranges, Ed. Mais tout est là. Dans la Bible. Il fallait juste qu'on nous le montre correctement. Nous devons nous préparer. D'abord vinrent les plaies, puis le feu, la rivière de sang et, ensuite…

— OK, OK, dit Ed en levant les mains en signe de reddition. Je me moquerai plus. Promis. Juste… Si tu pouvais garder ça pour toi, d'accord ?

— Pas question ! éructa Matt dans une gerbe de postillons. Tu dois m'écouter. Tout le monde doit écouter ce que j'ai à dire. Il faut qu'on aille à Londres ! Car si on n'est pas là pour accueillir l'Agneau, on sera foudroyés comme les autres pécheurs !

— Tout le monde n'a peut-être pas envie d'aller à Londres !

— Ben, moi, j'y vais.

Jack, qui s'était approché pour voir de quoi il retournait, s'interposa soudain.

— Je viens avec toi, Matt. Au moins jusqu'en banlieue sud.

— Jack ! On doit pas se séparer, objecta Ed en essayant de maîtriser les tremblements dans sa voix. Ça serait de la folie d'aller là-bas. On trouvera beaucoup plus facilement de quoi se nourrir à la campagne.

Jack haussa les épaules.

— J'veux juste rentrer chez moi.

— Mais y aura rien là-bas.

— M'en fous. J'veux revoir ma maison, ma chambre, récupérer de vieux trucs, des photos de famille. J'ai tous mes souvenirs là-bas. J'peux pas les abandonner comme ça.

— Jack, je croyais qu'on en avait discuté hier soir, plaida Ed. Il nous faut un plan. Et le plan, c'est d'aller à la campagne. Rester ensemble. Unis.

— Mon plan d'attaque, c'est rentrer chez moi, répondit Jack d'un ton catégorique.

9

Chris Marker ouvrit son livre à la page qu'il avait cornée. Il s'était rendu compte qu'il pouvait s'arrêter au beau milieu d'un chapitre et reprendre au même point sans jamais perdre le fil de l'histoire. C'était comme s'il n'y avait aucune interruption entre le moment où il arrêtait de lire et celui où il recommençait. Bizarrement, sans trop savoir par quel mystérieux processus, l'histoire qu'il lisait se substituait à la réalité, plus vivante que le monde lui-même, plus vivante que ce qu'il avait sous les yeux lorsque, d'aventure, il levait le nez de son livre. Comme si, pour lui, la vraie vie n'était plus qu'un intermède de ses lectures.

Les gamins étaient tous assemblés dans l'église. Et ils causaient, causaient et causaient encore. Un remake de ce qui s'était passé la veille au dortoir. « Rester soudés, trouver des vivres, aller à Londres, à la campagne, sur la lune, et bla-bla-bla, bla-bla-bla… »

Tant de baratin. Et tout ça pour quoi ?

Entendant un sanglot, il balaya du regard l'alignement de bancs. Frédérique, la petite Française, était assise à côté de Johnno, le joueur de rugby, sa caisse à chat serrée contre elle. Elle n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils étaient arrivés à la chapelle. Elle paraissait heureuse que Johnno s'occupe d'elle.

Un éclat de voix lui fit détourner le regard vers le fond de l'église. Ed et Jack étaient encore en train de se chamailler. Chris ne put s'empêcher de sourire tristement en se demandant si Jack avouerait un jour à Frédérique qu'il avait planté une planche hérissée de clous dans la tête de son père ?

Jack et Ed… Tout les opposait, ces deux-là. Ed, l'élève modèle qui n'avait jamais eu à se préoccuper de grand-chose et qui, aujourd'hui, paraissait éreinté et apeuré en permanence. Jack, le mauvais garçon à la tache de vin, en rogne contre le monde entier. Plus petit qu'Ed, les cheveux plus bruns, il avait tout du gars qu'il ne faut pas chercher, sous peine d'en venir rapidement aux mains.

Visez-les tous les deux. À rivaliser pour savoir lequel commanderait le reste du groupe. Ils n'avaient que quatorze ans. Encore des enfants. Comme tous les autres. Alors que dehors… Devant la chapelle…

Chris ne voulait pas penser à ça.

Voilà qu'Anthony Sullivan venait mettre son grain de sel.

— Y a combien d'ici à Londres ? demanda-t-il.

— Environ quarante kilomètres, répondit Jack. La distance d'un marathon.

— Trente-six kilomètres exactement depuis Trafalgar Square, précisa Wiki. Partant du principe qu'un homme parcourt environ cinq kilomètres à l'heure, ça fait, en gros, sept heures. À condition de le faire d'une traite.

— Quelle heure il est ? demanda le frère Sullivan.

— Onze heures moins le quart, dit Matt. On pourrait y être ce soir.

— Sans compter les imprévus, riposta Ed. À vous entendre, on croirait presque une balade. Eh, les gars ! Et si on filait tous à Londres ? Faire un tour en bus à étage ? Non, mais vous délirez ou quoi ? On sait pas ce qu'y a dehors. Aller à Londres, ça veut peut-être dire se battre tous les dix mètres.

— En quoi ça serait plus simple d'aller à la campagne ? rétorqua Jack.

— J'ai jamais aimé Londres, dit Bam. J'ai été élevé à la campagne.

— Bien sûr, puisque t'es un péquenaud, acquiesça son pote Piers.

— Tu vas voir, toi, boudiou de boudiou ! gueula Bam en feignant de s'en prendre à son ami.

Les petits éclatèrent de rire.

— En tout cas, moi, dit Piers, j'suis avec toi, Bam. Je vote pour qu'on aille à la campagne.

Chris replongea le nez dans son livre.

Qu'on ne compte pas sur lui pour exprimer un avis. Il irait là où les autres auraient décidé d'aller. Du moment qu'il avait ses livres, tout irait bien. Or il en avait un plein sac, volés à la bibliothèque. Et puis, sur le chemin, il y en aurait forcément d'autres, dans des librairies, des maisons… Un monde de livres.

Il avait toujours aimé lire. Avant l'épidémie, déjà, il se réfugiait dans la sécurité des histoires. Les livres étaient une ouverture sur un autre univers. Ils étaient magiques. Un livre pouvait tout renfermer.

Y compris Chris lui-même.

Il tourna une page. Il était plongé dans un récit de science-fiction dont l'histoire se passait à Londres, plusieurs siècles dans le futur. Il trouvait ça rassurant. Qu'il y ait quelque chose à cet endroit dans l'avenir, que la fin du monde ne soit pas pour tout de suite.

Il sourit.

Il y était. Fondu dans la cellulose du livre. Arpentant les rues de ce Londres du futur.

Où il se sentait comme chez lui.

10

Le ciel hivernal n'était qu'un interminable plafond gris, sous lequel Rowhurst ressemblait à une image posée par terre, pas du tout à une vraie ville. Depuis le sommet du clocher, Jack avait une vue imprenable sur la grand-route et sur les principaux bâtiments de l'école. Il était appuyé sur le rempart crénelé, emmitouflé dans son manteau pour se protéger du froid. Une bise chargée de crachin rendait l'air coupant comme un rasoir. Des gouttelettes glacées fouettaient son visage, cinglaient son crâne, prenaient un malin plaisir à essayer de se faufiler dans sa nuque.

Sous la pluie, les façades grisâtres de l'école s'étaient parées de grosses taches sombres. Elle avait été fondée voilà quatre cents ans, et seuls un ou deux bâtiments d'origine étaient encore debout. Le reste avait été érigé au XIX^e^ siècle, dans un style grandiloquent et, il faut bien le dire, d'une laideur absolue. Une grille noire ceinturait l'ensemble, seulement rompue par les volutes de fer forgé du portail, surmonté du nom de l'école en lettres gothiques. Des garçons passaient sous cette porte depuis presque cent cinquante ans. Trop pour les compter. Jack se demanda s'ils étaient les derniers maillons de la chaîne. Y aurait-il encore une école, là, à l'avenir ? Ou les bâtiments allaient-ils lentement tomber en ruine, envahis de végétation, jusqu'à s'effondrer sous les assauts conjugués de la pluie, du

vent et du gel ? Il n'avait jamais vraiment aimé l'école. Il se battait avec les leçons. Ses parents avaient payé une ribambelle de profs particuliers pour qu'il réussisse l'examen d'entrée. Il en avait gardé le sentiment qu'il ne serait jamais au niveau.

Son père avait étudié à Rowhurst. Il y avait passé des années formidables et gardait même des liens avec certains anciens élèves…

« Non. Plus maintenant. » Jack avait tendance à oublier que ce monde-là n'existait plus : celui des réunions d'anciens et des papas qui décampaient pour leur « week-end entre hommes », avec pêche, vélo et dégustation de whisky au programme.

« Bienvenue en enfer. »

Un enfer gris et froid.

Paradoxalement, l'école lui manquerait. D'abord parce que c'était une part si importante de sa vie qu'elle y comptait pour beaucoup, ensuite parce que, si l'on mettait de côté les cours, elle lui avait énormément apporté. Il s'y était fait de bons amis. Il avait pris son pied en sport – où, une fois n'est pas coutume, il était bon en tout : football, course à pied, tennis, cricket, natation. Sans parler des pièces de théâtre, dans lesquelles il aimait jouer. Il pouvait dissimuler sa tache de naissance sous un maquillage, porter une perruque et un costume, bref, faire semblant d'être quelqu'un d'autre.

Les souvenirs. C'est tout ce qui restait à Jack désormais. L'école tout entière ne serait d'ailleurs bientôt plus qu'un souvenir, entretenu par les survivants. Jack se demanda si, un jour, terré dans les décombres d'un immeuble en ruine, à manger des rats et à boire de l'eau croupie, il raconterait ses souvenirs d'école à son fils.

« Les meilleures années de ma vie, fiston… »

Ce qui serait sans doute vrai car il ne voyait vraiment pas en quoi les conditions pourraient s'améliorer d'ici là.

Les souvenirs. Il fallait s'y accrocher vaille que vaille. C'était pour ça qu'il voulait retourner chez lui. Pour essayer d'y rattraper un pan du passé et, surtout, ne pas le lâcher.

Il cracha par-dessus le créneau et regarda sa salive se fondre dans la pluie.

Non, il y avait effectivement peu de chances qu'il oublie l'école un jour. Pas après ce qui s'y était déroulé ces dernières semaines. Combien de profs avait-il tués ?

Il n'avait pas fait le compte.

La maison, en revanche, était un souvenir qui, malgré la place qu'elle occupait dans son cœur, commençait à s'estomper doucement. Un paradis perdu. L'endroit où avait vécu le Jack d'avant. Celui qui faisait du vélo, qui se disputait avec papa et maman, qui s'écroulait devant la télé ou qui passait des heures sur Internet.

Rien à voir avec le nouveau Jack, qui fendait des crânes de profs en deux et qui enterrait des enfants morts.

Il allait y retourner. Quoi qu'il lui en coûte.

D'ailleurs, s'il était monté ici, c'était uniquement pour observer une dernière fois les environs. Voir sur quelle embûche il était susceptible de tomber. Le point de vue était quasi idéal, embrassant à la fois l'école, une bonne partie de la ville et la grand-route dans les deux sens.

D'ici, le village semblait calme et paisible. Pour un peu, on en aurait presque oublié les horreurs qui s'y déroulaient. Pourtant, il suffisait d'y regarder d'un peu plus près pour découvrir les constructions ravagées par les flammes, les voitures abandonnées un peu partout sur les routes, les cadavres gisant dans le caniveau… Mais pas âme qui vive depuis qu'il était monté là-haut. Les adultes atteints avaient tendance à rester planqués durant la journée. Mais ils étaient là. Des centaines d'entre eux, des milliers.

Ça ne pouvait pas être pire à Londres.

Jack porta son regard vers le nord, où devait se trouver la maison familiale, à Clapham. Et entre les deux ? Y avait quoi ? Il avait hâte de se mettre en route, de trouver un endroit où passer la nuit.

— C'est dégagé ? demanda Ed en apparaissant au sommet des escaliers de la petite tourelle.

— On dirait, répondit Jack. T'es sûr que tu veux pas changer d'avis ? Venir avec moi ? Sans même parler de la promesse qu'on s'était faite de rester ensemble, quoi qu'il arrive ?

— Y a rien pour moi, à Londres, Jack.

« Il y a *moi*, fut tenté de répondre Jack, ton meilleur copain, *Jack*. » Mais il s'en garda. Leur amitié avait du plomb dans l'aile dernièrement. Peut-être était-il temps pour eux de suivre chacun leur route.

— Je demeure convaincu qu'on aura plus de chances de survivre à la campagne, dit Ed. Je trouve complètement dingue d'aller en ville.

— Si ça se trouve, à Londres, ils font la teuf H 24, répliqua Jack dans un haussement d'épaules, sans un seul adulte pour leur dire quand il faut aller au lit.

— C’est tout le mal que je te souhaite, répondit Ed avec un petit sourire.

— Tu vas t’en sortir, dit Jack.

« T’auras Bam et les autres avec toi. Bam sait comment prendre soin de lui. Le quitte pas d’une semelle et tout ira bien », fut-il tenté d’ajouter, mais il n’en fit rien, sachant pertinemment que c’était ce qui avait emporté la décision d’Ed. Rester avec Bam et les mecs du rugby. Jack ne lui en voulait pas. Désormais, il n’était question que de survie, face à quoi les vieilles amitiés ne pesaient pas lourd.

Il esquissa un sourire et, d’un geste gauche, prit brièvement Ed dans ses bras.

— Fais attention à toi.

— Oui. Toi aussi.

— Comme dans la chanson : « *I will survive*… »

— Ouais.

Ed semblait mal à l’aise, comme s’il avait voulu dire quelque chose qui ne sortait pas. Mais il ne dit rien. Chacun gardait ses secrets pour lui aujourd’hui.

C’était ça le salut.

Mais à quoi bon survivre si c’était pour devenir un animal ? En perpétuelle quête de nourriture, toujours prêt à se battre, obligé de tuer pour sauver sa peau ? Si la maison de Jack revêtait une telle importance à ses yeux, c’était justement parce qu’elle renfermait tout ce qui le rattachait encore à sa condition d’humain. Il ne pouvait pas expliquer ça à Ed. Lui-même n’était pas certain de comprendre. Jamais il n’aurait eu des pensées pareilles avant. Mais c’était comme si la proximité de la mort vous faisait aller plus profond dans votre esprit. Ou alors, il fallait ressembler à Bam, couper le compteur général et ne plus penser à rien, prendre tout à la rigolade.

Jack avança vers l’escalier.

— Je t’en prie, viens avec nous, plaida Ed.

— Ma décision est prise.

— T’as toujours été qu’un foutu têtu.

— Et c’est pas près de changer. Maintenant, faut que j’y aille.

11

C’était la faute de Jack, ça. C’était lui qui lui avait mis cette chanson dans la tête. Lui qui, maintenant, n’était même pas là pour en subir les conséquences. Ed l’avait entonnée alors qu’ils avançaient sous la bruine, grossièrement alignés en rang par deux, serpentant à chaque pas, et les autres avaient repris en chœur, telle une escouade indisciplinée de mioches du primaire en balade.

Le problème, c’était que personne ne connaissait vraiment les paroles.

« *I will survive*… hé hé hééé… »

L’idée que ce tapage puisse attirer l’attention et qu’ils auraient mieux fait de se taire traversa bien l’esprit d’Ed, mais chanter semblait éloigner les mauvais esprits, ça leur donnait du courage. Tant qu’ils chantaient, ils étaient invincibles.

« *I will survive*… hé hé hééé… »

Ils marchaient vers le sud, loin du village, tournant le dos à l’institution et à l’église. Aucun d’entre eux n’avait quitté l’enceinte de l’école depuis au moins cinq semaines, quand le chaos s’était brutalement abattu sur la ville et qu’un flot de fous furieux s’était déversé dans les rues. Tout le contraire du désert d’aujourd’hui. Les gamins n’en revenaient pas. Les échoppes qu’ils avaient toujours vues débordantes d’activité étaient là, portes battant au

vent, totalement vides, délestées de tout leur stock. Les maisons étaient sombres, sans vie, à l'abandon. Des ordures s'entassaient dans les jardins. Un lourd silence planait sur les petits commerces et les bureaux. Toutes les voitures étaient à l'arrêt. Seul signe de vie, un chien qui déboula soudain pour aboyer dans leur direction. Ils tressaillirent avant de se reprendre et d'éclater de rire en se traitant les uns les autres de poules mouillées. Le chien trottinait dans leur sillage, à distance respectable. Il était maigre et galeux.

Quoi qu'il en soit, pour l'heure, ils n'avaient encore croisé personne. Ni mort ni vif. Arrivant à la lisière du bourg, un front de pavillons et de petites entreprises remplaça les boutiques. Ils passèrent le cabinet médical, puis celui du dentiste, puis le pub local, le Hop Sack, dont les fenêtres étaient noircies par les flammes. Plus loin, il y avait un hypermarché Tesco et, ensuite, après le terrain communal, la ZAC : un horrible amas de hangars lugubres dont les principales enseignes étaient celles d'un marchand de moquettes et d'un loueur d'outillage.

Arthur et Wiki cheminaient aux côtés d'un garçon nommé Stanley, de la bande de la chapelle. La conversation allait bon train sur le fait de savoir si on se mouillait davantage en marchant ou en courant.

— Scientifiquement parlant, moins tu restes sous la pluie, moins t'es mouillé, affirma Wiki. Donc, il vaut mieux courir. Surtout si c'est vers un abri.

— L'année dernière, y a eu des inondations, chez moi, embraya Arthur. Il a plu sans discontinuer pendant deux jours et deux nuits. La rivière est sortie de son lit. D'un coup, les rues se sont transformées en canaux. Fallait prendre un bateau pour aller quelque part. Délire. Au début, j'ai pensé que ça allait être le truc le plus excitant de toute ma vie, tu vois, genre film catastrophe. Quand tu vois ça au cinoche, t'as peine à le croire. Et tu te dis tout de suite que ça t'arrivera jamais, parce que la vie, en Angleterre, c'est plutôt morne plaine. Mais plus maintenant. Ce qu'on vit là, c'est vachement plus extrême qu'une inondation. Peut-être pas aussi cool, mais, en tout cas, vachement plus flippant. Et le pire, c'est que là, le film catastrophe, c'est pour de vrai. Jamais j'aurais cru qu'un truc pareil nous arriverait.

Devant le Tesco, ils s'arrêtèrent. Tout avait été mis à sac. Pour faire bonne mesure, les pilleurs y avaient mis le feu. Dans la boutique de la station-service, il ne restait plus aucune denrée comestible non plus. En revanche,

quelques trucs dignes d'intérêt demeuraient dans les rayons : lampes torches, briquets, piles et un tas d'atlas routiers.

Bam en prit un et l'ouvrit sur le comptoir.

— Regardez, dit-il en posant un doigt boudiné sur la carte. Nous, on est là. Rowhurst. On va par là, sud-ouest. Derrière la ZAC. Après ça, y a de moins en moins de constructions et rapidement, on se retrouve en pleine cambrousse. Enfin pas le désert non plus, hein. Y a encore plein de bleds et de machins. Donc, l'idéal, ce serait d'aller vers l'ouest, vers cette zone dégagée entre Sevenoaks et Maidstone. Là c'est la campagne. La vraie. Dès qu'on y sera, on pourra se faire une idée précise de ce qui nous attend. En même temps, c'est pas trop loin de grandes villes, au cas où l'on décide que, finalement, le grand air n'est pas bon pour nous.

— Ça me semble raisonnable, dit Ed.

Sortant du magasin, ils trouvèrent les gars du Sport-étude en train de jeter des briques sur une rutilante Mercedes noire abandonnée sur le parking. Ils essayaient d'exploser le pare-brise, mais, jusque-là, celui-ci avait résisté à leurs assauts.

— En arrière ! dit Bam en ramassant un gros bloc de maçonnerie.

Puis il courut vers la voiture et, dans un grognement, lâcha son missile.

Cette fois, le verre vola en éclats sous les acclamations des garçons.

Le fracas fut saisissant. Tout comme l'alarme qui se mit à hurler immédiatement après et qui brailla une trentaine de secondes avant de se taire aussi subitement qu'elle s'était déclenchée, laissant place à un silence… lourd. Pas un cri d'adulte ne déchira l'air. Aucun bruit de voiture, ni d'avion, aucune musique…

Les garçons aussi étaient silencieux. Pensifs. À présent, ils appartenaient à un monde de silence. Quelque chose dont aucun d'eux n'avait jamais fait l'expérience. Le ronron rassurant de la civilisation s'était tu.

— Allez ! hurla Bam. Donnez de la voix, bon sang ! Où est passé l'entrain, l'esprit d'équipe et tout ça ? On est en marche, bordel ! Des frères d'armes. Et qu'est-ce que vous diriez d'une accolade avant d'y aller ?

— Quoi ? demanda Ed, interloqué.

— Je plaisante, répondit Bam en riant. T'as plus d'humour, vieux ? Maintenant on y va, camarades ! On est partis.

Alors qu'ils s'éloignaient, chantant à pleins poumons, l'alarme de la voiture se remit en marche, comme pour les encourager.

12

Au même moment, de l'autre côté de la ville, Jack avançait dans la direction opposée en commençant à se demander s'il avait pris la bonne décision. En effet, à part Matt, Archie et leurs six acolytes, personne n'avait voulu venir avec lui. Et il se sentait bien seul.

Matt n'arrêtait pas de jacter. Intarissable sur sa nouvelle religion, il les abreuvait d'un flot continu de paroles plus ou moins sensées. Le pire, c'était que si, d'aventure, il s'arrêtait un instant, un des acolytes posait une question et relançait la machine.

Pour l'heure, il discourait à propos de ce qui les attendait à Londres.

— … l'Agneau aura sans aucun doute accompli son œuvre. Changé la ville en or pur. Transparent comme du cristal. Avec douze portes ornées de perles. Chaque porte sera formée d'une seule perle. Vous voyez ? Et il y aura de la nourriture en abondance, plus qu'on ne peut en manger. Et de l'eau claire à volonté.

— Mais on va y arriver facilement ? demanda Phil, le plus jeune des acolytes.

— L'Agneau va nous mettre à l'épreuve, répondit Matt en se replongeant dans le Livre saint qu'il feuilleta deux bonnes minutes avant de trouver le passage qu'il cherchait : « Le premier Ange sonna de la trompette. Et il y

eut de la grêle et du feu mêlés de sang qui furent jetés sur la terre ; et le tiers de la terre fut brûlé, et le tiers des arbres fut brûlé et toute herbe verte fut brûlée. Le deuxième Ange sonna de la trompette. Et quelque chose comme une grosse montagne embrasée par le feu fut jeté dans la mer, et le tiers de la mer devint du sang et le tiers des créatures qui étaient dans la mer et qui avaient vie mourut, et le tiers des navires périt. » Vous voyez ? Nous allons devoir affronter les flammes et des rivières de sang.

— Et aussi un naufrage ? demanda un acolyte.

— Éventuellement.

— Quand même, ça fiche drôlement la trouille, dit Phil. Là, on y est en vrai. C'était mieux dans la chapelle. J'aime pas ici. On dirait une ville fantôme.

— « Ne crains point ! répondit Matt en citant de nouveau le Livre. Je suis le Premier et le Dernier, le Vivant. J'étais mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles, détenant la clé de la Mort et de l'Hadès. » Qu'est-ce que je vous disais ? L'Agneau va nous protéger.

Jack soupira en regrettant de ne pas avoir un iPod à se coller sur les oreilles. Hélas, cela faisait longtemps qu'il n'avait plus de batterie. Mille fois hélas, car il n'était vraiment pas sûr de tenir sept heures comme ça.

13

Ed marchait aux côtés de Malik et de Bam, aussi jovial qu'à l'accoutumée. À croire que même la pluie n'entamait pas sa bonne humeur.

— Ça t'arrive jamais d'être triste ? demanda Ed.

— Non.

— Effrayé ?

— Non plus.

— Mais c'est pas possible, comment tu fais ? C'est quoi, ton secret ?

— Je n'ai aucune imagination, avoua Bam avec une déconcertante sincérité. Ça a toujours été comme ça et j'ai bien l'intention que ça dure.

— Dis, tu crois qu'on a bien fait ? marmonna doucement Ed. J'veux dire, choisir d'aller à la campagne et tout ça ?

— L'avenir nous le dira, répondit Bam. En attendant, mon pote, évite de te mettre la rate au court-bouillon avec ça. Dis-toi plutôt que ça va aller.

Sur ce, il le gratifia d'une puissante tape dans le dos et hâta le pas pour rejoindre son copain Piers.

— Tu te soucies de l'avenir, maintenant ? dit Malik. C'est nouveau.

— Y a de quoi s'inquiéter, non ?

— T'en fais pas. Tout va bien se passer. On va se trouver une jolie petite ferme où s'installer. Une rivière où puiser l'eau. Peut-être même des vaches,

des moutons, des poules…

— Et des cochons, dit Ed.

— Techniquement, j'suis pas censé en manger. Mais je ne pense pas qu'en cas de vie ou de mort Dieu m'en tienne rigueur.

— Dans un sens, c'est comme si on revenait quelques siècles en arrière. On pourrait monter une sorte de communauté.

— Mmh… Va surtout falloir qu'on se trouve des femmes, dit Malik.

— Tu veux dire, pour le ménage et la cuisine ?

— Mais non, rétorqua Malik en secouant la tête d'un air effondré. Pas pour ça…

— Oh, ça va, fais pas ta mijaurée, protesta Ed. Que je sache, vous n'êtes pas connus pour être très progressistes avec les femmes.

— Tous les musulmans ne sont pas comme ça. De même que tous les chrétiens ne sont pas des créationnistes adventistes de je ne sais quel jour.

— Je me demande si je suis chrétien…

— Qu'est-ce que ça change ? dit Malik en haussant les épaules. C'que je veux dire, c'est qu'il faudra bien trouver des femmes si on veut repeupler la terre.

— Ah, là, c'est sûr, tu marques un point. Remarque, on a déjà Frédérique. C'est un début. On en trouvera d'autres.

— Espérons qu'on réussira à les convaincre de venir avec nous. Je m'y connais pas très bien en filles.

— T'as jamais regretté de pas être dans une école mixte ?

— Jamais mes parents auraient voulu. Ils ont beau ne pas être rigoristes, y a des limites à tout.

— Ils sont pas au courant pour ton flirt avec l'autre, là ?

— Tu rigoles. Jamais de la vie.

— D'ailleurs, puisqu'on en parle, qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Elle m'a largué pour un mec plus vieux. Un type qui avait une voiture et tout et tout. Sans compter que c'était pas un complexé de musulman.

— Comme c'est mesquin, dit Ed en prenant un accent nasillard.

— Je ne vous le fais pas dire, très cher, répliqua Malik avec la même intonation. Affreusement mesquin.

En dépit de tous les efforts déployés par Johnno, le joueur de rugby, pour la faire sortir de sa coquille, Frédérique continuait de marcher d'un pas lent, la tête baissée, les cheveux dans les yeux. De son visage, il ne voyait que le

bout de son nez. En même temps, il n'avait pas besoin d'en distinguer plus pour dire qu'elle était encore dans un sale état. Les épaules tombantes, c'était tout juste si elle levait les pieds pour marcher, comme si chaque pas lui coûtait un effort surhumain.

Dans l'espoir de rompre la glace, Johnno avait tenté différents angles d'attaque, essayant tour à tour de l'entretenir de son chat, de la France, de son école, sans qu'aucun rencontre plus de succès que le précédent. De fait, il ne lui avait pas arraché un mot, pas même un grognement de circonstance dont il se serait sans doute satisfait. Pour finir, il se mit à lui raconter sa vie à lui. « Bah, au moins, ça la fera penser à autre chose », s'était-il dit en lui racontant qu'il avait grandi à Douvres, que ses parents travaillaient aux douanes du service de ferries, qu'il avait deux sœurs, que ses parents étaient divorcés et qu'il adorait le rugby. Mais, au fait, les Français aussi jouent au rugby. Peut-être que ça l'intéresserait ? Même si, du peu qu'il savait des filles, il n'ignorait pas qu'elles n'étaient, en général, guère fans de ballon ovale.

— Mais j'aime pas QUE le rugby, dit-il. J'aime aussi la musique. Enfin, pas les trucs indé dépressifs, hein ? Ni la soupe R&B. Je déteste ça. Non, moi, j'aime ce qui TABASSE !

Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait écouté de la musique. Il fallait de l'électricité pour faire marcher ces trucs. Est-ce que toute la musique du monde s'était arrêtée en même temps que le courant ? Quelle drôle d'idée de penser qu'il n'y aurait plus jamais ni AC/DC, ni Led Zep, pas plus que Nirvana, les Rolling Stones ou les Stone Roses…

Autant éviter de brancher Frédérique là-dessus. Il était là pour la réconforter, non ? Il l'enfoncerait au trente-sixième dessous s'il commençait à faire l'inventaire de tout ce qui n'existerait plus, faute d'électricité.

Internet, la musique, le cinéma, la télé…

« Ah, la vache ! »

Ils arrivaient en vue de la ZAC, un ensemble de bâtiments modernes en brique, de plain-pied, qui possédaient chacun leur propre parking.

— Dis, mon pote, je pensais…, dit Bam en se portant à sa hauteur.

— Ouh là ! Va surtout pas te faire de mal, rétorqua Johnno avec un sourire.

— Ah, ah, très drôle, se défendit Bam. Non, sans rire, à la ZAC y a le loueur d'outillage. On pourrait peut-être y jeter un coup d'œil. Pour, genre, s'équiper, si tu vois ce que je veux dire… Pour l'instant, on n'a encore que

des bouts de sommiers et de vagues gourdins. Là-dedans, on devrait pouvoir dénicher des haches, des pieds-de-biche… *des tronçonneuses* !

Il avait dit ça avec une telle gourmandise que Johnno n'avait pu s'empêcher de sourire.

— Effectivement, ça vaut le coup d'aller voir.

— Alors, on y va, affirma Bam avec autorité.

Puis il fit passer le mot dans les rangs et la colonne quitta la route pour s'enfoncer dans la ZAC, aussi déserte que le reste de la ville.

Passé le vendeur de moquettes, ils se retrouvèrent devant l'enseigne de location d'outillage. Le magasin en lui-même paraissait intact, contrairement à l'entreprise de menuiserie, à droite, qui portait d'évidentes traces d'incendie. Le rideau de fer était remonté. Ce que l'on voyait de l'intérieur évoquait surtout un nuage de suie.

Au milieu de la colonne, Ed et Malik discutaient toujours de filles, sans réellement faire attention à ce qui les entourait.

— Faut qu'on pense pratique, dit Malik. Faut qu'on s'assure que la race humaine ne disparaîtra pas. J'sais que c'est pas facile à imaginer, mais on est l'avenir.

— Tu parles d'un avenir ! rétorqua Ed en embrassant du regard la petite troupe. Une phalange de gamins et une fille avec un chat en cage.

— On rencontrera bien d'autres jeunes. C'est pas possible qu'on soit les seuls à avoir survécu.

— Jusqu'ici, en tout cas, on dirait.

— C'est pas ça, répondit Malik, mais c'est la première fois depuis des semaines que je pense positif. Pas trop, non plus, hein ? Ne nous emballons pas. Mais je commence vraiment à penser qu…

Et Malik disparut.

Un instant s'écoula avant que le cortex d'Ed intègre l'information, donne un sens à ce qu'il venait de voir : un visage furtif, semblant jaillir des ténèbres de la menuiserie, une mine pâle, des yeux noirs, des dents jaunes, et deux mains se tendant vers le cou de Malik.

Il avait été happé à l'intérieur.

Avant qu'Ed ait l'occasion de crier pour avertir les autres, il en était apparu de partout, de l'entrée où avait disparu Malik, des vides entre les immeubles, de derrière, bref de partout. Le pire, c'était qu'ils bougeaient vite et qu'ils cognaient dur.

Des cris s'élevèrent autour de lui. Où qu'il portât les yeux, ce n'était que mêlées endiablées de formes indistinctes.

« Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? »

Malik avait disparu à l'intérieur. Son pote Malik. Ed se résigna à esquisser un pas vers l'embrasure. Dans la semi-obscurité de l'entrepôt, il en aperçut une dizaine, dont trois ou quatre accroupis sur le corps de Malik. Les autres firent aussitôt mouvement vers lui, explosant à la lumière, agitant les bras, montrant les dents. Ed fit plusieurs pas en arrière.

C'étaient des jeunes. Garçons et filles. Il aurait dit environ dix-huit ans.

Il fit volte-face et démarra en trombe.

— Restez pas là ! Éloignez-vous ! hurla-t-il dans sa course, sans possibilité de savoir si un seul des siens pouvait l'entendre, encore moins réagir.

Trois ou quatre jeunes gens sur le râble, deux autres essayant de l'attraper par les bras et les jambes, Johnno mordit la poussière. Les gars du Sport-étude étaient blottis les uns contre les autres, en pleine panique. Les trois bolos sanglotaient, collés contre un mur.

Ces jeunes étaient beaucoup plus rapides, costauds et sauvages que les vieux profs de l'école. Ils étaient répugnants. Leurs vêtements étaient tachés de sang et de Dieu sait quoi d'autre. Certains portaient des sweats à capuche ou de vagues T-shirts, d'autres de vulgaires guenilles qui dansaient à leurs côtés. Quelques-uns allaient quasiment nus, le corps constellé de plaies. Parmi eux se trouvaient un ou deux élèves de l'école, en uniforme. Ed reconnut un pion. Il avait perdu l'essentiel de ses cheveux ainsi qu'un œil. Il ressemblait davantage à un animal qu'à un être humain. Ayant attrapé un petiot (Stanley, un des garçonnets qu'Ed avait sortis de la chapelle une heure auparavant), il le faisait tournoyer dans les airs en le tenant par le bras, sans que son visage exprime la moindre émotion.

Et la pluie qui ne cessait de tomber en un crachin continu. Une blême journée grise et humide. Temps British typique. Ennuyeux et plat. Un jour à rester à l'intérieur en attendant le lendemain, certainement pas à trouver la mort dans une ZAC miteuse.

Ed repéra Frédérique, toujours fermement accrochée à sa cage à chat, figée sur place, le regard perdu à des kilomètres alors que la bataille faisait rage autour d'elle. La saisissant par le bras, il l'arracha de la scène où quatre jeunes essayaient de planter leurs crocs dans les entrailles de Johnno, étendu par terre. C'est alors qu'Ed avisa Arthur et Wiki, tremblant de peur,

recroquevillés derrière une pile de cartons. Il attrapa Wiki en espérant qu'Arthur suivrait.

— Faut qu'on se tire d'ici ! Vite !

Sauf qu'il n'y avait nulle part où aller. Dans quelque direction qu'ils se tournent, il arrivait d'autres cannibales.

Ed traîna sa nichée vers les frères Sullivan qui, repliés sur la route, avec une efficacité que n'aurait pas laissé présager leur maladresse, tenaient leur position à grands coups de pelles de jardinage. Mais il y en avait trop. Impuissant, Ed vit un gros ado assaillir Anthony par-derrière et lui planter ses crocs dans le cou. Avec un hurlement de douleur, Anthony lâcha sa pelle et porta les mains à la blessure. Aussitôt, deux filles enragées lui sautèrent dessus. Une expression de pure folie tordait leurs visages couverts de cloques et de boutons.

Se portant au secours de son frère, Damien tenta de les déloger à coups de pelle. Ce faisant, il fut rapidement submergé par un groupe de jeunes qui le dépassaient en taille et en poids. Il eut beau jeter toutes ses forces dans la bataille, il disparut dans la mêlée en éructant une volée d'insultes.

Ed bifurqua et se cogna de plein fouet à quelqu'un qui courait en sens inverse. Il se laissa lourdement tomber sur le sol, entraînant Frédérique et Wiki avec lui. Puis il les lâcha et se releva d'un bond. Les deux frères Sullivan étaient à terre maintenant, et il semblait peu probable qu'ils parviennent jamais à se remettre debout. Un gars du Sport-étude essayait de courir avec deux filles sur le dos et une troisième qui lui agrippait la jambe. Il s'effondra en braillant comme un diable.

Ed parvint à s'éloigner. Pourtant, arrivé sur la route, il encaissa un nouveau coup venu de nulle part et bascula à la renverse, un poids lui écrasant la poitrine. Il se défendit en ruant désespérément des quatre membres.

Une minute ! C'était un bolos. Sa chemise à moitié arrachée pendait à ses flancs. Ed s'excusa et ils s'aidèrent mutuellement à se relever. Le bolos – Justin – ramassa la pique taillée dans un morceau de literie qu'un joueur de rugby avait laissée choir, et, rouge de rage, déchaîna une furieuse volée de coups autour de lui, maintenant les jeunes à distance.

Ed chercha Frédérique et les petits du regard. Arthur et Wiki avaient disparu. Frédérique s'était à nouveau changée en statue.

Accroupi à ses pieds, un jeune dégoulinant de bave la flairait consciencieusement. Sa tête montait et descendait le long de ses jambes.

Bizarrement, il n'attaquait pas. Peut-être que, comme elle ne bougeait pas d'un pouce, il ne savait pas si elle était vivante.

N'était-ce pas ce que l'on recommandait en cas d'attaque d'ours ? Faire le mort ?

Quoi qu'il en soit, le jeune malade se contentait de baver et de renifler et Frédérique de demeurer immobile.

Ed eut juste le temps d'enregistrer l'information avant d'être à nouveau aplati par terre. À peine relevé, il encaissa un autre choc et s'effondra encore une fois. L'hécatombe était telle qu'il ne pouvait pas rester debout plus de quelques secondes d'affilée. Quand ce n'était pas un jeune purulent, c'était un copain d'école qui le tamponnait.

Ed pleurait de rage. De peur. D'impuissance.

Il ne voulait pas mourir. Pas ici. Pas comme ça…

14

À chaque pas, Jack jetait des coups d'œil à gauche et à droite, à l'affût du moindre mouvement, du plus petit signe de danger. Ça faisait bizarre de se retrouver dans la rue après ces semaines coincés dans l'école. D'autant plus bizarre que, dehors, il ne savait absolument pas à quoi s'attendre. Les traces de violence étaient partout. Ainsi avaient-ils croisé plusieurs magasins éventrés et pillés, sans parler de quelques cadavres, mais, jusqu'ici, pas âme qui vive. Ni adulte ni enfant. Rien. Juste une succession de façades lugubres, grises et détrempées. Totalement absorbés par leur conversation à propos de l'Agneau, Matt et Archie semblaient en avoir oublié jusqu'au danger qui planait. Une insouciance d'autant plus coupable que les attaques par surprise étaient les plus dévastatrices. Donc mieux valait se tenir prêt.

À plusieurs reprises, Jack avait été à deux doigts de leur intimer l'ordre de la boucler et de faire un peu attention, mais craignant plus encore d'être embringué dans leur discussion, il n'en avait rien fait. Sans compter que Matt, totalement aveuglé par sa « révélation », semblait définitivement imperméable à toute forme de discours. Il était persuadé que l'Agneau allait le protéger envers et contre tout, fût-ce du diable.

Il citait les Écritures de mémoire, psalmodiant à chaque pas sans avoir à regarder le livre, qu'il avait mis à l'abri pour le protéger de la pluie.

— « J'étais mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles… Le vainqueur n'a rien à craindre de la seconde mort. »

— Comment on le reconnaîtra, l'Agneau, quand on le verra ? demanda un des plus jeunes.

— L'Agneau est un garçon en tout point semblable à nous, répondit Matt. Il a les cheveux d'or. Son visage est blanc et lumineux. Et il marche avec une ombre.

— T'arrête pas de dire ça, Matt. Mais ça veut dire quoi, au juste ? l'interrompit Archie Bishop. On marche tous avec une ombre…

— L'ombre de l'Agneau est une ombre vivante, comme un *Doppelgänger*.

— Un quoi ?

— Un double. Une sorte de face sombre. Un frère diabolique. En fait, il s'agit d'un démon qui parle en langues.

— Mon frère aîné, Robert, est allé à une session Alpha, dit Archie. Tu sais, ceux qui parlent en langues. Il m'a montré. Ça a l'air dingue.

— Tu crois qu'on devrait parler en langues, nous aussi ? demanda Matt, tout excité.

— On pourrait essayer.

— Comment on fait ?

— Ben… Faut laisser l'esprit prendre les commandes… se laisser porter… Blah laa laa, baaba balala laaa la la al ba ba blaaa…

Matt joignit sa voix à la sienne : « Blaa maa kaa baa laa… » Sa tentative avorta rapidement, incapable qu'il était de ne pas rire bêtement en s'entendant prononcer ces sons.

— On va devoir s'entraîner un peu, dit-il.

Les acolytes s'exécutèrent aussitôt et, très vite, un concert de bêlements mêlés de fous rires et de charabia s'éleva au-dessus de la colonne.

« Super, pensa Jack. Me v'là à l'entame d'un marathon pour Londres, sous la menace permanente d'une attaque de tarés, coincé avec une bande de demeurés échappés de Baby TV. »

15

Quand il avait huit ans, Ed était allé en vacances en France, avec sa famille. Dans le coin où ils étaient, il y avait partout des panneaux indiquant CÔTE SAUVAGE, et, de fait, les vagues étaient énormes. Un jour, son père l'avait emmené les braver, à la nage. C'était délirant de se sentir soulevé par la houle, de plonger sous les brisants, de surfer sur les rouleaux. Jusqu'à ce que l'un d'eux le prenne par surprise et le happe.

Avec une infinie terreur, il avait basculé dans un furieux bouillonnement d'eau et de sable qui l'avait tourneboulé dans tous les sens au point de lui faire perdre toute notion de haut et de bas. Chaque fois que ses pieds touchaient le fond, il était balayé de nouveau et repartait pour un tour de machine à laver géante.

Pour finir, son père l'avait attrapé et ramené sur le bord.

Eh ben, cette bagarre, c'était pareil. À ceci près qu'aujourd'hui son père n'était pas là pour le sauver. Plus jamais son père ne serait là pour le sauver. Le souffle coupé d'avoir, une fois de plus, violemment embrassé l'asphalte, il ne se sentit plus la force de se relever. Il avala péniblement une bouffée d'air qui siffla dans ses bronches, roula sur le dos, et, avant qu'il comprenne ce qui lui arrivait, un jeune l'attaqua. Un type à la mine anguleuse qui paraissait avoir dans les dix-huit ans, bien qu'il fût difficile de donner un

âge précis à cette mine de cauchemar évoquant une pizza margarita d'où auraient jailli deux yeux exorbités.

Dans une formidable explosion d'énergie désespérée, Ed attrapa le type par le cou et se débrouilla pour le tenir à distance.

Le mec grondait et grognait. Des bulles de morve lui sortaient du nez. Une salive rosée, tachetée de sang, moussait entre ses dents gâtées. Mélangée à la morve, la salive formait de longs fils qui s'étiraient en pendouillant juste au-dessus de la bouche d'Ed. Se détachant de l'extrémité, une goutte tomba sur sa lèvre. Il tourna vivement la tête et cracha. Un filet de bave lui dégoulina dans le pavillon de l'oreille où, piégé, il stagna.

Ed secoua la tête.

Le jeune était salement arrangé. Ed ne savait pas comment marchait la maladie – personne ne savait –, mais l'idée de l'attraper par la salive de ce salopard à tête de pizza le terrifiait.

Allongé sur le dos, les bras tendus au maximum, il serra le cou du type tout en essayant d'éviter la bave. Une image horrible lui vint à l'esprit ; celle de ces jouets en caoutchouc dont la langue et les yeux jaillissent du crâne quand on leur tape dessus. Le jeune avait moins d'allonge. N'arrivant pas à atteindre vraiment Ed, il battait frénétiquement des bras dans sa direction, griffant sa peau de ses sales ongles noirs. Ed ne pouvait pas faire grand-chose face à cette fougueuse attaque, sinon tenir. Mais, à voir ses muscles tétanisés trembler sous la pression, il ne savait pas combien de temps il résisterait.

Le pire c'est que, quand ça arriverait, cette hideuse face de cauchemar s'écraserait directement sur son visage.

Et puis, un cri retentit : « Gaffe, Ed ! »

Du coin de l'œil, Ed avisa Bam qui accourait au pas de charge.

— BAM !

Ed repoussa le bonhomme juste au moment où Bam lançait un fabuleux coup de pied. Sa botte cueillit l'affreux en pleine tête, l'envoyant bouler en salto arrière. Ed se releva rapidement et baissa les yeux sur son agresseur, qui, après être resté étendu quelques instants sur le sol, se mit à crapahuter à quatre pattes dans tous les sens, la tête basculée de côté de manière totalement improbable. Il semblait chercher quelque chose. Ed comprit bientôt que la force du coup de pied lui avait arraché un œil.

Pris d'un vertige, Ed pivota et vomit.

— Plus tard, mon pote. Faut se barrer d'ici.

— J’peux pas, sanglota Ed. J’peux pas faire ça.

— Bien sûr que tu peux.

Avant qu’Ed ait eu l’occasion d’ajouter un mot, un groupe de jeunes sauta sur Bam et une folle bagarre s’engagea. Visiblement, il avait perdu son arme car il se battait à mains nues.

Ed n’avait rien non plus. Il était seul. Éreinté. Terrifié. Écœuré de sang. Les tympans résonnant de cris de terreur. Il tomba à genoux, bascula la tête vers le ciel, et ouvrit en grand la bouche. Mais sa gorge s’était refermée, ses cordes vocales nouées, et tout ce qui s’échappa de ses lèvres fut un long cri aussi désespéré que silencieux.

Et puis, les vociférations du champ de bataille se noyèrent dans un grondement et un rugissement effroyables. Telle une baleine remontant des profondeurs pour reprendre son souffle, quelque chose de colossal avança sur la route, jaillissant du rideau de pluie brumeux. Un hurlement de klaxon déchira l’air.

Instinctivement, deux des jeunes qui étaient sur Bam le lâchèrent pour voir ce qui se passait. Mal leur en prit. Dans un bruit d’os broyés, ils disparurent sous les entrailles du monstre.

Les poumons d’Ed arrêtèrent purement et simplement de fonctionner, comme si un étau géant s’était refermé sur sa poitrine. À se demander si son cœur ne s’était pas lui aussi arrêté de battre. À genoux au milieu de la route, tétanisé, il regarda l’imposant Léviathan avancer droit sur lui sans comprendre le moins du monde ce qui lui arrivait.

16

Dans un ultime chuintement accompagné d'un crissement métallique, la chose s'arrêta enfin, à quelques centimètres d'Ed.

C'était un car. Un bon Dieu de car. Un truc énorme. Large d'au moins deux mètres cinquante et deux fois plus haut. Blanc. Avec des vitres teintées. Ed sentait sa chaleur.

Il semblait totalement déplacé dans ce décor. Une relique d'un passé oublié. Ed n'aurait pas été davantage surpris si un dragon crachant du feu s'était posé devant lui. À quatre pattes, d'un geste animal, il se précipita sur le côté du véhicule et, dans un long soupir, la porte latérale avant s'ouvrit.

Ed se figea.

Un homme était assis au volant. Trapu, le visage tout rond, avec une grosse tête surmontée d'une courte brosse blonde. Trente-cinq, voire quarante ans – Ed n'avait jamais été très bon à ce jeu-là. Quoi qu'il en soit, c'était un homme. Un adulte. Un ennemi.

— Monte, aboya-t-il.

Bourreau ou sauveur ? Le type n'avait pas l'air malade. Mais ça ne voulait rien dire. On ne pouvait se fier à aucun adulte. Néanmoins, celui-ci avait pour lui de conduire un car. Aucun adulte au cerveau rongé par le mal

ne pouvait conduire un car. La plupart d'entre eux pouvaient à peine marcher…

— Tu montes, ou je pars sans toi ?

Ed n'eut pas le temps de réagir qu'Arthur et Wiki le bousculèrent pour grimper à l'assaut des marches, suivis de près par Chris Marker et Kwanele, toujours aussi fermement accroché à sa valise de luxe.

Ed tourna la tête vers ceux qui se battaient encore.

— Monte ! cria le bonhomme. Et plus vite que ça !

Voyant Frédérique, il la saisit par le bras et la fit littéralement voler en haut des marches. Puis il attrapa Justin, le bolos qui lui était tombé dessus quelques minutes plus tôt, et l'arracha aux griffes de trois jeunes nanas à l'air particulièrement cruel. Quatre gamins de la bande de la chapelle le dépassèrent en trombe pour se ruer vers la porte. Puis, tel un tonneau roulant sur la chaussée, apparut la lourde silhouette de Bam, un de ses potes du rugby sous le bras. C'était Piers, sa tignasse rousse maculée de sang. Ed les aida à atteindre le car, mais, tandis que lui-même montait à bord, il sentit une main se refermer sur sa cheville et le tirer en arrière. Il s'affala douloureusement sur les marches.

— À plat ventre ! hurla le chauffeur.

Ed s'exécuta sans rechigner. Un éclair aveuglant et une déflagration assourdissante déchirèrent l'air. Ed sentit quelque chose lui frôler les cheveux. La main qui le tenait relâcha son étreinte. Il leva les yeux et avisa le chauffeur, un fusil de chasse à double canon encore fumant au bout du bras. Ed se traîna en haut des marches. La porte se referma derrière lui. Le car démarra.

Ed se hissa sur ses pieds. Le corps meurtri, incapable de faire un pas supplémentaire, il se laissa tomber sur le premier siège.

— Il en manque, dit-il d'une voix s'apparentant davantage à un croassement qu'à un cri humain. C'est pas possible. On n'est pas que ça ?

— Je pouvais plus attendre, fiston, répondit le chauffeur. Trop dangereux. Dis une prière pour ceux que tu laisses derrière, c'est le mieux qu'il y a à faire.

— C'est pas possible ! Faut vérifier. Refaire un tour.

— Pas de « faut qu'on » ou de « y a qu'à » qui tiennent ! On met les voiles.

Ed sentit le car prendre de la vitesse, dans le martèlement sourd des corps qui heurtaient la calandre.

— On n’est pas encore sortis d’affaire, mon pinson, dit le chauffeur en grimaçant pour tirer sur son volant. (Le car tressauta sur un obstacle. Quelque chose. Ou quelqu’un.) Pas avant qu’on ait mis un peu de distance entre eux et nous.

Ed se tordit le cou pour regarder la cabine dans la longueur. Combien manquaient ? La moitié ? Plus ?

— … ’tention ! hurla soudain le chauffeur.

Ed pivota juste à temps pour voir une nénette s’écrabouiller sur le pare-brise comme un moucheron géant. Le chauffeur tourna un bouton. Les essuie-glaces accélérèrent leur ballet, étalant de longues traînées de sang sur la vitre teintée.

— On dirait qu’on en voit le bout. Ça a l’air dégagé devant.

Ed grelottait. Il leva les jambes et se pelotonna sur son siège, en boule, rideau baissé. Ses yeux se portèrent sur le chauffeur du car. Il le regarda sans le voir, puis plus attentivement. Il avait l’air solide comme un roc, avec des jambes toutes maigrelettes, mais des bras incroyablement musclés. Il semblait en parfaite condition physique. Ed aurait dû lui poser des questions. Qui était-il ? D’où venait-il ? Pourquoi n’était-il pas malade comme tous les autres ? Mais au fond, c’était le cadet de ses soucis. Le type aurait aussi bien pu être un personnage de film. Un docu chiant à mourir sur un chauffeur de car.

Un garçon se tenait calmement assis derrière lui. Une sorte de réplique miniature du chauffeur – grassouillet, avec une grosse tête ronde et des cheveux très courts. La seule différence notable, en dehors de la taille, c’était que le garçon portait une paire de lunettes cerclées de métal.

Le chauffeur devait être son père.

« Et après ? Qu’est-ce que ça pouvait faire ? »

Croisant le regard d’Ed, le garçon lui adressa un timide sourire.

Ed l’ignora.

Il ferma les yeux et le sourire de Malik se superposa à celui du garçon. Malik avait un de ces visages qui semblent sourire en permanence…

De terribles pensées l’envahirent. Des pensées qui, malgré ses efforts, restaient gravées dans sa mémoire de manière indélébile. Il avait tourné le dos à Malik. Il avait abandonné son meilleur ami parce qu’il avait eu peur. C’était un lâche. Y avait pas d’autre mot pour ça. Un horrible lâche. Il se tapa le front du plat de la main.

« Lâche. »

Il renifla et essuya une larme sur sa joue. Un voile noir semblait s'être enroulé autour de lui, le tenant prisonnier aussi sûrement qu'une camisole. Un sombre nuage de souffrance et de désespoir. Un sentiment nouveau pour lui, le garçon perpétuellement joyeux, qui ne s'inquiétait jamais de rien et dont la vie s'était jusqu'ici écoulée avec la douceur d'un long fleuve tranquille. Il avait eu tous ses examens, gagné tous ses matches de cricket, reçu des messages énamourés de toutes les jolies filles. Il traversait la vie dans une parfaite insouciance, sans jamais se préoccuper d'autre chose que de lui-même. Il était heureux car il n'avait aucune raison de ne pas l'être. Il n'avait jamais subi de revers.

Totalement ignorant de l'adversité, il était démuni face à la tristesse. Il se sentait seulement impuissant et brisé, d'autant plus seul que, Jack et Malik partis, il n'avait même plus quelqu'un à qui parler.

Il s'enfonça dans son siège, les yeux fixés sur l'imperturbable va-et-vient des essuie-glaces sur le pare-brise constellé de gouttes de pluie. Peu à peu, les dernières traces de sang disparurent.

Le car poursuivait lourdement sa route, refaisant dans l'autre sens le chemin qu'ils venaient de parcourir. Ils passèrent devant le terrain communal, devant le Tesco, devant le cabinet du dentiste et l'alignement de maisons vides, devant le Hop Sack, la petite rangée de magasins.

Bientôt, ils arrivèrent en vue de l'école. Une grappe de profs erraient au milieu de la route. C'est à peine si Ed s'émut de voir le car les renverser.

— Où est-ce qu'on va ? demanda-t-il, surpris lui-même d'entendre les accents caverneux de sa voix énoncer cette question qui lui avait certes traversé la tête, mais qu'il n'avait aucune intention de dire tout haut.

— À Londres, répondit le chauffeur.

Ed étouffa un petit rire amer. Tant pis pour la vie au grand air, à traire les vaches, à engraisser les cochons, à ramasser les œufs, à courir les jolies nanas de la campagne, à faire des bébés avec elles pour construire l'avenir radieux dont Malik et les autres avaient rêvé. Tous partis, maintenant. Partis.

Remontant la grand-rue, le chauffeur ralentit pour manœuvrer entre les épaves de voitures qui encombraient la chaussée. L'obstacle franchi, ils accélérèrent à nouveau, dépassèrent rapidement la gare, puis quittèrent la ville par la grande portion de route parfaitement rectiligne, bordée de pavillons, qui menait à la M25. Les petits villages autrefois distincts et séparés se touchaient les uns les autres, créant un vilain alignement de maisons individuelles, de garages, de magasins et d'entreprises.

Y avait des gens devant. Qui marchaient le long de la route. Des silhouettes grises sous la pluie. D'autres cinglés, sans doute. Ed se cramponna aux accoudoirs de son siège en se préparant à l'impact.

Les marcheurs durent entendre le car arriver ; à son approche, ils firent volte-face. En un éclair, leurs pâles figures se détachèrent sur le gris du ciel.

— Attendez ! s'écria Ed en tendant le cou pour mieux voir.

— Qu'est-ce que tu fous debout ? aboya le chauffeur. Rassieds-toi, tout de suite.

— Arrêtez-vous ! C'est Jack !

17

— C’est quoi, ce délire ?

Trempés jusqu’aux os et un brin confus, les garçons gravirent prudemment les marches. De prime abord, ils paraissaient sains et saufs. Archie Bishop et Matt se présentèrent les premiers, suivis de leurs jeunes apôtres, et enfin de Jack qui, à peine monté à bord, regarda Ed en fronçant les sourcils.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— On a été attaqués, répondit Ed avec une pointe de remords dans la voix, comme si cela avait été sa faute.

— Attaqués ? Par qui ?

— Des jeunes. Dix-huit, dix-neuf ans. Beaucoup trop nombreux pour nous. Et puis le car est arrivé…

Pour la première fois, Jack regarda dans la direction du chauffeur. Puis, se tournant vers Ed :

— C’est qui, lui ?

Au ton légèrement accusateur de la question, le chauffeur se sentit obligé de répondre :

— Je m’appelle Greg. Greg Thorne. Et si vous voulez aller à Londres, grimpez et allez vous asseoir.

— C’est un adulte, dit Jack sans se retourner.

— Hé, gamin ! héla Greg. Soit tu me parles en face, soit tu descends de mon car.

— Je ne voulais pas vous froisser.

— Dans ce cas, bouge-toi, coupa Greg. Et excuse-moi d’avoir sauvé les miches de tes petits copains ici présents. Merci ? Tu connais ?

— Euh… C’est juste que… répondit Jack d’une voix gênée en dansant d’un pied sur l’autre au milieu des marches. Avec tout ce qui s’est passé… Vous comprendrez qu’on se méfie de tous ceux qui sont plus vieux que nous.

— La porte est ouverte, dit Greg avec un signe de tête en direction du dehors où la pluie tombait encore plus dru qu’une minute plus tôt. Tu veux y aller ? J’y vois pas d’inconvénient. Simplement, décide-toi vite parce que tu fais partir toute la chaleur.

Jack monta une marche et regarda au fond du car. Matt et sa bande avaient déjà rejoint les survivants de la chapelle pour écouter leur récit.

— J’ai l’air malade ? dit Greg en haussant le menton avec défi. Je me comporte comme un malade ? Est-ce qu’un seul de ces ramollis du bulbe pourrait conduire un engin pareil ? Ils arrivent même plus à articuler. Je te laisse imaginer ce que ça donnerait dans un démarrage en côte. Donc, je suis ton meilleur espoir, fiston. Ton unique espérance. Un adulte en pleine possession de ses moyens dans un bon Dieu de car !

Jack grimpa les deux dernières marches.

— Merci, monsieur Thorne.

— Oublie ces conneries. Appelle-moi Greg. Comme tout le monde.

— OK.

Jack s’assit à côté d’Ed.

— Vous avez vu des gens ? Vous avez eu des problèmes ?

— Aucun. Le seul problème, c’était de se farcir les fadaises de Matt et d’Archie. Mais vous, que vous est-il arrivé ? (Il avait dit ça l’air de rien, comme on s’enquiert d’une vulgaire contrariété, quand soi-même on a pesté de marcher une demi-heure sous la pluie.) Y a des blessés ?

Le regard d’Ed se perdit au loin, de l’autre côté de la vitre.

— Oui, répondit-il à voix basse.

— Graves ?

Ed n’y tint plus. Les vannes cédèrent et toutes les peurs, les humiliations et la rage accumulées refirent brutalement surface.

— Regarde autour de toi, Jack ! Faut que je te fasse un dessin ?

— Vous avez perdu du monde ?

Ed opina du bonnet.

— Combien ?

— J'sais pas. J'ai pas compté. C'est au-dessus de mes forces.

Jack se leva d'un bond.

— Combien ? répéta-t-il en avançant lentement vers le fond.

— Quelle différence ça fait ? répondit Ed en lui emboîtant le pas.

— Qui a disparu ?

— Y z'ont pas disparu, Jack. Ils sont morts.

Le saisissant par le bras, il le força à se retourner.

— On n'a rien pu faire, Jack. OK ? Si Greg ne s'était pas pointé, on y serait *tous* passés.

— Donc tout est grâce à Greg ?

— Ouais.

— Mais pas à toi ? Toi t'as rien fait ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rassure-moi, t'en as pilé un ou deux quand même ? demanda Jack en fusillant Ed du regard.

Essayant de dire quelque chose pour sa défense, Ed bafouilla quelques borborygmes inintelligibles.

— Je t'ai vu, Ed. Dans une bagarre… Ou, devrais-je dire, je ne t'ai *pas* vu.

— S'te plaît, Jack.

— T'y arrives pas, hein ? T'es au-dessus de ça, toi ! Faudrait surtout pas que monsieur ait du sang sur les mains. Bah, allez, tu me débectes.

Sur ce, sans laisser à Ed le temps de s'expliquer, il tourna les talons et se dirigea vers le fond du car.

Ed se sentait prêt à fondre en larmes. Il se fit un devoir de tenir. Le pire, c'était que Jack avait raison, il ne pouvait pas se résoudre à cogner. Il aurait espéré qu'on ne le remarque pas. Mais Jack n'était pas du genre à laisser passer ça.

— Malik ? Où est Malik ?

Ed se porta à sa hauteur.

— Il y est resté, dit-il, la gorge nouée. Les seuls à s'en être sortis, c'est ceux que tu vois là.

— Mon Dieu.

Jack fit son possible pour assimiler l'information. Qui d'autre était mort ? Il remarqua Bam. Au moins lui était là, à côté de Piers, qui saignait abondamment de la tête. D'ailleurs, Bam essayait de le bander avec un bout de T-shirt déchiré.

— Où sont les autres ? demanda Jack. Johnno ?

Bam secoua la tête. Jack n'arrivait pas à y croire.

— Tous les trois ?

— Oui.

— Mais c'étaient des durs. Des guerriers !

— T'y étais pas, répondit Bam en le toisant de bas en haut. T'as pas idée de ce que c'était. Ils nous ont pris en embuscade. On n'a rien pu faire. Un putain de massacre. Et rien ne t'autorise à parler à Ed comme tu viens de le faire. Il a protégé les petits, et la fille. Je l'ai vu. C'est lui qui nous a fait grimper dans le car. Alors excuse-toi. Tout de suite !

Jack baissa la tête, tendit la main et serra le bras d'Ed.

— Désolé, mon pote, dit-il à mi-voix, j'aurais pas dû dire ça. J'étais à côté de la plaque. C'est juste que… C'est irréel. Ça m'a fait péter les watts. On était ensemble y a moins d'une heure. Qui y reste ?

Ed sur ses talons, il poursuivit sa traversée des rangs.

Justin le bolos était assis tout seul, la tête entre les mains. Ses deux copains avaient disparu. Et Jack ne voyait *aucun* des gars du Sport-étude.

— Ils sont pas tous morts. C'est pas possible…

Matt était entouré des quatre gamins de l'église qui avaient décidé de ne pas le suivre à Londres.

— Vous auriez dû venir avec moi, dit-il tandis qu'Ed passait à sa hauteur. L'Agneau vous aurait protégés.

— La ferme, Matt ! cria Jack. Ta religion de pacotille n'aurait absolument rien changé.

— C'est là que tu te trompes, répondit Matt avec un sourire suffisant. Nous, nous n'avons pas été touchés.

— La chance, commenta Ed.

— Vraiment ?

— Laisse, dit Jack. Inutile d'essayer de discuter avec lui. C'est perdu d'avance.

Frédérique n'avait rien, pas plus que Kwanele et Chris Marker, plongé, comme d'habitude, dans un livre, oublieux du monde qui l'entourait. Arthur

et Wiki étaient assis ensemble. Deux fantômes côte à côte. Mais, au moins, ils étaient indemnes.

Plus loin, dans le fond, se trouvaient un petit garçon et une fille aux longs cheveux bruns et frisés que Jack ne reconnaissait pas. Des rescapés que Greg avait dû ramasser avant eux. Ils les regardèrent d'abord avec appréhension, tels des intrus pénétrant dans un monde dans lequel ils n'avaient pas été invités. Puis la fille leur adressa un sourire. Un large et franc sourire, scintillant de jolies dents blanches.

— Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Zohra. J'ai neuf ans. Lui, c'est mon frère. La Grenouille. Il a sept ans. Je m'occupe de lui jusqu'à tant que maman revienne. On va à Londres. Tout va bien se passer là-bas. C'est Greg qui l'a dit.

La Grenouille souriait aussi maintenant. Un sourire d'espoir si désarmant que Jack se sentit fondre. Avec ses yeux légèrement exorbités et sa grande bouche, son surnom lui allait comme un gant. Qu'on lui ait appris qu'il avait les pieds palmés, Jack n'aurait pas été plus surpris que ça.

— T'as raison, dit-il gentiment, tout va bien se passer.

— J'ai jamais été à Londres, dit la Grenouille. J'veux aller sur la grande roue. Le London Eye.

Jack s'apprêtait à lui glisser quelque chose de gentil quand un cri venant du fond du car lui fit l'effet d'une gifle.

— Hé, toi ! Face de Ketchup ! Comment tu t'appelles ?

18

Tout au fond du car, trois filles disparaissaient à moitié sous un tas de cartons, de boîtes et de packs de bouteilles d'eau scellées dans du plastique.

— C'est à moi que tu parles ? demanda Jack en avançant vers elles.

— J'vois personne d'autre avec une tache dégueu étalée sur la tronche, répondit une des greluches en ricanant.

Une colère froide s'empara de Jack qui eut soudain l'impression que tout son sang se changeait en acide. Il les regarda d'un air mauvais, ses yeux lançant des éclairs. La première idée qui venait, en les voyant, c'était que ces trois filles ne formaient qu'une seule et même personne, plus forte et plus méchante que les individus qui la composaient pris séparément. Visiblement, elles avaient à peu près son âge, vêtues de trucs qui avaient dû être *fashion*, mais qui, aujourd'hui, étaient surtout sales et abîmés. Une explosion criarde de couleurs vives, de coiffures exubérantes, de maquillage, d'accessoires déglingués et de collants filés.

Un insupportable nuage de parfum bon marché flottait autour d'elles. Sans doute s'étaient-elles aspergé du truc pour masquer le fait qu'aucune d'elles ne s'était douchée depuis des lustres.

Dans l'étroit confinement du car, Jack prit tout à coup conscience de sa propre odeur corporelle, amplifiée par les volutes de vapeur qui

s'échappaient de ses vêtements détrempés.

C'était la jolie blonde assise côté couloir qui l'avait apostrophé, entre deux coups de mandibules sur le chewing-gum qu'elle avait dans la bouche. Elle le regardait avec hostilité, le mettant au défi de dire quelque chose.

Jack restait là, les bras ballants, muet de colère.

— Alors comme ça, t'es allé au baston ? demanda la fille.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Et j'vois pas ce que ça a à voir avec ça, dit Jack en portant la main à sa tache de naissance.

La moue boudeuse, la fille continua de le jauger à la manière d'une cliente tatillonne parcourant du regard l'étal d'un boucher.

— Alors, c'est quoi ce que t'as sur le visage ?

— Une tache de naissance.

— Une tache de naissance ? Tu veux dire que t'es né avec ?

— Oui.

— Ça fait mal ?

— Non.

— Mais pourquoi tu… tu fais pas quelque chose ? Genre, la faire enlever ? Comme un tatouage ? C'est pas possible ?

Jack éluda la question d'un haussement d'épaules. Sa colère retomba. Au moins cette fille n'y allait pas par quatre chemins. La première fois qu'ils le rencontraient, la plupart des gens étaient gênés. Ils faisaient semblant de ne rien remarquer, puis le zyeutaient discrètement du coin de l'œil dès qu'ils croyaient qu'il ne regardait pas.

— C'est quoi, ton nom ? demanda la fille en redoublant d'entrain sur son chewing-gum.

— Jack.

— *Jack*, répéta-t-elle, comme pour voir comment ça sonnait avec sa voix. Et vous tous, là, vous venez de la même école, c'est ça ?

— Ouais. Rowhurst.

— Jamais entendu parler. Ça doit être un truc de bourges. D'façon, ça se voit sur vos gueules que vous êtes des bourges. Y en a même qui portent des costumes. Y a que les gosses de riches qui portent des costumes. T'as de la thune, toi ?

De nouveau, Jack haussa les épaules.

La blonde leva le menton vers Ed, planté derrière Jack.

— C'est qui, ton pote ?

— Je m'appelle Ed.

— *Je m'appelle Ed*, l'imita-t-elle d'un ton railleur. Dis donc, t'es au moins millionnaire, toi.

— Que je sache, l'argent ne compte plus.

— Bon, OK, alors disons est-ce que tu *étais* millionnaire ?

Ed éclata de rire.

— Non.

— C'était chaud là-bas ? demanda la fille côté fenêtre dont les cheveux et la peau noirs en faisaient un exact opposé de sa voisine. Parce que, nous, on n'a rien pu voir.

— C'était l'horreur, répondit Ed. On a perdu beaucoup de monde.

— Désolée, dit la fille en lui adressant un triste sourire. Au fait, moi, c'est Aleisha, dit-elle avant d'ajouter, avec un signe de tête vers sa copine blonde : Elle, c'est Brooke. Elle a une sacrée grande gueule, mais, à part ça, elle est cool.

— J'suis pas cool, corrigea Brooke. J'suis une vraie salope. Mais, comme je suis jolie, ça compense. Contrairement à Aleisha qui, petite et moche comme elle est, est obligée d'être gentille avec tout le monde.

— Ah ah ! Le problème, c'est que tout le monde sait que je suis plus jolie que toi.

— Dans quel film ? « Mes verrues sont plus belles que toi, madame Shrek. »

Les trois filles éclatèrent de rire.

Embarrassé, Jack ne savait plus où se mettre. Il s'était toujours senti un peu gêné en présence des filles, guère aidé, il est vrai, par le complexe de sa tache de naissance. Pour Ed, c'était différent. Il avait toujours été à l'aise avec tout le monde, quelle que soit la personne qu'il avait en face de lui. Déjà, il se laissait discrètement glisser sur un fauteuil, se penchait pour participer à la conversation, riait de bon cœur aux vannes des filles. Debout dans l'allée, se dandinant maladroitement, Jack se sentait parfaitement idiot. Il aurait voulu partir, tout en redoutant que ce geste puisse passer pour une fuite.

Ed, lui, attaquait franco.

— Et toi, comment tu t'appelles ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux vers la troisième fille.

— Elle, c'est Courtney, répondit Aleisha.

Plus enrobée que ses copines – pas vraiment grosse, mais pas mince non plus –, elle avait les cheveux tirés en arrière et un sale bleu à un œil qu'elle

avait tenté de dissimuler sous une épaisse couche de fond de teint.

— Chez nous, c'est comme chez le boulanger, ajouta aussitôt l'intéressée. Brooke, c'est le pain blanc, Aleisha le pain noir et, moi, le pain bis.

— Non, contre-attaqua Aleisha, toi, t'es jaune.

— J'suis pas jaune, répondit Courtney d'un air indigné. Vous me trouvez jaune, vous ?

— Jaune de chez jaune, approuva Aleisha. Et puis pourquoi tu dis que je suis noire ? J'suis pas noire. Noir, c'est… noir. Comme de l'encre noire. Moi, j'ai pas la peau noire. J'ai la peau marron ! Rapport à mes origines afro-caribéennes. Contrairement à toi qu'on sait même pas d'où tu viens.

— OK, cousine. En attendant, tu peux dire ce que tu veux, t'es black et pis c'est tout !

— Et comment vous avez atterri dans ce car ? les interrompit Ed avant qu'un nouvel échange ne s'engage. Vous vous connaissiez d'avant ?

— C'est notre car, répondit Brooke.

— Votre car ?

— Ouais, notre car, répétèrent d'une même voix Courtney et Aleisha.

— On était en voyage scolaire près de Bilbao, en Espagne.

— L'Espagne, ça craint, commenta Courtney. Je vous déconseille.

— On était là-bas quand les gens ont commencé à tomber, genre… malades, poursuivit Aleisha. C'était trop flippant. Façon film d'horreur ou quoi. Au début, on a cru qu'on allait rester coincés là-bas, mais, pour finir, nos profs ont décidé qu'on devait essayer de rentrer à la maison. On a remonté toute la France pour attraper un ferry et plus on roulait plus ça empirait. On n'avait les nouvelles que par la radio parce que nos portables marchaient pas. Impossible de joindre nos familles.

— Le temps qu'on arrive au ferry, le port était fermé, continua Courtney. Les employés côté français étaient genre en grève. Z'ont dit qu'y voulaient pas répandre la maladie.

— On est restés coincés à Calais pendant des jours, dit Aleisha. Dans un hôtel miteux. Sans rien à manger.

— Calais, ça craint, commenta Courtney. Ma parole, de ma vie, jamais j'y refoutrai les pieds.

Brooke reprit :

— Certains petits sont partis avec un prof pour essayer, genre, de rentrer par leurs propres moyens. Mais, finalement, le ministère, à Londres, a

spécialement affrété un ferry pour rapatrier tous ceux qui étaient bloqués. On a été le dernier ferry à quitter la France.

— C'était horrible, poursuivit Aleisha. Les gens se seraient entre-tués pour monter à bord. Mais, comme on était des mômes, y nous z'ont laissés passer.

— Enfin de retour en Angleterre, c'était pire, dit Brooke. Y avait des embouteillages partout et des gens qui pétaient les câbles dans tous les coins. Un truc de dingues. On n'y croyait pas. La moitié des profs a carrément disjoncté. À la fin, on a dû sortir de l'autoroute parce que le chauffeur commençait à plus être très clair non plus. On s'est retrouvés dans un trou appelé Ashford.

— Trop pourri, enchérit Courtney.

— Un autre groupe de mômes s'est tiré une fois arrivé là-bas, embraya Aleisha. Nous, on savait pas du tout quoi faire. Tout se passait si vite. C'est ça qui nous faisait le plus flipper. C'était genre la fin du monde ou quoi. Plus rien ne marchait. Et tous ces gens qui erraient partout et qui tombaient de plus en plus malades. C'était horrible. Des gamins se sont frités avec des adultes. Et puis un des profs a pris le volant du car, pour nous emmener, genre, au bled, à la campagne.

— La campagne, ça craint grave, dit Courtney.

— C'était le dernier prof, continua Aleisha. M. Betts. Il était cool. Il nous a protégées et tout, et puis lui aussi est tombé malade.

— C'est comme ça qu'on s'est retrouvés plantés au cul du monde, dit Courtney, cernés par les sauvages.

— Genre, t'sais, comme dans les guerres, là… en état de siège, dit Aleisha. Y z'essayaient tous de monter dans le car et tout. Heureusement, Greg a débarqué et les a tous envoyer péter. Finalement, sur genre une centaine, on s'est retrouvées que nous trois.

— Jamais on a été une centaine, tempéra Brooke.

— Disons beaucoup.

— Greg nous a secourues hier soir, dit Courtney. Tout va bien depuis. Finalement, c'est pas si mal ici. On a de la bouffe, de l'eau, et même les toilettes ! Mais on avance comme des escargots à cause des routes bloquées et tout. Un vrai cauchemar. On n'arrête pas de s'arrêter, de repartir, de faire des crochets pour éviter des craignos, de retourner sur nos pas. J'sais pas combien de temps y faut d'ordinaire, mais, là, Greg roule depuis des heures.

— Moi, je crois que ça va aller mieux, maintenant, dit Aleisha. On est plus nombreux. Greg fait sans cesse monter des nouveaux. C'est mieux si on est nombreux. Et vous, les garçons, vous avez l'air costauds.

— On vous autorise à rester, ironisa Courtney avec un petit rire moqueur.

— À condition de bien faire tout ce qu'on vous dit, poursuivit Brooke. Comme c'est notre car, c'est nous qu'on fixe les règles.

— Et où est-ce que Greg est censé vous conduire ? demanda Jack.

— Il nous remmène à Londres pour qu'on puisse retourner chez nous, répondit Courtney.

— C'était quoi, votre école ? Vous êtes d'où ?

— Willesden.

— C'est où, ça ? dit Ed.

— Quoi, tu connais pas Willesden ? demanda Aleisha d'un air effaré.

— Non.

— C'est au nord-ouest de Londres.

— Trop pourri, dit Courtney.

— J'sais pas pourquoi, dit Ed, mais je pensais que t'allais dire ça.

S'ensuivit un moment de silence au cours duquel tous les cinq se retournèrent mentalement sur les événements récents. Aleisha fut la première à le rompre.

— Donc, en résumé, on a tous perdu du monde, dit-elle avec un sourire affligé.

— Ouais.

— Mais tout va aller, maintenant. *Here come the girls!*

Brooke, Courtney et Aleisha éclatèrent de rire avant de se congratuler, poing contre poing.

Le ton, presque badin, de la conversation mettait Ed très mal à l'aise. À les entendre, on aurait pu croire qu'elles avaient perdu un chien ou un match de foot, pas des amis. Durant quelques minutes, un terrifiant carnage avait eu lieu à la ZAC ; et voilà que ces filles, qui semblaient elles-mêmes avoir traversé l'enfer, essayaient d'en rire, à l'abri de la petite bulle dans laquelle elles avaient décidé de s'enfermer.

Il l'avait déjà remarqué à maintes reprises. Les gens essaient toujours de prétendre que les choses ne sont pas aussi terribles que ça. Une manière de se protéger de l'horreur, supposait-il. Finalement, une fois dans le dur, personne n'était meilleur ou plus malin ou plus rationnel que la Grenouille et son rêve de monter dans la grande roue de Londres.

Et puis, un certain engourdissement s'était emparé de lui à mesure qu'il repoussait coûte que coûte les souvenirs qui le hantaient. On ne peut pas vivre éternellement avec la douleur et la peur au ventre, si ? Ou alors on devient fou.

Causer à ces pipelettes lui changeait les idées, l'aidait à retrouver un semblant de normalité. Filles et garçons. Flirtant ensemble. S'envoyant des textos. Mon copain veut sortir avec toi…

Mais personne n'était dupe. Ils savaient tous qu'il s'agissait d'un simulacre.

Allez, faisons comme si nous n'étions rien qu'un groupe de garçons et de filles ordinaires qui se rencontrent dans un car. Dehors, il n'y a rien. Il n'y a que le car.

— T'es vraiment pas mal, tu sais, dit Brooke en faisant de l'œil à Ed. Ton pote serait mignon aussi s'il n'avait pas ce… truc sur la figure. Si je sors avec un mec, il faut qu'il soit *parfait*.

Jack éclata de rire.

— Ed est loin de la perfection, dit-il.

— Il est mieux que toi, chéri.

— D'façon, tu m'intéresses pas.

— Ben, tant mieux, répondit Brooke, parce que c'est réciproque. Toi, tu peux avoir Courtney. Elle dit oui à tout, vu qu'elle est grosse – même si, ces temps-ci, elle maigrit à vue d'œil. Encore quelques semaines de ce régime de famine et elle va avoir la taille mannequin !

— T'es vraiment qu'une merde, dit Courtney.

— Pas autant que toi, rétorqua Brooke. À te voir, on croirait que t'as bouffé un matelas.

Le car fit une embardée et Jack dut se retenir au dossier d'un siège pour ne pas tomber.

— Assis, tout le monde ! aboya Greg depuis l'avant. On rentre dans une zone de turbulences.

Ed jura. La bulle était crevée.

19

Jack se précipita à l'avant et prit appui sur le dossier du siège de Greg.

— T'es sourd ou quoi ? coupa ce dernier. Assieds-toi ! Ça pourrait secouer.

— Je voulais voir ce qui se passait.

— Je peux très bien me débrouiller seul, merci.

— Ben, justement, moi aussi. Règle numéro un : ne faire confiance à personne. Règle numéro deux : être constamment aux aguets.

— Les règles, c'est moi qui les fixe. Mets-toi bien ça dans le crâne, fiston. Maintenant tu t'assieds ou je t'étale ?

— Bon, bon, ça va, répondit Jack en se laissant tomber sur un siège et en bouclant sa ceinture, le cou tendu par-dessus l'épaule du chauffeur pour mieux voir.

Quatre cents mètres plus loin, un camion et plusieurs voitures, dont, apparemment, une était en feu, bloquaient la route. De gros tourbillons d'épaisse fumée noire s'élevaient dans le ciel. Au milieu de la purée de pois, les contours d'une bagarre commençaient à se dessiner.

À cette distance, difficile de dire qui elle impliquait. Des gamins ? Des adultes ? Ou à coup sûr les deux.

Greg jura et appuya sèchement sur le frein. La carlingue du car trépida. Ils ralentirent rapidement.

— Va falloir trouver une autre route, dit-il tandis que le véhicule s'arrêtait dans un dernier cahot.

— C'est peut-être des mômes ! s'écria Jack.

— Tant pis, dit Greg en jetant un œil dans ses rétros. Trop risqué. On n'a aucune idée de ce qui se trame. De ce qu'on en voit, ça pourrait aussi bien être une guerre ouverte. On ne peut pas prendre le risque d'endommager le car. À l'heure qu'il est, c'est notre unique atout. Ce truc est comme une forteresse sur roues et j'ai bien l'intention qu'il le reste. Tu veux aller voir si y a des gamins à sauver, Batman ? Pas de problème, je t'ouvre.

Le car était trop long pour faire demi-tour à cet endroit. Greg enclencha donc la marche arrière pour entamer un long et fastidieux recul en suivant la route, dans les entêtants couinements du système d'alarme. Bip-bip-bip-bip-bip-bip…

Jack gardait le silence, sans quitter des yeux ce qui se passait au loin. Au bout d'un moment, des silhouettes vacillantes et trébuchantes émergèrent cahin-caha de la fumée et avancèrent vers eux. Rapidement.

— Va falloir accélérer un peu, dit Jack.

— Écoutez-le, le Sébastien Loeb des bus scolaires, ironisa Greg.

— Oui, ben… pour des malades, je trouve qu'y courent bien vite…

— La ferme, coupa Greg. J'essaie de me concentrer. J'suis nouveau dans le métier. Et ce truc est une vraie plaie à maintenir droit.

Les silhouettes se rapprochaient à vue d'œil.

Suffisamment en tout cas pour lever toute ambiguïté sur leur nature. Des adultes. Et salement arrangés, avec ça. Couverts de cloques. Des guenilles tachées de noir de fumée et de sang pendant à leurs côtés.

Prenant de vitesse les assaillants, Greg parvint à reculer jusqu'à un embranchement avant que le premier, un grand échalas d'une vingtaine d'années, ne les atteigne. Mais, lorsqu'il freina pour préparer sa manœuvre, celui-ci se jeta sur le pare-brise en essayant de s'agripper, arrachant un essuie-glace et tirant du même coup un juron de la bouche de Greg. Le reste de la bande ne tarda pas à suivre. Ils grattèrent à la porte, tapèrent du poing au carreau. Un horrible cri haut perché résonna quelque part derrière eux. Sous le regard impuissant de Jack, le deuxième essuie-glace subit le même sort que son jumeau.

— Très bien, vous l'aurez voulu, bougonna Greg en enclenchant la première.

Il écrasa la pédale d'accélérateur. Le car fit un bond en avant et prit de la vitesse, transperçant sans peine la première vague d'assaillants qui se dispersèrent comme une volée de moineaux avant de se retourner et d'inonder le véhicule d'une pluie de crachats. Un peu moins vifs que les autres, deux d'entre eux passèrent néanmoins sous les roues du car, tandis que Greg bifurquait sur la perpendiculaire.

— Ça a été comme ça tout du long, bougonna-t-il. Chaque fois que je choisis un itinéraire, je dois en changer. Et voilà que, maintenant, on n'a plus d'essuie-glaces. Si y pleut plus que ça, on va être marron.

Ed s'avança pour rejoindre Jack.

— Tout va bien ?

— Vous pouvez pas rester assis, nom de Dieu ? aboya Greg.

— La route est bloquée ?

— On va en prendre une autre.

— Il semblerait qu'on puisse prendre à gauche dans à peu près deux kilomètres, dit le garçon assis juste derrière Greg en lisant une carte à travers ses lunettes cerclées.

— Merci, fils, répondit Greg en se tournant vers Jack et Ed avec un grand sourire. Voyez ? C'est de ça que j'ai besoin. De soutien pratique. Pas d'une bande de minets qui papillonnent dans tous les coins.

— Dites-nous ce que vous attendez de nous et on le fera, répondit Ed.

— J'attends de vous que vous vous asseyiez et que vous la fermiez, dit Greg en se retournant pour croiser le regard de son fils. On se débrouille très bien tout seuls, hein, Liam ?

— Oui, p'pa, répondit doucement celui-ci.

Liam était tout le portrait de son père, à ceci près que là où Greg était fort en gueule, voire agressif, le fils semblait timide et presque gêné par la personnalité de son géniteur.

— Bon petit, commenta Greg. Il la ramène pas, lui. Pourtant, il en a dans le ciboulot. Hein, Liam ? D'ailleurs, c'est ce que ses profs disaient toujours.

Ignorant le compliment, Ed se présenta.

— Enchanté, Liam. Moi, c'est Ed. Et lui, c'est Jack.

Liam bougonna vaguement quelque chose en regardant ses pieds.

— Dis donc, on aurait bien eu besoin de quelqu'un comme toi tout à l'heure, dit gentiment Ed. T'as l'air de t'y connaître en navigation.

— Et ça, c'est pas à l'école qu'il l'a appris, renchérit Greg. C'est moi qui lui ai montré.

— Où vous alliez, tous, quand on vous pris ? demanda doucement Liam.

— On essayait d'aller à la campagne, répondit Ed. On pensait que ça serait plus facile, là-bas.

— Vous rigolez, j'espère, s'esclaffa Greg. Et d'où croyez-vous qu'on vient ? Non, croyez-moi, la cambrousse, c'est le dernier endroit où aller si vous voulez éviter de servir de quatre-heures à un troupeau de boutonneux.

— Ça peut pas être pire que dans les villes, objecta Ed.

— Que tu dis, bonhomme. Que tu dis… Tout le monde a eu la même idée que toi : s'éloigner du reste du monde, quitter la ville, retourner à l'état de nature, vivre de la terre et j'en passe. Tu parles, z'ont trop regardé *Koh Lanta*, oui. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Z'ont tous pris le chemin des champs, ensemble. J'sais même pas s'ils avaient idée de ce qu'ils feraient une fois arrivés. Moralité, les routes déjà passablement encombrées par les voitures abandonnées, ce qui, entre parenthèses, explique pourquoi on met autant de temps à avancer, ont été totalement bloquées. Pire qu'en ville. Quant à ceux qui sont parvenus à passer, c'est à peine s'ils savaient faire la différence entre une vache et un poulet. Très vite, ils se sont battus pour les restes, qui, croyez-moi, étaient bien maigres. Qu'un type seul avec son chien veuille vivre de la terre, très bien, mais quand c'est des millions de types, avec toute leur smala, femmes, enfants, copains, copines et foutus hamsters, c'est juste infaisable. C'est pour ça que les villes sont vides. En admettant que vous y soyez arrivés, tu sais ce que vous auriez trouvé à la campagne ?

— Quoi ? demanda Jack.

— Des champs et des champs de cadavres. La puanteur qui va avec, les corps en décomposition, les mouches. C'est ça que vous auriez découvert. La mort et la maladie partout. L'enfer. C'est bien simple, j'ai beau chercher, j'trouve pas de mots pour le décrire. Peut-être que si j'étais allé dans une école chic comme vous autres, j'aurais pu citer les vers d'un poète ou même du Shakespeare. *To be or not to be*. Mais j'suis pas poète. J'suis boucher.

— Boucher ? répéta Ed d'une voix amusée (il ne savait pas pourquoi, mais il trouvait ce détail cocasse).

— Ouais, boucher. Si tu me crois pas, répondit Greg avec un haussement de menton en direction d'une valise noire posée dans le rack à bagages au-dessus du premier rang de fauteuils, t'as qu'à jeter un œil à mes couteaux. Je me déplace jamais sans.

— Je vous crois, dit Jack.

— Tu peux, fiston. Tu peux. Enfin, bref, j'ai peut-être pas de lettres, par contre, j'en connais en rayon question bétail. La viande, c'est mon truc. Tu sais ce qui était marqué sur mon enseigne, comme, genre, un slogan ? MEAT IS LIFE. Ouais. La viande c'est la vie, mon pote ! Je dirigeais une boucherie bio à Islington. Vous en avez sans doute entendu parler – Greg's Organic Gaff. Enfin, sinon vous, au moins vos parents. J'suis passé plusieurs fois à la télé. Dans des émissions culinaires. Mes chipolatas ont remporté un nombre incalculable de prix. Deux années de suite, j'ai été élu Boucher de l'année. Donc, si y a un truc que je connais, c'est la viande. Et qui dit viande dit animaux. J'avais un réseau de fournisseurs, des fermiers bio, auxquels j'allais régulièrement rendre visite. Pour voir d'où venait la viande et tout ça. Et c'est justement là que j'étais quand tout ça a commencé. Dans une ferme près de Maidstone, avec Liam. Il aime visiter les fermes, hein, mon beau ?

Liam opina du chef en silence.

— Belle ferme. Super viande. Un de mes meilleurs éleveurs. Paul McLaren, dit le Gros. Il a dit qu'on pouvait rester chez lui jusqu'à ce que les choses se tassent. Je me suis dit que c'était ce qu'y avait de mieux à faire. Hélas, le tassement, on l'attend encore. Enfin, toujours est-il qu'on a fortifié la ferme et qu'on s'est barricadés à l'intérieur. C'était pas difficile, le Gros Paul avait des fusils en pagaille et toutes sortes de trucs pour éliminer la vermine. Bien pratique aussi pour éviter les intrus. À la ferme, y avait aussi un fumoir. On a préparé assez de viande pour voir venir, et pis on a attendu. Mais, rapidement, les choses ont dégénéré. Gros Paul et toute sa famille ont été touchés. Pas beau à voir. J'ai dû les dégommer les uns après les autres. Tous, sauf le plus jeune, P'tit Paul. Ensuite, ce sont les animaux qui ont chopé le mal. Hé, j'suis boucher, moi ! Pas véto ! En plus, sans Gros Paul aux manettes, on savait plus comment faire. Total, on n'a pas voulu prendre le risque de les bouffer. De la folie que je vous dis. Et de plus en plus de cinglés qui nous attaquaient. Des corps partout, qui pourrissaient au soleil. Finalement, on a compris qu'y fallait qu'on décampe. Et le gamin et moi, on s'est dit qu'on ferait peut-être aussi bien de rentrer à la maison.

— Qu'est-ce qui est arrivé à P'tit Paul ? demanda Jack.

— Il a pas survécu, répondit Greg sans fournir plus de détails.

— Deux jours après, on a trouvé le car, poursuivit Liam.

— Ouais, acquiesça Greg. Et pour eux comme pour nous, c'était moins une. Avec ma camionnette, j'ai sillonné tout le pays en long, en large et en travers, alors je connais un peu ces engins. Je me suis donc tout naturellement proposé de jouer les Noé aux commandes de son arche. Ça serait aux petits oignons si y avait pas les trois harpies, au fond. À force de les entendre jacasser, j'ai la tête comme un compteur à gaz.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire une fois à Londres ? demanda Ed avec le fol espoir que Greg ait un plan.

— J'sais pas, mais doit y avoir de la bouffe partout, là-bas. Dans les magasins, dans les réserves, dans les placards chez les gens. Tout le monde s'est mis à faire sa pelote dès que les choses ont commencé à partir en vrille. Et la plupart sont morts bien avant d'avoir épuisé leur stock. Doit y avoir plus de mangeaille planquée à Londres que dans tout le pays. Mais la vraie raison qui nous pousse à rentrer c'est… Dis-leur, Liam.

— On veut voir Arsenal.

— J'pense pas qu'y jouent encore, pouffa Ed.

— Il le sait bien, ballot, répondit Greg. Y veut dire le stade. L'Emirates. Pour Liam et moi, c'est comme un temple, une cathédrale des rêves. On y a vécu des moments magiques, hein, fiston ? On sera à la maison quand on le verra de nos fenêtres.

Greg pivota sur son siège pour étudier leur réaction.

— Vous trouvez sûrement ça totalement débile, hein ?

— Non, répondit Jack. C'est un motif qui en vaut un autre.

— T'as raison, gamin, parce que débile, j'suis pas.

— Jamais dit que vous l'étiez.

— C'est important de croire en kekchose, poursuivit Greg. Ça aide à avancer. Ça t'empêche de remâcher tes idées noires.

— Je peux vous poser une question ? dit Jack.

— Vas-y.

— Vous allez pas vous fâcher ?

— Je garantis rien. Ça dépend de la question.

— Pourquoi vous z'avez pas chopé le même truc que les autres ?

— J'sais pas et je m'en fous.

— Mais c'est important, insista Jack. Nous, on pensait que tous les vi…

— Écoute, l'interrompit Greg. Tu l'as bien vu toi-même. Pour certains, quels que soient leur âge, leur sexe ou leur race, du moment qu'ils avaient plus de quatorze ans, ça a été réglé en quelques heures. Ils sont tombés

malades et ils sont morts. D'autres ont mis plus de temps à caner, quelques jours. D'autres, enfin, ne sont pas morts du tout. Ils sont même toujours là, à errer dans les coins, couverts de furoncles et la bave aux lèvres. Chacun réagit différemment à la maladie. Moi, je dois avoir un gène spécial ou des anticorps ou j'sais pas quoi qui me protège. Ou alors, c'est juste que je suis plus solide. Que j'arrive à combattre le mal. J'veux dire, si on y réfléchit, personne ne sait pourquoi vous, les mômes, vous n'êtes pas malades. Regardez-vous, l'œil vif et la joue rose. C'est pas juste, bon Dieu. Les chiards d'aujourd'hui, y leur faut tout sur un plateau. Ben voilà, vous y êtes. Vous avez le monde entier pour vous tout seuls. C'est pas beau, ça ? Le génie est sorti de sa lampe et a exaucé vos trois vœux. Premièrement, plus d'adultes pour venir vous enquiquiner dans vos petites vies de gâtés pourris. Sauf ceux qui sont dehors. Les mabouls. Les tas de pus ambulants. Comment il les appelait le Scared Kid, déjà ? Les pères et les mères. Ha ha ! Bienvenue au paradis. Amusez-vous bien. Pensez à éteindre la lumière avant de sortir. Bon, c'est pas tout ça, mais moi, je crève la dalle, je vais pas pouvoir tenir encore longtemps comme ça.

Ce disant, il écrasa la pédale de frein, puis tourna la tête vers Ed et Jack, un sourire carnassier aux lèvres.

— Et si je commençais par vous, hein ? grogna-t-il entre ses deux rangs de petites dents acérées.

Voyant Ed et Jack se recroqueviller sur eux-mêmes avec un mouvement de recul, il éclata d'un rire tonitruant.

— Oh, ces gueules ! Ces gueules que vous faites, s'esclaffa-t-il avant de se tourner vers Liam qui souriait d'un air honteux en rentrant la tête dans les épaules. T'as vu ça, Liam ? T'as vu ces lavettes ? Ah ben, il est beau le pays !

Il tira le frein à main et coupa le moteur.

— Vous bilez pas, mes petits bichons, dit-il en s'extirpant de son siège pour s'étirer dans l'allée. Manger des enfants à midi, ça me donne des aigreurs… J'préfère une bonne salade.

20

Ils s'étaient arrêtés au beau milieu d'une ligne droite, un endroit totalement à découvert, offrant un bon point de vue sur les environs.

Greg organisa la distribution de nourriture en puisant dans le stock de cartons entassés dans le fond du car, tout en se lamentant de la surcharge que représentaient les nouveaux arrivants. Jack se demanda pourquoi il les avait fait monter s'il ne voulait pas qu'ils soient à bord. Après réflexion, il y vit un bon moyen pour Greg d'affirmer son autorité et de montrer à tous qui était le chef.

Le menu n'avait rien de gastronomique. Pour l'essentiel, des chips accompagnées de Ficello, ce fromage tellement chargé en conservateurs qu'il en était quasiment imputrescible, et de barres de Nutri-Grain défraîchies. Néanmoins, comme le remarqua Jack, Greg possédait sa réserve personnelle, entreposée dans une glacière cachée derrière son siège. De fait, son fils et lui s'assirent devant, à l'écart des autres, et mangèrent ensemble.

Jack s'installa au milieu du car, à côté de Chris Marker, qui grignotait un paquet de chips en lisant son livre. Pour Jack, qui n'avait pas envie de parler, cela représentait un avantage non négligeable. Ne voulant pas penser non plus, il se plongea dans la lecture exhaustive des informations

imprimées au dos de son propre paquet de chips, et fut surpris par la quantité de texte.

Il en était au tableau des apports caloriques lorsqu'il prit conscience d'une présence à son côté.

Entendant un miaulement, il leva la tête et se retrouva nez à nez avec le panier à chat que Frédérique tenait devant elle. Tremblant de peur, le chat tigré était recroquevillé au fond de sa cage, ouvrant de grands yeux.

— Ça va ?

Frédérique acquiesça d'un hochement de tête qui eut pour effet d'écarter un instant le rideau de cheveux qui masquait son visage. Jack entrevit fugitivement deux yeux ronds, aussi terrorisés que ceux du chat.

— T'as à manger pour lui ? demanda-t-il. Ou elle ? Au fait, c'est un mâle ou une femelle ?

Un filet de voix se fit entendre au travers des cheveux, si faible que Jack crut un instant qu'il l'avait imaginé.

— Une femelle.

— T'as de quoi lui donner à manger ?

Frédérique hocha la tête de nouveau.

— Comment elle s'appelle ?

— Dior.

— Comme le parfum ?

Frédérique haussa les épaules.

Jack sentait qu'elle voulait dire quelque chose, mais il n'arrivait pas à savoir quoi. Au moins, elle parlait, ce qui signifiait qu'elle sortait lentement de sa torpeur. C'était déjà un début. Il lui adressa un sourire qui se voulait rassurant. Le moment venu, elle finirait bien par lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Après un silence, elle reprit la parole.

— Dior a besoin de sortir un peu.

— Vraiment ?

— Il faut qu'elle aille aux toilettes.

Jack ne put s'empêcher de sourire.

— Tu veux dire qu'elle doit faire caca ?

— Exactement.

— Bon, très bien, sortons si tu veux. Mais, elle va pas chercher à s'enfuir ?

— J'en doute. Elle est terrorisée.

« On l'est tous », pensa Jack en se levant. Mais il tint sa langue et accompagna Frédérique dans l'allée, vers l'avant.

Approchant de Greg, il constata que Liam et lui n'étaient pas au même régime que les autres occupants du car. Du vrai fromage, des crackers, une boîte de haricots froids, des pommes et même des tranches de viande fumée. Justement, Greg était en train d'en offrir une à Liam, qui la refusa en faisant non de la tête, préférant se concentrer sur la poignée de crackers qu'il engloutissait avec appétit.

Jack s'arrêta et, posant la main sur le bras de Frédérique, l'invita à faire de même. Il ne voulait pas les interrompre et risquer d'énerver Greg davantage. Aussi patienta-t-il en épiant discrètement leur conversation.

— C'est bon, les protéines, dit Greg sur un ton de regret.

— Y en a dans le fromage.

— La viande, c'est mieux.

— Ça va. J'en veux pas. J'aime pas.

— Prends-en un peu. C'est bon pour ce que t'as. Regarde-moi, je mange bien et je suis en pleine forme.

— Mais je *suis* en forme, p'pa.

— Ça ne va pas durer si tu te nourris mal, dit Greg en remarquant soudain la présence de Jack.

— On voudrait sortir, dit ce dernier en faisant un pas en avant.

— Vous nous quittez ? demanda Greg en se replongeant dans son repas.

— Non, on a juste besoin de sortir une minute.

— Beaucoup trop dangereux, damoiseau. N'y pense même pas.

— Oh, allez, on voit hyper bien d'ici. Si y a kekchose, on remonte aussi sec.

— Pourquoi vous voulez sortir ? Pour prendre l'air ?

— Le chat a besoin de faire ses besoins.

Greg explosa de rire comme si c'était la chose la plus ridicule qu'il ait jamais entendue.

— J'vais te dire ce qu'on pourrait en faire, du chat, dit-il lorsqu'il eut dompté son hilarité. On le zigouille, on lui enlève son petit manteau, et on en fait de jolis kebabs. Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Saisie d'épouvante, Frédérique recula en serrant la cage contre elle. Greg se bidonna de plus belle.

— Je plaisante, ma mignonne…, dit-il entre deux hoquets. Dis, Liam, t'as vu sa tête ? Oh la crise ! Mais, bon, sérieusement, chérie, ce minou est plus

une source d'ennuis qu'autre chose. Les animaux domestiques, c'était avant. Maintenant, c'est fini.

— Ce chat est tout ce qui lui reste, répondit Jack. Un peu comme vous et Arsenal.

Greg plongea son regard au fond du sien pour voir s'il le charriait. Pour finir, il lui accorda le bénéfice du doute.

— Un point pour toi, concéda-t-il avant d'appuyer sur la commande d'ouverture de la porte.

Puis, dans le chuintement du mécanisme, il ajouta :

— Vous tenez à sortir sous la pluie, libre à vous. Mais au premier signe de danger, je lève le pont-levis. Pigé ?

21

Frédérique et Jack se tenaient debout près du car, sous le crachin. La pluie avait un peu faibli. L'inconfort tenait davantage à une humidité générale de l'air qu'à de vraies gouttes tombant du ciel. En revanche, il faisait plus froid. Jack frissonna. Frédérique s'accroupit et déposa la cage sur le sol. Puis elle ouvrit précautionneusement la porte et glissa le bras à l'intérieur pour attraper l'animal. Une fois dehors, elle le porta sous son menton et le cajola en susurrant des mots doux à ses oreilles, tout agitées de tics nerveux. Et puis Frédérique éternua. C'était bien sa veine si elle était allergique aux chats.

Le regard de Jack se perdit le long de la route sur laquelle ils étaient arrêtés. Ils avaient pris un itinéraire si détourné qu'il n'était même pas sûr qu'ils fussent plus proches de Londres qu'en partant.

Ed descendit à son tour.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il en remontant la fermeture à glissière de son blouson.

— Le caca du chat, répondit Jack avec un signe de tête vers Frédérique.

Ed esquissa un sourire.

— Mmh, en tout cas, ça fait du bien de prendre l'air, dit-il en se retournant pour vérifier que Greg ne l'entendait pas. Y a de quoi devenir

claustro là-dedans, si tu vois ce que je veux dire. Le commandant de bord fait pas dans la dentelle…

— Ah ça, pour être lourd !

— Ouais, mais n'oublie pas non plus que, sans lui, on serait tous morts. Ces jeunes étaient…

D'un regard appuyé vers Frédérique, occupée à délicatement déposer Dior dans les hautes herbes qui bordaient la route, Jack l'arrêta. La pauvre fille était encore sous le choc, inutile de lui rappeler à quel point elle était passée près de la mort.

Ed se disculpa en faisant la grimace. Jack alla trouver Frédérique. La chatte jetait des regards nerveux autour d'elle. Puis elle se ramassa sur elle-même et, d'un bond, fila sous un buisson, où elle s'assit, fixant Frédérique du regard.

— T'es sûre qu'elle va pas filer ?

— J'ai une arme secrète, répondit Frédérique en sortant de la poche de son manteau une petite boîte de pâté pour chats dont elle fit sauter le couvercle. Je ne voulais pas l'ouvrir dans le car. J'avais peur que quelqu'un veuille me la prendre. Après tout, c'est à manger, non ?

— T'inquiète pas pour ça, la rassura Jack. C'est à toi. Tu peux en faire ce que tu veux. J'y veillerai personnellement.

— Merci. Je la mettrai dans la cage dès qu'elle aura terminé.

Puis elle s'adressa à Dior en français. Une fois encore, celle-ci vérifia les alentours avant de s'avancer délicatement hors du buisson, s'enfonçant d'un pas félin dans l'herbe détrempée du talus.

Greg les observait du coin de l'œil à travers la fenêtre.

— Regarde-les, ces idiots, railla-t-il en se tournant vers Liam. Sont même trop crétins pour avoir peur.

— P'pa, c'est bien d'avoir peur ? demanda doucement Liam.

— À petite dose, oui, répondit le père. Mais à petite dose seulement. Ça oblige à ne pas relâcher l'attention.

— Toi, t'as peur ?

— Bien sûr que j'ai peur. J'serais pas humain sinon. Mais toi, Liam, t'as pas à avoir peur. Parce que je serai toujours là pour te protéger.

— J'essaie, p'pa. Mais, moi, j'suis pas comme toi. J'suis encore petit.

Greg le prit par l'épaule et le serra fort contre lui.

— Écoute, Liam, tout ce que je fais, je le fais pour toi. Hé, je commence à avoir des accents de rengaines à l'eau de rose, là ? Bah, qu'importe puisque c'est la stricte vérité. Moi, j'compte pas. Vivre ou mourir, je m'en fiche pas mal, franchement. Mais va pas te faire de bile pour autant, hein ? Je n'ai pas du tout l'intention de casser ma pipe avant longtemps. Pas tant que je devrai prendre soin de toi, OK ? C'est mon rôle depuis que t'es né et c'est pas près de changer. Je serai toujours là pour te protéger, te rassurer, te prendre dans mes bras. Dehors, c'est la jungle, fils. Si j'étais pas là, tu tiendrais pas cinq minutes.

— Je sais, p'pa.

— Donc tu dois écouter ce que dit ton père, d'accord ? Lui obéir au doigt et à l'œil. Car s'il t'arrivait quelque chose, je m'en remettrais jamais. D'ailleurs, c'est peut-être ça qui me fait tenir, l'amour que j'ai pour toi ?

— Ça se pourrait, p'pa.

— T'es un bon garçon, dit Greg en frottant affectueusement son poing fermé sur le crâne de son fils. Je suis si fier de toi, fiston. Si fier. Je tiens à toi comme à la prunelle de mes yeux.

Ed grimpa sur le marchepied du car et inspecta les environs. Il était tendu d'être là, mais il voulait rester auprès de Jack – n'en déplaise à son copain qui faisait tout ce qu'il pouvait pour engager la conversation avec Frédérique. Plutôt que de tenir bêtement la chandelle, Ed avait décidé de faire le guet. Au moins ça lui donnerait une contenance.

— Écoute, Frédérique, dit Jack en regardant la chatte s'aventurer parmi les plantes, je sais que tu as vécu des trucs durs. Comme tout le monde ici… Si tu veux en parler… N'hésite pas. Ça pourrait te faire du bien.

— J'ai peur, répondit-elle du tac au tac.

— On a tous peur.

— Non, tu comprends pas. Tu peux pas comprendre. J'ai vraiment peur.

— Mais si, je comprends. Depuis que ton père est mort…

— Exactement, dit-elle en se cramponnant au bras de Jack. C'est tout à fait ça. Depuis que mon père est mort, j'ai tout le temps peur.

— Mais on est tous ensemble, maintenant. On est en sécurité dans le car. Je te protégerai. Greg aussi. On fera tous attention à toi. Regarde, même Ed veille sur nous.

— Pourquoi Greg n'est pas malade ?

— Sincèrement, j'en sais rien, répondit Jack en secouant la tête. Lui-même n'en sait rien. Peut-être que la maladie ne touche pas tout le monde.

Pour la première fois, Frédérique esquissa un sourire et ce fut comme si le ciel se dégageait d'un coup et qu'un soleil rayonnant inondait le monde de sa chaleur. Son visage tout entier avait changé. Jack découvrait quelqu'un d'autre.

Elle était belle quand elle souriait.

— Oui, dit-elle en dodelinant du chef. Peut-être que tout le monde ne sera pas malade. Peut-être que tout va bien se passer.

— Tu vois ce que je te disais. Il ne faut pas perdre espoir.

— Tu as raison, répondit-elle en secouant nerveusement la tête, un grand sourire aux lèvres et des larmes plein les yeux.

Une bourrasque de vent glacial leur cingla le visage. Elle étouffa une petite toux sèche en essayant de ne pas effrayer sa chatte.

— Alors, dis-moi. Comment tu t'es retrouvée à Rowhurst ? demanda Jack. J'veux dire, j'sais bien que ton père travaillait là et tout ça, mais…

— On était à Paris. Mes parents se disputaient toujours. Mon père a fini par quitter ma mère. Moi, j'étais à l'école là-bas, mais mon père me manquait énormément. Ma mère a été l'une des premières à tomber malade. Elle m'a envoyée en Angleterre pour rejoindre mon père. Elle pensait que je serais plus en sécurité ici. Elle disait que comme l'Angleterre est une île, ça serait mieux. Je suis venue en Eurostar. Les difficultés ont commencé dès la descente du train. Aller de Londres à Rowhurst a été un vrai calvaire et, quand je suis enfin arrivée, c'était l'enfer. Papa a essayé de me tenir à l'abri. On s'est cachés dans l'appartement, rideaux fermés en permanence, mais… Finalement… Hier, il est sorti et je ne l'ai plus jamais revu. J'ai tout de suite su qu'il était malade. Il avait les mêmes symptômes que maman. À mon avis, c'est pour ça qu'il m'a laissée. Pour être sûr de ne pas me faire de mal. Toujours est-il que je me suis retrouvée toute seule. Et puis vous êtes arrivés et vous m'avez sauvée. Je te dois la vie, Jack.

Comprenant qu'elle était sur le point de sombrer à nouveau, Jack la prit dans ses bras. Ça lui brisait le cœur d'avoir tué son père. Pourquoi c'était tombé sur lui ? En même temps, il n'avait pas eu le choix. Et puis son père n'avait plus rien d'humain au moment où il lui avait porté le coup fatal. Il se demanda s'il aurait jamais la force de le lui dire. Certainement pas maintenant, en tout cas. Il en était là de ses réflexions lorsqu'il sentit une petite chose chaude et mouillée, frêle et fragile, se blottir contre lui.

Frédérique tremblait de froid. Le menton posé sur son épaule, il lui caressa tendrement le dos.

Bientôt, il s'aperçut qu'il ne voyait plus la chatte.

— Dior ? dit-il en s'écartant d'elle. Elle est où ?

— Ne t'inquiète pas, répondit Frédérique. Elle n'est pas loin. Elle a juste besoin d'intimité pour faire ce qu'elle a à faire.

— Je peux comprendre, dit Jack avec un sourire de travers que la voix d'Ed se chargea de bien vite effacer.

— Hé ! Ho ! Je vois kekchose !

De fait, derrière le car, au loin, des silhouettes se dessinaient sur la route.

— Adultes ? demanda Jack.

— On dirait.

— Ils viennent vers nous ?

— À première vue.

Jack scruta l'horizon sans rien distinguer d'autre que de vagues ombres minuscules.

— Faut y aller, dit-il néanmoins en pivotant vers Frédérique. Prends la chatte, tu veux ?

— Elle a pas fini. Elle viendra pas si elle a pas fini.

— OK, je lui laisse encore quelques instants, mais si Greg aperçoit ces foutus zombis, je suis sûr qu'il est capable de partir sans nous.

— On a le temps. Ils sont loin.

— Loin, mais ils approchent, répondit Ed en plissant les paupières dans la bruine.

Frédérique se baissa, déposa la boîte de pâté pour chats dans la cage et fit du bruit pour attirer l'animal. Jack ne voyait Dior nulle part. Ses yeux allaient du fossé à la route, de la route au fossé, encore et encore.

D'un côté, pas de chatte et, de l'autre, des lépreux qui grossissaient à vue d'œil.

— Allez ! les pressa Ed en se dandinant maladroitement sur son marchepied.

— Reste bien en travers de la porte, répondit Jack à voix basse. Qu'il puisse pas fermer.

Ed hocha la tête et planta ses talons sur la marche.

— Minou, minou, appela Jack en se portant à la hauteur de Frédérique.

— *Non !* se récria-t-elle en le repoussant brutalement. Elle ne viendra pas si t'es là.

— Là ou pas, si elle ne se dépêche pas, on va devoir partir sans elle.

— C'est hors de question. C'était la chatte de papa. Je la lui ai offerte quand elle était toute petite. Et la dernière chose qu'il m'a dite en partant, c'est : « Prends bien soin d'elle. » C'est tout ce qui me reste, maintenant qu'il n'est plus là.

— Mais elle est où ? Je la vois même pas.

— Là-bas.

— Où ça ? dit Jack, à défaut des mille arguments qu'il avait sur le bout de la langue : que Dior n'était qu'une chatte, que leurs vies à eux comptaient davantage, qu'un chat pouvait très bien se débrouiller tout seul, qu'il serait même sûrement beaucoup plus heureux dehors, à vivre sa vie de chat qu'à rester coincé dans un bus…

Mais il n'en fit rien, se contentant de rester là, les bras ballants, la peur au ventre, sous la pluie.

— T'es sûre ? dit-il en essayant de garder son calme.

Les assaillants étaient maintenant assez proches pour qu'il les distingue clairement. Assurément, pas des gamins. Des hommes et des femmes, des pères et des mères. Environ une vingtaine.

Impossible que Greg ne les voie pas lui aussi.

— Frédérique ! Elle est nulle part. Elle a dû filer.

— Mais non. Elle est là, répondit Frédérique entre deux roucoulades destinées à amadouer l'animal. Elle a peur, c'est tout.

— Elle est pas la seule, dit Jack. Minou, minou ! Viens, mon chat ! Dis, si tu la vois, tu peux pas juste essayer de l'attraper ?

— Non. Si je fais ça, pour le coup, elle va s'enfuir.

— Écoute… On n'a plus le temps. Faut y aller maintenant.

— Hep, là-bas ! beugla Greg depuis l'intérieur du car. Remontez tous. Ça bouge sur la route.

— On arrive, répondit Jack. Une minute.

— Toi, écarte-toi de la porte que je puisse fermer.

— Non, dit Ed d'un ton qui ne souffrait pas la contestation. Je les ai en point de mire. Ils sont encore loin.

— Tu les avais déjà repérés, hein, petit salopard ? Pourquoi t'as rien dit ?

— Y z'étaient à des kilomètres.

— Mouais… En attendant, j'veux prendre aucun risque. Pousse-toi d'là que je puisse fermer.

— Ici, minou ! Minou, minou…

— Dégage !

— Ils rattrapent la chatte et c'est bon.

Une volée de jurons plus orduriers les uns que les autres explosa de la bouche de Greg à l'encontre de la bestiole. Intérieurement, Jack ne pouvait s'empêcher de lui donner raison. Risquer sa vie pour un chat était vraiment stupide. Mais n'avait-il pas promis à Frédérique de la protéger ?

— Minou, minou…

Il jeta un œil sur la route.

Oh, Seigneur !

Les adultes n'étaient peut-être pas rapides, mais leur entêtement buté compensait largement leur lenteur. Ils se rapprochaient à vue d'œil, la bouche grande ouverte, des lambeaux de chair putride pendant de leurs visages. La mère qui semblait conduire la meute avait de gros yeux exorbités cernés de noir, comme des œufs trop durs. Totalement chauve, son crâne laissait apparaître un carré d'os à vif.

— Ici, minou, ici… Dior… Viens, mon chat…

— Je la vois.

— Où ?

Émergeant des hautes herbes, la chatte, visiblement consciente de la tension qui régnait, se glissa furtivement vers Frédérique qui lui souriait en frottant ses doigts les uns contre les autres dans un minuscule froissement.

Dieu soit loué.

Au raffut que fit le car lorsque Greg tourna le contact, l'animal cracha et fila se réfugier dans les fourrés.

— Fumier ! cria Jack.

Frédérique hurla à son tour.

— Elle a trop peur !

— Essaie de l'attraper, dit Jack. On peut plus attendre. Y va démarrer sans nous.

Derrière eux, ils entendirent tonner la voix de Greg.

— Dégage de là ou je te fous dehors !

— Une seconde. Ils y sont presque.

— Je peux très bien rouler la porte ouverte, tu sais !

— Frédérique ! brama Jack. Fais quelque chose !

22

De Dior, Frédérique ne voyait plus qu'un bout de queue pointant hors des hautes herbes. La pauvre chatte était terrorisée par le bruit, par les voix. Seule, elle l'aurait rattrapée depuis longtemps. Mais là…

Combien de temps lui restait-il, au juste ?

Pour la première fois, elle tourna son regard vers la route. Et son cœur s'emballa.

La meute d'adultes était presque sur eux. Ils étaient bouffis par la maladie, la peau brillante à force d'être tendue, les pommettes saillantes, la lippe gonflée et tirée en arrière comme s'ils avaient tous subi de désastreuses opérations de chirurgie esthétique. Certains étaient totalement nus. Leur chair flasque ballottant d'un flanc à l'autre au rythme de leurs pas raides et chancelants.

— Je t'en supplie, viens ! se lamenta Jack, visiblement au bord des larmes.

Frédérique aussi était au supplice. Elle ne voulait surtout pas que quelque chose arrive à cause d'elle.

« Tant pis, se dit-elle. Après tout, ce n'est qu'un chat. »

Jamais son père n'aurait voulu qu'elle meure pour ça.

Elle allait essayer encore une fois. Et si Dior s'enfuyait, elle la laisserait. C'était la seule chose à faire. Sans penser à rien d'autre, elle s'avança avec détermination, d'un geste rapide et fluide, sans à-coups. Dior la regardait avec méfiance, prête à s'esquiver d'un bond. Au dernier moment, Frédérique se pencha et tendit les bras.

Dior sursauta.

« Trop tard. »

Les mains de Frédérique se refermèrent sur elle. La chatte se débattit, poussa un affreux miaulement, sans toutefois parvenir à se libérer.

Frédérique se précipita vers Jack, qui l'attendait avec la cage.

Elle fourra la chatte à l'intérieur, dans le même élan, Jack referma la porte.

— Montez ! Vite ! cria Ed.

Le car avait démarré. Ed se pencha et hissa Frédérique à bord. Le véhicule prenait de la vitesse. Jack lança la cage à Ed, qui l'attrapa impeccablement et la balança à l'intérieur.

— Monte, Jack !

Frédérique colla le nez à la fenêtre.

Les dents serrées, grimaçant sous l'effort, Jack courait à toutes jambes le long du car, ses pieds claquant sur le goudron mouillé. Il tendit le bras. Le car lui échappait.

— Allez ! beugla Ed. Tu y es presque !

Quelqu'un bouscula Frédérique pour passer. Bam, le grand gaillard.

— Penche-toi ! ordonna-t-il en attrapant Ed par la taille.

Celui-ci lança le tronc au-dessus de la route en étirant les bras au maximum. Dans un rugissement, Jack se jeta vers son copain, qui, on ne sait comment, parvint à agripper son poignet et à le hisser sur la marche.

Tous trois basculèrent en arrière et s'effondrèrent sur le plancher. Jack haletait. Ed et Bam riaient à en perdre haleine.

— C'était moins une, grogna Greg. Si vous me refaites un coup comme ça, je vous balance tous dehors et je me barre. Compris ?

— Vous auriez pu attendre, répondit Jack d'une voix blanche.

— T'es pas tout seul dans ce car, répliqua Greg d'un ton hargneux. N'oublie jamais ça ! Et je parle pas que de moi. Les autres petits aussi. Vous les avez tous mis en danger avec vos conneries. Et tout ça pour quoi ? Un bon Dieu de chat !

— Ça va, y avait pas le feu au lac non plus, dit Ed en essayant de calmer la situation.

— Toi, assieds-toi et ferme-la !

Jack l'insulta en marmonnant dans sa barbe. Greg l'entendit sans pour autant comprendre ce qu'il disait.

— Oh, toi, dit-il en passant une vitesse, tu me tapes sur le système depuis que t'es là. Et plus ça va, pire c'est, mon garçon. Mais, sois tranquille, je t'ai dans le collimateur.

— Comme ça, on est deux, ronchonna Jack en remontant l'allée pour aller s'asseoir au fond, Frédérique et Bam sur ses talons.

Ed les suivit du regard sans bouger. En dépit du peu d'estime qu'il avait pour le personnage, il fallait reconnaître que Greg n'avait pas complètement tort. Jack leur avait fait courir à tous un grand risque. D'ailleurs, rétrospectivement, Ed tremblait comme une feuille, sans pouvoir s'arrêter. Il faut dire que la montée d'adrénaline avait été violente. Garder obstinément sa position sur le marchepied en suivant l'avancée menaçante des adultes l'avait mis au supplice, l'obligeant à puiser dans ses ultimes ressources un courage dont il ignorait presque être capable.

Et quand le car s'était mis à rouler…

Il prit une profonde inspiration et ravala la bile remontée jusqu'à ses papilles.

Greg donna un coup de volant pour éviter quelque chose sur la route. Ed manqua de tomber. Il chercha des yeux un endroit où s'asseoir. Les petits étaient tous remontés vers l'avant pour s'installer autour de Liam, et aussi près que possible de Greg. Malgré tout ce qui s'était passé, ils cherchaient encore d'instinct la protection des adultes. Et, avec sa grande carcasse et sa grosse voix, Greg avait tout pour les rassurer.

Arthur et Wiki étaient dans la rangée opposée, juste en face de Liam. Zohra et son petit frère, la Grenouille, étaient assis derrière eux. À côté du fils du chauffeur, dépassant tout le monde d'une tête : Justin le bolos.

Archie Bishop, Matt et le reste de la bande de la chapelle occupaient les trois rangs suivants. Ed alla s'asseoir derrière eux, en vis-à-vis de Kwanele et Chris Marker.

Dans sa tête, il souriait.

Il avait tenu bon. Il avait empêché Greg de fermer la porte. Il avait tiré Jack dans le car. Cette fois, c'était lui qui l'avait sauvé.

Cette fois, il avait fait ce qu'il fallait.

À l'avant, comme à son habitude, Arthur déblatérait. À croire qu'un inépuisable réservoir de mots qui n'attendaient que de pouvoir s'épancher de sa bouche en flot continu était niché quelque part au fond de ses entrailles.

— Je pense pas qu'y nous auraient rattrapés, dit-il en faisant la moue. Trop lents… Comparés à ceux de la ZAC, c'étaient de vraies limaces. Parce que, ceux de la ZAC, pardon ! C'étaient les Speedy Gonzales des zombis. Super vifs ! Je me demande ce qui fait que certains sont rapides et d'autres non. Peut-être que les plus jeunes sont moins diminués par la maladie…

— J'croyais pas que les zombis pouvaient courir, dit la Grenouille, l'air très ennuyé.

— Enfin, techniquement parlant, ce sont pas des zombis, embraya Justin.

— Comment ça ?

— Ben, ce sont pas des morts vivants.

— Certes, s'en mêla Wiki, mais un zombi n'est pas vraiment mort non plus. Pas un vrai, en tout cas. Un vrai zombi, c'est quelqu'un à qui l'on a administré une drogue pour qu'il soit comme mort. Et puis le prêtre vaudou le ramène à la vie et la personne doit faire tout ce qu'il lui demande.

— D'accord, dit Justin, mais, là, c'est pas le cas, si ?

— Non.

— Donc c'est un type de zombis qu'on n'a jamais vu.

— Comment faudrait les appeler ? demanda Arthur. Faut bien leur trouver un nom. Puisque la plupart sont adultes et qu'il n'y a plus d'adulte normal nulle part, je propose qu'on les appelle simplement des adultes, comme ça, au moins, on saura de quoi on parle. Ou alors juste des pères et mères, comme le Scared Kid, vous vous rappelez ? En tout cas, moi, c'est comme ça que je me les représente. Des pères et des mères. Enfin, pas les miens. C'étaient pas des zombis.

— Ceux-là non plus, insista Justin. C'est précisément ce que j'essayais de démontrer.

— On pourrait dire des goules, proposa Wiki. Ou des monstres.

— Et pourquoi pas des ogres ? suggéra Zohra.

— Non, des barbares, dit la Grenouille.

— On pourrait les appeler les bêtes, dit Wiki.

— Zombi, c'est le mieux, répondit Arthur.

— Je trouve aussi, approuva la Grenouille.

— Mais c'en n'est pas ! répéta Justin, au bord de l'énervement.

— Je sais bien, dit Arthur, mais ils se comportent comme des zombis, ils marchent comme des zombis, à part ceux qui arrivent encore à courir, les Speedy Gonzales. Et puis, ils sont stupides comme des zombis et ils mangent les gens comme des zombis.

— C'est des genres de vampires ? se demanda tout haut la Grenouille.

— Dans un sens, oui, répondit Wiki, même si y a pas que le sang qui les intéresse. La chair aussi.

— Pourquoi ils mangent de ça ? demanda la Grenouille avec autant de légèreté que s'il parlait du régime alimentaire d'un petit cochon d'Inde dont il aurait eu la charge.

— Ça, c'est une bonne question, dit Justin. On devrait entreprendre une étude de comportement en bonne et due forme. Car plus on en apprendra sur eux, mieux on pourra se défendre, voire les vaincre… Après tout, on a l'avantage de l'intelligence.

— Peut-être, argua Wiki, mais ils sont plus forts.

— L'intelligence triomphe toujours de la force, répondit Justin en sortant un petit calepin et un stylo-bille de sa poche. Je propose un pacte. Mettons nos connaissances en commun pour trouver le meilleur moyen de nous en sortir. Formons un *brain trust*.

— C'est quoi un *brain trust* ? demanda la Grenouille.

— C'est comme un *think tank* ?

— C'est quoi un *think tank* ?

— Si on sait même pas ce que c'est, on n'est pas rendu, dit Arthur.

— Ça n'enlève rien au fait qu'on est plus intelligents que les autres, là, dehors, répondit Justin.

— Tu veux dire les zombis.

— Ce sont PAS des zombis !

— Exact, grogna Greg depuis son siège. Ce ne sont pas des zombis, mais des crevards. Voilà comment j'ai toujours dit, moi.

— Excellent, concéda Justin en souriant.

Avec application, il nota le mot sur son carnet et le souligna d'un trait.

— *Crevards*, lut-il. C'est nickel comme nom. Je propose que, dorénavant, pour une meilleure appréhension de notre objet scientifique, les zombis soient officiellement rebaptisés les crevards.

23

Jack se sentait moite et fiévreux. Il s'était mal réceptionné lorsque Ed et Bam l'avaient tiré dans le car. En outre, il s'était salement éraflé les tibias sur l'arête des marches, même si, pour l'instant, il ne ressentait aucune douleur. Mais ça viendrait. Il n'en doutait pas. Il s'assit à côté de Frédérique, sur le même rang que Bam et son copain blessé, Piers, qui oscillait entre éveil et inconscience depuis qu'ils étaient montés. Le tissu que Bam lui avait noué autour de la tête portait toutes les nuances de rouge imaginables, depuis l'écarlate jusqu'au noirâtre. Le pansement avait fait cesser l'hémorragie, mais Piers était encore d'une pâleur saisissante, que les longues traînées de sang séché qu'il avait sur le visage ne faisaient rien pour arranger.

Frédérique n'était guère mieux. Elle tremblait comme si quelqu'un lui avait branché des électrodes et lui faisait passer du courant dans tout le corps. Jack réalisa que lui aussi tremblait. Un vide nauséeux au creux du ventre lui fit remonter l'estomac au bord des lèvres. Il se plia en deux, la tête entre les genoux, et inspira profondément. Les yeux clos, il attendit que le sang qui battait à ses tempes veuille bien refluer.

Lorsqu'il eut le sentiment d'avoir à peu près repris figure humaine, il se redressa. Des points multicolores dansèrent un instant devant ses yeux. Son

cerveau lui donnait l'impression de flotter dans sa boîte crânienne, léger comme une bulle de champagne. Il se sentait comme hors de lui-même. Ses mains agrippèrent fermement les accoudoirs. Peu à peu, les choses revinrent à la normale. Il redescendit, retrouva sa pesanteur, assis là, dans le car.

— Hé, t'es sûr que ça va ? demanda Bam, l'air inquiet.

— Euh… Difficile à dire, répondit Jack en se passant les mains sur le visage. Et Piers ? Il en est où ?

D'un geste, Bam mima les plateaux indécis d'une balance.

— Ça pourrait être pire, dit-il. Pour l'instant, il dort. Je l'ai forcé à boire et à avaler quelque chose. Bon, surtout des chips, mais c'est toujours mieux que rien. A priori, la coupure n'est pas très profonde, mais il a perdu beaucoup de sang. Ça va être dur de remonter la pente.

— T'as mis quelque chose sur la plaie ? Un antiseptique ou quoi ?

— Ouais. Greg m'a filé de la Bétadine. De sa trousse de secours. J'ai bien arrosé la plaie. C'est ce que ma mère faisait toujours quand je m'étais coupé. Bétadine et soupe.

— Beurk.

— Pas ensemble, crétin. Bétadine sur la blessure et, *ensuite*, un bon bol de soupe. Velouté de poulet… Quand je rentrais amoché d'un match. Autant dire toutes les semaines. Bon Dieu, à l'heure qu'il est, je me damnerais pour un velouté de poulet.

— Moi aussi.

— Tout ça pour dire que Piers a vraiment besoin de solide. Ça va pas le faire si y bouffe que des chips. Si on pouvait se procurer un peu de la viande fumée que Greg a dans sa glacière, ça arrangerait un peu les bidons.

— Vas-y, toi, répondit Jack. Moi, il peut pas me blairer. Mais, bon, rêve pas. En dehors des beaux discours, il s'occupe que de lui et de Liam.

— Tu veux dire « mini-moi » ?

— Ouais ! C'est ça !

Un choc dans le dos de Jack le fit rebondir sur son siège. Sur fond de gloussements efféminés, il sentit plusieurs personnes se presser derrière lui.

— C'est ta meuf ? demanda une voix haut perchée tandis que Brooke et ses deux copines (qui d'autre ?), penchées par-dessus son épaule, étudiaient Frédérique de la tête aux pieds.

Jack se demanda comment il avait pu un jour les voir comme un ensemble. Il n'y avait pas plus différentes. Courtney, la boulotte un peu

pataude, Brooke, la peste blonde bien balancée, Aleisha, le petit bout de femme noire.

— C'est ta meuf ? répéta Brooke.

— Non.

— C'est quoi son nom ?

— Frédérique. Elle est française.

— Y nous ont trop soûlées, ceux-là, quand on était à Calais, répliqua aussitôt Courtney. La France, c'est trop pourri.

Une folle bouffée de rage s'empara de Jack. Se levant d'un bond, il pivota et fusilla les filles du regard, qui, de surprise, se rassirent ensemble.

— Et si vous la mettiez un peu en veilleuse, hein ? Ça nous ferait des vacances. Elle a beaucoup souffert. Son père a été tué ce matin. Pour le reste, c'est un être humain tout comme vous, OK ?

Brooke fut la première à réagir. Sourcils en accent circonflexe et bouche en cœur, elle poussa un interminable « Ouuuuuuuh » avant d'ajouter :

— Conclusion, c'est ta meuf.

Avec un air de reproche, Aleisha posa la main sur le bras de sa copine.

— Il a raison, dit-elle. Lâche-la un peu. Pourquoi t'es chienne comme ça ? Faut qu'on se serre les coudes.

Prise de court, Brooke hésita un instant.

— Je déconnais.

— Ouais, moi aussi, dit Courtney. Elle a l'air cool. Dis, ma chérie, ça va ?

Frédérique opina du chef sans se retourner.

— Tu le veux ? poursuivit Courtney en lui offrant un Mars à moitié mangé. Je le gardais pour moi, mais, si tu le veux, je te le donne.

Frédérique fit non de la tête.

— Laisse, elle veut rien, dit gentiment Aleisha avec un sourire vers Frédérique.

— OK pour le quart d'heure romantique, dit Brooke. Mais, pour qu'on sache bien tous où on en est… C'est ta meuf, ou pas ?

— Brooooke ! s'exclama Aleisha avec un vif mouvement de tête.

— Quoi ? Faut bien savoir.

— D'façon, en quoi ça t'intéresse ? intervint Jack. De toute évidence, pour toi, j'suis rien à cause de ma tache de naissance. Juste une bizarrerie de la nature.

— Donc, je répète, c'est ta meuf.

— Oh, et puis oublie, dit Jack en lui tournant ostensiblement le dos et en se laissant retomber sur son siège.

Les filles allèrent reprendre leurs quartiers au fond en se chamaillant bruyamment.

Frédérique tremblait comme jamais. Jack était sur le point de passer un bras autour de son cou pour la rassurer quand il comprit qu'elle riait. Très vite, il ne put se retenir d'en faire autant. Tout cela était tellement ridicule. Le monde entier s'effondrait, mais tous continuaient de réagir comme s'ils étaient encore dans la petite boîte où ils avaient vécu toute leur vie.

L'image du père de Frédérique tentant de se relever avec une planche hérissée de clous plantée dans le crâne lui vint à l'esprit et il rit de plus belle.

Le monde n'avait plus vraiment de sens aujourd'hui.

Se penchant par-dessus Frédérique, il dessina un smiley goguenard sur le carreau.

24

Chris Marker se leva pour descendre son ballot de livres du rack à bagages. Il venait de finir son livre. Il lui en fallait un autre. Il se sentait toujours un peu vidé quand il terminait un roman. Il dévorait les dernières pages, puis regrettait de ne pas avoir fait durer le plaisir plus longtemps. Bien sûr, il était toujours possible de retourner à la page un et de recommencer depuis le début, ce qu'il faisait parfois, mais là, il lui fallait du neuf. Il farfouilla dans le tas d'ouvrages et en choisit un qu'il avait pris à la bibliothèque, essentiellement pour sa taille. De fait, l'énorme volume à couverture souple rassemblait trois livres en un. Ça allait l'occuper un moment.

Il se rassit.

Il somnolait en silence depuis le déjeuner. Caché derrière son livre, une posture dont il avait maintes fois éprouvé l'efficacité pour espionner les gens à leur insu, Chris en avait profité pour épier les controverses théologiques qui, sur les sièges de devant, faisaient rage entre Matt et Archie Bishop.

Ils avaient beau donner l'impression de tout inventer au fur et à mesure, cela ne les empêchait pas d'être sérieux comme des papes et de discuter chaque point jusqu'à plus soif.

Matt cita un des fragments de la Bible qu'il avait récupérés.

— « Et il me transporta en esprit… Et il me montra la Cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, avec en elle la gloire de Dieu. Son éclat était semblable à celui d'une pierre très précieuse, d'une pierre de jaspe cristallin. » C'est quoi du jaspe ?

— Un terme de joaillerie, j'imagine, répondit Archie.

— Non, je pense que c'est lourd de sens, dit Matt. Pourquoi jaspe et pas rubis, émeraude ou une autre pierre plus connue ? J'suis sûr que c'est une sorte de code. Peut-être qu'on doit chercher un type appelé Jasper ?

— Peut-être, dit Archie avec une moue dubitative.

Matt poursuivit sa lecture à haute voix :

— « Elle avait une grande et haute muraille. Elle avait douze portes et, sur les portes, douze Anges… à l'orient, trois portes ; au nord, trois portes ; au midi, trois portes ; à l'occident, trois portes »… Eh ! Écoute ça… « Les assises de son rempart sont rehaussées de pierreries de toute sorte : la première assise est de jaspe » ! Qu'est-ce que je disais ? Encore le jaspe ! C'est sûrement important.

— Qu'est-ce que ça dit d'autre ? demanda Archie.

— Euh… « la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude »…

— Ah ben, tu vois, qu'y a émeraude.

— Ouais, mais écoute le reste. Y a des mots que j'ai jamais entendus : « … la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolite, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste ».

— Si, l'améthyste, je connais.

— C'est de quelle couleur ?

— Euh… rouge, p't-être bien ?

— Les douze portes sont importantes, dit Matt. Y a pas douze portes à Londres ? J'veux dire, dans la vieille ville.

— J'sais pas. Tu crois ?

— Oui, oui, je crois. Avant, je les connaissais toutes. Ludgate… Euh… Old Gate, Newgate, Aldgate, Bishopsgate, Moorgate… J'me souviens plus des autres, mais, j'suis sûr qu'y en a douze.

Chris secoua la tête. Le vieux Londres comptait sept portes, pas douze. Matt délirait complètement.

— Tout est là ! s'extasia Matt d'une voix qui grimpait dans les aigus à mesure de son excitation. Londres, l'Agneau, les plaies, ma vision.

— J'aimerais bien avoir une vision, regretta un des acolytes. Pour voir à quoi ressemble l'Agneau.

— Il est à la fois beau et effrayant, répondit Matt, pénétré d'importance, puis il se leva et ajouta en poussant la voix : Il va tous nous sauver !

— Matt, assieds-toi ! dit Ed.

— Assis, Matt !

Pour toute réponse, celui-ci quitta sa place et vint se planter devant Ed.

— Tu verras, dit-il, tu verras que j'ai raison. Tout est écrit dans ces pages. Faut être aveugle pour ne pas le voir. La maladie, les morts, tout ça, tu ne vois pas que c'est une mise à l'épreuve ? Dieu nous a envoyé cette peste pour éliminer les pécheurs, pour tuer les impies. À nous maintenant de trouver la nouvelle Jérusalem, à Londres, et d'accueillir l'Agneau, notre Sauveur.

— Et il faut faire quoi pour l'accueillir ? demanda Ed.

— Un sacrifice.

— Mazette, un sacrifice ?

— Exactement. L'Agneau est prêt au sacrifice. Mais, vois-tu, c'est pas lui qu'on va immoler. Non, on immole le démon, la bête qui marche à son côté dans la pénombre. Libéré de son démon, l'Agneau nous inondera de sa gloire et nous pénétrerons dans le royaume de Dieu, ici, sur terre.

C'en était trop pour Ed, qui explosa littéralement de rire. Matt le fusilla du regard, ses épaules anguleuses montant et descendant dans un pathétique mouvement de pompe qui n'impressionnait personne, puis il tourna les talons d'un air furieux et rejoignit ses ouailles.

Secrètement, Chris souriait. Il doutait que la religion de Matt puisse prendre un jour. Comment un gamin pouvait-il prétendre instituer un nouveau culte, puisque, par définition, les enfants ne connaissent rien à rien ?

Il reporta son attention sur son livre. Il savait que les autres le prenaient pour un loufoque, à passer ainsi sa vie à lire. Mais ils avaient tort. Les livres, c'était l'avenir. Ils contenaient tout ce qui restait de la sagesse du monde. Tous les adultes étant morts ou atteints, fini les bataillons d'enseignants prêts à dispenser leur savoir, fini les conseils des parents, fini les leçons des scientifiques ou des historiens.

Plus d'ordinateurs non plus. Et ce serait le cas tant que l'électricité ne serait pas revenue. C'est-à-dire ? Mystère. Or, qu'est-ce que les gamins connaissaient à la production d'électricité ? Pas grand-chose. Donc, si un jour ils voulaient remettre la machine en route, ils n'auraient d'autre choix que de se tourner vers les livres.

Pour acquérir le savoir fondamental, puis construire les générateurs et, enfin, brancher les ordinateurs – qui, très probablement, ne fonctionneraient plus après tout ce temps. Il faudrait alors construire de nouveaux ordinateurs, et, donc, lire encore davantage de livres…

Et, pendant ce temps-là, tous les gigaoctets, zigaoctets et autres mega-ziga-gigaoctets d'information stockés dans les serveurs du monde entier se seraient effacés.

Tout un savoir à jamais perdu. Retour à la case départ. Enfin, non, pas exactement. Disons, le Moyen Âge, avant l'électricité, avant la révolution industrielle, les voitures et les machines.

Retour à une époque où il n'y avait que les livres.

Et si y avait une chose dont Chris était convaincu, c'était que qui possède le savoir possède également le pouvoir. Et où se trouvait le savoir aujourd'hui ? Dans les livres. Par conséquent, ceux-ci devenaient les instruments de pouvoir les plus puissants qui soient.

Cette puissance, il allait la mettre à profit. En continuant de lire. Dorénavant, il faudrait penser à récupérer des encyclopédies, des livres de science, d'histoire et de géographie ainsi que des recueils de faits et de chiffres. Il fallait commencer à bâtir l'avenir.

À mesure que l'après-midi s'étirait, le paysage devenait de plus en plus gris. Le crachin tombait sans discontinuer. Leur progression se faisait douloureusement lente. Partout où ils allaient, les routes étaient bloquées. Sans compter la pluie qui, dès qu'elle se renforçait, obligeait Greg à rouler au pas à cause de l'absence d'essuie-glaces.

Plusieurs fois, ils s'arrêtèrent purement et simplement et les plus gaillards des garçons durent descendre pour déplacer des voitures à la force des bras, sous la protection de Greg qui faisait le guet contre les crevards, fusil de chasse à la main. Dans de rares cas, les clés étaient encore sur le contact, ce qui facilitait grandement la tâche des garçons qui, sinon, devaient casser les vitres, puis débloquer le neiman en enfonçant un tournevis derrière la colonne de direction, comme Greg leur avait montré. Ils n'essayaient même

pas de les faire démarrer avec les fils, le but étant simplement de pouvoir mettre la voiture au point mort et de la pousser hors du chemin.

Quoi qu'il en soit, c'était laborieux.

Le ciel s'assombrissait de plus en plus tandis qu'ils sillonnaient les mornes abords de la banlieue sud de Londres à la recherche d'un point d'entrée dans la ville. Les incendies qui, malgré la pluie, faisaient rage un peu partout saturaient l'air de fumée, rendant leur progression encore plus difficile.

Les uns après les autres, les occupants du car se turent et se retirèrent dans leurs pensées. Même les trois pipelettes du fond finirent par la boucler. Un lourd silence s'abattit dans l'habitacle, seulement rompu par les grossièretés et les jurons que Greg murmurait dans sa barbe en conduisant.

Assis derrière lui, Liam fixait des yeux l'imposante nuque de son père. Une image on ne peut plus familière après les innombrables voyages en voiture qu'ils avaient faits ensemble – ses cheveux clairs coupés en brosse, le gros pli horizontal qui barrait le cuir chevelu, les rougeurs dans le cou, là où le col de chemise frottait contre la peau. Greg se plaignait régulièrement de ses chemises, jamais à la bonne taille. Et de maudire les fabricants, qui faisaient toujours des cols trop serrés.

Combien d'heures Liam avait-il passées, assis à l'arrière de la voiture, à étudier ce gros caillou ? Il tenait de son père. De toute sa classe, c'était lui qui avait la plus grosse tête. Le jour où il avait été acheter des lunettes, l'opticienne n'en était pas revenue. Seules les montures adultes lui allaient.

Subitement, un vieux souvenir lui revint en mémoire. Il se revit tout petit, assis dans la jeep (pas celle qu'ils avaient aujourd'hui, non, la vieille, la Shogun) et, devant lui, il y avait deux têtes.

Papa et maman.

Ça devait être il y a très, très longtemps.

Maman n'était plus là maintenant. Elle était retournée à Coventry, où elle s'était mise en ménage avec le type de la compagnie de téléphone. Daryl.

Liam lui rendait visite trois fois par an. Pour son anniversaire, à Noël et trois semaines en mai, quand papa allait à la pêche avec ses copains.

Cette situation convenait à tout le monde. En effet, sa mère n'avait jamais montré de passion particulière pour son rôle au sein du foyer. Et puis, c'était bien plus marrant d'être avec son père, avec qui il faisait plein de trucs sympas : voir des matches de foot au stade, aller à la pêche, regarder des DVD – essentiellement de vieux films de guerre, dont son père raffolait. Ses

préférés, c'étaient : *Les briseurs de barrages*, *La grande évasion*, *Le jour le plus long*, *Iwo Jima* et *La bataille d'Angleterre*.

Ils allaient aussi promener Charlie à Hampstead Heath. Charlie était un boxer qu'ils avaient confié à oncle Ray quand ils étaient partis dans le Kent, voilà plusieurs semaines de ça, car ils ne pouvaient pas l'emmener avec eux visiter les fermes.

Liam se demanda s'il allait bien. Après tout, peut-être qu'oncle Ray était comme papa, qu'il n'était pas malade. Il espérait sincèrement que le chien allait bien, car il l'aimait beaucoup.

Il aimait aussi son père, bien sûr, mais ce n'était pas pareil. Parfois, il lui faisait peur. Surtout quand il rentrait dans « une de ses rages », comme il disait lui-même. Dans ces cas-là, il valait mieux ne pas se trouver près de lui. Le pire, c'était quand il conduisait. Il insultait les autres conducteurs et les accablait des pires atrocités. Un jour, Liam l'avait même vu en venir aux mains avec un autre automobiliste.

Après coup, papa en avait rigolé, mais Liam en avait été très choqué. Lui-même détestait se battre. À l'école, il faisait tout ce qu'il pouvait pour éviter les petits caïds qui régnaient sur la cour de récréation. Lorsque, malgré ses précautions, une de ces brutes le houspillait, il n'en parlait pas à son père car il savait que celui-ci ne ferait qu'envenimer les choses en allant rôder en voiture autour de la maison de la petite teigne, quitte à provoquer une nouvelle bagarre.

Greg toussa et passa la main dans ses cheveux. Un nuage de fines gouttelettes, comme une brume, voleta dans les airs. Liam crut d'abord que c'était de la sueur, mais, rapidement, il comprit qu'il s'agissait d'une touffe de cheveux, comme lorsque l'on sort de chez le coiffeur et que l'on a des milliers de petits cheveux dans la nuque.

Une plaque chauve était apparue à l'endroit où Greg avait passé la main et, pile au milieu, un bouton. Un unique furoncle à tête blanche, brillant et gorgé de pus.

Liam retint son souffle.

Il aurait voulu ne pas regarder, mais il ne pouvait s'en empêcher. Son regard était comme aimanté par le bubon. Et Greg continuait de se gratter, encore et encore, enlevant davantage de cheveux, faisant virer au rouge vif la peau autour du bouton.

Greg toussa de nouveau, comme s'il avait quelque chose coincé dans la gorge. Il attrapa sa bouteille d'eau et en but la moitié d'un trait. Son truc,

pendant les fêtes, c'était de boire une pinte de bière cul sec. Il avait essayé d'apprendre à Liam avec un verre d'eau, mais ça se finissait toujours de la même manière : Liam s'étranglait et son père se tordait de rire.

— T'es pas mon fils ! qu'il disait en plaisantant.

Pourtant, il suffisait de regarder une photo de Greg enfant pour lever toute ambiguïté. Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. D'ailleurs, Liam supposait qu'en grandissant il serait la copie conforme de son père : un solide gaillard dur au mal qui n'aurait peur de rien ni de personne.

Ça serait cool.

Il avait hâte de rentrer à la maison. C'était horrible à la ferme. Avec tous ces morts et tout ça.

Et puis P'tit Paul, le fils cadet du fermier, avec qui Liam s'était lié d'amitié.

Il frissonna à l'évocation de ce souvenir. C'était plus fort que lui.

P'tit Paul était devenu hystérique quand son père et ses frères aînés étaient tombés malades et que Greg les avait abattus. Il criait, braillait, pleurait. Et puis, subitement, il s'était muré dans le silence et restait des heures prostré, les yeux dans le vide.

Liam revit Greg, un soir, emmener P'tit Paul dans la grange. Quand il était revenu, il avait les mains moites. Il les avait abondamment lavées.

P'tit Paul n'était plus jamais revenu.

Greg toussa, se racla la gorge et cracha dans un gobelet de polystyrène, normalement dévolu au café.

Passant la main dans ses cheveux, il en fit tomber une nouvelle touffe, révélant un carré de peau où trois autres boutons étaient visibles, nichés au creux du pli qui lui barrait la nuque.

Liam sentit ses jambes s'engourdir, comme si, telle une éponge, son cœur se gorgeait de tout le sang circulant dans son organisme. Sa vue vira au noir et blanc, comme dans un vieux film.

— P'pa… eut-il juste le temps de bafouiller avant de défaillir.

25

— C’est rien, c’est rien. Un léger malaise, c’est tout. Reculez. Laissez-le respirer. Liam… Liam… Réveille-toi, mon garçon !

Liam sentit une main humide lui tapoter la joue. Il battit des paupières et ouvrit les yeux. Que faisait-il allongé par terre, la grosse trogne de son père penchée au-dessus de lui, les autres gamins se bousculant autour de lui ?

— T’as fait un petit malaise, fiston. Rien de grave. Comment tu te sens, là ? Allez lui chercher de l’eau, bon Dieu ! Et que ça saute !

— J’vais bien, p’pa. J’vais bien.

— Qu’est-ce qui t’a fait tourner de l’œil ? Tu sais ?

Liam n’osa pas répondre. Il regarda son père comme s’il s’agissait d’un extraterrestre tout juste tombé du ciel. Quelqu’un qui était déjà mort.

Les boutons.

La toux.

Non, il ne pouvait pas. Il ne pouvait pas le dire. « Papa, t’es en train de tomber malade. » Car du simple fait de prononcer ces mots, il leur donnerait une réalité. Une réalité si terrifiante qu’elle en devenait indicible, inconcevable, impensable.

Papa avait le visage couvert d’une fine pellicule de sueur. Le blanc de ses yeux tirait sur le jaunâtre.

Ça avait commencé comme ça à la ferme. D'abord Gros Paul et sa femme. Puis ce fut le tour de leurs aînés.

Enfin, bon, ça pouvait aussi être autre chose, hein ? Ça se trouve, c'était qu'un rhume.

Mais oui. Un vulgaire rhume.

Liam esquissa un sourire qui, comme dans un miroir, se refléta sur le visage de son père. Greg toussa et renifla avant de se pincer le nez pour le déboucher. Une petite tache de sang maculait son doigt. Quelqu'un l'avait-il remarquée ?

Pitié, non ! Pas papa !

— Allez, debout, fils.

Joignant le geste à la parole, Greg le releva, l'épousseta de la tête aux pieds, puis l'aida à faire les quelques pas qui le séparaient de l'avant du car. Il l'assit sur le siège conducteur tandis que lui restait debout, les yeux perdus sur le pare-brise constellé de gouttes de pluie.

— Pardon, p'pa, dit doucement Liam, comme pour s'excuser d'avoir trahi son père en exposant ainsi sa propre faiblesse aux yeux du groupe. J'ai pas fait exprès. À cause de moi, t'as dû arrêter le car. Je suis vraiment désolé.

— D'façon, bonhomme, fallait qu'on s'arrête, répondit Greg. Il se fait tard. La nuit tombe. Je voulais essayer d'atteindre le fleuve pour être à Islington ce soir, mais ça va pas être possible. Je suis rincé, le London Bridge est bloqué et, en plus, il pleut trop fort. J'y vois rien sans ces foutus essuie-glaces.

— On pourrait pas rentrer à la maison, p'pa ? En allant doucement ?

— Trop dangereux. J'voudrais pas me taper kekchose et prendre le risque d'abîmer le car. C'est notre unique bouée de sauvetage. Non, on va piquer un petit roupillon ici. En espérant que ça se dégage d'ici demain matin.

Ce disant, il colla un œil au carreau et regarda dehors.

— Parfait, on dirait qu'y a pas un chat dans le coin.

— Non, p'pa, supplia Liam. Pas une autre nuit dans le car. On est si proches du but. Si on fait attention…

— Liam, soupira Greg. J'ai dit que c'était trop dangereux. Regarde ! Il pleut des cordes. En plus, j'ai une de ces migraines. La journée a été dure.

— Bon, bon, très bien. Après tout, c'est toi qui commandes.

— Tu l'as dit, bouffi, répondit Greg en se retournant pour lui faire un clin d'œil. Sans compter qu'il faut savoir ce qu'on fait des autres. J'ai beau les

aimer, tous autant qu'y sont, je vais quand même pas emmener tout ce monde-là à la maison. J'ai bien assez de toi à m'occuper.

Greg s'avança dans l'allée et balaya l'assistance du regard.

— Je ne sais pas où vous voulez aller, dit-il en poussant la voix. Mais je vous rappelle que ceci n'est pas un car normal. J'vais pas vous déposer un par un aux quatre coins de la ville.

— Moi j'veux aller au London Eye, répondit la Grenouille.

Greg éclata de rire.

— Moi à la Tour de Londres, ajouta Arthur. J'y ai été avec l'école, c'était trop cool. En plus, c'est comme un vrai château fort. On serait à l'abri là-bas. C'est rempli d'armes. Y a un accès par le fleuve, bref, c'est parfait. D'ailleurs, si Guillaume le Conquérant l'a construite à cet endroit, c'est pas un hasard. Là-bas, on pourrait pêcher du poisson. Moi j'suis pas mauvais à la pêche. En tout cas, c'est ce que dit mon père. Un jour, on est allés en Irlande et j'ai attrapé un bar. Il était déjà gros, mais le plus gros…

— OK, on a compris, dit Greg. Maintenant boucle-la un peu, tu veux. On n'entend que toi ici.

— Ouais, c'est vrai, ça, acquiesça la Grenouille. Tu causes plus que ma mère.

— Un jour, mon père a dit que si la parlote était une discipline olympique, je pourrais sans problème représenter l'Angleterre. Genre comme un marathon, mais où on parlerait au lieu de cour…

— Stop !

— Pardon.

Ed était venu à l'avant quand Liam s'était effondré dans l'allée.

— J'ai toujours plaidé pour qu'on reste ensemble, dit-il. L'union fait la force. Et si on allait tous à Islington ? Je connais pas vraiment le quartier, mais y a sûrement un endroit où…

— Tu connais pas vraiment le quartier ? l'interrompit Greg.

— Non.

— En fait, tu connais pas grand-chose, hein, mon p'tit pote ?

— Comment ça ? se cabra Ed, qui, pris à froid, ne savait trop comment réagir. Je connais quand même deux ou trois trucs, vous savez.

— Bien sûr que non, railla Greg avec dédain. D'ailleurs, y en a pas un pour racheter l'autre. J'veux pas de vous. Vous êtes que des boulets.

— Mais… c'est pas juste.

— *Mais… c'est pas juste*, répéta Greg d'un ton moqueur. Regarde-toi avec ta coupe de minet. T'as beau être né avec une cuiller en argent dans la bouche et avoir été éduqué dans les meilleures écoles, tu vaux pas tripette. Non, pas tripette. Papa et maman auraient mieux fait de garder leur argent, moi j'te le dis. À quoi ça va te servir le latin, hein ? J'te le demande ? Bien sûr, tu peux pas répondre. Parce que t'es trop stupide. Parce que ton lycée de rupins t'a rien appris qui puisse te servir dans la vraie vie. *Nada !* Tiens, je parie que tu parles au moins dix langues, je me trompe ? Ou peut-être que tu joues de la flûte ? Tchou tchou ! Seulement, tu vois, le monde a changé. L'ennemi aussi. Tous ces crevards, là, dehors, ils parlent pas le français, l'espagnol ou le casque à pointe. Y parlent même plus l'anglais. C'est dire ! Tout ce qu'ils savent faire, c'est grogner. Pourtant, c'est ça le monde, dorénavant. Un monde de dégénérés où on en a que foutre de la bonne éducation et des bonnes manières. Hé, réveille-toi, Hugh Grant. C'est fini le temps des fils à papa. Suffit plus de savoir valser pour parader dans le monde. Non. Faut de vraies aptitudes, maintenant.

Greg se tourna alors vers les autres gamins, au fond du car.

— Vous voulez venir avec moi ? Très bien, j'y vois pas d'inconvénient. Du moment que vous rentrez dans vos jolies petites caboches que c'est moi le chef, pigé ? Parce que je suis le seul ici qui puisse vous sauver. Moi qui ai quitté l'école à seize ans. Sans le moindre diplôme, beugla-t-il en arpentant nerveusement l'allée centrale. Seulement, moi, je connais la vraie vie. Je sais me servir de mes dix doigts. Je sais tuer un animal, le vider, le débiter en quartiers, vu ? Vous savez faire ça, vous ? Est-ce qu'un seul d'entre vous saurait faire ça ? J'veux dire, en cas de nécessité ? Ce qui pourrait se produire plus tôt que vous ne croyez. Allez, disons que je vous donne un chat. Est-ce qu'y en a un seul qui saurait le dépecer ?

Il s'arrêta, dévisagea Frédérique et partit d'un grand éclat de rire.

— Y a plus de supermarché pour faire vos emplettes, mes cocos. Fini les jolis paquets de viande sous cellophane. Fini les plats préparés. Vous voulez venir avec moi, va falloir apprendre les choses de la vie. Et en accéléré, avec ça.

— Faut pas exagérer, objecta Archie Bishop. On n'est pas totalement nuls non plus.

— Ah ouais ? Vous savez plumer un poulet ? Tuer un lapin ?

— En fait, il se trouve que oui, argua Bam. Ne vous en déplaise, je ne vous ai pas attendu pour aller à la chasse. Et mon civet de lapin compte sans

doute parmi les meilleurs du Kent. J'ai peut-être pas remporté de prix pour mes saucisses, contrairement à vous, mais je fais un civet qui déchire. Quant à mes brochettes, elles sont pas mal non plus.

— Monsieur le Prince veut sans doute faire de l'humour ?

— Que nenni, mon brave, que nenni. Si j'osais, je dirais même que je suis un sacré bon tireur. Voyez-vous, j'ai grandi à la campagne, à crapahuter sans cesse dans les champs. Sans compter que, l'été dernier, pendant les vacances, j'ai suivi un stage de survie avec les sections spéciales. J'y ai appris à construire un abri, à poser des pièges dans la forêt, à prendre des poissons à la nasse… En un mot, je m'en sortirais très bien si je devais vivre en pleine nature.

— J'aimerais bien voir ça.

— Je suis sérieux.

Greg retourna à l'avant du car à grands pas et ouvrit la porte.

— Dans ce cas, vas-y, te gêne pas, cria-t-il avec un mouvement de tête vers la sortie. J'ai cru comprendre que vous étiez en route pour la cambrousse quand je vous ai repêchés. Pourquoi t'y retournerais pas pour pêcher à la nasse ?

— Entre-temps, y a eu un petit changement de programme, répondit Bam. Apparemment, c'est la ville qui m'appelle. J'sais pas si y a des lapins de garenne à Londres, mais je suis sûr qu'y a des renards. Avec un peu de chance j'en prendrai bien un dans un collet. Ça se mange, le renard ? Bah, au fond, j'imagine que c'est qu'une question de faim. Ou de cuisson…

— Bon ! T'y vas ou tu restes ?

— Merci, je reste, répondit Bam d'un ton gaillard. Un pour tous et tous pour un. J'ai bien peur que vous deviez me supporter encore un peu, Greg.

— Dans ce cas, n'oublie pas ce que je viens de dire. C'est moi qui commande. Et garde ton insolence pour toi si tu veux pas t'en prendre une. Dans mon car, c'est moi qui fais la loi.

Personne ne moufta.

— Parfait, dit Greg entre deux raclements de gorge. Maintenant, au lit. On reprendra la route demain matin. Je vous embarque avec moi jusqu'à Islington. C'est là que nos routes se séparent.

26

Il faisait noir dans le car. Un lourd silence planait. Seuls quelques cris résonnaient dans le lointain, ainsi que d'occasionnels fracas assourdis par la distance. Et puis il y avait les autres bruits, plus furtifs, plus difficiles à identifier, et dont on ne pouvait dire s'ils étaient le fait d'animaux ou d'êtres humains.

Mince, pensa Ed, certains de ces sons étaient si bizarres qu'il n'aurait pas été surpris d'apprendre que c'étaient des extraterrestres en visite sur Terre. De fait, plus rien ne l'étonnait. Que de drôles de lumières vertes apparaissent dans le ciel et que, quelques instants plus tard, d'horribles monstres à gros yeux de mouche débarquent en ville, armés de pistolets laser, qu'il n'aurait pas été plus surpris que ça. D'autant que, dans son esprit, la maladie ne pouvait venir que de l'espace. Une première vague d'assaut des forces aliens, destinée à écarter du chemin toute menace adulte et militaire afin de pouvoir tranquillement réduire en esclavage le reste de la population, c'est-à-dire les jeunes Terriens.

Après tout, ce n'était pas plus délirant que les élucubrations de Matt à propos de l'Agneau céleste.

Ed descendit lentement l'allée en vérifiant que tout le monde allait bien. C'était le moins qu'il pouvait faire. Il se sentait toujours coupable d'avoir

échappé à l'accrochage de la ZAC, quand de bons amis à lui y étaient restés.

Jack était assis vers le milieu.

— Que des conneries, dit-il quand Ed arriva à sa hauteur.

— Quoi ?

— Ce que dit Greg. Tout ce baratin sur la survie et tout ça. De la merde en barre, oui.

— Comment ça ?

— Tout le monde sait bien que c'est qu'une question de chance, non ? La différence entre celui qui s'en tire et celui qui y passe, c'est que de la chance.

— Tu crois ? répondit Ed en s'asseyant à côté de lui, non sans s'être assuré au préalable que Greg ne pouvait pas les entendre.

— Bien sûr, poursuivit Jack. C'est la loterie, un point c'est tout. Peu importe que tu saches faire ceci ou cela, que tu aies suivi tel ou tel stage, que tu sois allé dans telle ou telle école. Ça change strictement rien à l'affaire. Exactement comme pendant la Première Guerre mondiale, quand on demandait aux soldats de monter à l'assaut des tranchées allemandes. Qu'est-ce que ça changeait qu'ils soient entraînés ou pas ? Est-ce qu'un soldat aguerri avait moins de risques de se faire descendre qu'un type arrivé sur le front la veille ? Bien sûr que non. Ce n'était qu'une question de chance. Quand une bombe explose, ça fait pas de détails. Et franchement, tu crois que les survivants pensaient : « Ouais, regardez-moi, je suis trop fort. J'ai survécu parce que j'étais meilleur que mon voisin » ? Bien sûr, il a dû s'en trouver certains pour y voir la main de Dieu, mais, d'après ce que j'ai pu lire, le sentiment qui dominait, c'était juste le dégoût, l'horreur et le désenchantement. Ils se sentaient tous atrocement coupables. Coupables d'avoir survécu quand tant des leurs étaient tombés.

— C'est exactement ce que j'éprouve.

— Arrête ! C'est pas ce que je voulais dire. Tu le sais bien…

— Je sais que tu penses que je me suis comporté comme un lâche, poursuivit Ed. Et tu as peut-être raison.

— Excuse-moi pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Je le pensais pas.

— Bien sûr que si. Et je te comprends, Jack. Mais, bon, c'est comme ça. J'y peux rien. Je peux plein de choses, mais pas me battre. Dans un sens, Greg a raison. J'étais pas préparé à vivre ça.

— C'est bien ce que je dis, rétorqua Jack en se retenant pour ne pas élever la voix. Rien n'aurait pu t'y préparer. Admettons que tu aies arrêté

l'école à seize ans, comme Greg, et que tu aies fait un CAP de plomberie ou d'électricien, qu'est-ce que ça aurait changé ? Rien. Regarde les frères Sullivan ! C'étaient de gros durs. Boxeurs tous les deux, sportifs de haut vol… Moralité, ils sont morts tous les deux. À côté de ça, deux mollusques pétochards comme Wiki et Arthur s'en sont tirés. Qu'est-ce qu'ils avaient de plus que les frères Sullivan ? Rien. Sinon plus de chance.

À l'avant, Greg se débattait avec son manteau. Après quelques contorsions, il remonta la fermeture Éclair, extirpa une torche de sa poche et alla trouver Liam.

— Je sors en griller une, dit-il. J'en profiterai pour jeter un rapide coup d'œil au car. Vérifier les pneus et tout ça.

— P'pa…

— T'en fais pas. Y va rien m'arriver.

Après un clin d'œil rassurant à son fils, il descendit les marches, baissant la tête sous l'averse.

— Il a tort, tu sais, dit Justin le bolos lorsque Greg eut disparu.

De toute évidence, il en était arrivé à la même conclusion que Jack.

— Savoir attraper un lapin ou dépecer un chat, c'est bien, mais c'est pas le plus important. Des guerriers seuls n'ont aucune chance sans des types comme nous. Des types qui ont un savoir théorique en chimie, en biologie et j'en passe. C'est pas en débitant les quartiers de viande qu'on fera redémarrer les machines, qu'on reprendra la main.

— Mais des guerriers, on en a quand même besoin, argua la Grenouille.

— Bien sûr, répondit Justin, sauf qu'on ne construit pas une société en s'appuyant uniquement sur les guerriers. Qu'est-ce qu'y vont manger, tes guerriers, où ils vont vivre, qu'est-ce qu'ils auront sur le dos s'il n'y a pas, à côté d'eux, des fermiers, des scientifiques et des ingénieurs pour faire tourner la boutique ? Il faut des guerriers pour faire la guerre, c'est un fait, n'empêche, dans une vraie société, il faut de tout, jusqu'aux artistes, aux musiciens et aux acteurs pour se distraire et éviter de se morfondre.

— Ouais, comme des jongleurs, ajouta Arthur.

— Des jongleurs ? Non, ça, on n'en pas besoin.

— Mais les jongleurs, c'est marrant. Moi, j'adore les jongleurs.

— Eh ben, dans ce cas, apprends à jongler, répondit Justin. Tu nous amuseras tous.

— Pourquoi pas…

— Et des clowns ? demanda la Grenouille. On aura besoin de clowns ?

— Sans aucun doute, répondit Justin. On a tous besoin de rire. Aujourd'hui plus que jamais. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'on aura besoin de plein de gens différents avec plein de talents différents. C'est comme ça qu'on pourra survivre et vaincre les crevards. Parce qu'on est plus intelligents qu'eux et qu'on peut reconstruire une société là où eux en sont incapables. Donc, au bout du compte, ils finiront par s'éteindre. Il n'y a aucune autre issue pour eux. Ce seront toujours des animaux stupides, alors que nous, nous possédons l'arme la plus puissante de l'humanité : nos cerveaux. Dans les tribus cannibales – enfin, celles qui ont existé par le passé –, on croyait qu'en mangeant le cerveau de son ennemi on acquérait du même coup sa sagesse et sa force.

— De fait, embraya Wiki, de nombreuses tribus cannibales de Papouasie-Nouvelle-Guinée se sont éteintes parce qu'elles mangeaient de la cervelle humaine. Elles ont attrapé la maladie de la vache folle. Enfin, sous sa forme humaine, c'est-à-dire la maladie de Creutzfeldt-Jakob.

Liam le regarda, interloqué.

— Et si on mange d'autres parties du corps humain ? demanda-t-il dans un filet de voix. Y a un risque ?

— Eh bien, manger de l'humain n'est guère conseillé, répondit Wiki, car on est tous porteurs d'une multitude d'agents pathogènes. La majorité des animaux d'élevage sont vaccinés et tout le processus de maturation est contrôlé pour qu'au final la viande soit saine. À l'inverse, la grande majorité des humains sont malsains. Comparés à une vache lambda, on est tous un peu des sacs de miasmes ambulants.

— Mais… est-ce qu'on peut en mourir ?

— A priori, non. Enfin, j'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut éviter la cervelle.

— Les crevards. Y mangent les gens, ajouta Arthur. Ben, regarde dans quel état y sont.

— Ouais, enfin, eux, y z'étaient déjà pas en très bon état avant, fit valoir Justin. C'est la maladie qui les a rendus anthropophages, pas l'inverse.

— Pourquoi ça t'intéresse, d'abord ? demanda Arthur en se tournant vers Liam. Tu envisages de manger quelqu'un ?

— Non, pas du tout… C'est parce que…

— Parce que quoi ?

— Oh, rien, rien. Mais… Mon père, tu vois… Enfin, j'suis sûr de rien… Mais… La viande séchée, là…

— Tu veux dire que ton père est en train de bouffer quelqu'un ? marmonna Arthur en ouvrant de grands yeux. Ouh ! Dégeu…

— Non. J'sais pas. J'espère pas. Mais… Les adultes et les plus âgés des enfants, à la ferme, y sont tous tombés malades… Mais P'tit Paul, y…

Liam s'arrêta net en voyant Greg remonter dans le car, retirer son manteau détrempé. On sentait sa chaleur. Un effluve écœurant et carné flottait tout autour de lui. Certes, personne ne sentait la rose, mais lui, c'était pire. Il posa son pardessus sur le dossier de son siège et se joignit aux garçons. À côté d'eux, il semblait remplir tout l'espace, telle une vague masse noire sans contours précis.

— Faut dormir, les mômes, dit-il en baissant la voix. En plus, vous dérangez tout le monde.

— Pardon, dit Wiki.

— Ah ! Et toi, Liam.

— Oui, p'pa ?

— Tu viens t'asseoir avec moi, fiston, là-bas, derrière. T'as besoin d'une bonne nuit de sommeil. C'était pareil quand t'allais dormir chez un copain. Vous jactiez toute la nuit et, le lendemain, t'étais à ramasser à la petite cuiller.

Se retenant de répondre que son père ne lui avait permis qu'une seule fois de dormir chez un copain, Liam bougonna « D'accord » et il se leva.

Les autres lui souhaitèrent bonne nuit et il accompagna son père dans un coin plus tranquille, où ils se blottirent l'un contre l'autre. Greg tira une couverture sur son fils, le prit par l'épaule et le serra contre lui.

— On est mieux ici, non ? dit-il avant d'être secoué par une nouvelle quinte de toux.

— Ça va, p'pa ? demanda Liam en sentant les spasmes de son père cogner contre lui.

— Bien sûr que ça va. C'est l'air du car qu'est trop sec, c'est tout. Si seulement on pouvait couper le chauffage. Ça m'irrite la gorge. Mais si je l'arrête, les donzelles ont froid. T'inquiète, tout va bien.

— Bon. Tant mieux. Parce que je voudrais pas que tu sois malade.

— Eh là, eh là ! Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est moi qui dois faire attention à toi. Pas l'inverse. Maintenant, assez discuté. Il est temps de dormir.

— J'sais pas si je peux, p'pa. J'ai peur.

— N'aie pas peur. J'suis là. Y peut rien t'arriver.

Greg toussa de nouveau et Liam l'entendit ravaler une pleine bouchée de glaires.

— Mais qu'est-ce qui va se passer, p'pa ? Quand on sera à Islington ? Rentrer à la maison, d'accord, mais après ? On fera quoi ?

La réponse de Greg se perdit dans une nouvelle expectoration. Après quoi, il serra Liam encore plus fort. Son contact était chaud et humide. Il suait comme un bœuf.

Greg avait beau lui avoir toujours dit que Dieu n'existait pas, présentement, son fils priait.

« S'il vous plaît, faites qu'il ne soit pas malade… »

Au fond, Courtney et Aleisha dormaient. Contrairement à Brooke qui, pleinement éveillée, contemplait la ville qui s'étendait à l'infini, mystérieuse et silencieuse, sous un ciel sans étoiles. Elle avait l'impression d'être dans ce car depuis toujours et, secrètement, elle aurait voulu que cela se prolonge éternellement. Elle aurait vécu là, heureuse jusqu'à la fin de ses jours, à manger des chips et des bonbecs. En sécurité. Ils avaient même des toilettes. De l'eau potable… Ils seraient comme des Gitans.

Sauf qu'ils deviendraient vite gras et puants. L'eau viendrait à manquer. Les toilettes déborderaient. Ils se battraient pour le dernier paquet de chips…

« Arrête, Brooke. Retire-toi ces idées de la tête. »

Elle aurait voulu dormir. Elle ne supportait pas d'être toute seule, comme maintenant. Il lui fallait la constante distraction de ses copines. Elle ne voulait plus penser à rien.

Elle aimait ses « potesses ». Tant qu'elles étaient ensemble, elles étaient invincibles. Trop, même, parfois. Car lorsqu'elle se sentait intouchable, il lui arrivait souvent d'aller trop loin… et de regretter ce qu'elle pouvait dire. Mais elle ne supportait pas que quelqu'un s'immisce entre elles. Dans ces cas-là, c'était plus fort qu'elle, telle une tigresse protégeant sa marmaille, elle repoussait l'intrus par ses sarcasmes, ses insultes et des remarques aussi blessantes que possible. Elle aurait aimé réagir autrement, être moins possessive. Mais c'était presque automatique, involontaire. Même quand elle appréciait la personne, elle ne pouvait s'en empêcher. Comme avec ces garçons qu'ils avaient recueillis. Certains paraissaient cool. Bon, d'accord,

ils étaient tous un peu prout-prout, mais c'était pas le moment de faire la difficile. Ed était pas mal. Beau gosse, musclé… Jack aussi. S'il n'avait eu cette sale tache sur la figure, elle se serait sûrement entichée de lui. Bon, c'est vrai que, chez lui, le ténébreux confinait au morose, mais elle aimait ça chez un mec. Derrière leurs sourires, les joyeux drilles cachaient souvent un ennui… Peut-être qu'Ed était ennuyeux. Elle n'en savait rien, vu qu'elle l'avait envoyé promener. D'ailleurs, elle les avait rembarrés tous les deux.

Comme d'habitude.

« Bien ouéj, Brooke. »

Elle se dit qu'à partir de demain elle ferait des efforts. D'autant que tout semblait indiquer qu'ils allaient rester ensemble dorénavant. Retourner à Willesden, non seulement elle n'y avait jamais cru, mais, en plus, elle s'en fichait pas mal. Rien de bon ne l'attendait là-bas.

Elle posa les yeux sur ses copines, endormies l'une contre l'autre, comme si de rien n'était. Bah, après tout, pourquoi s'en seraient-elles fait ? Elles étaient loin d'avoir la même expérience de la maladie et de la mort qu'elle.

Et voilà. C'était reparti. Comme tous les soirs, elle repensait à sa mère.

Elle lui manquait tellement.

Elle avait seize ans quand elle l'avait eue. Elle était encore au lycée, qu'elle avait rapidement quitté ensuite. Brooke n'avait jamais connu son père. Sa mère avait tiré un trait, ne parlant que du « baltringue » lorsque, d'aventure, elle l'évoquait dans une conversation. Brooke et sa mère avaient été très proches l'une de l'autre. Elles partageaient tout, riaient des mêmes choses, affrontaient la vie ensemble, seules contre tous. Au fond, elle était davantage une sœur qu'une mère. Très belle, elle multipliait les conquêtes et chaque nouvel amant possédait une plus belle voiture que le précédent, plus d'argent à dépenser. Jamais ils n'auraient pensé que Brooke était sa fille. L'un d'eux avait même tenté de la séduire, mais Brooke l'avait dit à sa mère et on ne l'avait plus jamais revu.

Maman était comme ça. Elle couvait Brooke, prenait systématiquement son parti, croyait toujours ce qu'elle disait. Pas comme certaines de ses copines, qui pouvaient être de vraies peaux de vache. Maman était forte, drôle, gentille, intelligente. Tout ce qu'une mère devrait être. Mais quel poids cela avait-il fait quand on lui avait découvert un cancer du sein ?

Les gens disaient qu'elle était courageuse. Et après ? Les médecins l'avaient opérée, lui avaient fait subir tous les traitements imaginables.

Huit mois plus tard, elle était morte.

Depuis, plus rien n'allait.

Brooke était restée seule avec tout son amour, sans personne à qui le destiner. Et cela l'avait rongée. Elle était devenue méchante, teigneuse, étrangère au mal qu'elle pouvait faire autour d'elle. Sauf avec ses copines. Avec elles, c'était différent. Elles formaient une sorte de famille. Brooke représentait le père, Aleisha la mère, celle qui régentait tout, arrondissait les angles, rattrapait les impairs des deux autres, Courtney l'ado grincheuse qui se plaignait de tout en permanence.

Malgré tout, elle ne les aimait pas comme elle avait aimé sa mère. D'ailleurs, pour être franche, plus jamais elle n'aimerait quelqu'un comme elle avait aimé sa mère. Plus jamais elle ne permettrait à quelqu'un d'être aussi proche d'elle. Parce que les gens mouraient et qu'on ne pouvait pas les faire revenir.

Sa mère lui manquait terriblement. Ce que Brooke désirait le plus au monde, c'était qu'on l'aime. Elle avait pleuré en voyant Greg s'installer avec Liam.

Certaines personnes avaient plus de chance que d'autres.

Greg serrait toujours Liam dans ses bras, lui murmurant des mots doux à l'oreille de sa voix sourde et grave. La même que celle qu'il prenait quand il lui racontait des histoires, le soir, pour l'aider à s'endormir. Ne trouvant guère d'attrait aux livres pour enfants, il inventait tout lui-même. Et il fallait bien reconnaître qu'à ce jeu-là il était plutôt bon. Il rendait ses récits palpitants en prenant des voix différentes en fonction des personnages et en appuyant sur les effets sonores. Nombre des odyssées qu'il racontait trouvaient leur origine dans les films de guerre qu'ils regardaient ensemble, mais aussi dans la grande histoire : Nelson, Wellington, l'Empire britannique, la Charge de la brigade légère, les grandes batailles, les faits d'armes célèbres, l'Irak, l'Afghanistan… De son côté, Liam se moquait bien du sujet, c'était juste génial d'être tout seul avec lui dans le noir, de se sentir protégé, entouré, choyé.

Ce soir, Greg ne racontait pas d'histoire. Son unique but était de rassurer son fils. Papa aurait fait un bon soldat, un brave capitaine ou un général estimé, car il aurait su s'occuper de ses hommes.

Ça faisait du bien d'entendre cette voix douce et familière.

— Je t'aime, Liam, disait-il. Je ne laisserai personne te faire du mal. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, p'pa.

— Tu es à moi. *Mon* fils… Dehors, le monde est rempli de gens qui te veulent du mal. Mais, t'inquiète pas. Tant que je serai là, il ne t'arrivera rien. Parce que je suis ton père, Liam. Ça veut dire beaucoup – un garçon et son père. N'ai-je pas toujours pris soin de toi ? N'a-t-on pas pris du bon temps ensemble ? À aller voir jouer Arsenal, assis côte à côte dans les gradins ? Comme j'aurais aimé t'y emmener avant, dans l'ancien stade. Quelle ambiance y avait !

— J'aurais bien aimé.

— C'est sûr. Je me rappelle quand j'étais gamin et que j'y allais avec mon père. On était serrés comme des sardines, mais jamais j'ai eu peur qu'il m'arrive quelque chose, parce que j'étais avec lui, qu'il me surveillait. C'est là la place d'un fils, Liam. Aux côtés de son père. C'est pour ça que c'était important que tu restes avec moi quand ta mère est partie. Jamais elle n'aurait su s'occuper de toi comme je l'ai fait, t'élever correctement, faire de toi un homme.

— Non.

— Y a que les pères qui savent élever les garçons.

Greg toussa de nouveau. Ce faisant, son bras se serra autour du cou de Liam.

— Mon rôle de père, dit-il quand il eut retrouvé sa voix, c'est de faire en sorte que personne ne te fasse de mal.

— Euh… En fait, là, tu me fais un peu mal, dit Liam avec un petit rire.

Un rire de circonstance car son père l'étranglait vraiment.

— Meuh non, j'te fais pas mal, idiot. Je te fais un câlin, c'est tout.

— Mmh…

— Tout va bien, tu vois ? Je te serre contre moi. Là où tu dois rester toujours. L'image même d'un père et son fils. Toi et moi, hein, Liam ?

Greg grogna et se recroquevilla sur lui-même en frissonnant. Pourtant, il était chaud comme la braise. À tel point que Liam transpirait là où leurs corps se touchaient.

— Dis, p'pa, t'es sûr que ça va ?

— Ce qui est sûr, fiston, c'est que j'ai une sacrée saloperie de mal de tête. J'ai l'impression que mon crâne va exploser. Tout s'embrouille là-dedans. Mais je fais toujours ce qu'y faut, non ? Je prends toujours soin de toi, mon petit… Mon petit… Bon Dieu, pendant un instant, je me rappelais plus ton nom, fiston. Quel vieux machin je fais. Je déraille avec l'âge. Faut dire qu'y

en a des mots là-dedans. C'est juste qu'y me glissent entre les doigts comme des anguilles…

Greg se tut. Liam ne savait que dire. Son père devenait bizarre. Il était de plus en plus incohérent. Son bras pesait comme une enclume autour de son cou. Durant un long moment, il ne dit plus rien. Il restait là, sans bouger, lourd, pesant. Liam se demanda s'il s'était endormi.

Attrapant doucement le bras de son père, il essaya de se dégager.

— Laisse, marmonna Greg. Je te protège, Liam… Tu vois ! Je sais ton nom. Faut que je garde le bras comme ça. Pour te tenir à l'abri. Tant qu'il me restera un souffle de vie, personne ne te fera de mal. Le monde a toujours été semé d'embûches, et c'est pas près de s'arranger. Au moins, maintenant, tout est plus simple. Tuer ou être tué. Lutter pour la survie. Manger ou mourir. *Meat Is Life*. Tu sais ça, non ? C'est inscrit au fronton de mon magazine.

— Tu veux dire ton magasin.

— C'est ça. En tout cas, on n'aura plus jamais à s'inquiéter des impôts, des taxes et des contredanses. Tu n'auras jamais à apprendre le français ou les maths à l'école – toujours été bon, moi, en maths. C'est important quand on est commerçant. L'inflation, pffuit. Évaporée. Les politiques monétaires, même chose. La crise des sub-primes, tombée aux oubliettes. La menace d'une guerre nucléaire aussi. Plus de livres à lire, d'instructions à suivre, de téléphones à mettre à jour et toutes ces sottises. Tout ce qui compte dorénavant, c'est la loi du plus fort. Et je vais être fort pour deux, mon Liam. Je sais que t'es un sensible. Pas un gros dur. Mais peut-être que si on avait continué les entraînements de foot, tu serais devenu bon. Enfin, tout ça n'a plus d'importance maintenant. Tout ce qui compte, c'est… c'est… C'est quoi déjà ? Ah ! oui ! Ce qui compte, c'est que personne te fera plus de mal. Plus jamais tu n'auras peur. Dors, mon petit Liam. Dors dans mes bras. À l'abri pour toujours.

— S'teu plaît, p'pa. Je respire plus. Tu me fais mal. Tu m'étrangles.

— Chut, chut. Arrête de parler, mon petit. Dors. Tant que tu dors, rien ne peut t'atteindre…

— P'pa…

Greg plaqua la main sur sa bouche pour le faire taire.

— Là, c'est mieux. Tais-toi maintenant, dit-il avant de poursuivre dans un gémissement animal : Je sens des trucs qui s'enfoncent dans ma tête, Liam.

On croirait des doigts qui touillent là-dedans comme dans une baratte. Et si je suis plus là pour veiller sur toi…

Liam fit un bruit étouffé :

— P’p…

— Dors, mon petit chéri. Dors.

27

Il pleuvait encore lorsque, engourdis et roides, ils pointèrent le nez hors de leurs manteaux, de leurs couvertures, de leurs sacs de couchage ou de leurs couettes ou, plus généralement, de tout ce qu'ils avaient pu trouver pour passer la nuit au chaud. Jack grogna et bascula doucement la tête de côté pour détendre un muscle noué. Machinalement, il sortit son portable de sa poche et poussa un profond soupir.

— Regarde ça, dit-il en tendant l'écran vide sous le nez d'Ed qui toussait et reniflait tant et plus à côté de lui. J'ai tellement l'habitude de regarder l'heure là-dessus que ma main y va toute seule. Y avait toute ma vie là-dedans. Mes photos, ma musique, mes contacts. J'sais même pas pourquoi je le garde puisque je pourrai plus jamais m'en servir… Parfois, j'ai une pensée pour tous ces satellites qui tournent vainement autour de la Terre, déconnectés de tout signal. Qu'est-ce qui va leur arriver, à ton avis ? Tu penses qu'ils vont finir par tomber ? J'ai jamais compris les satellites. Comment ils font pour rester en orbite comme ça ?

— Ils vont rester là-haut, répondit Ed en se raclant la gorge et en avalant une glaire. Une fois que t'es en orbite, tu restes en orbite. Mais ils seront atones, comme ton téléphone. Ça fait longtemps que j'ai balancé le mien.

— Bah, ça doit me rassurer de le garder, répondit Jack en le faisant tourner entre ses doigts. Comme Toutoumou.

— Euh… pardon ?

— Oh, allez ! Je t'ai forcément déjà parlé de Toutoumou.

— Pas que je me souvienne, non.

— Un stupide basset en peluche. De quand j'étais petit… Avec de grandes oreilles noires en tissu soyeux. Le soir, dans mon lit, je lui triturais l'oreille pour m'endormir. Toujours la même. La droite. Ça me rassurait. C'était doux, c'était mou, c'était chaud. Tiens, je pourrais presque encore le sentir, dit Jack en fermant les yeux, un sourire aux lèvres. Je pouvais pas vivre sans Toutoumou. C'était un drame dès qu'on le trouvait plus. Une catastrophe nationale.

— Finalement, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Ben, un jour, j'sais pas ce qui s'est passé, j'suis allé me coucher les mains vides, sans même y penser. Et c'était fini. Le charme était rompu. Mais rêve pas ! Même sous la torture, je te dirais jamais quel âge j'avais. Toujours est-il qu'après ça on n'a plus jamais entendu parler de Toutoumou.

— Tu peux compter sur moi, je serai muet comme une tombe.

— T'as intérêt, dit Jack en faisant sauter le téléphone dans sa main. À part ça, il est quelle heure ?

— Presque six heures, dit Ed après avoir consulté sa montre.

Une heure qui leur semblait moins barbare qu'à une certaine époque, maintenant qu'ils avaient pris l'habitude de se coucher avec le soleil et de se réveiller avec lui.

Jack jeta un œil par la fenêtre. Ils étaient garés au milieu d'une vague petite rue, banale et impersonnelle. Il faisait un temps affreux. La pluie tombait sans discontinuer. L'eau ruisselait de partout et formait de longues flaques le long des trottoirs. Un mal récurrent depuis qu'il n'y avait plus personne pour ouvrir les collecteurs. Dès qu'il pleuvait, les rues disparaissaient sous les eaux.

— Tu comptes faire quoi, Ed ?

— Comment ça ?

— Tu veux aller à Islington avec tout le monde ?

— J'ai pas tellement le choix. Le mieux, c'est qu'on reste ensemble.

— On est dans le sud de Londres, dit Jack en tapant au carreau. On n'a pas encore traversé la Tamise. C'est ma chance. Clapham n'est qu'à quelques kilomètres d'ici. À pied, j'en n'aurais pas pour longtemps.

— Me dis pas que tu veux y aller seul, répondit Ed. Surtout après ce qui s'est passé…

— J'ai pas changé d'avis, dit Jack d'un ton déterminé. En plus, j'suis pas obligé d'y aller seul. Tu pourrais venir avec moi. Toi et Bam. Qu'est-ce que ça change d'aller au nord ou au sud ? C'est juste que tu t'es mis dans la tête que t'étais en sécurité dans le car et, donc, tu veux pas descendre.

— Je sais… dit Ed en se grattant mollement la tête. J'ai pas vraiment réfléchi au-delà du fait de garder le groupe uni. En tout cas, quand t'as une idée dans le crâne, toi…

— Pour tout te dire, répondit Jack en se penchant à son oreille, plus vite je serai loin du gros Greg, mieux je me porterai.

— Mmh, je vois ce que tu veux dire.

— Dans ce cas, viens avec moi.

— Je croyais que tu voulais pas de moi ? Que j'étais qu'un lâche ? Une mauviette incapable de se battre ?

— Écoute, hier j'ai dit un paquet de conneries. J'étais à bout. Tu sais ce que c'est. En réalité, j'ai besoin que tu sois là. T'es mon meilleur copain, Ed.

— Mais j'vaux rien dans les bagarres. J'ai beau faire…

— T'apprendras, répondit Jack en s'extirpant de son siège.

— Faut que j'en parle à Bam.

— Ça va le faire. Rien que tous les trois. On n'aura ni les petits ni les bolos à surveiller.

— Et qu'est-ce que tu fais de Piers ? Il n'ira pas loin dans l'état où il est. Et je doute que Bam soit d'avis de l'abandonner.

Jack se figea et laissa échapper un juron.

— Je l'avais complètement oublié, celui-là. Peut-être que les filles pourront s'occuper de lui ?

— Franchement, j'en doute, répliqua Ed en riant.

— Ouais, ben, vois ça avec Bam. Essayez de trouver une solution pendant que moi je vais causer à Sa Seigneurie.

Bâillant à s'en décrocher la mâchoire, il s'avança vers l'avant du car, enjambant Liam, qui, enroulé dans une couverture, dormait dans l'allée, la veste de son père en guise d'oreiller.

Assis derrière son volant, son fusil en travers des genoux, Greg regardait fixement au loin, les yeux perdus au-delà du pare-brise constellé de gouttes de pluie. Il était immobile comme une statue, jusqu'à ce qu'une horrible

quinte de toux, clôturée par un gros crachat dans l'escalier, ne le secoue comme un prunier.

Jack se figea et prit une profonde inspiration. C'était pas bon quand un adulte toussait comme ça. En général, ça ne voulait dire qu'une chose. Il souffla longuement et fit les deux pas qui le séparaient du chauffeur.

— Vous avez une idée de l'endroit où on est ? demanda-t-il avec le secret espoir d'obtenir une réponse précise.

Greg l'ignora consciencieusement.

— Ce serait pas, genre, Borough ou quoi ? insista Jack.

Toujours rien.

— Greg ?

Seul le battement de la pluie sur le toit lui répondit.

— Dites, vous êtes sûr que ça va ?

Un bruit à mi-chemin entre un crissement et un sanglot résonna dans son dos. Jack fit volte-face. Zohra était près de Liam et tentait de le réveiller.

— J'sais pas ce qu'il a, dit-elle. J'arrive pas à lui faire ouvrir l'œil.

Un frisson parcourut l'échine de Jack.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? dit-il d'une voix tremblante.

— J'sais pas. J'ai tout essayé. Pourquoi y se réveille pas ?

— Prends de l'eau et asperge-lui le visage.

— Y bouge pas.

— Mets-le sur le côté. En position de sécurité.

— LAISSEZ-LE TRANQUILLE !

Dans l'espace confiné du car, la puissante voix de Greg fit l'effet d'une bombe. Tout le monde se tut.

Pourtant, il continua de leur tourner ostensiblement le dos.

Jack s'approcha de Liam, s'agenouilla près de lui et le secoua. Il était glacé. Il lui souleva la tête. Ses lèvres avaient bleui. Il avait les yeux grands ouverts et fixes, légèrement gonflés. Il portait des traces de strangulation.

— Il est mort, annonça-t-il d'une voix blanche, sans s'adresser à personne en particulier.

— J'ai dit : laissez-le tranquille ! gronda Greg d'un ton hargneux. Ne le touchez pas. Reculez. C'est à moi de m'occuper de lui. Aucun de vous n'est digne de l'approcher.

— Il est mort, répéta Jack.

— Il va bien.

— Que s'est-il passé ?

— Rien.

— Vous étiez avec lui, hier soir, répondit Jack d'un ton accusateur. Que lui est-il arrivé ?

— IL VA BIEN !

Enfin, Greg pivota et quitta son siège. Son visage était luisant de sueur ; ses yeux et ses narines cerclés de rouge. Il avait des boutons blancs autour de la bouche. Mais ce qui frappa le plus Jack, c'est qu'il portait les lunettes de Liam.

— Pourquoi vous portez ça ?

— Trop de soleil, répondit Greg en levant la main à sa figure. Fallait que je mette mes lunettes noires.

Jack se sentit soudain bouillir.

— Vous êtes malade, dit-il avec rage. Vous êtes comme les autres. Vous avez la maladie.

— J'vais bien.

— Regardez-vous dans une glace. Le mal est en vous, dit Jack avant de se tourner vers le corps inerte de Liam, qu'il pointait d'un doigt tremblant.

Il savait que Greg était dangereux, qu'il devait se montrer prudent, réfléchi, posé, un peu comme Ed, mais c'était plus fort que lui.

— Est-ce que c'est vous qui avez fait ça ?

— C'était pour le protéger, répondit Greg d'une voix cassée. Pour qu'il lui arrive rien. Si je suis plus là pour m'occuper de lui, qu'est-ce qu'il va devenir ? C'est un gentil, mon Liam. Pas une brute épaisse comme moi. Jamais il aurait pu tenir. On lui aurait fait du mal. C'était le plus doux et le plus gentil des garçons. Et il le sera pour toujours.

— Greg…

— La ferme ! Assieds-toi et tais-toi ! J'ai dit que je ramenais tout le monde à Islington. Je tiendrai parole. Je ramène Liam à la maison.

Ce disant, il pointa son fusil sur Jack qui se laissa tomber sur le premier siège, plus tremblant que jamais.

— Voilà, c'est mieux, dit Greg en passant en revue tous les occupants du car avec la bouche de ses deux canons. Bon, maintenant, vous tous, restez assis et tenez-vous tranquilles. Ne parlez pas au conducteur pendant le trajet, ou alors, il vous descendra. Me suis-je bien fait comprendre ?

Partant du principe que, conformément à l'adage : « Qui ne dit mot consent », Greg retourna à son siège et démarra le moteur. Une bourrasque

grêla le flanc du car qui tangua sous la puissance du vent. Consterné, Jack comprit que Greg allait conduire sans aucune visibilité.

Alors que le véhicule s'ébranlait, Ed se glissa discrètement à l'avant et s'assit à côté de Jack.

— Il a complètement perdu la boule, dit-il à voix basse.

— Tu m'étonnes.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Pour l'instant. On attend. Il ira pas loin comme ça.

— Il a tué Liam ?

— On dirait. Et il nous tuera tous si on trouve pas un moyen de l'arrêter.

Greg monta les vitesses et, bientôt, ils filèrent à tombeau ouvert dans les rues encombrées du sud de Londres. Beaucoup trop vite. Greg ne contrôlait plus rien du tout.

D'ailleurs, un choc et un affreux froissement de métal ne tardèrent pas à secouer le car. Pour toute réaction, Greg appuya de plus belle sur l'accélérateur. Quelqu'un poussa un cri. Zohra se mit à pleurer. Ils étaient tous blackboulés sur leurs sièges. Jack pressa le front à la vitre pour essayer de voir où ils étaient.

— Où il nous emmène ? demanda Ed. T'as une idée ?

— J'sais pas trop. J'crois qu'on n'est pas loin du London Bridge. Le problème, c'est que j'ai l'impression qu'on va vers le sud, qu'on tourne le dos au fleuve. C'est dur à dire, aucune rue n'est droite.

Il y eut un autre gros boum et le car partit en travers de la route. Greg se bagarra avec son volant.

— C'est de la folie, grogna Jack en se levant d'un bond et en enjambant Ed dans le même élan.

— Jack, non…

Ignorant la mise en garde, celui-ci se fraya un chemin vers l'avant, zigzaguant dans l'allée centrale en se cognant à tous les sièges.

— Arrêtez-vous ! hurla-t-il.

Pour toute réponse, Greg lança un bras en arrière et ouvrit le feu, criblant le plafond de plombs. Jack n'eut que le temps de se jeter à terre et de s'aplatir sur la moquette.

— Assis ! beugla Greg en faisant de grands gestes avec son fusil.

Jack ne bougea pas d'un pouce, espérant que Greg allait au moins lever le pied. Tu parles ! Il paraissait de plus en plus évident que seul un énorme accident l'arrêterait.

Jack prit une décision.

Si jamais le car heurtait quelque chose de face, il serait projeté en avant et remonterait l'allée comme une torpille dans son fût de lancement.

Il se mit à ramper sur le sol, centimètre par centimètre, priant pour que Greg ne remarque pas son manège dans le gros rétroviseur convexe qui permettait au chauffeur de voir l'intégralité de la cabine. Il dépassa le corps de Liam en essayant de ne pas penser à ce que Greg lui avait fait subir et poursuivit sa route.

Le car aborda un obstacle à une vitesse déraisonnable – peut-être un dos-d'âne –, Jack vola dans les airs et retomba par terre avec un bruit sourd. Sous son ventre, il entendit quelque chose frotter sur toute la longueur du châssis. Il continua néanmoins de ramper, les yeux rivés sur l'arme que Greg agitait au hasard dans les airs.

Tenir le volant d'une main et le fusil de l'autre n'était bon ni pour la conduite ni pour la visée. Tôt ou tard, soit ils allaient s'emplafonner, soit Greg allait décocher un tir qui atteindrait un des gamins.

Jack n'avait d'autre choix que de continuer.

Enfin, il parvint au but. Greg était si proche qu'il aurait pu le toucher. Estimant le moment opportun, Jack se redressa, repoussa le bras armé et saisit le boucher au poignet. Ce faisant, celui-ci appuya sur la détente. Une détonation déchira l'air en même temps qu'une pluie de plomb balayait le pare-brise et perforait la porte.

Mais c'en était terminé. Le fusil ne possédant que deux coups, Greg était à court de munitions, et Jack n'allait certainement pas lui laisser le loisir de recharger. Lui arrachant l'arme des mains, il lui asséna un grand coup de crosse sur la tempe. Greg bascula à la renverse en essayant de se rattraper à son volant. Le car fit une violente embardée. Jack fut projeté dans l'escalier. Durant quelques minutes, le car poursuivit sa route en travers, dans un horrible crissement de pneus, bouchant totalement la route. Cette course folle s'acheva dans une formidable collision avec des voitures en stationnement. Enfin, ils s'arrêtèrent.

Vautré dans l'escalier, Jack vit un nuage de fumée et de vapeur envelopper l'habitacle.

Ed détacha sa ceinture et se précipita vers lui pour l'aider à se relever.

— Bien joué ! dit-il à son ami, qui ne semblait plus très bien savoir où il était.

Mais ils n'en avaient pas fini avec Greg, qui, tel un diable sortant de sa boîte, bondit de son siège en rugissant. D'une violente manchette, il écarta Ed de son chemin et se précipita sur Jack.

Celui-ci para l'attaque d'un cinglant coup de pied au genou. Greg poussa un cri et répondit par un crochet du droit qui, s'il avait été bien ajusté, lui aurait probablement arraché la tête. Heureusement pour lui, Jack parvint à l'esquiver et battit en retraite dans l'allée, à reculons, traînant Ed avec lui.

Les prunelles incandescentes, Greg se ramassa sur lui-même, dos voûté, bras écartés. Un filet de sang coulait de sa bouche, sans qu'il soit possible de dire si c'était dû au coup de crosse qu'il avait reçu à la tempe ou à une hémorragie interne. Les gamins qui se trouvaient à l'avant eurent beau s'écarter de lui comme autant de cannetons apeurés, lorsqu'il toussa, ils furent tous aspergés d'une pluie de postillons écarlates.

— Si Liam ne peut pas vivre, beugla-t-il, la bave aux lèvres, alors vous non plus ! Je vais vous ratatiner. Tous ! Jusqu'au dernier !

28

Emberlificotée dans un fatras de sacs, de boîtes et de cartons répandus par terre, Brooke disparaissait à moitié sous les paquets de chips et de biscuits. Une boîte de conserve lui était tombée sur le crâne. Elle avait momentanément perdu le fil des événements. Et puis Courtney l'avait relevée et, d'un coup d'un seul, elle avait repris pied dans la réalité. Greg avançait au milieu de l'allée centrale, créant la panique parmi les gamins, qui refluaient tous vers le fond. Brooke étouffa un juron en cherchant du regard un moyen d'échapper à cet enfer.

Scellé au flanc du carreau se trouvait un petit marteau métallique enchâssé dans une boîte transparente.

— Regarde, dit-elle en forçant Courtney à se retourner. Si on brise la vitre, on pourra se barrer.

— Vas-y !

Brooke bondit sur son siège et, d'un coup de coude, brisa la fine plaque de verre. Puis elle trifouilla dans la boîte pour extraire le marteau des ergots métalliques qui le maintenaient en place.

— Allez ! Détache-toi, saloperie.

Enfin, elle s'assura une bonne prise et libéra l'objet.

— Grouille ! dit Aleisha, les yeux fixés sur Greg qui remontait lentement l'allée en créant la débandade parmi les gamins qui se marchaient les uns sur les autres pour lui échapper.

Brooke donna un coup de marteau.

Trop mou. Il ne fit que rebondir sur la vitre.

« Connerie. »

— Plus fort ! hurla Courtney. Tape plus fort !

— Oh, ça va ! Si tu crois que c'est facile, répondit Brooke en armant un nouveau coup, loin en arrière.

Puis, telle une joueuse de tennis au service, elle serra les dents, grogna et lâcha son bras. Cette fois, un réjouissant craquement se fit entendre et une myriade de paillettes étincelantes apparurent sur la vitre. Au coup suivant, les éclats tombèrent à l'extérieur en tintant sur le bitume.

Brooke passa aussitôt la tête dans l'ouverture, avant de reculer avec un cri d'effroi.

Dehors, il y avait des crevards partout.

Une dizaine environ s'attroupaient autour du bus. Des pères, des mères, ainsi que quelques jeunes, tous dans un état beaucoup plus avancé que Greg. L'un d'eux tendit le bras vers la vitre brisée et posa la main sur le rebord. Une vraie loque. Soit qu'il les ait perdues dans une bagarre, soit qu'elles aient pourri d'elles-mêmes, toujours est-il que ses joues n'existaient plus. Tant et si bien que sa mâchoire inférieure, plus rattachée à rien, pendait dans le vide selon un angle totalement inédit. Basculant la tête en arrière, il darda une impossible langue rose, à la façon d'un distributeur de Pez vivant.

— On est coincés ! cria Brooke en martelant les doigts du bonhomme.

Les deux autres filles se pressèrent à côté d'elle pour regarder à l'extérieur. Les crevards commençaient à s'exciter. Ils soufflaient et crachaient ; tapaient du poing sur le flanc du car. BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM…

Toussant, bavant et rotant, les bras grands ouverts, Greg avançait toujours dans l'allée.

Debout dans le passage, une poignée de pages de la Bible à la main, Matt laissa les petits le dépasser sans bouger d'un pouce.

— Greg ! Arrêtez ! dit-il en opposant sa paume ouverte à l'avancée du chauffeur. Rien ne vous oblige à faire ça. Je peux vous aider. L'Agneau peut vous guérir. Il vous rendra meilleur. L'Agneau peut…

Pour toute réponse, d'un revers de main, Greg lui balança une énorme gifle. Fauché en pleine face, ouvert de l'arcade sourcilière à la naissance des cheveux par la chevalière de son agresseur, Matt vola dans les airs et s'effondra lourdement entre deux sièges.

Zohra, la Grenouille et Arthur profitèrent de la diversion pour courir se réfugier dans les toilettes. Après avoir ouvert la porte à toute volée, ils se précipitèrent à l'intérieur en faisant claquer le verrou derrière eux.

De rage, Greg envoya un grand coup de poing dans le haut de la porte et perfora le battant. Piégé, il s'immobilisa un instant, avant de tirer et de secouer son bras en grognant, tel un chien s'acharnant sur un os. Des échardes d'agglomméré et de plastique lui entaillèrent l'avant-bras, tandis que montaient du réduit les hurlements étouffés des petits.

Greg tirait tant et plus, éructant un chapelet d'obscénités. À croire qu'il allait arracher la porte de ses gonds.

Soudain, une voix s'éleva dans l'allée :

— Attention, j'arrive !

Retrouvant ses réflexes de trois-quarts centre, Bam chargeait tête baissée, arc-bouté sur lui-même, prêt au plaquage.

Greg se retourna pile au moment où il le tamponnait. Ils s'effondrèrent tous deux dans une impossible mêlée de bras et de jambes.

— Chopez le fusil ! cria Bam en se débattant pour maintenir Greg au sol.

Le jeune rugbyman avait beau être grand et fort, Greg l'était davantage. Et il était fou de rage. Il rua de tous ses membres, lui cracha dessus, mais Bam tenait bon.

BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM…

Dehors, les crevards continuaient de marteler la tôle.

Jack sauta par-dessus les deux corps emmêlés et courut à l'avant du car. Après avoir ramassé le fusil abandonné par terre, il chercha des yeux les cartouches.

Avisant un vide-poche rempli de chiffons, de vieux bonbons, de cartes routières et de CD, il farfouilla à l'intérieur, envoyant valser tout ce qui ne l'intéressait pas. Il se sentait lent et maladroit. À sa décharge, ce n'était pas facile de garder les idées claires dans un tel vacarme : les cris des gamins, les battements contre la tôle du car, le bruit de la pluie sur le toit…

— Allez, allez !

Là. Il attrapa une boîte en carton et se retint de la balancer comme le reste en réalisant qu'il s'agissait d'un paquet de cartouches de chevrotine. Il

n’avait jamais chargé un fusil de sa vie. Mais il l’avait suffisamment vu faire au cinéma et à la télé pour avoir une idée assez précise de la procédure à suivre : un – casser le fusil ; deux – enfiler les cartouches dans la chambre. Problème : il avait beau se creuser les méninges, impossible de trouver un moyen de casser ce bon Dieu de fusil.

Il étouffa un juron.

Devait bien y avoir un fermoir ou une sorte de loquet quelque part !

Un cri le fit se retourner. S’étant remis péniblement debout, Greg avait envoyé valdinguer Bam. Il bougeait bizarrement. Apparemment, il s’était luxé le bras dans la porte des toilettes. Il pivota le tronc vers la droite, comme s’il ne pouvait plus tourner la tête.

Chris Marker était assis là, statufié dans la pose de l’homme qui lit.

Leurs regards se croisèrent.

Sans le quitter des yeux, Chris se leva et recula jusqu’à s’aplatir contre la vitre, son livre ouvert devant lui.

Greg respirait difficilement et clignait des paupières sans arrêt, hésitant entre colère et stupéfaction. Il fixait le livre des yeux, concentrant toute sa haine sur l’objet.

Calmement, Chris referma l’ouvrage et, d’un geste vif comme l’éclair, frappa Greg avec la tranche, en plein sur l’arête du nez, faisant exploser le verre des lunettes de Liam. Greg étouffa un cri de douleur et vacilla en arrière, les jambes raides, avant de s’effondrer sur les sièges de la rangée opposée.

— Allez ! hurla Ed en faisant sortir les petits des toilettes. Tout le monde dehors ! Vite !

— Non ! cria Brooke. Ça grouille de pourris dehors.

BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM-BOUM…

Bam rejoignit Jack en claudiquant et lui arracha le fusil des mains. En moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, il trouva le cran de sûreté et l’actionna. Après un sourire pour Jack, il cassa le fusil sur son genou et enfila une cartouche dans chacun des canons.

— T’inquiète, dit-il en se tournant vers Ed, debout au centre du car. Je vais déblayer le terrain. Toi, occupe-toi de Piers !

Sur ces mots, il fourra le reste des cartouches dans sa poche et, d’un coup de pied, fit voler la portière à moitié défoncée.

— Tous derrière moi ! cria-t-il en bondissant dehors.

Deux détonations claquèrent presque aussitôt.

— Vite ! cria Jack en s'élançant à la suite de Bam.

Dans la plus grande confusion, les autres suivirent, se piétinant pour quitter le navire avant que Greg ne retrouve ses esprits.

— Aide-moi ! dit Ed en arrêtant Kwanele alors que celui-ci s'apprêtait à suivre le mouvement, tirant toujours son bagage à roulettes.

— Moi ?

— Ben oui, toi ! J'y arrive pas tout seul. Aide-moi à le porter.

— Mais il saigne. Je vais bousiller mon costume.

— Ferme-la et bouge !

Sur ce, ils prirent le blessé chacun par une épaule et le hissèrent hors de son siège. C'était comme porter une enclume. Kwanele jura. Sa valise s'était prise dans un siège. Piers s'étrangla et grimaça de douleur. Ses paupières papillonnèrent. Il ouvrit vaguement les yeux.

— Tout va bien, dit Ed. On sort du car.

Ils le traînèrent dans l'allée, bloquant Brooke et ses copines qui peinaient à s'extraire du fatras de cartons qui jonchaient le sol.

— Grouillez-vous ! cria Courtney.

Brooke tremblait comme une feuille. Il faut dire que, contrairement aux garçons, elle avait vu ce qui les attendait dehors. Si par malheur ils étaient séparés, ce serait l'horreur totale et pour rien au monde elle ne voulait rester seule dans le car.

Alors qu'elles passaient devant Greg, celui-ci les interpella :

— Restez où vous êtes, glaviota-t-il.

Puis il fondit sur Brooke qui poussa un cri strident et lui envoya un grand coup de marteau dans le ventre. L'air sortit de ses poumons dans un long ouf et il se plia en deux de douleur.

Les filles bousculèrent Ed et filèrent en courant jusqu'à la porte, s'effondrant presque au bas des marches dans leur hâte de se retrouver dehors. Dans la rue, sous la pluie battante, Bam rechargeait le fusil de chasse. Deux crevards gisaient sur le trottoir, une mère et un jeune. Le reste de la bande se recroquevillait de peur à l'arrière du car. Pez était parmi eux. Une fois encore, il pencha la tête en arrière en exhibant son horrible langue rose.

— Du nerf ! cria Bam en direction des filles. C'est pas le moment de rêvasser.

29

Ed et Kwanele avaient pratiquement atteint la porte, mais ça n'allait pas tout seul. Piers avait à nouveau perdu connaissance et Kwanele peinait à le soutenir d'un bras tout en tirant sa valise de l'autre. Il appela à l'aide, mais les autres, pressés qu'ils étaient de s'éloigner de cet enfer, avaient pris leurs jambes à leur cou et possédaient déjà une confortable avance.

— Ils nous ont oubliés, cria Kwanele d'une voix plaintive.

— Tais-toi et marche, grogna Ed. On va quand même pas le laisser là.

Un bruit retentit derrière eux. Greg s'était relevé. Il regardait autour de lui d'un air ahuri, essayant de comprendre où ils étaient tous passés.

Il avisa les garçons.

— Ce coup-ci, moi, je me casse, dit Kwanele en laissant tomber Piers.

Ed lui cria de s'arrêter. En vain. Kwanele fila jusqu'à la porte et, sans se retourner, courut rejoindre les autres, abandonnant Ed seul avec le blessé.

— Piers… Aide-moi… Je t'en prie… Fais quelque chose…

Piers n'en pouvait plus.

Lentement, Greg avançait vers eux. Il louchait, ce qui lui donnait l'air plus azimuté que jamais. De son visage ne restait qu'un masque couvert de sang. Du liquide gargouillait dans sa gorge. Il avait le souffle rauque et court.

Au prix d'un effort surhumain, Ed réussit à traîner Piers jusqu'à la porte. Mais, là, celui-ci s'immobilisa et il devint impossible de lui faire faire un pas de plus. Ed tirait de toutes ses forces, tirait encore… rien n'y fit. Dans son affolement, il ne s'était pas rendu compte que la veste de Piers avait accroché un accoudoir.

— Allez, Piers ! Réveille-toi !

Greg était de plus en plus proche, montrant des dents rouges de sang. Bientôt, il tendit sa main valide vers Ed en esquissant ce qui sembla être un sourire.

Ed jeta un œil dehors. Trois gros crevards approchaient de la porte. Dans quelques secondes, il ne pourrait plus sortir. Aucun signe de ses amis.

— Piers ! cria-t-il en secouant vainement le corps sans vie.

Au désespoir, il se mit à pleurer. Greg était si proche maintenant qu'il pouvait le sentir.

— Pardon, murmura-t-il à l'instant de lâcher prise, se consolant en se disant qu'inconscient Piers n'aurait aucune idée de ce qui lui arrivait.

Il sauta du car, poussa les crevards hors de son chemin et détala à toutes jambes. Derrière lui, il entendit Greg et les autres se disputer bruyamment le corps de Piers.

Ed continuait de courir, cherchant du regard le reste de la troupe. Soudain, il y eut un boum. Il bifurqua aussitôt vers l'endroit d'où venait le bruit. Les autres étaient un peu plus loin, au bout de la rue, en train d'escalader une grille pendant qu'à leurs pieds Jack et Bam combattaient un petit groupe de crevards. Bam venait d'en abattre un.

— Hé ! Attendez-moi !

Soit ils ne l'entendaient pas, soit ils étaient trop occupés pour lui signifier qu'ils l'avaient vu.

Ed accéléra l'allure pour les rattraper, se sentant horriblement coupable d'avoir abandonné Piers. Bam et Jack se battaient bec et ongles pour repousser les crevards, environ cinq ou six, qui donnaient des coups de griffes en claquant des dents. Le combat était beaucoup trop rapproché pour que Bam puisse faire usage de son arme, qu'il maniait comme un gourdin.

Avec un cri de guerre, Ed fonça dans le tas et ouvrit une brèche. Deux crevards s'effondrèrent sous l'impact. Bam y vit sa chance et en abattit un autre.

— On passe la grille, cria Jack. Ils pourront pas suivre.

Ed bondit par-dessus l'obstacle, atterrit dans un petit jardin et se retrouva nez à nez avec les deux canons d'une batterie de marine, couleur vert-de-gris et qui mesuraient au moins six mètres de long. Ainsi posés devant l'entrée, ils donnaient un drôle d'air de navire échoué au bâtiment en arrière-plan, un édifice solennel, d'inspiration classique, à la façade soutenue par un péristyle à six piliers et surmonté d'une étroite coupole verte qui s'élançait vers le ciel.

Ed eut un choc en réalisant qu'il était déjà venu ici, avec sa classe de primaire. Le musée impérial de la Guerre.

Jack et Bam franchirent la clôture eux aussi. Après avoir rechargé son fusil, Bam tira une dernière cartouche à travers la grille ; non que ce fût une nécessité puisque la clôture constituait pour les crevards un obstacle infranchissable.

Les poumons en feu, le visage fouetté par la pluie, les pieds claquant sur le pavé mouillé, les trois garçons enfilèrent l'allée à toutes jambes, tandis que les autres les attendaient au pied des canons, devant l'entrée. Jack et Ed couraient côte à côte, Bam légèrement derrière.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Piers ? demanda Jack d'une voix haletante.

— Vous z'avez pas attendu, répondit Ed.

— Tu l'as laissé ?

— Kwanele m'a lâché. Je pouvais pas y arriver tout seul. Vous auriez pu attendre.

— On aidait les autres.

— T'aurais dû m'attendre, insista Ed.

Une fois devant la porte, il s'arrêta et reprit haleine, plié en deux, les mains sur les cuisses. Les autres tambourinaient déjà au battant. Sur le perron, Kwanele regardait ses pieds d'un air honteux, sa précieuse valise collée à ses mollets.

— Merci pour ton aide, dit Ed en le fusillant du regard.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ? se défendit Kwanele. Quand bien même on l'aurait sorti du car ? On serait pas allés bien loin avec lui.

— C'est pas la question.

— Ce qui compte, c'est qu'on soit vivants tous les deux.

— Malheureusement, on ne peut pas en dire autant de Piers.

Soudain, Bam remarqua l'absence de son ami.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Piers ? demanda-t-il d'un ton accusateur.

— On a dû le laisser. On n'arrivait pas à le bouger.

Avant que Bam ait eu le temps de répondre, une clameur s'éleva dans les rangs. Quelqu'un à l'intérieur avait ouvert les portes. Les gamins se pressèrent bruyamment dans l'ouverture.

Préférant éviter de se retrouver face à face avec Bam et Jack, Ed attendit un moment dehors, feignant de reprendre son souffle et ses esprits. Puis, il s'avança lentement jusqu'à la grande porte que deux gamins en vieil uniforme de l'armée tenaient ouverte.

À l'intérieur, il traversa un petit sas, monta quelques marches et déboucha dans un immense atrium. Des avions étaient suspendus dans les airs. Parmi eux, Ed reconnut un Spitfire. Au sol, s'étalait un improbable éventail de chars, de véhicules et de pièces d'artillerie plus ou moins lourdes.

Les gamins du car n'en revenaient pas. Bouche bée, ils erraient d'un modèle à un autre, ne sachant plus où donner de la tête. Massés sur le côté, un petit groupe de garçons les observaient d'un air sombre. À l'image des deux qui leur avaient ouvert, tous portaient des uniformes militaires – de toute évidence, « empruntés » à la collection du musée –, et ils étaient armés jusqu'aux dents.

— Qui c'est ? demanda une voix derrière un tank.

— J'sais pas, des mômes, répondit un des garçons en uniforme.

Brooke contourna le tank, le reste de la troupe sur ses talons.

Trois garçons étaient assis en tailleur, emmitouflés dans des couvertures et des duvets. Pour un peu, on aurait dit trois vieux péquenauds rassemblés autour d'un feu de camp. À ceci près qu'en lieu et place du verre de gnôle auquel on aurait pu s'attendre, ils tenaient des règles, des dés et des calepins et qu'autour d'eux se déployaient des centaines de soldats de plomb, ainsi qu'un assortiment de bric et de broc censé représenter le paysage : arbres, constructions, voies de communication… Apparemment, ils étaient au beau milieu d'une partie d'un jeu de rôle particulièrement élaboré.

Il y avait un petit gros coiffé d'un casque à pointe à côté duquel se tenait un garçon noir dont le visage disparaissait derrière des lunettes tenues par un sparadrap au niveau du nez. Déformés par la courbure du plastique, ses yeux paraissaient démesurément grands, ronds et perçants, ce qui, conjugué à son immobilité et au sérieux de son expression, lui conférait quelque chose de dérangeant. Le troisième n'aurait pas pu être plus différent : pâle, maigre et aussi remuant qu'une casserole d'eau sur le feu. Il se gratta l'aisselle, se pinça les narines et, avec un sourire malin, déclara :

— Mmh, de la chair fraîche. Miam miam ! On va se régaler !

— Ah ah, très drôle ! répondit Brooke avec le sarcasme dont elle était coutumière.

— De rien, poursuivit le maigrichon. Faire de l'esprit, c'est ma seconde nature.

— Si c'est ça, je veux surtout pas connaître la première…

Se levant d'un bond, le maigrichon offrit à Brooke sa main ouverte, qu'elle regarda avec dédain sans esquisser le moindre geste.

— Je m'appelle BouleChien, dit-il, mais « chéri » me va très bien aussi.

Pour toute réponse, Brooke secoua la tête d'un air consterné et tourna les talons.

— Gaffe où tu mets les pieds ! l'apostropha le petit Noir à lunettes.

— C'est vrai qu'y faudrait pas déranger vos joujoux, railla Brooke.

— Je ne te le fais pas dire, riposta le garçon d'un ton glacial, ce qui, combiné à son regard dur et perçant, sonnait d'autant plus comme une menace.

Au point que Brooke marqua un temps d'hésitation. Il émanait de ce type quelque chose qui lui commandait de rester prudente. Une sorte d'aplomb, de charisme, qui, de toute évidence, ne souffrait pas la contestation.

— Un conseil, intervint BouleChien, écoute ce que dit le chef. Crois-moi, fait pas bon être dans le collimateur de Jordan Hordern.

— C'est ton nom ? demanda Brooke. Jordan Hordern ?

— Ouais, répondit le petit Noir. Et après ?

— Rien. C'est un chouette nom. Ça rime.

— Je sais.

— Mais… je manque à tous mes devoirs, les interrompit BouleChien en prenant soudain un faux accent mondain. Vous restez pour le thé, n'est-ce pas ?

— Non, ils ont à faire ailleurs, coupa Jordan Hordern en retournant à son jeu.

— Ça, ça reste à voir, dit Brooke.

— Oh, mais, au contraire, c'est tout vu, dit BouleChien. Si le chef dit que vous partez, alors vous partez. Genre, bye bye, ravi de vous avoir connus.

— Une minute, dit Jack en jouant des coudes pour s'approcher. C'est pas chez vous ici. Rien ne vous autorise à nous mettre dehors.

— Vraiment ?

— Même pas en rêve, ajouta Brooke. Pour ta gouverne, on vient juste d'échapper à une bande de crevards et, avant ça, on est restés coincés pendant des jours dans un car avec un daron qui a fini par péter un câble et qui voulait tous nous buter. Alors c'est pas une bande de tordus…

— Qu'est-ce que vous faisiez avec un adulte dans un car ? la coupa Jordan Hordern.

— À ton avis, benêt ? C'est lui qui conduisait, pardi !

— Vous savez pas qu'y sont tous mabouls ?

— Çui-là avait l'air normal, au début. Il nous a sauvées, mes copines et moi. Jamais on n'aurait cru qu'il se mettrait à dérailler.

— Et vous lui avez fait confiance ? Décidément, vous êtes encore plus stupides que vous en avez l'air.

— Tu t'es vu, Dugland ?

Jordan Hordern la regarda un instant d'un air perplexe avant de hausser les épaules.

— D'façon, vous dégagez.

— Y a un truc que je comprends pas, intervint Ed. Pourquoi nous avoir fait entrer si c'est pour nous jeter dehors ensuite ?

— Bonne question, répondit Jordan Hordern en pivotant vers les deux gars qui avaient ouvert les portes. Pourquoi vous les avez fait entrer ? Vous connaissez la règle, non ?

Les gardes baissèrent les yeux d'un air penaud.

— Ils nous ont ouvert parce qu'ils voulaient nous aider ! dit Ed avec colère. Parce qu'on est des enfants. Exactement comme vous. Des êtres humains. À supposer que vous en soyez.

Jordan Hordern le regarda sans ciller.

— Vous allez quand même pas nous mettre dehors ? s'exclama Brooke. On ne tiendrait pas cinq minutes. On serait foutus.

— Pas notre problème.

— Parlons-en, dit Jack. Il est où, votre problème, au juste ?

— En fait, il est simple, répondit Jordan Hordern. Et y a rien de personnel là-dedans. Mais il se trouve qu'ici on a juste assez d'eau et de nourriture pour tenir à dix. On est en sécurité, c'est chauffé et l'on a de quoi se défendre. Par contre, à plus de dix, tout devient un problème. Ça vous va comme explication ?

— À combien t'estimes vos réserves ? demanda Jack.

— Si on fait gaffe, de quoi passer l'hiver. Avec un peu de chance, d'ici là, tous les adultes seront morts et on pourra sortir se réapprovisionner.

— Simple question de bon sens, acquiesça BouleChien. Chacun pour soi et Dieu pour tous. C'est comme ça que ça marche maintenant, mon frère.

— Ça vous est déjà arrivé de virer quelqu'un ? demanda Bam, contusionné de sa bagarre dans le car, la joue balafrée et une sale plaie à la main gauche, là où Greg l'avait mordu.

— Quelquefois, répondit Jordan Hordern.

— Eh ben, pas nous, dit Bam en s'asseyant au milieu des petits soldats, écrasant au passage une division allemande.

— Oh, non ! gémit BouleChien. Pour une fois que je gagnais…

— On bougera pas d'ici, ajouta Bam. Vous pouvez faire ce que vous voulez, on reste.

Jordan Hordern le regarda quelques secondes d'un air absent, puis tapa dans ses mains. Cinq de ses gars s'avancèrent, épées et matraques au poing.

— Et puis quoi encore ? pouffa Jack d'un air moqueur. Se planquer ici en refusant d'ouvrir à de malheureux égarés, c'est une chose. Les abattre, c'en est une autre. C'est ça, votre plan ? Nous tuer tous ? Je vous rappelle qu'on est vingt-cinq. À moins que vous vouliez seulement nous assommer et nous balancer par les fenêtres ?

— Une minute, intervint Brooke en relevant le menton avec défi. T'as bien dit que vous étiez dix, c'est ça ?

— Ouais.

— Que des mecs ?

— Ouais, et alors ?

— Alors, on a quelque chose pour vous, répondit Brooke en riant.

— Quoi donc ?

Brooke fit un tour sur elle-même, les bras ouverts.

— Ta-tain !

— Brooooke ! s'étrangla Aleisha, scandalisée.

— Mais non, pas ça, répondit-elle. T'as vraiment l'esprit mal tourné, ma pauvre. Je voulais juste parler de certains atouts qui peuvent se révéler utiles.

— Tu m'étonnes, ricana bêtement BouleChien.

— Même pas en rêve, le rembarra Brooke.

— T'y es déjà, poupée.

— On n'a pas besoin de filles, trancha Jordan Hordern.

— Wow, wow, wow, une petite minute, dit BouleChien en se trémoussant sur place, ce qui eut pour effet de faire tomber sa couverture et de révéler un blouson d'aviateur US, en cuir marron, avec une tête d'aigle hurlant peinte dans le dos. N'allons pas trop vite en besogne. Là, elle marque un point.

— Elle marque rien du tout. On prend personne ! Maintenant, foutez-les dehors qu'on puisse reprendre notre partie.

C'était plus que Jack ne pouvait en supporter. Bouillant de rage, il s'avança à grands pas jusqu'à Jordan.

— Tu sais quoi, mon pote ? grogna-t-il en lui fourrant un doigt vindicatif sous le nez. T'es pire que ces foutus adultes. Eux, au moins, ils ne savent pas ce qu'ils font, alors que toi, t'es juste froid et cruel. Mais, bon Dieu, t'as un cœur de pierre ou quoi ? On a des petits avec nous – huit ans, neuf ans –, à eux aussi tu veux leur trouer le bide ? Tu veux quoi ? Tous nous écharper ? Eh ben, essaie pour voir. On s'est coltiné une tonne d'emmerdes depuis deux jours et, ce qui est sûr, c'est qu'on se rendra pas sans combattre. On vous demande pas de rester pour toujours. On s'en fout de votre musée à la noix. On veut seulement un coin où dormir cette nuit, le temps de reprendre nos forces et de voir ce qu'on fait après.

— Enlève ton doigt. J'ai horreur qu'on me fasse ça.

— Ben, t'as qu'à demander à un de tes larbins de venir me le couper ! Parce que je doute que tu aies le cran de le faire toi-même. Je me trompe ?

D'un revers de main, Jordan se débarrassa de sa couverture et se leva. Il portait un élégant uniforme d'officier en drap noir, avec galons dorés et médailles. Il était plus grand que Jack et se déplaçait avec l'énergie et la précision d'un athlète. Avant que Jack ait le temps de réagir, il l'attrapa au poignet et lui vrilla le bras.

Jack grimaça. Et, de toute évidence, c'était pas du chiqué. Jordan accentua néanmoins la pression, le forçant à poser un genou à terre. Il tenta de se libérer, mais Jordan le tenait d'une main de fer. Il s'agenouilla.

— Tu peux me dire ce que tu veux, dit Jordan d'une voix calme et posée. Je m'en contrefous. De même que je me balance pas mal de ce que tu peux penser, mais ne t'avise plus jamais de me menacer, compris ?

— Compris, répondit Jack d'une voix étranglée. Maintenant, lâche-moi.

Ne l'entendant pas de cette oreille, Jordan lui tordit encore un peu plus le poignet, lui arrachant un petit cri aigu.

— Eh là ! Eh là ! intervint Ed. Pourquoi tant de haine ? Et si on essayait plutôt d'en discuter calmement.

Jordan pivota vers lui sans pour autant lâcher prise.

— Jack a raison, poursuivit Ed. Tout ce qu'il nous faut, c'est un endroit où nous poser le temps de décider ce qu'on va faire. Si ça se trouve, demain matin, on est partis. Peut-être même avant, d'accord ? Et si vous ne voulez pas nous donner à manger, libre à vous. Notre but n'est pas de vous prendre votre planque, loin de là. On est arrivés là par hasard. Tout ce qu'on voulait, c'était échapper aux affreux qui étaient dehors.

Les genoux écrasés sur le carrelage, le visage tordu par la douleur, Jack poussa un grognement plaintif.

— On peut discuter, au moins, non ? plaida Ed.

Jordan lâcha Jack qui, après une roulade, s'adossa à un char et se massa le poignet.

— Je vais y réfléchir, répondit Jordan. On finit notre partie, et on en discute. Je vous autorise à prendre de l'eau, mais pas à manger. Trouvez-vous un coin où vous mettre. Ensuite, on causera. Mais pas avec toute la bande. Qui commande, chez vous ?

— Personne, répondit Ed.

— Dans ce cas, c'est toi que je nomme, répondit Jordan en entreprenant de relever les soldats renversés lors de la dispute.

30

— Vous commencez à me courir avec ça, dit Ed en tapant du poing sur la table. Que chacun dise ce qu'il a sur le cœur, une bonne fois pour toutes. Ensuite, vous me lâchez, d'accord ? Et ça vaut pour tout le monde !

Au cas où ces mots n'auraient pas suffi, il balaya le groupe du regard, ses yeux lançant des éclairs.

Ils étaient tous rassemblés dans la cafétéria donnant sur l'atrium. L'endroit avait été mis à sac, mais aucun des nouveaux occupants du musée n'avait pris la peine de nettoyer. Il y avait des ordures partout.

Encore tout tremblants de la peur qu'ils avaient eue dans le car, Justin le bolos, Arthur, Wiki, Zohra et la Grenouille étaient assis à la même table. Le front barré d'une horrible croûte noir et rouge, là où Greg l'avait entaillé avec sa chevalière, Mad Matt était au côté d'Archie Bishop et des autres mômes de la chapelle. Soignant leur allure dans un nuage de parfum bon marché, Brooke, Courtney et Aleisha étaient assises dans un coin. Chris Marker était seul, forcément, un livre à la main. Néanmoins, les autres le voyaient différemment après ce qu'il avait fait subir à Greg. Il avait acquis une certaine aura. Jack, Ed et Frédérique se trouvaient autour d'une autre table, avec Bam, le dernier rescapé de la bande du rugby. À l'évidence, la disparition de Piers l'avait secoué car personne ne l'avait jamais vu dans cet

état-là : déprimé, sombre et triste. Kwanele était assis à l'écart, le dos droit, la moue boudeuse.

Tout le temps qu'ils avaient été là, Bam n'avait cessé de les houspiller, Ed et lui, leur reprochant d'avoir abandonné Piers. À un moment, Ed en avait eu assez.

— T'as déjà essayé de porter quelqu'un d'inconscient ? demanda-t-il. Eh ben, crois-moi, c'est pas de la tarte. Un corps, c'est lourd. Et celui de Piers encore plus. Greg nous menaçait. Piers s'est pris dans kekchose. Si j'étais resté une minute de plus, je me serais fait avoir à coup sûr. Soit par Greg, soit par les crevards qui étaient dehors. Et tout ça pourquoi ? Parce que tout le monde a déguerpi et que je me suis retrouvé tout seul… ce qui fait toujours plaisir…

Évidemment, Kwanele le prit pour lui.

— Piers était gravement blessé, protesta-t-il. Quoi qu'il arrive, il n'aurait probablement pas survécu. Pas sans l'intervention d'un vrai médecin.

— Alors c'est ça ? s'exclama Bam. Comme dit l'autre guignol là-bas, c'est chacun pour sa pomme ? Et si t'es blessé, tant pis pour toi…

— Attends ! hurla Ed. Kwanele est pas seul en cause. Vous avez tous foutu le camp.

— Au cas où tu l'aurais pas remarqué, on était un peu occupés avec les crevards. Tout ce que je voulais, c'était protéger le groupe.

— C'est bien ce que je dis, répondit Ed. On a tous de bonnes excuses.

Suivit un long silence, que Bam finit par rompre.

— Tu as raison. On est tous fautifs. Tout s'est passé si vite.

— La lutte pour la survie, dit Ed, y a plus que ça qui compte maintenant. Il faut prendre les choses comme elles viennent, au jour le jour. Cet endroit est bien protégé, entouré de terrains découverts, et, qui plus est, rempli d'armes. L'emplacement rêvé pour installer un camp de base. Malheureusement, c'est déjà pris et, de toute évidence, on n'est pas les bienvenus.

— D'façon, j'veux pas rester là, dit Jack. Je veux rentrer à la maison.

— Dans ce cas, pourquoi t'as fait tout ce foin avec ce con de Jordan Hordern ?

— Y m'a trop chauffé. J'aime pas qu'on me parle sur ce ton.

— Moi non plus, j'veux pas rester, dit Matt. J'veux aller à Saint-Paul. Il a été ordonné que…

— Lâche-nous un peu avec ça, l'interrompit Ed. Ras le bol de ta religion imaginaire.

— Elle est pas imaginaire.

— Bien sûr que si. Rien n'a été « ordonné ». Tout ça, c'est dans ta tête.

— Ah ouais ? Et ça, alors ? répondit Matt avec colère en se tapotant le front.

— Quoi ça ?

— Le stigmate de l'Agneau.

— C'est rien qu'une croûte, Matt.

— Et moi je te dis que c'est le stigmate de l'Agneau.

Ed éclata d'un rire volontairement blessant.

— De toute façon, on s'en fiche que tu nous croies ou pas, dit Archie Bishop. Avec ou sans vous, on va à Saint-Paul. Un point c'est tout.

— Un point c'est tout ? railla Ed avec dédain. Mais, mes pauvres enfants, tout seuls, vous serez morts avant d'avoir passé le coin de la rue.

— L'Agneau nous protégera.

Des grognements moqueurs fusèrent des autres tables, bientôt accompagnés d'une pluie d'objets : gobelets en carton, boules de papier, paquets de cigarettes vides…

Matt tenta de n'en faire aucun cas. Il était au-dessus de ça. Mais tout le monde voyait bien que ça l'énervait.

— Bon, les autres, qu'est-ce que vous voulez faire ? demanda Ed quand les choses se furent un peu calmées.

— Tout ce qu'on veut, c'est rester avec toi, répondit Wiki. On va là où tu iras. Ensemble, on sera plus forts. Comme les poissons qui se déplacent en bancs. Certes, ensemble, ils forment des cibles plus visibles, mais, sur le plan individuel, c'est plus sûr, car les chances d'être cueilli par un prédateur sont bien moindres que pour un individu isolé.

— Merci pour ces explications, Maître, dit Jack en priant pour que cette pique suffise à refroidir ses ardeurs encyclopédiques.

— On pourrait trouver un autre immeuble où se réfugier, dit Arthur. Y a plein d'endroits par ici. Je suis déjà venu, avec mon père. Je me souviens, on avait dû se garer à perpète et faire le reste du chemin à pied. Y a plein de baraques délirantes, j'suis sûr que si on cherchait un peu, on trouverait un truc super. Pas la peine de flipper sur ce musée pourri. En plus, je l'aime pas, l'autre, là. Jordan Hordern. Ni aucun de ceux qui sont avec lui. Par contre, leur jeu, il avait l'air mortel. Les soldats, c'est cool. Chez moi, j'en

avais des centaines. Et pis, maintenant, on a un fusil. Et peut-être qu'y nous laisseront en prendre d'autres dans les stocks du musée. On pourrait monter un commando, une brigade de choc. Vous êtes de bons combattants et…

— C'est pas le cas de tout le monde, dit Bam d'un air sombre en se tournant vers Kwanele.

— J'ai jamais prétendu être un guerrier, se défendit ce dernier.

— J'croyais qu'on arrêtait de parler de ça, soupira Ed d'un ton las.

— Désolé, dit Bam en baissant la tête.

Soudain, Frédérique laissa échapper un sanglot avant de s'effondrer tête la première sur la table, en larmes. Ensemble, Ed et Jack posèrent une main sur son épaule pour la réconforter. Elle se tirait les cheveux, telle une hystérique.

— C'est quoi son problème à celle-là ? demanda Brooke avec sa morgue habituelle.

Aleisha lui balança un coup de coude.

— Oh, ça va, se cabra Brooke. Je demande juste où est le problème.

— Tu crois quoi ? répondit Ed. Si on jouait pas les fiers-à-bras, on serait tous sur la table en train de chialer comme des bébés. Parce que, au fond, c'est tout ce qu'on est. Des bébés. On n'est pas de taille à supporter ça.

— J'pleure pas, moi, répondit Brooke d'un ton bravache. Je tiens bon.

— Bravo à toi, dit Jack en applaudissant d'un air moqueur. T'es la meilleure.

— C'est stupide, dit Frédérique. À quoi bon toutes ces discussions ? À quoi bon se disputer, puisqu'on va tous mourir ? (Elle leva la tête. Son visage était marbré de traces rouges, ses joues mouillées de larmes.) Chercher un endroit sûr ? Pff… Pour quoi faire ? D'façon, on est fichus. Un moment, j'ai cru qu'il y avait encore un espoir. Greg n'était pas malade. Je pensais que, s'il y avait un adulte au moins qui n'était pas atteint, ça nous laissait une chance. Mais vous avez vu comme moi ce qui s'est passé. C'est sans espoir…

Elle pleurait tellement qu'elle en étouffait. Elle retomba sur la table, secouée de violents sanglots. Elle toussait, s'étranglait, postillonnait.

— Sacrée marrante, hein ? ironisa Brooke – ce qui lui valut un nouveau coup de coude de sa voisine.

La grande porte vitrée s'ouvrit et BouleChien s'avança dans la cafétéria.

— Bon, écoutez, dit-il en tapant dans ses mains. Jordan Hordern a pris une décision. Toi, c'est quoi ton nom déjà ?

— Ed.
— Bien, mon p’tit Ed, le général t’attend pour discuter. Les autres, relax.

31

Ed et Jordan Hordern étaient assis côte à côte à l'avant d'une jeep de la Seconde Guerre mondiale, tournée vers l'atrium. Il faisait froid et la faible lueur hivernale qui filtrait de l'immense dôme de verre peinait à lutter contre l'obscurité caverneuse qui s'était emparée de la grande salle. Jordan Hordern avait offert à son hôte une couverture à longs poils dans laquelle celui-ci s'était aussitôt emmitouflé.

— Surtout, ne te sens pas particulièrement visé par tout ceci, dit Jordan, le regard perdu au loin.

— Du tout, répondit Ed. Chacun ses intérêts.

— Heureux de te l'entendre dire. D'ailleurs, je n'ai aucune animosité particulière envers vous, mais il m'incombe de veiller sur mes troupes.

— Ça peut se comprendre. Donc, vous nous fichez dehors.

— Pas obligatoirement. Comme j'ai dit, il n'y a pas assez de vivres ici pour nourrir qui que ce soit d'autre. Mais ce n'est pas forcément la fin de tout. Je vous laisserai prendre toutes les armes que vous voulez. D'façon, avec tout ce qu'y a ici, on n'arriverait jamais à les utiliser toutes. Et je vous offre l'hospitalité…

— Merci.

— J'ai pas terminé.

— Oh, pardon.

— Donc, si je peux finir, je vous offre l'hospitalité pour la nuit. Sans condition. Dans les reconstitutions.

— Plaît-il ?

— Des maisons des années 1940, reconstituées dans le détail, pour les besoins d'une expo sur la vie en temps de guerre. Y a tout dedans. Des lits, des tables, des chaises… Ça devrait plaire aux petits. Leur permettre de se sentir un peu… comme à la maison.

— Merci.

— Au-delà de cette nuit, je vous accorde de rester le temps qu'il vous plaira. À condition que vous assuriez votre subsistance.

— C'est-à-dire ?

— Comme je le dis. Pour l'eau, tout va bien. On a largement de quoi avec ce qu'y a dans les réservoirs, par contre, si vous voulez manger, à charge pour vous de trouver votre pitance à l'extérieur.

— Ça paraît équitable, dit Ed. Je vais voir ce que les autres en pensent. Vous nous donnez au moins un petit quelque chose pour assurer la soudure ?

— Non. Les termes sont ceux que je viens d'énoncer. À prendre ou à laisser. J'ai de bons gars ici. Oui, de sacrés bons gars. Si on fait équipe ensemble, on sera forts. Mais, pour ça, faudra vous bouger.

Ed remâcha un instant la proposition en essayant d'évaluer ce qu'elle impliquait concrètement. Finalement, il demanda :

— Tu penses qu'y a des trucs dans le coin ?

— Pas moins qu'ailleurs, j'imagine. À condition, bien sûr, de faire une croix sur tout ce qui est frais : fruits et légumes, pain, œufs, lait… Mais en dehors de ça…

— Vous, vous avez du frais ?

— Du tout. Des boîtes et des trucs déshydratés. Pas vraiment « diet », mais ça nous tient en vie.

— Où vous l'avez eu ?

— On n'était pas les seuls à avoir eu l'idée de se planquer ici. Il y avait du monde quand on a débarqué. Des types… vraiment méchants. Mais super équipés. J'sais pas s'ils avaient pillé un supermarché ou quoi, toujours est-il qu'ils avaient emporté de quoi tenir un siège. Manque de pot pour eux, ils ont vite découvert que le véritable ennemi était déjà en train de les bouffer de l'intérieur…

Jordan marqua une pause et regarda le volant d'un air pensif.

— Que leur est-il arrivé ?

— Ils se sont entre-tués. Ceux chez qui le mal a été plus lent à se développer ont défoncé ceux qui étaient déjà atteints. Quand on s'est pointés, ils étaient plus que cinq. On a fini par s'en débarrasser, mais ça a pas été sans mal. On a perdu beaucoup de monde sur le coup, ce qui, de notre point de vue, nous confère un droit sur ce qui se trouve ici.

— Donc, au départ, vous étiez plus nombreux.

— Vingt-deux exactement. Cinq sont morts durant l'assaut. Un autre avait une blessure qui s'est infectée. Deux autres sont tombés malades plus tard – il s'est avéré qu'ils étaient plus âgés qu'on ne le pensait – ils ont carrément bourgeonné du jour au lendemain. On les a virés vite fait. Enfin, quatre sont partis tenter leur chance ailleurs.

— Vous étiez quoi, de la même école ?

— Un mélange. De la famille, des amis, des gars de l'école. Ça a été très spontané. On a erré ensemble à droite à gauche, et puis on a échoué ici, il y a un peu plus d'un mois de ça.

— Très bien, soupira Ed en s'extrayant lentement de la jeep – il avait mal partout d'avoir été tendu aussi longtemps. Je comprends pourquoi tu veilles si jalousement sur ce que tu as. Je vais parler aux autres. Cela dit, t'es sûr que tu peux pas nous lâcher quelques trucs à manger ? Z'ont tous faim là-bas.

— Vous voulez manger ? Allez faire les courses.

Ed se sentit soudain plombé de fatigue. Faudrait-il donc se battre pour tout ?

— C'est juste que… J'sais pas par où commencer, dit-il en passant la main sur son visage.

— J'peux te faire une suggestion ?

— Je t'en prie.

— Qu'est-ce que vous mangiez avant d'arriver ici ?

— Les trucs qu'y avaient dans le car.

— C'est bien ce que je pensais…

Ed se tourna vers lui. Ses lunettes scintillaient dans la pénombre.

— Et donc ?

— Donc, je suggère que vous retourniez là-bas. Pour voir si y reste pas quelque chose.

— Pas bête, dit Ed en dodelinant de la tête.

— Mais, avant cela, il faut vous équiper.

32

La principale galerie d'exposition du musée se trouvait à l'étage inférieur, sous l'atrium. De son excursion avec l'école, Ed gardait le souvenir d'un endroit immense, aveugle et très peu éclairé, où se succédaient des vitrines à n'en plus finir, divisées en trois sections thématiques : une pour chaque guerre mondiale, plus une autre couvrant les conflits post-1945, entre lesquelles s'intercalaient quelques « focus » comme, par exemple, le Blitz. Sur des centaines de mètres, ce n'était que mannequins en uniforme, fusils, baïonnettes, grenades, dagues, petites pièces d'artillerie, cartes d'état-major, oriflammes, effets personnels et équipements divers et variés.

Derrière les pinceaux de leurs torches électriques, six garçons descendaient l'escalier. Jack, Ed, Bam et Jordan au premier rang ; Matt et Archie Bishop derrière. La lampe dont avait hérité Ed fonctionnait mal, se coupait sans arrêt. Étouffant un juron, il la secoua vigoureusement, puis la cogna dans sa main.

— T'as pas peur du noir, au moins ? ironisa Jordan.

— Du noir, non, dit Ed. Seulement de ce qui s'y cache.

Ce disant, l'ampoule brilla de nouveau et un visage apparut dans le halo de lumière. Ed sursauta. Les autres éclatèrent de rire.

— C'est un mannequin, dit Bam. Répète après moi, Ed : ma-neu-quin.

Mais Ed ne goûtait pas la plaisanterie. Il n'avait pas envie d'être là. Partout où portait son regard l'attendaient d'autres pantins. De jeunes hommes aux visages trop lisses, éternellement figés dans des poses évocatrices : le doigt sur la couture du pantalon, comme à la parade ou, au contraire, fusil braqué, en action. Ils avaient beau être très différents de la gent masculine qui peuplait les rues ces jours-ci, ils lui fichaient quand même les jetons.

Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il se sentait aussi imbécile qu'un jeune enfant terrorisé par les fantômes. Mais c'était plus fort que lui. Trop longtemps qu'il était épuisé, tourmenté, trop longtemps qu'il ne dormait pas, qu'il ne mangeait pas correctement. Pas étonnant qu'il soit à cran.

Et si y avait des affreux là-dessous ? Et si l'un d'eux avait réussi à s'introduire dans le bâtiment et qu'il se soit caché dans l'obscurité, prêt à bondir ? Et… ?

Intérieurement, il se reprit et évacua ces élucubrations, sans pour autant s'éloigner des autres.

— Tout ça ne vous serait d'aucune utilité, dit Jordan. Essentiellement des fusils sans munitions, qui plus est, il vous faudrait vous taper le manuel avant de pouvoir vous en servir. En revanche, par là, y a peut-être des choses qui vont vous intéresser.

Ainsi les conduisit-il dans les méandres de la Première Guerre mondiale, jusqu'à une vitrine fracturée consacrée aux tranchées.

— Je vous conseille de prendre un ou deux fusils, dit-il. Y a pas de balles pour aller avec, mais ils ont des sangles, ce qui permet de les porter à l'épaule, et des baïonnettes au bout. Ça fait des lances tout à fait correctes. Je vous recommande les Lee-Enfield. C'est du costaud. *Made in* chez nous.

Ed tendit le bras et attrapa un des fusils exposés, auquel il adjoignit une baïonnette.

— Le plus gros des armes se trouve à l'armurerie, au sous-sol, expliqua Jordan. Munitions comprises. Mais, là, c'est chasse gardée pour mes gars. J'espère que vous comprenez.

— Te fatigue pas, rétorqua Jack d'un ton las. Le message est passé. Le meilleur, c'est pour votre pomme.

Jack ne lui avait pas totalement pardonné ce qu'il lui avait fait. Mais il fallait bien avouer que ces armes tombaient à pic.

— Ça, c'est bon aussi, dit Jordan en pivotant pour éclairer une vitrine dans son dos contenant une sélection d'armes de corps à corps : matraques,

couteaux, coups-de-poing américains, simples ou avec lames…

Ed et Bam firent leurs emplettes, ce dernier jetant son dévolu sur un joli gourdin à la pointe hérissée de clous à chevron et de morceaux d'acier. Ça faisait mal rien qu'à le voir. Sourire aux lèvres, Bam esquissa quelques mouvements dans le vide avant de finalement se tourner vers un mannequin et de lui ratatiner la tronche d'un coup d'un seul.

— Ça devrait le faire, dit-il. Très chouette !

Pressés devant une vitrine, Matt et Archie étaient en pleine discussion.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Une sainte grenade à main ?

— Une quoi ?

Matt et Archie avaient l'air paumés.

— Laisse. C'est dans Monty Python. *Sacré Graal*.

— Monty quoi ?

— Me dis pas que vous avez jamais entendu parler des Monty Python ? dit Bam, tombant des nues. La célèbre équipe d'humoristes… Y faisaient des films et tout.

— Non.

— Ben… J'imagine que ça va être dur de boucher les trous maintenant. En tout cas, y z'étaient super drôles.

— Cool.

— Blague à part, vous faites quoi, là ?

— On cherche une bannière, répondit Archie le plus sérieusement du monde. Ça revient souvent dans les Écritures.

— On sera les croisés de l'Agneau, enchaîna Matt. Une armée en marche sous un seul et même étendard. Les versets indiquent une guerre nouvelle. Nous sommes la soldatesque de l'Agneau.

— Mmh mmh, bougonna Bam, qui n'écoutait pas vraiment tant la croûte sur le front de son interlocuteur l'accaparait.

Les bords en étaient visqueux et viraient au jaunâtre. Vraiment horrible à voir.

— T'es sûr que t'as bien nettoyé ? demanda-t-il en levant le menton vers la plaie.

— C'est la marque de l'Agneau. Lui me soignera.

— Ça a l'air de s'infecter. Je te conseille de faire gaffe.

Matt secoua la tête avec assurance.

— J'ai aucun souci à me faire. Car l'Agneau me porte. Ses bras m'enlacent et me soutiennent. Et il se remit en quête. Profitant de son

absence, Bam retint Archie près de lui.

— Écoute, mon pote, dit-il à mi-voix. Si vous voulez sérieusement pousser jusqu'à Saint-Paul, essayez au moins de faire les choses correctement, d'accord ? Si vous vous trimballez dehors en hurlant des cantiques et en agitant des drapeaux, vous allez attirer tous les crevards de Londres.

— Pas des drapeaux, des bannières.

— Tu m'expliques la différence ?

— Tout se passera bien, assura Archie.

— Sérieux ? demanda Bam d'un air grave. Tu crois vraiment que l'Agneau va vous protéger ?

— Ça ou autre chose, répondit Archie dans un haussement d'épaules. Que je sache, les anciens dieux n'ont pas brillé par leur efficacité. Regarde mon père. Tout vicaire qu'il était, il est tombé malade comme les autres. Rien de ce en quoi nous avions placé notre foi n'a tenu le choc. Dans ces conditions, c'est rassurant de voir Matt croire si fort. Tant que je suis avec lui, j'ai pas à me préoccuper du reste.

— Ça se tient, répondit Bam avec un sourire magnanime.

— Penses-y, Bam. À un moment ou à un autre, tu vas devoir faire un choix. Trouver un moyen d'organiser ta survie. Comme nous tous, d'ailleurs. (Il marqua une pause et embrassa du regard le musée.) C'est bien beau tout ça, mais c'est pas la vraie vie. Il te faut une ligne, sans quoi, tu deviens dingue.

— Juste.

— J'veux dire, combien de temps tu comptes rester ici ?

— Écoute, mec. Perso, j'essaie de pas m'encombrer le chou avec ce qui se passera dans plus de vingt secondes. Et, jusqu'ici, ça m'a plutôt pas mal réussi.

Jack traînait à l'écart du groupe, insatisfait. Il ne savait pas trop ce qu'il cherchait, mais, ce qui était sûr, c'est qu'il ne l'avait pas encore trouvé. Le poignard qu'il avait ne lui suffisait pas. Il voulait quelque chose qui, rien qu'à le tenir en main, lui donnerait le sentiment d'être invincible. Quelque chose qui lui insufflerait force et courage.

Il regretta qu'il n'y ait pas de balles pour les pistolets. Une arme de poing, ça aurait été parfait. Durant un instant, il caressa l'idée de persuader Jordan de le laisser accéder à l'armurerie. Réflexion faite, il y avait peu de chances que sa démarche aboutisse. Ils étaient partis du mauvais pied, tous les deux.

Jack l'avait mal jugé. Certes, le mec était dur et froid, mais au moins il était droit. Il avait agi selon ce que lui dictait sa raison, hors de tout affect, pour ne pas dire de pathos. Dans un sens, Jack le respectait. Mais chat échaudé craint l'eau froide.

Il passa nonchalamment devant les vitrines, s'émerveillant du degré d'ingéniosité dont les hommes pouvaient faire preuve pour tuer leur prochain. S'arrêtant devant une vitrine brisée, il attrapa un casque russe de la Seconde Guerre mondiale. Pile sa taille. Il le garda sur la tête.

— Allez, Jack, on y va, résonna la voix d'Ed. T'as ce qu'y te faut ?

— Presque. T'inquiète, j'arrive.

Promenant nerveusement le faisceau de sa lampe de gauche à droite, Jack rebroussa chemin vers la sortie. Il s'en voulait d'hésiter autant. C'est alors qu'un éclat bleu ciel attira son attention. Un uniforme. Il s'approcha pour y regarder de plus près. Il était dans une vitrine d'habits anciens. Des habits d'avant le kaki et autre caca d'oie marbré façon camouflage. Ils paraissaient si vieux qu'ils auraient aussi bien pu dater de Waterloo. En fait, ils étaient simplement antérieurs à 1914, à l'époque où les soldats portaient encore des uniformes éclatants et chamarrés afin de bien ressortir dans le paysage pour impressionner l'ennemi. Des pièces d'officiers. Couvertes de galons, de boutons dorés et de détails raffinés.

Et là, au milieu des frusques, un magnifique sabre d'officier de marine. L'allonge parfaite. Et apparemment d'excellente facture. Un coup avec le talon de sa dague et la vitre vola en éclats. Dans les silencieuses ténèbres de la galerie, le bruit claqua comme une détonation.

— C'était quoi, ça ? s'exclama Ed d'une voix tremblante.

— C'est rien, répondit aussitôt Jack. C'est moi. J'ai trouvé quelque chose.

Jack empoigna le sabre qui scintillait à la lueur de la torche. Il était lustré de près, le fil encore bien aiguisé. De toute évidence, les conservateurs du musée avaient bien fait leur travail. Il esquissa un sourire satisfait. D'un poids idéal, l'arme trouvait naturellement son équilibre dans sa main. Il dessina une longue courbe dans les airs.

Nickel.

— Jack ?

Pour toute réponse, il détacha la ceinture portant le fourreau du buste en plastique auquel elle était accrochée et la passa autour de sa taille. Impec.

— Tu viens ?

— J’arrive !

33

Cela avait beau correspondre à l'idée que pouvait s'en faire un enfant de cinq ans, c'était une fête quand même. Une orgie de chips, de biscuits et de Coca… Certes, un enfant de cinq ans aurait sans doute fait la grimace devant les boîtes de saucisses et de haricots froids qui s'ajoutaient au menu, mais, pour les jeunes affamés du musée, il s'agissait des mets les plus exquis de leur vie.

Partis en expédition jusqu'au car, Jack, Bam et Ed avaient raflé tout ce qu'ils avaient pu trouver avant qu'un groupe de crevards ne montrent le bout de leur nez. Ils s'étaient repliés sans faire usage de leurs armes toutes neuves. À leur retour, on les avait accueillis en héros. Le seul moment désagréable, c'était quand ils étaient tombés sur ce qu'ils avaient d'abord pris pour un pantalon sale, abandonné au milieu de la rue. En s'approchant, Ed avait vite compris qu'il y avait des jambes dedans.

Les restes de Piers.

Dans un premier temps, ils avaient envisagé de rationner le fruit de leur butin pour le faire durer plusieurs jours, mais, finalement, le principe de plaisir avait vite triomphé de celui de réalité et ils avaient décidé de tout manger tout de suite. D'autant que rien ne les empêchait d'aller chercher mieux ailleurs, dès le lendemain matin.

Les filles avaient fait l'effort de nettoyer la cafétéria qui, après leur passage, était presque redevenue accueillante. Les tables étaient propres, les détritus ramassés, des bougies brillaient un peu partout, donnant une impression de chaleur bienvenue. Même Frédérique avait mis la main à la pâte. Ça l'avait aidée à penser à autre chose, à ne pas rester prostrée sur sa chaise, le regard perdu. Ainsi s'était-elle jointe spontanément aux filles et, dans la discussion, avait retrouvé son entrain. Tant et si bien qu'attablée avec Jack, Bam, Ed et Brooke, elle riait à gorge déployée en entendant cette dernière raconter ses mésaventures aux dix ans de Courtney, où elle avait mangé beaucoup trop de chocolat.

— J'ai gerbé, mon pote, comme t'as jamais vu, pérora-t-elle. Comme un extincteur. Fouich ! Y en avait partout. Sur le gâteau, sur Courtney, sur sa mère… Les cadeaux, je te dis pas… Oh, Fred, remets-toi !

De fait, on ne l'arrêtait plus. Elle était prise d'un fou rire incontrôlable, légèrement hystérique, et, pour tout dire, un brin inquiétant. L'image de l'extincteur l'avait prise par surprise, au moment où elle prenait une gorgée d'eau. Elle s'étranglait, toussait, crachait de la flotte partout, riait de son ridicule, de voir les autres rire en la regardant…

Il n'avait pas échappé à Ed que Brooke avait momentanément délaissé ses deux copines, qui, assises à une table voisine, jouaient délibérément les assistantes maternelles avec les petits.

Brooke avait insisté pour s'asseoir juste à côté de lui. Depuis, elle lui destinait l'essentiel de sa conversation, lui touchait régulièrement le bras, croisait sans cesse son regard. Ed aurait eu tendance à trouver cela flatteur, mais, pour être totalement honnête, Brooke l'effrayait un peu. Elle était si exubérante, si sûre d'elle et, surtout, si impitoyable avec les autres qu'elle en devenait intimidante. Typiquement le genre de fille qui instrumentalise l'amitié comme une arme, donnant et reprenant pour récompenser ou punir.

Pour le moment, il n'était pas mécontent de l'avoir de son côté. Jordan Hordern l'ayant, de fait, adoubé en tant que chef, peut-être voulait-elle s'assurer une place en haut du panier.

De son côté, Jack faisait tout ce qu'il pouvait pour soutenir Frédérique et l'empêcher de retomber dans ses idées noires. Mais la bataille semblait perdue d'avance. Son fou rire calmé, plus Brooke évoquait le passé, plus elle se renfrognait. Bientôt, son regard retrouva sa sombre mélancolie. Le quart d'heure d'euphorie était définitivement clos.

— Hé, dit Jack en la voyant de nouveau pleurer. Tout va bien aller.

— Non, tout ne va pas bien aller. Demain, il n'y aura plus rien à manger. Et, toi, tu partiras. Je serai à nouveau seule, abandonnée…

— Qui a dit que j'allais vous abandonner ? répondit Jack en cherchant du regard le soutien d'Ed. Je ne vais pas partir comme ça, OK ? Demain matin, on sortira chercher des vivres et, ensuite, quand je serai bien sûr que tout va bien pour vous, je rentrerai à la maison. Pas avant.

— D'accord, acquiesça mollement Frédérique.

— Il n'y a plus aucune raison d'avoir peur. Greg a disparu, on a de vraies armes, les crevards n'ont aucune chance !

Jack regretta aussitôt de s'être laissé emporter. À peine avait-il prononcé le mot « crevard » que Frédérique avait poussé un long gémissement et que les vannes s'étaient rouvertes. Pleurant à chaudes larmes, elle toussa de nouveau. Jack lui donna une claque dans le dos.

— Parle pas de ceux-là, gémit-elle.

— Désolé. J'voulais pas t'affoler.

— Greg est l'un d'eux, maintenant ?

— Oui. Enfin… j'imagine. Ou alors il est mort. Bon débarras. Quelle ordure, ce mec-là !

— Mais… il a dit qu'il serait pas malade.

— Ben voyons… Et qu'il savait voler, il l'a pas dit ? Cet abruti a cru qu'il allait passer entre les gouttes, tromper la nature, mais il s'est foutu le doigt dans l'œil bien comme il faut. En gros, si t'as plus de quatorze ans, oublie.

Avant que Frédérique ait eu l'occasion d'en dire davantage, Justin le bolos se présenta à leur table. L'air embarrassé, il alla se caler derrière la chaise de Jack.

— Je peux te parler ? dit-il en se penchant à son oreille.

— Bien sûr, Justin. Qu'y a-t-il ?

— Est-ce que vous avez pris la glacière qu'y avait dans le car ?

— La glacière ? Ouais, pourquoi, tu veux kekchose ?

— Non, non ! Mais… vous avez mangé ce qu'y avait dedans ?

— Non, on n'y a pas touché, répondit Jack en secouant la tête. On pensait se le garder pour le petit déj. Comme une gâterie. Y a du bon là-dedans.

— Juste… Mangez pas la viande fumée.

— Pourquoi ça ?

Justin se balança maladroitement d'un pied sur l'autre.

— Ben… on a causé de ce qu'on s'était dit avec Liam… avant qu'il… Enfin, tu vois… À propos de la viande.

— Quoi à propos de la viande ?

Pour toute réponse, Justin parcourut la tablée du regard, ne sachant comment formuler la chose et, même, s'il devait le faire.

— Euh… Dis, on pourrait se parler… Disons… en privé ?

— Si tu veux, répondit Jack en se levant.

Ils se retirèrent jusqu'à la vitrine réfrigérée, d'où personne ne pourrait entendre ce qu'ils disaient.

— Pourquoi tout ce mystère, Just ?

— Ben, j'voulais pas foutre ma merde, tu vois… Risquer de choquer les âmes sensibles. J'ai l'impression que la petite Française est déjà bien flippée, donc…

Jack éclata de rire.

— Au fond, t'es pas totalement bolos, hein, Justin ?

La remarque le laissa perplexe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que jamais un bolos ne se soucierait de paraître blessant.

— Si tu le dis, répondit Justin en rougissant.

Devant sa mine gênée, Jack se marra de plus belle.

— Bon, maintenant, accouche, monsieur le délicat. C'est quoi le problème avec la viande ?

— On pense que c'est de la chair humaine.

— Pardon ?

— On pense que Greg a débité un gamin, là-bas, dans la ferme du Kent dont il arrêtait pas de nous soûler. On pense que c'est ça qu'il mangeait.

— Seigneur ! s'exclama Jack, horrifié. Donc, il était déjà malade ?

— Dans un sens oui, ou peut-être qu'il essayait simplement de survivre. Il a dit que le bétail était atteint, alors il a… Enfin, tu comprends…

Jack poussa un profond soupir en se frottant les yeux d'un air hébété, partagé entre l'envie d'exploser de rire et celle de vomir ses tripes sur le carrelage.

— Merci de m'avoir mis au courant, dit-il finalement. Je vais tout jeter. Grâce à Dieu, personne y a touché. On va s'en tenir aux haricots – saucisses.

— À ta place, je ferais gaffe, répondit Justin. Avec toutes les cochonneries qu'ils foutent dans les saucisses en boîte, on est jamais sûr de ce qu'on mange. Si ça se trouve, ça fait des années qu'y z'y mettent de l'humain.

— Excuse-moi, Justin. Je me suis gouré. T'es vraiment qu'un bolos.

34

La reconstitution était une réplique grandeur nature d'une maison typique des années 1940, de style faussement Tudor, avec toit pointu, couverture de tuiles, Union Jack flottant sur le perron, porte d'entrée vert bouteille et consignes de lait attendant sur le seuil. Elle avait été installée dans un coin de la salle d'exposition pour montrer aux enfants à quoi ressemblait la vie à l'époque où l'aviation allemande déversait ses bombes sur Londres. Il y avait une petite cuisine, une salle à manger, un salon et deux chambres, le tout entièrement meublé comme aurait pu l'être un foyer moyen durant cette période. Aux quelques lits déjà présents, Jordan Hordern avait fait ajouter des matelas supplémentaires et des sacs de couchage, ainsi qu'un petit radiateur à pétrole pour améliorer encore le confort. Les bougies chauffe-plat qu'ils avaient déposées au fond de bocaux en verre faisaient danser une chaude lumière sur les murs. Durant un instant, tous les problèmes du monde extérieur s'évaporèrent. Les mômes étaient à la fois rassurés et excités, comme s'ils dormaient chez un copain.

Dans une des chambres, il y avait même un abri Morrison – en l'occurrence, une grande cage métallique pouvant accueillir plusieurs couchages. Pendant le Blitz, la famille royale aurait dormi dans un abri de

ce genre qui, aujourd'hui, fournissait à Dior, la chatte de Frédérique, un espace idéal où passer la nuit.

Étendu non loin sur son matelas, Ed l'entendait fouiller et gratter. Il n'arrivait pas à dormir. Pas seulement à cause du bruit de la chatte ou de celui des autres, qui allaient du long gargouillis d'estomac aux ronflements, en passant par les râles et les borborygmes inintelligibles, mais bien parce qu'il ne pouvait empêcher son esprit de remonter inlassablement le fil des événements de ces deux derniers jours.

Un goût amer lui restait dans la bouche. Il aurait pu faire plus. Oh, bien sûr, pour le moment, ils étaient en sécurité ici, mais combien d'amis avait-il laissés en route ?

— Tu dors pas ? murmura Jack, perché sur un matelas, au-dessus de l'abri Morrison.

— Non. Toi non plus ?

— Non. J'arrête pas de regarder ce poster accroché au mur : *Make Do and Mend* [1]. Économisez l'essence en vue de la bataille. Gardez vos épluchures pour les cochons. Plantez pour la victoire. Passez vos vacances chez vous. Mangez des légumes. *Keep Calm and Carry On*[2].

— Très bonne consigne, approuva Ed. Surtout maintenant.

— Donc c'est de là que ça vient *Keep Calm and Carry On* ? demanda faiblement Jack.

— Oui, j'imagine. De la guerre. Du Blitz. Des bombes qui pleuvent un peu partout.

— Y a eu un engouement pour ce slogan récemment, non ? Les gens l'avaient en poster, en tasse, en porte-clés…

— Ma mère me l'a offert en T-shirt, au dernier Noël, dit Ed avec nostalgie. J'aimerais bien l'avoir encore. À l'époque, le seul souci que j'avais, c'était le bac.

— Tiens, elle a pas choisi « Gardez vos épluchures pour les cochons » ?

— Non, sourit Ed.

— Tu crois que pendant le Blitz, les gens s'imaginaient que ça durerait toujours ? Que c'était la fin du monde ?

— Tu veux dire, comme maintenant ? répondit Ed. Certains, sans doute, mais je parie que la plupart ont effectivement essayé de rester calmes et de faire comme si.

— *Keep Calm and Carry On*.

— Exactement…

— Et pour les vacances, restez chez vous.

— Je te préfère comme ça, répondit Ed en riant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Jack en se hissant sur un coude.

— Ben… Là, c'est un peu comme au bon vieux temps. Rien que nous deux. En train de dire des conneries. J'avais déjà remarqué ça chez toi. Quand tout est calme et serein, comme maintenant, tu te détends et on peut échanger avec toi. Mais, dès qu'on est dehors, qu'il y a du danger, tu deviens agressif avec tout le monde. Comme si t'avais un double.

— Je vois, répondit Jack d'un ton accusateur. Janus, quoi. Le type faux, à qui l'on peut pas faire confiance.

— C'est pas ce que j'ai voulu dire.

— C'est à cause de ma tache de naissance que tu dis ça ? Genre, comme le méchant échappé d'un comics américain. L'énigme aux deux visages.

— J'ai jamais parlé de deux visages, Jack. Je voulais juste dire… ça. On est cool, on discute, t'es mon meilleur pote, et, d'un coup, tu changes du tout au tout et tu m'agresses. J'ai pas l'habitude…

Jack grogna et se laissa retomber sur son matelas.

— J'peux pas m'en empêcher, dit-il en fixant le plafond. T'as raison, Ed. Dès que je stresse, faut que je m'en prenne à quelqu'un. Je sais que c'est con, mais j'peux pas faire autrement. C'est comme maintenant ! Je suis vidé, tellement épuisé que j'ai l'impression que je pourrais dormir un an. Pourtant, j'arrive pas à trouver le sommeil.

— Essayons quand même, tu veux ?

— Entendu. Bonne nuit, Ed.

— Bonne nuit, Jack.

1. « Réparez et remontez. »
2. « Gardez votre calme et faites comme si de rien n'était. » (*N.d.T.*)

35

C’était le matin. La pluie avait cessé. Un puissant vent frais, venu du sud, avait chassé les nuages. Les rues scintillaient sous un soleil rasant.

Les deux énormes canons de la navale qui gardaient le bâtiment étaient entourés de massifs de fleurs. Frédérique était agenouillée dans l’herbe, à l’ombre d’un des fûts, sa cage à chat près d’elle.

Le manche d’une épaisse dague de l’armée sortait du massif de fleurs, comme un outil de jardinage planté là par un jardinier au travail. De fait, à première vue, Frédérique aurait très bien pu être en train de débarrasser de leurs mauvaises herbes les parterres à l’abandon. Sauf qu’elle se tenait parfaitement immobile, les mains jointes près du menton, presque comme si elle priait.

— Frédérique ? appela Jack en descendant les escaliers, son casque russe rebondissant sur son crâne et son épée cognant à son côté.

Balayant les alentours du regard à la recherche d’éventuels adultes, il avança entre deux énormes étuis d’obus scellés dans le sol, telles deux bittes d’amarrage surdimensionnées. Aucun mouvement nulle part. Le jardin resplendissait sous le soleil, jusqu’aux tas de détritus dressés un peu partout, qui évoquaient une sorte de floraison printanière.

Lorsqu’il arriva à sa hauteur, elle ne leva pas le nez.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'peux pas tenir Dior enfermée continuellement. C'est pas juste. Elle aura une meilleure vie si je la lâche. Je suis certaine que c'est ce que mon père aurait voulu.

— T'es sûre ?

— Elle trouvera de quoi manger. Enfin, j'espère… En tout cas, ce sera toujours mieux que ce que je pourrai lui donner. J'ai épuisé mes réserves. Le problème, c'est que cette chipie ne veut pas partir.

Jack s'agenouilla et jeta un œil dans la cage. Ratatinée dans le fond, la chatte le regardait avec de grands yeux apeurés.

— Essaie de faire vite, dit Jack en se redressant. Les crevards n'ont pas encore trouvé le moyen de passer la grille, mais s'ils nous voient tout seuls dehors, ça pourrait leur donner des idées.

— Rentre, Jack. Tout va bien.

— Non, Fred. Je te laisse pas toute seule ici. Désolé.

— Je t'en prie… renifla Frédérique en se tamponnant le nez avec un tissu.

Elle pleurait de nouveau. Jack soupira, ne sachant que dire, encore moins que faire.

— Allez, viens, on trouvera bien quelque chose pour elle, proposa-t-il finalement.

— Laisse-moi !

Elle avait dit cela si sèchement que Jack recula de plusieurs pas, la laissant seule avec l'animal.

Puis il la regarda amadouer doucement la chatte, roucouler des mots de français jusqu'à ce que Dior, nerveuse et tendue, mette prudemment un bout de patte dehors, tournant la tête en tous sens pour inspecter les environs. Frédérique referma la cage et s'accroupit dans l'herbe. Toujours aussi vigilante, la chatte s'avança lentement vers le parterre de fleurs. Frédérique toussa. Elle démarra en trombe. Deux secondes plus tard, elle avait disparu. Frédérique se releva, tête basse, les épaules secouées de soubresauts. De nouveau, elle se moucha. Jack s'approcha et passa un bras autour d'elle.

— Viens, il fait froid ici. Tu vas me dire qu'il ne fait pas beaucoup plus chaud à l'intérieur, mais je ne veux pas que tu attrapes du mal.

Frédérique se jeta dans ses bras et l'étreignit. Elle était plus forte qu'elle en avait l'air. Jack la serra aussi, sans toutefois savoir ce qu'il convenait de dire en pareille circonstance.

Sortis sur le perron, Bam et Ed regardèrent le jeune couple s'embrasser.

— Ah, l'amour naissant ! feignit de se pâmer Bam.

— Touchant, n'est-ce pas ? répondit Ed, et ils se gondolèrent tous deux bruyamment.

Finalement, Jack se détacha de Frédérique et vint les rejoindre.

— C'est ça qu'il nous faudrait pour nous occuper des crevards, dit-il en passant à côté de la batterie de marine. Des super gros canons !

— Bah, on s'en sort déjà pas si mal, répondit Ed en brandissant son fusil à baïonnette.

— Plus rien ne peut nous faire peur, ajouta Bam en glissant deux cartouches de chevrotine dans les chambres de son arme.

— Peut-être, répondit Jack, mais je serais quand même plus tranquille si on était un peu plus nombreux.

Il n'avait pas fini sa phrase que Brooke, l'air agité, fit irruption. Elle portait une longue batte hérissée de clous et rabrouait quelqu'un par-dessus son épaule.

— Lâche-moi avec ça, bouffon. Où t'as vu que je kiffais Justin Timberlake… ?

Avisant la présence des autres, elle se figea. BouleChien ne tarda pas à apparaître dans son sillage, secouant la tête de haut en bas comme quelqu'un qui écoute de la musique à fond.

— Tu fais quoi ? demanda Jack en la regardant d'un air réprobateur.

— Ça se voit pas ? Je viens aider. J'vais quand même pas vous laisser vous amuser tout seuls.

— C'est pas un jeu, répondit Jack avec colère.

— Comme si je le savais pas… Tu crois que je t'ai attendu pour comprendre ça ? Je te ferai dire qu'on a passé pas mal de temps sur la route avec les filles. Va pas croire qu'on sait pas se défendre.

— D'accord, mais…

— Mais quoi ? On est au XXIe siècle, Jackouille. C'est fini l'époque des jouvencelles qui ne savaient que coudre, cuisiner et faire des bébés.

— Faire des bébés, reprit BouleChien avec un sourire libidineux. En v'là une bonne idée !

Pour toute réponse, Brooke pivota à cent quatre-vingts degrés et lui balança une grande gifle en pleine figure. Sa tête oscilla comme si elle était montée sur ressort. Il avait l'air complètement sonné.

Jack éclata de rire.

— Désolée, mais tu m'as trop soûlée, éructa Brooke. Maintenant, tu te la boucles ou je te fais ravaler ta grande gueule jusqu'à ce que ça soit ton cul qui sourie.

— Bon, bon, ça va… bredouilla BouleChien.

— J'admets que j'ai un peu pété les plombs, dans le car, dit Brooke en se tournant à nouveau vers Jack. Mais maintenant, j'assure. T'aurais dû voir le coup que j'ai filé à Greg avec le marteau, là…

Joignant le geste à la parole, elle fit voler sa batte et Jack ne dut qu'à la qualité de ses réflexes de ne pas être haché menu.

— Vu que maintenant j'ai plus peur, poursuivit-elle, il faut que je me confronte à eux directement. D'façon, c'est ce qui nous attend maintenant, donc, plus vite j'ferai mes classes, mieux ce sera.

— Et lui ? demanda Jack en levant le menton vers BouleChien, toujours pas remis de la tarte qu'il avait reçue.

— Pff, une vraie glu celui-là. Impossible de m'en débarrasser.

— T'es venu nous dire au revoir, ToutChien ? demanda Jack.

— Pas ToutChien, *BouleChien*.

— Et puis, d'abord, c'est quoi ce nom tout pourri ? s'écria Brooke avec mépris.

— Mon pseudo de gamer. Tu vois, comme… les boules du chien.

— Alors pourquoi pas CaniCouille ?

— Ouais, ou Couille2Chien, renchérit Bam.

— Parce que BouleChien, ça sonne mieux.

— Tu trouves ? répliqua Brooke, dubitative.

— Avec tout ça, tu nous as toujours pas dit ce que tu fiches dehors, dit Jack.

— J'viens en renfort, cousin. J'suis plutôt bon à la baston et je deviens dingue à rester coincé ici. J'ai besoin de prendre l'air, tu vois. Sentir le vent dans mes cheveux… Alors, on se les fait, ces crevards ? Hiii-ha !

Joignant le geste à la parole, il esquissa un pseudo-coup de pied de kung-fu face auquel Jack ne put s'empêcher de sourire.

— Bon, allez, on y va.

— Je viens avec vous, l'arrêta Frédérique, debout à côté d'un des obus fichés dans le sol, sa dague à la main.

— Non, Fred, on est complets.

— Je veux.

— C'est dangereux.

— Je m'en fiche. Je viens avec vous. Je suis comme Brooke. Je ne veux plus avoir peur. Je veux vous aider à trouver de quoi manger. Je veux me rendre utile.

— Mmh, raisonna Jack, quand j'ai dit que je voulais plus de monde, c'est pas exactement ce que j'avais en tête.

— Ah, cool, vous êtes pas encore partis ! dirent ensemble la boulotte et la petite Black en émergeant du bâtiment.

À côté de leurs mises en plis, de leur maquillage et de leurs vêtements chamarrés, les armes qu'elles portaient semblaient totalement improbables, comme une erreur de casting.

— On avait peur que vous soyez partis sans nous, dit Aleisha. Courtney a mis un temps à se préparer… j'vous dis pas. À croire qu'elle avait confondu cocktail mondain et expédition de choc.

— Ah, ça, c'est bas ! protesta Courtney. J'ai pas pu approcher de la salle de bains de toute la matinée avec tout le tintouin qu'a fait Brooke. « Euh, tu crois qu'Ed va aimer cette couleur de rouge à lèvres ? Les clous dans la batte, ça fait pas trop avec ce pantalon ? »

— La ferme, Courtney ! C'est pas du tout ce qui s'est passé.

— Ah bon ?

— Enfin, si tu veux. Au fait, Ed ? On va où ? demanda Brooke en essayant de changer de sujet. Au car ?

— Éventuellement. Si on trouve rien d'autre ailleurs. On n'a pas tout pris hier soir, mais y reste plus grand-chose. En plus, ce qui nous faut, c'est du solide.

— Les chips, c'est du solide… là d'où je viens ! répondit Courtney.

Un grand éclat de rire secoua le petit groupe.

— On devrait aller à Kennington, proposa BouleChien. Y a un supermarché là-bas. Un grand Tesco, juste à côté d'une pompe à essence. (Il tendit le bras vers la route qui longeait la façade ouest du musée.) Ça vaut le coup d'aller jeter un œil, non ?

— On n'aurait pas plutôt intérêt à fouiller quelques maisons dans le coin ? demanda Ed.

— J'ai grandi à Kennington, mon frère, répondit BouleChien. Je connais le quartier comme ma poche et c'est bourré de magasins de bouffe et de restos. Rien à voir avec ici.

— Et si on tombe sur des crevards ? demanda Courtney qui s'était armée d'une épée beaucoup trop grande, et trop lourde pour elle.

— Ça dépend, dit Ed. Mais, a priori, vaudrait mieux éviter le combat.

— Autant se préparer au pire, tempéra Jack. On a de grandes chances d'en croiser et, selon toute vraisemblance, il faudra se battre. Si quelqu'un a un problème avec ça, qu'il reste ici.

Personne ne moufta.

— Dans ce cas, on y va.

— Faut-y que je sois dingue pour m'embarquer dans cette galère, glissa doucement Courtney à Brooke en arrivant près d'une volée de marches, à mi-chemin de la rue qui longeait le musée.

— Les frangines montent au combat, répondit Brooke, et elles se tapèrent dans la main l'une de l'autre.

Aleisha les rejoignit aussitôt pour une nouvelle tournée, puis toutes trois forcèrent Frédérique à toper elle aussi. Devant son manque d'entrain, elles ne purent s'empêcher de rigoler.

— Vas-y, lâche-toi un peu, ma fille, l'encouragea Brooke. Fais pas ta bêcheuse. T'es sérieuse comme un pape, là… Arrête ! On est des mômes, que diable ! Et on est tous dans le même bateau. OK ?

— OK, répondit Frédérique avant de taper énergiquement dans la main de Brooke.

— Voilà, cousine ! T'as pigé le truc !

Ils étaient presque au bout du parc lorsqu'un cri dans leur dos les fit se retourner. Justin le bolos courait pour les rattraper, les bras encombrés d'un fusil à baïonnette.

— Et puis quoi encore ? soupira Jack. On va se le farcir lui aussi ?

— Ça m'étonnerait, répondit Ed.

Hors d'haleine, Justin s'arrêta à leur hauteur et reprit son souffle un instant avant de déclarer :

— Je viens donner un coup de main.

— T'es sûr ? demanda Ed.

— Sûr et certain.

— Euh… On va pas en pique-nique, t'es au courant ? dit Jack d'une voix plus blessante qu'il ne l'aurait voulu.

Justin semblait sur des charbons ardents. Il prit une profonde inspiration et les mots jaillirent de sa bouche tel un torrent d'eau vive dévalant la montagne.

— Tu m'as dit quelque chose hier, Jack. T'as dit que j'étais pas vraiment un bolos.

— Je déconnais…

— Je sais ce que tout le monde pense, poursuivit Justin, le rouge aux joues. C'est vrai que je suis une tête, que je bosse dur et que je ne fais pas de sport. Vrai aussi que j'aime les ordinateurs, que je sais comment ça marche, que j'aime *Star Trek* et *Robot Wars* et que j'ai tous les DVD de *Doctor Who* depuis le début, y compris les saisons pourries. Vrai que j'ai jamais eu de copine et que je ne sais pas comment m'habiller. Mais c'est pas une raison pour me rejeter. Vous pensez tous que je suis bon à rien.

— Pas du tout, dit Ed.

— Bien sûr que si. Quand vous parlez de moi, les mots que vous employez, c'est Justin le bolos, la cruche, ou encore El Fayot. Vous croyez que j'vous entends pas ? À vos yeux, j'suis rien. Un bolos lambda. À peine humain. Mais, non, je *suis* humain. Un crack à l'école, d'accord, mais humain. Et je veux vous prouver que je ne suis pas juste un boulet. Je vais vous aider à trouver de la nourriture et je me battrai s'il le faut. Vous inquiétez pas, j'ai l'habitude. J'ai été harcelé toute ma vie par des types qui voulaient se faire la main sur une proie facile. Ça m'a appris à me défendre. Et, pour tout dire, aujourd'hui, je suis pas le dernier à la castagne…

Justin s'arrêta net et fusilla du regard BouleChien, qui avait ricané en l'écoutant. L'air gêné, celui-ci ravala son rictus et détourna les yeux.

— Bon, on attend encore du monde ? ironisa Jack en se tournant vers le musée.

— Non, j'crois pas.

— Et Chris Marker ?

— Quoi ? Ce rat de bibliothèque ? s'exclama Justin. Jamais de la vie !

36

Pour l'heure, Chris Marker explorait le musée. À la lueur d'une vieille lampe à huile, il avait découvert une enfilade de pièces dérobées contenant des tonnes et des tonnes de livres, de brochures, de lettres et de documents divers relatifs aux guerres du siècle passé. Plusieurs vies n'auraient pas suffi pour tout lire.

Se trouver là tout seul dans le noir ne lui faisait pas peur. Au contraire, il éprouvait un profond sentiment de paix. Comme dans cette pub pour désodorisant électrique où une femme branchait le petit appareil en plastique dans une prise et qu'aussitôt des volutes artificielles s'en échappaient, incitant les autres personnages à lever la tête, fermer les yeux et inspirer profondément avant de lâcher un « Aaah ! » extatique. À croire qu'ils avaient inhalé de la drogue et non des parfums de synthèse. Eh bien, l'odeur de ces vieux papiers faisait le même effet à Chris. Il se sentait parfaitement calme et serein.

Pour lui, cet endroit était un temple, une église, pour ne pas dire une cathédrale. Dans l'obscurité, les hautes étagères de livres auraient aussi bien pu être des murs massifs. Des murs d'information. Un château de pages imprimées.

Il était à l'abri ici. Dans le silence de ces remparts de mots, il avait l'esprit clair, apaisé.

En y réfléchissant un peu, il y avait quelque chose de paradoxal à éprouver une telle paix dans un endroit entièrement dévolu à la guerre, un sujet sur lequel il allait devoir sérieusement se pencher. Il attrapa un carton au hasard sur une étagère, l'ouvrit et découvrit une pile de vieux manuels militaires détaillant les instructions d'utilisation de différents fusils. Plusieurs fascicules se rapportaient à chaque modèle. Jamais il n'aurait pensé que les fusils étaient si complexes. Il faut croire que c'est pour ça qu'on entraînait les soldats. Sans ces modes d'emploi, toutes ces armes entreposées au sous-sol ne pouvaient servir, au mieux, que de matraques ou de lances. C'était seulement grâce au savoir renfermé dans ces recueils qu'elles pouvaient prendre leur pleine dimension.

Il aurait besoin de temps afin de trier ce qui était réellement utile. Il se mit à empiler les livres et les brochures. Et s'il s'installait un lit ici, pour vivre parmi les livres ? Il ne sortirait plus que pour manger et aller aux toilettes.

Cette idée le fit sourire. C'était la première fois qu'il était seul depuis le début de ce cauchemar. Vraiment seul. Et ça le remplissait de joie.

Pourtant, à bien y réfléchir, il ne l'était pas réellement. Il avait la compagnie des livres qui, à ses yeux, étaient presque aussi vivants que des êtres de chair et d'os. L'esprit de leurs auteurs flottait dans ces rayonnages, telles d'amicales présences l'accompagnant dans sa quête. Chaque fois qu'il ouvrait un volume, qu'il lisait les mots qui y étaient imprimés, c'était comme s'il éveillait un spectre – un spectre qui s'adressait directement à lui, quel que soit le nombre de siècles qui les séparaient.

Peut-être pour l'impressionner, un des gars de Jordan lui avait dit que cette partie du musée était hantée par l'esprit de la Femme grise. Cela ne l'effrayait pas. Au contraire, il l'imaginait en gardienne, veillant sur ses précieux ouvrages et sur tous ces fantômes qu'ils renfermaient.

Pour tout dire, il sentait une présence. Quelqu'un se trouvait là, avec lui. Du coin de l'œil, il vit quelque chose bouger, furtivement. Il regarda au bout de l'allée formée par les étagères. Une femme se tenait là, habillée de gris, tapie dans l'ombre, le regardant fixement. Étonnamment, il n'avait pas peur.

— Bonjour, dit-il.

Mais la femme ne répondit pas.

Il leva sa lampe pour mieux voir. Elle avait le teint aussi gris que les vêtements démodés qu'elle portait. En revanche, elle n'avait pas l'air

malade. Au contraire, elle resplendissait, comme éclairée par une aura intérieure. Un léger sourire se dessinait sur ses lèvres.

Il fit quelques pas vers elle. Mais dès que la lumière de sa lampe la touchait, elle disparaissait. Durant un instant, elle était là et, une seconde plus tard, elle se fondait dans les livres.

Chris avait toujours vu des fantômes. Sa mère l'avait même emmené chez le docteur pour le guérir de ces visions, lui expliquer que rien de tout ça n'était réel.

Mais que savent les docteurs ?

S'asseyant sur le sol, Chris prit soudain conscience que des larmes coulaient sur ses joues.

37

BouleChien n'arrêtait pas de jacter. Jack y vit un signe de sa nervosité. De fait, mettre un pied hors de l'enceinte du musée leur avait fait l'effet de passer sans transition de la sécurité au danger. La route sur laquelle ils s'étaient engagés, Kennington Road, était large et dégagée. Du moment qu'ils restaient au milieu de la chaussée, leur vue portait loin dans un sens comme dans l'autre. Jusqu'ici, tout était étrangement calme. Personne. Pourtant, ils avaient tous la désagréable impression que des yeux les observaient. Tout le monde s'était ainsi muré dans un silence pesant, à l'exception de BouleChien qui ne cessait de les abreuver de ses commentaires incessants.

— Pourquoi y a pas de zomboïdes dehors ? dit-il. Où y vont tous dans la journée ? Pourquoi y a pas un seul corps dans les rues ?

— Peut-être qu'ils les ont tous bouffés, répondit Jack dont le casque commençait à peser sur sa tête, sans parler du sabre qui cognait contre sa jambe. Faut bien qu'ils mangent quelque chose.

— Pas faux, dit BouleChien. Sauf qu'ils préfèrent la chair fraîche. Les proies vivantes. *Nous*, quoi. Non, mais, ce que je veux dire, c'est que Londres était hyper peuplé, avant. Quand on y pense. Ils sont où, tous ces gens ? Ça fait flipper, vous trouvez pas ?

— Tu veux rentrer ?

— Pas question, soldat. Je vais finir par avoir des escarres si je reste plus longtemps dans ce foutu musée. Une bonne bagarre me fera le plus grand bien.

Joignant le geste à la parole, il fit des moulinets avec les bras et répéta quelques attaques dans le vide avec son sabre de samouraï.

— Fais gaffe avec ton truc !

— T'inquiète, mon frère, je maîtrise. Avec Jordan, on s'entraîne sans arrêt. Pff, si tu savais… Y a pas assez de vingt-quatre heures dans une journée pour tous les jeux de guerre qu'il voudrait nous faire faire. Mais va pas lui répéter ça, hein ? Il est complètement dingue de tout ce qui touche à la guerre et à l'armée. Dans une autre vie, il a dû être maréchal.

— Il a l'air super froid et distant, non ?

— Laisse tomber, cousin, t'es encore loin du compte. Un vrai maboul, j'te dis. Jamais un mot sur sa vie d'avant. Rien. D'ailleurs, jamais tu l'entendras parler de trucs normaux. Tout ce qu'y fait, c'est te regarder droit dans les yeux et déblatérer sur la guerre et les combats. Pour moi, ça relève carrément de l'asile. Autisme, dyslexie, schizophrénie, ou un truc dans ce goût-là. Avant tout ce délire, c'était juste un farfelu obsédé par la guerre. Aujourd'hui, c'est grâce à son cerveau dérangé qu'on est tous en vie. C'est pour ça qu'on lui obéit au doigt et à l'œil.

Bam marchait au côté d'Ed. Il n'arrêtait pas de lever les yeux au ciel. En effet, si, au-dessus d'eux, celui-ci était encore bleu azur, plus loin, vers le sud, il se teintait d'un noir inquiétant.

— Tu crois que c'est un orage ? demanda-t-il en tendant le bras vers la masse sombre.

— J'sais pas, répondit Ed en scrutant le ciel un moment. Dis, je rêve ou y a comme une lueur rouge en dessous ?

— Pour tout te dire, mon pote, j'suis un peu miro, répondit Bam en plissant les paupières. J'aurais dû aller chez l'ophtalmo, y a des années de ça, mais j'avais trop peur.

— Peur ? s'exclama Ed avec un sourire. Toi ? Bam l'intrépide, la tête brûlée ?

— Si, j'te jure. Je pétochais à mort. J'avais peur qu'y me dise qu'il me fallait des lunettes et que je puisse plus jouer au rugby. J'aurais pas vu la balle avec des binocles.

Joignant le geste à la parole, louchant, il mima quelqu'un essayant maladroitement d'attraper une balle à grands coups de gestes désordonnés.

Ed ne put se retenir d'éclater de rire.

— Mais on fait des lentilles spéciales pour le sport, non ? dit-il avant de marquer une pause et d'ajouter : Enfin… On faisait…

— Je sais, je sais, mais c'est pas pareil. Le rugby est un sport de contact, un sport brutal, ça m'aurait déconcentré. J'aurais pensé davantage à mes lentilles qu'à mes plaquages.

— Ce qui est sûr, c'est que, maintenant, c'est trop tard pour prendre rendez-vous chez l'ophtalmo, gloussa Ed. En espérant que tu deviennes pas aveugle.

— T'imagines ? dit Bam. Être aveugle dans ce merdier ?

— Va savoir… Si ça se trouve, ça faciliterait les choses. Pour commencer, tu verrais pas leur sale tronche de pizza avariée…

— Arrête. Tu dis ça, mais rien que d'y penser j'en ai des sueurs froides. L'horreur totale !

Ed rit encore, mais ses yeux restaient fixés sur le ciel noir au-devant d'eux.

— Y a définitivement une lueur rouge en dessous, dit-il. Tu vois rien, toi ?

Bam se retourna et lança par-dessus son épaule :

— Hé, les filles ! Qu'est-ce que vous dites de ce nuage ? C'est rouge en dessous, ou pas ?

— Affirmatif, acquiesça Aleisha en hochant la tête. Rouge orangé. Et ça tremblote.

— Dans ce cas, soupira Bam, c'est sûrement un incendie.

— Tu crois ?

— Ouais.

— Hé ! Y a un paquet de fumée là-devant, appela BouleChien depuis le premier rang.

— Normal, dit Bam, vu qu'y a plus personne pour éteindre. Regarde ces baraques, collées les unes aux autres. Y a tellement de fourbi là-dedans qu'elles crameraient comme des fétus de paille à la moindre étincelle. Vite fait, tout le quartier serait en flammes.

— Bon, en même temps, ça a l'air loin, répondit Ed. Inutile de paniquer.

Reprenant la balle au bond, Jack demanda d'un ton goguenard :

— Tu nous dis, hein, Ed ? Quand il sera temps de commencer à paniquer ?

— Les mecs ? Je crois que le moment est venu, dit soudain Brooke d'une voix tremblante en pointant du doigt le bout de la rue, où un groupe de crevards étaient penchés sur quelque chose qui gisait sur la route.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda BouleChien. On tape ou on contourne ?

— Et puis quoi encore, répondit Ed. Bien sûr qu'on contourne. On ne se bat pas à moins d'y être forcés. En l'occurrence, on a toute la place pour les éviter.

— Moi je dis qu'on se les fait, dit BouleChien. Z'ont l'air tout à fait à notre portée.

— Quel intérêt ?

— Leur montrer qui commande, mon frère. Leur montrer qui règne sur la rue.

— Pas question, dit Bam. Ed a raison. On contourne. On n'engage pas le combat si on n'y est pas contraints et forcés.

— C'est ça ! Courage fuyons, ironisa Jack.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Ed en essayant de rester calme. Si je dis qu'on contourne, c'est pas parce que j'ai peur, se défendit Ed. C'est juste que ça serait idiot de se battre pour rien.

— J'ai jamais dit que t'avais peur. Je parle pas de toi. Pourquoi tu te sens toujours visé ? Sois pas aussi susceptible, dit Jack avant de prendre les autres à témoin. Est-ce que j'ai dit qu'Ed avait peur ?

Tous secouèrent la tête en bougonnant.

— Écoute, Ed, c'est pas le moment de se disputer. D'ailleurs, je suis d'accord avec toi. On contourne, OK ?

38

Matt et Archie avaient fini par trouver leur bannière : un vieil étendard de l'armée autrichienne frappé d'un aigle à deux têtes noir sur fond doré. Attablés au café, ils étaient en train de la personnaliser. Un des gars de Jordan leur avait indiqué une armoire pleine de pots de peinture, de pinceaux et de différents outils. Ils avaient aussi dégoté du drap dans lequel ils avaient découpé des pièces qu'ils avaient ensuite collées à la bannière de façon à cacher ce qui ne leur plaisait pas. En vérité, ils auraient préféré les coudre, mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. La bannière aurait donc l'air un peu rafistolée, mais ils s'en contenteraient pour l'instant. Dès qu'ils disposeraient de plus de temps, ils en fabriqueraient une autre.

Matt avait dessiné des croquis de ce qu'il voulait voir reproduit sur les morceaux de drap. Ça n'avait pas été simple, mais, après plusieurs tentatives infructueuses, il était plus ou moins satisfait du résultat. Relevant de sa seule vision, l'image représentait deux garçons, l'un derrière l'autre. Pourtant, lorsqu'on changeait de point de vue, ils se fondaient en un seul et même personnage, blond, vêtu de blanc, projetant une ombre, brune, habillée de couleur sombre et juste ébauchée, ce qui accentuait d'autant l'effet recherché. Matt avait beau ne pas être un grand artiste, son dessin avait quelque chose d'étrangement prenant.

Le transfert de l'image au tissu se transforma rapidement en une sorte de projet collectif, la table sur laquelle était posée la bannière devenant l'épicentre d'une folle agitation. Après que Matt eut esquissé les contours du dessin à l'aide d'un marqueur déniché au fond d'une boîte dans le magasin du musée, Archie et les dix acolytes, en pleine effervescence, se chargèrent de remplir les blancs. Les rires et les éclats de voix fusaient tandis qu'ils mélangeaient gaiement les couleurs et qu'ils en barbouillaient le tissu.

— Rouge pour les yeux ! s'exclama Phil, le plus jeune des acolytes. L'ombre devrait avoir les yeux rouges.

— On fait pas une affiche pour un film d'horreur, protesta Matt.

— Quelle couleur alors ?

— Laisse-les noirs. Et puis y s'appelle pas l'Ombre, mais le Bouc. Le lumineux, c'est l'Agneau ; le sombre, le Bouc.

— On lui fait des cornes ?

— Mais non ! C'est pas un vrai bouc… Écoute, fais-le comme j'ai dessiné.

— Et si on mettait des raies jaunes autour de l'Agneau ? suggéra Harry, un autre acolyte, ça donnerait l'impression qu'il brille.

— D'accord, mais applique-toi.

— Qu'est-ce qu'y aura de marqué ? demanda Phil.

— Comment ça « marqué » ?

— Ben, faut des mots.

— J'sais pas.

— Un truc en latin, suggéra Harry. Comme : *Mort à l'ennemi*. Ça donnerait quoi en latin ? Quelqu'un a fait du latin ?

— Moi, répondit Archie. Je dirais que *Mort à l'ennemi*, ça donnerait quelque chose du genre : *nex ut hostes hostium*, ou *mors ut hostes hostium*. Enfin, j'suis pas sûr.

— On peut pas mettre kekchose dont on n'est pas sûr, dit Harry.

— Et si on mettait juste le nom de Notre Seigneur ? proposa Matt.

— Ça, c'est facile, dit Archie. C'est *Agnus*. Et *Agnus Dei* pour Agneau de Dieu ou Agneau du Seigneur.

— Ouais, ça, ça sonne bien ! acquiesça Phil. *Agnus Dei*.

Harry était celui qui avait la plus belle écriture. Il avait suivi des cours de calligraphie à l'école et Matt avait déjà mis à profit ses talents en lui faisant consigner ses préceptes dans un gros carnet récupéré, lui aussi, au magasin.

L'idée était de rédiger leur premier testament. Ils avaient débattu des heures pour savoir comment ils devaient l'appeler. *Le Livre de l'Agneau*, faisait trop manuel de cuisine. *Le Livre de Matt* ne sonnait pas beaucoup mieux. *Le Livre de Matthieu*, ressemblait trop à l'évangile selon saint Matthieu et, qui plus est, contredisait tous les efforts de Matt pour expliquer aux autres que leur nouvelle religion n'avait rien à voir ni avec le christianisme ni avec les autres grands monothéismes, quand bien même il en avait emprunté l'essentiel à l'Apocalypse. Pour finir, ils avaient décidé de l'appeler simplement *Le Livre*, intitulé qu'Harry avait soigneusement reporté sur la couverture, en caractères gothiques. Ensuite, il avait noté à l'intérieur tout ce qui passait par la tête de Matt à propos de sa nouvelle religion. Ce faisant, il apparut qu'Harry était loin d'être un virtuose de l'orthographe. En revanche, son écriture était vraiment jolie, Matt décida donc de le confirmer à son poste de scribe.

Pour sa défense, Harry suggéra que leur nouvelle religion pouvait, éventuellement, s'accompagner d'une nouvelle orthographe. Mais sa proposition ne souleva pas l'enthousiasme.

Une fois les deux personnages achevés, Harry s'attela aux lettres. Vingt minutes plus tard, il en était toujours au *A*. De guerre lasse, le reste de la troupe l'abandonna à son sacerdoce, penché sur la table, bouche grimaçante, langue entre ses lèvres et visage figé en une expression d'intense concentration.

39

Ayant quitté l'avenue et bifurqué vers l'ouest, en direction de la rivière, ils s'enfoncèrent dans un dédale de petites rues tortueuses sans autre point de repère que les cuves de gaz qu'ils apercevaient à l'occasion. En effet, ces énormes silos d'acier, peints en vert clair, surplombaient largement les maisons environnantes. Cependant, même eux devinrent invisibles lorsque la densité des constructions augmenta.

Le tracé des rues semblait totalement aléatoire. En outre, ils devaient constamment contourner des lotissements, ce qui entraînait de longs détours. Bref, ils faisaient du surplace. Au sein du groupe, la nervosité était palpable. D'autant que, dans ces ruelles, les stigmates de la catastrophe étaient visibles à chaque pas : maisons calcinées, épaves de voiture, cadavres gisant sur le sol… Ils avaient également contourné deux nouveaux groupes de crevards, ce qui les avait encore plus désorientés.

Finalement, par le plus grand des hasards, ils avaient retrouvé l'avenue et découvert, juste devant eux, l'immense enseigne bleu et blanc frappée du logo Tesco qui se dressait à l'entrée du parking de l'hypermarché. En arrière-plan, les silhouettes des cuves de gaz se découpaient dans le ciel.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ! s'écria triomphalement BouleChien.

Les mômes s'élancèrent sur la route en hurlant de joie.

Hélas pour eux, celle-ci fut de courte durée.

Le magasin avait été pillé.

Les vitrines de la façade étaient toutes brisées, les rayonnages entièrement ratissés. Seuls quelques caddies abandonnés traînaient encore dans les allées, au milieu des débris, des caisses saccagées et des présentoirs éventrés.

Du verre craquant sous leurs pieds, ils déambulèrent tristement dans les rayons à la recherche de quelque article qui aurait pu échapper à la razzia.

Mais, rien.

— Bonjour la perte de temps ! bougonna Jack.

— Ça valait quand même le coup d'essayer, dit Bam.

— Tu trouves ?

— Bah, allez, tâche de voir le bon côté des choses.

— Quel bon côté ?

— Ben, au moins, aucun crevard ne nous attendait dans le magasin.

— À ta place, je serais pas aussi affirmatif, dit Brooke, les yeux fixés vers le fond d'une des allées.

Ils se précipitèrent vers elle.

Une maigre mère, dont les bras telles des brindilles sortaient de son débardeur en polaire, avançait vers Brooke en se dandinant. Elle devait avoir dans les vingt-cinq ans, ses cheveux courts se dressaient sur sa tête en autant d'épis, et elle marchait le dos voûté, les jambes arquées, incapable de se tenir droite. Elle dévisagea un instant les gamins de ses grands yeux bleus, à la fois tristes et confus, puis elle entrouvrit la bouche, tachée de sang, et tenta de dire quelque chose. Seul un gargouillis guttural se fit entendre. Elle toussa et parut gênée qu'un filet de bave dégouline de sa lèvre inférieure et pendouille à son menton.

Ses bras grêles largement écartés, elle avança vers eux à tâtons, moitié à quatre pattes, moitié pliée en deux.

— Bam, tue-la, ordonna Jack.

— Tire, ajouta BouleChien.

Bam secoua la tête. Elle avait l'air si pathétique.

— J'sais pas si je peux.

Ed fit un pas en avant, fusil au côté, baïonnette pointée sur la tête de la mère. Elle leva les yeux vers lui, les prunelles étonnamment écarquillées et brillantes, comme si elle était sur le point de pleurer. Elle lui rappelait

quelque chose, il ne savait pas quoi. Et puis, soudain, ça lui revint. Elle lui rappelait ces stupides personnages de mangas japonais.

Il serra plus fort son fusil en se disant qu'elle n'avait plus rien d'humain. Juste une créature décérébrée, rongée par le mal.

— Vas-y, Ed ! dit Jack d'une voix coupante.

Ed savait qu'il ne l'en croyait pas capable.

« L'était-il ? »

Mentalement, il se représenta la résistance des chairs sur la lame, la sensation sur la crosse, la force nécessaire pour lui enfoncer la pointe d'acier dans le crâne et la tuer…

« Le pouvait-il ? »

Brooke coupa court à ses atermoiements. Elle le bouscula d'un coup d'épaule et fit voler son gourdin, qui s'écrasa sur la nuque de la mère. Avec un petit gémissement, celle-ci s'effondra face contre terre. Elle ne bougeait plus.

— Vous voyez ? dit Brooke. J'vous avais dit que j'étais pas juste un boulet. On peut pas en dire autant de vous, bande de lavettes. C'était quoi, le problème ? Une stupide crevarde de plus ou de moins… Pourquoi vous l'avez pas…

S'arrêtant net, elle plaqua les mains sur sa bouche, tourna les talons et courut au bout du rayon où elle vomit bruyamment.

— Foutons le camp d'ici, dit Jack.

Il faisait sombre dans le magasin. Les éclairages au néon qui pendaient du plafond dessinaient d'inutiles lignes grises au-dessus de leur tête. Aussi, lorsqu'ils passèrent brutalement de l'ombre à la lumière du dehors, furent-ils totalement aveuglés. Ils clignèrent des yeux, plissèrent les paupières, mirent leur main en visière contre le soleil. Tant et si bien que plusieurs secondes s'écoulèrent avant que, sur le parking, ils n'avisent un groupe d'adultes avançant vers eux d'un pas lourd.

Ils étaient une vingtaine, à divers stades de décomposition. Les plus mal en point, qui étaient aussi les plus lents, marchaient derrière. Ils boitaient, pliés en deux, leur peau disparaissant presque totalement sous les furoncles et les verrues – quand elle ne pendait pas en lambeaux. Leurs visages difformes, à vif, sanguinolents et enflés n'avaient plus rien d'humain. Des nez, des oreilles, des yeux manquaient. Les joues étaient soit bouffies et tuméfiées, soit totalement dévastées par la gangrène, révélant directement les dents. Au premier rang se trouvaient les plus jeunes, les plus rapides, les

moins atteints par le mal. Pour autant, ils n'étaient pas beaux à voir non plus. Ils avaient la peau congestionnée et dépigmentée. Leur corps tout entier était ravagé par le poison qui coulait dans leurs veines.

Un grand-père aux cheveux bruns et au regard jaunâtre totalement halluciné ouvrait la marche, tel un caporal-chef conduisant un assaut. Il portait un long manteau noir qui claquait au vent.

— J'y crois pas ! s'exclama Brooke d'une voix tremblante. C'est Pez !

— Quoi ? dit Jack, qui n'avait aucune idée de ce dont elle parlait.

— Celui qui commande. Il ressemble à ces distributeurs de bonbons, là. Tu sais, les Pez. Je l'ai déjà vu. Dans le bus. Il a dû nous suivre.

Malgré la gravité de la situation, Jack ne put s'empêcher de rire. Car elle avait raison. Avec sa tête inclinée en arrière et sa mâchoire béante d'où saillait une longue langue rose, ce daron dégénéré évoquait bel et bien un Pez sur pattes. Jack se sentit une folle envie d'engager le combat, de taillader cette abomination à coups de sabre. Cesser enfin de fuir. Arrêter de courir. Mais il devait aussi penser aux autres.

— On dégage ! hurla-t-il, et ils se mirent aussitôt à détaler, contournant le supermarché pour s'engouffrer dans la zone industrielle qui se trouvait derrière.

Une forte odeur de gaz imprégnait l'air. Après quelques minutes d'une course à perdre haleine, les mômes filèrent dans une sorte de cour bordée de garages et de box, avec une allée au fond.

— Stop ! cria Bam en jetant un regard circulaire autour de lui. On est bien planqués ici. Si on reste là un moment, y a toutes les chances pour qu'ils lâchent l'affaire et fichent le camp. Je vais aller voir s'ils sont encore après nous.

Ce disant, BouleChien et lui s'avancèrent jusqu'à l'angle et jetèrent prudemment un œil.

— Rien nulle part, finit par dire BouleChien. À mon avis, on les a semés.

— C'est n'importe quoi, s'exclama Courtney d'une voix étranglée.

Elle semblait terrorisée. Pâle et haletante, elle ne cessait de jeter des regards apeurés autour d'elle, ses yeux refusant de se poser plus d'un instant sur quelque chose.

— On sait pas où on est, poursuivit-elle. On avance au hasard. C'est trop dangereux dans le coin. On ferait mieux de rentrer.

— J'suis d'accord, acquiesça Aleisha. On trouvera rien par ici.

La voix de Jack leur fit tous tourner la tête.

— Hé, y a un camion dans l'allée !

— Quoi ? répondit Ed en fronçant les sourcils.

— Je dis : y a un camion dans l'allée.

— Et alors ?

— Alors, je crois que c'est un camion de livraison du Tesco. On devrait aller voir.

— Une minute, l'arrêta Ed avec un geste de la main. Traite-moi de mauviette tant que tu veux, mais je crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ça ? répliqua Jack. Que veux-tu qu'y se passe ?

— J'le sens pas. Ça ressemble trop à l'embuscade de la ZAC.

— Mais Ed, y a personne ici.

— Que tu dis. C'était exactement pareil là-bas. Ils sont sortis de nulle part. Ils nous attendaient. Le camion pourrait très bien être un leurre.

— Sérieux, Ed, dis-moi quel crevard serait capable de conduire un camion dans une allée pour le cacher ? répondit Jack en riant.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'y fout là, alors ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je dis juste qu'on devrait vérifier ce qu'y a dedans.

— T'y étais pas, répondit Ed d'une voix plaintive. Crois-moi, tu ferais moins le malin si t'avais traversé ce que j'ai vécu.

Sourd à ces remarques, Jack se dirigeait déjà vers la ruelle.

Ed l'appela dans son dos.

— Jack !

Ils ne purent que lui emboîter le pas. La ruelle était juste assez large pour le camion, enfoncé d'une dizaine de mètres dans le goulet. Sa masse menaçante bloquait tout passage, telle une grosse bête tapie dans son antre et prête à bondir sur sa proie. Il n'était pas arrivé à mi-chemin que Jack regretta son empressement. Ed avait raison – il eût été facile de se faire piéger dans un espace aussi réduit. Et puis il entendit ses amis derrière lui et cela lui redonna confiance.

Jack ne s'était pas trompé. Il s'agissait bien d'un camion Tesco, comme l'annonçait la carène arrondie qui coiffait la cabine.

Le véhicule semblait avoir été rentré au chausse-pied. Impossible d'ouvrir les portes. Toutefois, la grille du radiateur dessinait trois barres horizontales, comme les barreaux d'une échelle. Ça ressemblait trop à une invitation pour que Jack ne se laisse pas tenter. Il attrapa les essuie-glaces et se hissa le long de la paroi verticale du capot.

De fait, il y avait bel et bien un homme dans la cabine, assis sur le siège conducteur. Jack ne savait plus s'il devait en rire ou en hurler d'épouvante.

Car, sans être légiste, il pouvait affirmer que sa mort ne datait pas d'hier. Sa peau était toute gonflée et couverte d'une couche de moisissure blanchâtre qui lui donnait un air doux et pelucheux. Ses yeux faisaient comme deux petits trous noirs dans sa face tuméfiée. Jack se dit que ça lui faisait penser à quelque chose.

Un bonhomme de neige.

C'était vraiment bizarre. D'autant que la ressemblance était encore accentuée par le rouge écarlate du nez, couperosé et couvert de boursouflures, comme une carotte trop longtemps oubliée au fond du frigo.

Merde, il avait même un petit chapeau et une écharpe.

Face à cette accumulation de détails scabreux, Jack fut pris d'un fou rire et lâcha prise.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda Bam, le premier à le rejoindre devant le camion.

— Vas-y, regarde toi-même, répondit Jack, hilare. Y a un foutu bonhomme de neige au volant !

Bam grimpa sur le pare-chocs et deux secondes plus tard, il était plié de rire à côté de Jack.

— Trop dégueu ! ahana-t-il entre deux hoquets.

— Quoi, y a un macchab là-dedans ? demanda Courtney, trop peureuse pour vérifier par elle-même.

— Tout ce qu'il y a de plus refroidi, répondit Bam en riant de plus belle.

— Dans ce cas, allons-nous-en, ça fout trop la trouille.

— On a besoin du cametard, dit Jack.

— Pour quoi faire ?

— Tu sais pas lire ?

— Si, et alors ?

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Tesco.

— Exact. Un camion de livraison Tesco. Donc, si ça se trouve, il est rempli de bouffe.

— Ouais, ben, dans l'état où il est, je le vois pas aller bien loin, répondit Courtney en regardant fixement la cabine d'un air dégoûté.

— Je vais aller voir à l'arrière, dit Jack.

Tirant parti du pare-chocs, de la calandre et des rétroviseurs, il grimpa au sommet de la cabine, derrière laquelle il découvrit ce qui ressemblait à un long container bleu. Il rampa sur la carène arrondie et sauta sur le toit de la remorque. Un bruit sourd accompagna le contact de ses pieds sur la fine couche de tôle. Son pas résonna bruyamment jusqu'à l'arrière.

Son cœur battait à tout rompre, d'espoir autant que de peur. Si la remorque était intacte, cela signifiait peut-être qu'elle était encore pleine de vivres. Une découverte inestimable. Mais qu'est-ce qu'il fichait là ? Bah, le bonhomme de neige aura voulu échapper aux pilleurs et aux vandales, se dit-il. En route pour le supermarché, il sera venu ici pour se cacher et attendre que ça se passe. Et puis, soit il était mort de faim, soit il avait été emporté par la maladie. Comment savoir ?

Seule certitude, s'il avait échappé aux crevards, il n'avait pas échappé à la mort.

Au bout de la remorque, Jack se coucha à plat ventre et passa prudemment la tête par-dessus l'arête, osant à peine regarder. L'arrière du camion semblait intact. Fermé.

Un large sourire illumina son visage.

Un gros bruit résonna dans son dos. Tordant le cou, il avisa Ed et Bam.

— Alors ? appela ce dernier. Vas-y, fais pas durer le suspense.

Jack s'assit. Trop excité pour parler, il se contenta de lever les deux pouces en souriant.

— Tu penses qu'y a de la bouffe ? demanda Bam d'un air réjoui.

Jack opina du chef tandis qu'Ed s'aplatissait sur le toit pour voir par lui-même.

— Faut qu'on vérifie, dit-il. Si ça se trouve, c'est vide… ou complètement pourri.

— Rappelle-moi, répondit Jack. Qui est-ce qui voit tout en noir ?

— C'est juste que j'aimerais autant éviter qu'une cargaison de shampoing ou de liquide vaisselle douche nos espoirs.

— Faut retourner à la cabine, dit Bam.

— Pourquoi ? demanda Ed en fronçant les sourcils.

— Réfléchis. Le bonhomme de neige, c'est bien lui qui a garé son bahut ici ? Dans un endroit tellement serré qu'on peut même pas ouvrir les portières, juste ?

— Juste.

— Donc il doit forcément avoir les clés… Abracadabra, on ouvre la remorque, on vérifie qu'elle contient bien de la bouffe et, si c'est le cas, on balance le bonhomme de neige et on retourne au musée avec le carrosse.

— Tu sais conduire un camion ?

— Pas encore, mais, depuis que tout se barre en couille, je me suis découvert des tas de nouveaux talents. Et je serais ravi d'ajouter « conducteur poids lourd » à la liste.

Ils retournèrent à l'avant et sautèrent de leur perchoir dans la ruelle, où les attendaient les autres.

— Bon, faut récupérer les clés dans la cabine, dit Bam. Un volontaire ?

Fort logiquement, aucun ne se manifesta.

— Mmh, j'me disais aussi.

— Moi, je veux bien aider, dit Ed.

— Aider qui ?

— Ben, toi. C'est ton idée, non ?

— Merci, trop aimable…

— Y a une sorte de toit ouvrant sur la cabine, dit Jack. Si vous arrivez à l'ouvrir, vous pourrez vous frayer un passage par là.

Ed et Bam escaladèrent de nouveau la cabine et s'attelèrent à la tâche, glissant la baïonnette d'Ed dans l'interstice tout en faisant levier avec la batte de BouleChien. Le rectangle de verre teinté ne résista pas longtemps à ce traitement. En s'arrachant, il libéra une horrible odeur de putréfaction ainsi qu'une volée de mouches. Dans un instinctif mouvement de recul, les garçons tombèrent à la renverse en grognant, la main sur la bouche, les yeux emplis de larmes.

— C'est pas possible, ça pue trop, dit Bam. Franchement, Ed, j'crois pas que je peux.

— Laisse, répondit celui-ci en prenant une profonde inspiration. J'y vais.

Puis il se glissa dans l'étroite ouverture, les jambes d'abord, cherchant le contact du siège sous ses pieds. Quand il l'eut trouvé, il se laissa tomber à l'intérieur.

Dans l'espace confiné de la cabine, c'était encore pire. Des mouches voletaient partout. L'air était irrespirable. Ed plaqua la main sur sa bouche et son nez, faisant tout son possible pour éviter le spectacle du bonhomme de neige dont les mains nécrosées étaient encore accrochées au volant. Malgré ses efforts, il ne put s'empêcher d'apercevoir brièvement son visage. Des asticots lui sortaient des narines et de la bouche. Ed se pencha par-dessus

cette horreur et tâtonna sur le tableau de bord ainsi que le long de la colonne de direction à la recherche des clés, sans autre choix que de se coller au cadavre.

Il essaya de faire le vide dans son esprit et de se concentrer uniquement sur les clés. Plus facile à dire qu'à faire. D'autant qu'il pouvait voir les autres, dehors, qui le regardaient d'un air épouvanté. Leur dégoût ne faisait qu'ajouter au sien. Il avait l'impression d'être dans la peau d'un candidat d'une émission de télé-réalité la tête enfoncée dans une cage en verre grouillant de bestioles abjectes.

« Ton défi, Ed, si tu l'acceptes, sera de rentrer dans cette boîte aux côtés d'un cadavre en état de putréfaction avancée, bouffé par les vers, et de trouver les clés. Si tu y parviens, ton camp aura de quoi manger pour les six prochains mois. »

— J'trouve pas !

— Essaie les poches, répondit Bam depuis le toit.

« Seigneur ! »

Ed s'arma de courage et palpa les poches du bonhomme de neige en s'efforçant de ne pas regarder. D'abord celles de la veste, et puis celles du pantalon.

— Je sens kekchose, là !

— Des clés ? demanda Bam, tout excité.

— Possible.

— Sors-les.

— Pas question que je mette la main là-dedans. C'est… visqueux.

— Il le faut, Ed.

Retenant son souffle, avec une lenteur exaspérante, il glissa les doigts dans la poche.

— Oh, mon Dieu… C'est répugnant… Oh…

— T'as les clés ?

— Attends un peu… Ouais ! J'les ai ! répondit-il en brandissant triomphalement dans les airs un gros trousseau, accroché à une chaîne.

Au-dessus de lui, Bam se boyautait comme un tordu.

— Bien ouéj, mon pote ! T'es un chef !

Dans la cabine, Ed dénicha un chiffon. Après avoir essuyé les clés, il les lança à Bam, puis grimpa sur le dossier du siège, s'agrippa au bord du toit ouvrant et se hissa dehors.

Bam l'aida à se relever sous les acclamations des gamins qui avaient suivi toute la scène d'en bas. Sans perdre une seconde, tous deux se précipitèrent à l'arrière du camion et sautèrent dans la ruelle.

Au pied de la remorque, Ed prit la clé qui lui semblait la plus appropriée et la glissa dans la serrure. Bingo. Un plaisant cliquetis métallique se fit entendre, la serrure sauta.

— Sésame, ouvre-toi ! s'écria Ed, et, ensemble, ils remontèrent le gros rideau d'acier.

Il n'aurait pas pu choisir meilleure expression, car ce qu'ils découvrirent avait tout de la caverne d'Ali Baba. Une cinquantaine de hautes cages métalliques, soigneusement arrimées aux parois par des sangles rouges, débordaient de produits de toutes sortes.

Des fruits et légumes en boîte, des haricots, des céréales, du papier toilette, des jus de fruits, du lait de soja, du chocolat, du beurre de cacahuètes, de la confiture, des yaourts, des bretzels, des chips… C'était comme si on avait pris une superette et qu'on l'avait fourrée là-dedans d'un seul coup.

Ed et Bam se prirent par le bras et hurlèrent à tue-tête en faisant des petits bonds.

— Y a de quoi tenir des semaines, dit Bam lorsqu'ils eurent un peu repris leurs esprits. Et regarde ! T'en as de la chance ! Y a du shampoing… Quand ce débile de Jordan va voir ça, il va nous supplier à genoux qu'on lui en lâche un peu.

— Pour ça, faudrait d'abord qu'on le ramène au musée.

— Bah, on a les clés. Y a plus qu'à ! Oh, Ed, je me sens une de ces pêches ! Au sirop, bien sûr…

40

Retournant à l'avant pour annoncer la bonne nouvelle aux autres, Ed et Bam trouvèrent BouleChien et Jack en train de hisser le chauffeur par le toit ouvrant, en le tirant par sa veste. Tous deux portaient des écharpes nouées sur leurs visages, mais la puanteur avait néanmoins de quoi vous retourner l'estomac.

— À entendre vos cris, on s'est dit qu'y avait du bon là-dedans, dit Jack d'une voix étouffée.

— Tu rigoles, s'écria Bam, on a touché le gros lot, oui. Si on arrive à ramener le bahut au musée, on sera les rois du pétrole.

— Alors la poule mouillée, tu trouves toujours que c'était pas une bonne idée de jeter un œil ? dit Jack en se tournant vers Ed.

— Non. T'avais raison, Jack.

— Exact. En attendant, on aimerait bien un coup de main.

Ed prit une profonde inspiration et attrapa le cadavre. Une fois celui-ci hissé à l'extérieur, ils le balancèrent du haut du toit. Le corps roula le long du pare-brise et s'effondra au sol dans un bruit mouillé.

Dans la ruelle, les gamins reculèrent d'un bond en poussant un cri d'épouvante. Puis, ils insultèrent copieusement les fossoyeurs, qui les huèrent en retour.

— Rendez-vous utiles, finit par dire Jack. Virez-le de là. Emmenez-le là où il nous empuantera pas. Nous, y faut qu'on trouve comment faire bouger ce machin.

— Je pourrais peut-être conduire, dit Justin.

— Quoi ? Toi ? s'esclaffa Jack avec dédain.

— J'ai passé des heures sur *European Truck Simulator*.

— Ça, j'en doute pas, répliqua Jack. Sûr que t'as tâté aussi du *Starship Commander*. Ça veut pas dire pour autant que tu pourrais piloter une fusée.

— Un camion, c'est plus simple qu'une fusée, dit Justin en essayant de ne pas perdre la face. Dans le principe, c'est pas très éloigné d'une voiture.

— Ah ouais ? Parce que tu sais conduire une voiture, toi, dans le principe ?

— Eh bien, il se trouve que oui. Mon père m'a donné des leçons sur un vieil aérodrome désaffecté, près de là où on vivait. Il était fou de bagnoles, et moi aussi, bien qu'au fond je sois plus intéressé par tout ce qui est camion et poids lourd. Bon, en même temps, j'vais pas te mentir, mon père avait pas de camion sur lequel m'apprendre.

— Sérieux, tu crois que tu saurais conduire ce truc ? demanda Ed en se laissant glisser le long du pare-brise.

— J'ai regardé Greg quand il conduisait, répondit Justin en haussant les épaules. Et, franchement, j'ai pas vu la différence. En tout cas, je me le sens.

— Eh, moi aussi je sais conduire, intervint BouleChien. Avant, avec mon pote, on piquait des caisses. J'ferai copilote. À nous deux, on devrait s'en tirer.

— Dans ce cas, c'est parti ! dit Ed en tapant dans ses mains.

— Hé ho, là-dessous ! appela Jack en baissant ostensiblement les yeux vers Brooke et ses copines. On n'avait pas dit de bouger le corps ? Ça pue l'enfer ici !

Pour toute réponse, les filles esquissèrent un mouvement de recul en secouant la tête avec dégoût.

— Je vais le faire, dit Frédérique en sortant du rang et en attrapant le bonhomme de neige par un pied.

Elle tira, tira encore, mais, malgré sa détermination, qui confinait à de la démence, elle ne parvenait pas à le bouger.

— Allez ! dit Brooke en appuyant sa requête d'un coup de coude à Courtney. On va pas la laisser s'y coller toute seule, passer pour des feignasses… Prends une jambe, va.

— Broo-ooke !

— Oh, fais pas ta chochotte. On n'est pas venues ici juste pour bavarder, dit Brooke en attrapant l'autre pied. Ou pour tenir la veste des garçons pendant qu'ils vont au charbon. Faut qu'on se bouge ! Ou, en l'occurrence, qu'on *le* bouge. Allez, du nerf…

N'osant s'opposer aux invectives de leur mentor, Courtney et Aleisha joignirent leurs forces à celles de Frédérique et toutes les quatre traînèrent le macchabée dans la ruelle, le menton résolument relevé, les yeux ailleurs et l'esprit occupé à essayer de faire abstraction de ce qu'elles étaient en train de faire.

Elles le sortirent de l'allée et le déposèrent près des garages. En émergeant de la ruelle plongée dans l'ombre, le contact du soleil leur parut d'autant plus chaud et réconfortant.

Brooke laissa tomber le pied du bonhomme de neige et tourna son visage vers les rayons de l'astre du jour.

— Wow, c'est si bon, dit-elle en se laissant aller à la caresse. J'ai eu si froid…

— Brooke, l'arrêta Courtney. Regarde ça.

— Quoi ? demanda Brooke en rouvrant les paupières.

Courtney regardait le chauffeur mort d'un œil hésitant entre abjection et fascination.

— J'veux pas regarder, répondit Brooke en détournant la tête. Ça va être kekchose d'horrible, hein ?

— Regarde !

— J'peux pas…

— Faut que tu voies ça.

Serrant les dents, Brooke pivota lentement vers le cadavre, s'attendant au pire.

Durant un instant, elle crut que le bonhomme de neige était revenu à la vie. Son enveloppe semblait bouillir. Comme quand on augmente le feu sous un plat mijoté et que la sauce crève la pellicule qui s'est formée à la surface. Sous leurs yeux, le corps enflait, bourgeonnait, boursouflait. Ses mains bougeaient. Ses doigts pianotaient frénétiquement. Ses ongles griffaient. Son cou devenait de plus en plus gros, jusqu'à dépasser la tête. Et puis il y eut un petit sifflement suivi d'un long soupir.

Inconsciemment, Brooke se persuada qu'elle voyait un film. Un truc outrageusement en avance au niveau des effets spéciaux. Le chauffeur

n’avait plus rien d’humain. Elle était hypnotisée.

Quelqu’un la tira par le bras.

— Qu’est-ce que tu veux ? demanda-t-elle en se retournant méchamment, persuadée qu’il s’agissait d’un des garçons.

À son immense surprise, elle se retrouva à regarder un trou noir là où aurait dû se dessiner un visage. Une jeune mère. Avec des cheveux ondulés qui avaient un jour été blonds, mais qui laissaient aujourd’hui apparaître d’interminables racines brunes. Elle avait des yeux, une mâchoire inférieure laissant apparaître une rangée de dents, dont certaines étaient plombées, mais rien entre les deux.

Pour Brooke ce fut comme encaisser un crochet au foie. Son souffle se coupa net. À croire que ses bronches étaient garrottées. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais rien ne sortit.

Hypnotisées par le spectacle du chauffeur, les filles ne s’étaient pas aperçues qu’un groupe d’une quinzaine de jeunes crevards, attirés par le bruit, s’étaient introduits dans la cour. Jeunes, mais dans un sale état. Couverts de sang, abîmés, des bouts qui manquaient.

Pour avoir les mains libres pendant qu’elles transportaient le cadavre, Aleisha, Brooke et Courtney s’étaient débarrassées de leurs armes. Frédérique, en revanche, avait sa dague à la ceinture. Elle la dégaina et l’agita sous le nez des crevards en hurlant des trucs en français pendant que les trois autres appelaient à l’aide.

Frédérique ressemblait à un chat sauvage, crachant de rage ; son visage pointu tordu en une expression de pure furie. Sa lame cingla l’air sans faire d’autre dégât que dérouter suffisamment ses adversaires pour que les trois autres s’écartent des portes de garage contre lesquelles elles étaient acculées. Finalement, le bras de Frédérique arriva à la bonne distance d’un père. Elle l’entailla au niveau du cou. Il poussa un gémissement et entama une sorte de danse de Saint-Guy sur jambe raide. Elle frappa de nouveau, plusieurs fois, la dague s’abattant comme une masse.

— Laisse-le ! hurla Brooke. Frédérique, arrête !

Mais toutes les peines, les peurs et les angoisses accumulées refaisant soudainement surface, Frédérique n’entendait plus. Se détournant du père, elle se jeta sur une mère chauve, qui fit un pas de côté. La lame fouetta l’air en vain. De rage, elle se rua droit sur le noyau de crevards. Un éclat de lumière se refléta sur le couteau, juste avant que celui-ci ne se fiche jusqu’à la garde au creux de l’aisselle d’un daron. Frédérique tira pour récupérer son

arme, mais deux mères la bousculèrent et le manche lui échappa. La percutant par-derrière, une troisième la fit tomber à genoux. D'instinct, elle leva les bras pour se protéger et se recroquevilla sur elle-même, terrassée.

Un père se pencha sur elle et renifla ses cheveux, rapidement rejoint par cinq autres, qui l'encerclèrent. Des vautours sur une carcasse.

Sans armes, Brooke, Aleisha et Courtney étaient réduites à l'impuissance. D'autant que le reste des crevards, bavant et grognant, marchaient vers elles maintenant, en flairant l'air.

Ed déboula dans la cour en dérapage. Quand il comprit ce qui se passait, il attrapa vivement Aleisha et Courney et les traîna vers la ruelle, braillant à Brooke de les suivre.

Une fois dans l'allée, ils battirent en retraite vers le camion, talonnés par l'ennemi.

— Frédérique ? demanda Ed.

— Ils l'ont eue, bafouilla Brooke. Ils l'ont eue.

— On peut pas la laisser.

— Tu veux y retourner, toi ?

Ed ne répondit pas.

Assis sur le toit de la cabine, Bam et Jack avisèrent les crevards aux trousses de leurs amis.

— Courez ! crièrent-ils ensemble. Vite ! Dépêchez-vous !

41

Dans la cabine, Justin et BouleChien se démenaient pour démarrer l'engin. Ils avaient ouvert les vitres en grand. Malgré tout, un horrible remugle flottait dans l'air. Ayant croisé un paquet de désodorisants en forme de petits sapins dans la boîte à gants, BouleChien en avait répandu partout sans trop y croire – tous les conifères du monde n'auraient pas suffi à débarrasser l'habitacle de l'infecte odeur de charogne d'un chauffeur routier gros et gras, momifié à son volant.

Donnant de la voix pour les encourager, Bam et Jack tendirent la main aux filles pour les aider à grimper sur le toit. Ils commencèrent par Aleisha – Courtney ayant entrepris d'elle-même d'escalader la grille du radiateur. Aleisha était si menue qu'elle ne pesait rien. Ed et Brooke attendaient leur tour.

De l'intérieur, Justin ne voyait qu'un fouillis de bras et de jambes qui gigotaient sur son pare-brise. Le moteur refusait de démarrer. Probablement parce que le gazole avait trop refroidi. Il était à court d'idées. Chaque fois qu'il tournait la clé, le truc toussait, se secouait, et puis plus rien.

— Insulte-le, dit BouleChien.

— Quoi ?

— Insulte-le, répéta BouleChien. C'est ce que mon père faisait toujours quand sa tire voulait pas démarrer. Parfois, ça marchait.

— OK, dit Justin. Espèce de gros naze !

— Non, ça, ça vaut pas ! Kekchose de plus corsé.

— Grosse crotte !

— Mais tu comprends rien ou quoi ? Kekchose de raide, comme…

Et BouleChien de prononcer la plus salace des obscénités au moment exact où Justin tournait la clé. Le moteur s'ébroua enfin. Ils explosèrent de joie. Et puis, Brooke et Ed étant définitivement montés sur le toit, ils avisèrent les crevards qui avançaient dans l'étroite ruelle, bloquant tout passage, lançant vers eux leurs longs doigts crochus.

— Sa mère ! s'exclama BouleChien. Faut se tirer. Vas-y, petit gars, démarre.

Justin inspira un grand coup, écrasa la pédale d'embrayage, mit une vitesse puis posa l'autre pied sur l'accélérateur. Dans la réalité, les commandes étaient beaucoup plus dures à actionner que sur son ordinateur, mais, fondamentalement, c'était la même idée.

Il appuya sur la pédale d'accélérateur, encore, et encore. Rien à voir avec une voiture. Il était aux commandes d'un vrai monstre, qui plus est, tractant une charge énorme. Ni subtilité ni délicatesse là-dedans. Il fallait y aller franco.

Toute la cabine était traversée de bruyants frissons, pourtant l'engin refusait toujours de bouger. Il commençait à se demander s'il ne s'était pas trop avancé en prétendant pouvoir conduire cette chose dont la taille et la puissance le terrifiaient. Il leva le pied de l'embrayage et écrasa encore un peu plus l'accélérateur. Un bruit sourd lui fit lever les yeux.

L'avant-garde des crevards venait d'atteindre le camion. Ils tapaient sur le pare-brise avec leurs mains crasseuses, maculant la vitre de longues traînées de sang.

— Démarre, bolos ! l'invectiva nerveusement BouleChien avant de relever la tête et de constater avec horreur qu'un des crevards avait ramassé un bout de béton qu'il s'apprêtait à leur lancer.

C'était un jeune type d'à peine vingt ans qui montrait très peu de signes de maladie. BouleChien se dit qu'il ressemblait beaucoup aux craignos qu'en son temps il croisait dans sa cité. Genre toxico sortant d'une nuit agitée.

Une détonation retentit. Le crevard fut projeté contre le mur.

— Ça doit être Bam, dit Justin. On serait dans la merde sans lui.

— Tais-toi et roule ! hurla BouleChien, rendu hystérique à la vue de deux mères – dont une blonde au visage littéralement emporté par le mal – escaladant la calandre. Ouh, gerbos ! On lui voit le dedans à celle-là…

Au-dessus, quelqu'un poussa la première, qui bascula en arrière. La seconde encaissa un coup sur le côté du crâne sans pour autant lâcher prise.

Le camion avança enfin, mais après un brusque bond, il s'arrêta net, moteur calé.

— Tu veux que je conduise ? dit BouleChien.

— Non, non, ça va, répondit Justin. Faut juste que je m'y fasse. Me perturbe pas. Tout va bien.

— Alors démarre, abruti ! Démarre !

Justin s'empourpra. Une colère noire s'empara de lui. Mentalement, il traita BouleChien de la même épithète que celle qu'il avait prononcée contre le camion, puis il tenta de se persuader que tout allait bien.

Ne pas paniquer.

« Démarrer le moteur. Embrayer. Passer la vitesse. Accélérer. Garder la tête froide. »

Le camion avait simplement besoin d'être mené avec plus de brutalité qu'une voiture. Le simple fait de lui faire prendre des tours était une épreuve.

« Débrayer. Mettre les gaz. »

Le bahut trépignait sur place, impatient de démarrer.

« Appuie sur les pédales de toutes tes forces. »

Et ils se mirent en route, délogeant inexorablement les crevards qui étaient sur eux. Des cris de triomphe retentirent sur le toit.

— Tu y es, mec ! s'exclama BouleChien. J'y crois pas. Tu roules. Ma parole, le bolos, tu conduis !

N'osant se risquer à changer de rapport, Justin resta en première. Moteur hurlant, le camion remonta la ruelle au pas, lâchant un incroyable nuage de fumée dans son sillage.

Boitant et trébuchant, les crevards tentèrent maladroitement d'échapper à l'avancée de ce rouleau compresseur. Quelques-uns chutèrent et disparurent sous le châssis sans que le bahut marque le moindre signe de ralentissement.

Passant l'angle de l'allée et émergeant dans la cour baignée de soleil, ils virent quelqu'un qui se dressait devant eux. Justin s'apprêtait à lui rouler

dessus lorsqu'il reconnut Frédérique. Il leva le pied. Elle s'écarta du passage, comme hébétée.

Sur le toit, Jack aussi l'avait repérée. Il l'appela et descendit au flanc de la cabine, le pied en appui sur la vitre baissée. Une fois atteint le marchepied, il marqua un temps d'arrêt, puis sauta à terre et se précipita vers elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ? J'avais pas réalisé que t'étais pas avec les autres. Ben, finalement, t'es meilleure guerrière que je le pensais…

— J'ai rien, balbutia Frédérique.

De fait, elle paraissait indemne. Jack la prit par la main.

— Continuez de rouler, cria-t-il à BouleChien, penché à la fenêtre. Vous arrêtez pas, je vous attends à la route.

Ce disant, il courut devant le camion, emmenant Frédérique avec lui.

Aux commandes, Justin n'en menait pas large. Tant qu'il roulait en ligne droite, ça allait à peu près, en revanche, dès qu'il fallait tourner, l'affaire se compliquait. Non seulement, le volant était immense, mais, en plus, la direction était tellement démultipliée qu'il fallait tourner et tourner encore pour que les roues daignent obliquer de quelques centimètres. Sans parler du rayon de braquage qui, avec la remorque, était quasiment impossible à maîtriser.

Au sortir des garages, ils accrochèrent un mur et le démolirent. Dans un crissement à fendre l'âme, ils raclèrent tout du long. Justin ne put s'empêcher de repenser à la scène de *Titanic*, quand le bateau heurte l'iceberg.

BouleChien riait de façon hystérique en l'abreuvant d'injures.

— Si tu voulais bien la fermer, maugréa Justin, j'arriverais peut-être à contrôler.

— Tu rigoles, s'esclaffa BouleChien. Tu contrôles que dalle, mon pote.

— J'arrive pas à me concentrer avec toi qui me cries dans les oreilles.

— Au contraire, benêt. T'as besoin qu'on te mette un max de pression pour donner ta pleine mesure. Maintenant, avance, bolos !

— Ta gueule !

Déboulant lourdement dans la rue, ils percutèrent une voiture avant que Justin ait eu le temps de tourner suffisamment les roues. Aussitôt, celui-ci se démena en sens inverse sur son volant pour remettre le poids lourd sur la voie. En dépit de ses efforts, il n'y parvint pas à temps et, après avoir traversé la route en diagonale, ils tamponnèrent une voiture garée en face.

— C’est du délire ! brailla BouleChien.

Cette fois, le moteur cala et, dans un dernier cahot, le camion s’arrêta.

Jack courut vers eux et ordonna à Justin d’attendre que tout le monde soit descendu du toit, puis il fit le tour et alla ouvrir la remorque. Les yeux aussi écarquillés que s’ils venaient de faire le tour de manège le plus exaltant de toute leur vie, Ed, Bam et les filles crapahutèrent sur les flancs de la carrosserie pour lui emboîter le pas. Retrouver Frédérique indemne, c’était inespéré. Ed se dit que les crevards avaient dû la laisser tranquille pour se concentrer sur la manne providentielle qui se trouvait dans l’allée.

Devant la quantité de nourriture que contenait la remorque, Jack ne put s’empêcher de siffler. Un enthousiasme partagé par tous ceux qui, les uns après les autres, se pressèrent pour venir voir. Ils parlaient tous en même temps, éclataient de rire. Pour un peu, ils en auraient presque pleuré de joie.

À l’intérieur, il y avait juste assez de place pour tout le monde. Dès qu’ils furent montés, Jack cria à Justin de repartir.

Petit à petit, le camion atteignit sa vitesse de croisière, d’une faiblesse affligeante. Après avoir un instant regardé défiler la route derrière eux, Jack prit une décision.

— J’y vais, dit-il en attirant Ed à l’écart.

Encore étourdi par le tour d’autos tamponneuses qu’ils venaient d’effectuer, Ed ne comprit pas immédiatement ce que Jack lui disait.

— OK, cool, dit-il en le prenant dans ses bras.

— T’as entendu ce que j’ai dit ?

— Euh, non, pas vraiment, avoua Ed en riant. C’était important ?

— Je rentre chez moi.

— Où ça ? Au musée ?

— Non, chez moi, à Clapham. Comme j’ai toujours dit.

Ed revint brutalement à lui, comme si quelqu’un lui avait balancé un seau d’eau glacée sur la tête. Son sourire s’évapora instantanément.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— On est à mi-chemin, répondit Jack. Je pourrais y être en moins d’une heure.

— OK, mais, maintenant qu’on a trouvé ces vivres… ça change tout, non ?

— Pourquoi ?

— Ben, tu vas quand même pas dire adieu à tout ça…

— Je reviendrai. C’est pas loin. Je prends mes trucs et…

— Non, Jack. C'est trop risqué.

— M'en cogne, répondit Jack du tac au tac. J'ai toujours voulu retourner chez moi. En plus, maintenant que vous avez tout ça, je peux partir tranquille. Vous avez de quoi tenir.

— Jack…

— Calme-toi, Ed, dit-il en le secouant par les épaules. Tout va bien. T'as à manger, un endroit où dormir, des armes. En plus, t'es pas tout seul… Y a même des filles ! T'as plus besoin de moi.

— Bien sûr que si… T'es… t'es mon frère.

— Tu l'as dit toi-même, Ed. J'ai pas été cool avec toi ces derniers temps, pour ne pas dire un chieur. Raison de plus pour prendre la tangente et rentrer chez moi. Toi, ça te fera des vacances et moi, je retrouverai enfin le parfum de ma vie d'avant.

— Et ensuite, tu reviens ?

— Bien sûr que je reviens. Si ça se trouve, je serai de retour d'ici ce soir, déclara Jack avec un sourire rassurant.

— Et si tu rentres pas ? Et si y t'arrive quelque chose ?

— Tout va bien se passer, affirma Jack en tapotant son sabre. Je suis blindé.

— Jack…

— Non. Inutile d'en discuter cent sept ans. Tu me connais… Têtu comme une mule.

Bam, qui avait tout entendu, se pencha et tendit son fusil à Jack.

— Tiens, prends ça. Avec un peu de chance, j'en aurai plus besoin.

— Non, non, garde-le. C'est toi le roi du calibre douze. Mon sabre me suffit amplement.

— Dans ce cas, laisse-moi venir avec toi.

— Pas question, protesta Jack. Je veux personne avec moi sur ce coup-là. Trop de responsabilité. Je veux personne à chaperonner. Avant, je me foutais de la gueule de ma mère quand elle se faisait du mouron parce que je rentrais tard. Mais aujourd'hui, je comprends. Et j'ai aucune envie d'assumer ça, vu ? C'est ma décision. Elle ne concerne que moi.

— Eh ben, c'est ma décision à moi aussi de t'accompagner, insista Bam. Mon choix. Un risque que j'accepte de courir en toute connaissance de cause. Jamais je ne te tiendrai pour responsable de ce qui pourrait m'arriver. Et, t'inquiète, t'auras pas à te faire de bile pour moi.

— J'ai besoin de personne ! dit Jack en se détournant de ses amis.

Le camion ronflait et soufflait, cahotait à mesure qu'il accélérait. De toute évidence, Justin avait gagné assez d'assurance pour s'essayer au changement de vitesse. Avant qu'il soit trop tard, Jack sauta de la remorque.

Ed le regarda s'éloigner sans pouvoir s'empêcher de penser qu'il ne le reverrait peut-être plus jamais. Et puis ce fut au tour de Bam, qui sauta par-dessus le parapet, trébucha sur la route et courut jusqu'à Jack pour lui taper dans le dos. Celui-ci l'accueillit avec un grand sourire. Bam lui glissa quelque chose et il éclata de rire.

Tandis qu'Ed les regardait rapetisser à vue d'œil, Frédérique se porta à son côté, à la rambarde du hayon.

— Ils font quoi ? demanda-t-elle nerveusement.

— Jack veut revoir sa maison, répondit Ed d'un ton désinvolte pour ne pas la contrarier – et, à dire vrai, pour ne pas se contrarier lui-même. C'est pas loin d'ici. Il reviendra tout à l'heure.

En dépit de ces précautions, Frédérique paraissait bouleversée.

— Il peut pas partir… Il peut pas me laisser.

— Hé, Fred, tout va bien maintenant. On a rempli notre mission. Et crois-moi, y a plein d'autres gars au musée qui seront ravis de jouer les chevaliers servants pour toi le temps qu'il revienne.

— Faut pas qu'il parte…

Le camion roulait de plus en plus vite. Marchant dans la direction opposée, Jack et Bam n'étaient déjà plus que deux silhouettes au loin. Ed s'arrachait les cheveux. Comment pouvaient-ils être aussi téméraires ? Aussi inconscients ? Se balader comme ça dans la rue ? Qui sait ce qui pouvait les attendre ? C'était de la folie.

Soudain, il se sentit très seul. Un déclic se produisit dans son cerveau. Il attrapa Frédérique et la poussa sans ménagement contre Brooke.

— Fais gaffe à elle, dit-il à la blonde interloquée.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'y a ?

Ed était comme étourdi, presque soûl. Paradoxalement, c'est alors qu'une idée toute bête, claire et simple, s'imposa à lui, aussi brutalement qu'au réveil d'une longue nuit on rabat une lourde couverture sombre et étouffante. Dorénavant, il n'aurait plus peur. Il ne serait pas seul. Il serait libre, et vivant. Plus rien n'ayant réellement d'importance, il pouvait faire ce qu'il voulait.

Il embrassa Brooke et, d'un geste théâtral, bondit par-dessus l'arête du parapet.

— On sera de retour pour le thé ! cria-t-il une fois qu'il eut touché terre. Et je compte sur vous pour que ça soit une vraie fête !

42

Depuis les décombres d'une maison ravagée par les flammes, quelqu'un, les yeux injectés de sang, les observait. Ce quelqu'un les avait suivis toute la matinée, attendant son heure. Un temps, il les avait perdus de vue. Et puis le bruit du camion l'avait remis sur la piste.

Et voilà qu'ils étaient là, tous les trois, à portée de crocs.

Pas tout de suite. Pas tout de suite. Il faudrait attendre encore un peu. Continuer à observer. Surtout ne pas se précipiter. Le moment viendrait.

« Vos gueules ! Arrêtez de parler ! » Ces voix dans sa tête. Mais quand allaient-elles se taire ? C'était pas possible un bazard pareil ! Elles étaient combien là-dedans ? À parler toutes en même temps ? Plus qu'il ne pouvait en supporter, en tout cas. C'était tellement surpeuplé que ça menaçait de craquer à tout moment, de défoncer la boîte.

Oui, sa tête allait s'ouvrir en deux. S'ouvrir en deux. Sa tête. Comme une pêche.

Pas tout de suite ! Pas tout de suite !

« Taisez-vous ! »

Il se secoua violemment la cafetière. Une pluie de gouttes de sueur vola partout autour de lui.

Il frissonnait. Il frissonnait et, pourtant, il transpirait. Son nez coulait. À peine s'il s'en apercevait. À l'inverse de la démangeaison, qui l'obsédait. À croire qu'on lui avait glissé une touffe d'orties sous la peau qu'il se serait volontiers arrachée s'il avait pu. Écorché. Comme un lapin. Assaisonné.

Mais pourquoi diable assaisonnerait-on un lapin ? C'était quoi un lapin déjà ? Il ne se souvenait plus. Pourquoi était-ce si difficile de se rappeler les choses ? Un animal ? Oui, c'était ça.

Les garçons étaient là. Ceux qu'ils voulaient. Ceux qui avaient…

« Avaient quoi ? » Il ne se souvenait plus. Il savait seulement qu'il les haïssait. Il voulait les écraser, les écrabouiller comme des insectes, les désosser et les manger. Les manger. Mais, avant, il en ferait…

Du savon…

Du savon ?

Oui, il en ferait du savon.

« Du savon ? C'est quoi le savon ? »

Quelque chose.

Du savon de lapin.

Son esprit continuait de partir dans tous les sens. Pourtant, dans cette folle farandole d'idées sans queue ni tête, il y avait quelque chose d'important à extraire, à punaiser en bonne place sur le mur. Avec un gros clou… Une chose importante. Plus importante que toutes… Le mal qu'ils lui avaient fait. À lui et à son fils.

« Son fils. » Oui, c'était ça. Son garçon. Son… petit garçon ? Il avait un nom, mais les grands le lui avaient pris. Ils avaient pris son fils. L'avaient arraché à lui. Son garçon. Lee-am.

Son Liam.

« Oui. » Un sourire carnassier se dessina sur ses lèvres. D'autant plus carnassier qu'en se tendant la peau tira sur les cicatrices et les fit saigner. Ils avaient essayé de lui arracher Liam. Mais ils n'avaient pas réussi. Il était trop intelligent pour eux. L'intelligence en action. C'était tout lui, ça. Plus intelligent qu'eux. Il avait gardé Liam. Ça, ils le savaient pas, hein ? Gardé auprès de lui. À l'abri. Pour toujours.

Il n'empêche qu'il les aurait. Il se les farcirait. Il leur retirerait leurs petits manteaux et les assaisonnerait. Oui, il le ferait. Il savait qu'il le ferait, parce qu'il était…

Comment déjà ?

Pouch ?

Boch ?

Prof ?

Non, pas prof – il détestait les profs –, laitier.

Mais non !

Allez, intelligence en marche, au boulot !

Boucher.

Oui. Il était boucher. M. Le Génie, boucher de son état. D'ailleurs, il avait l'outil qui le prouvait. L'outil qui pendait à sa ceinture et dont il ne se séparait jamais. Un tranchoir. Un tranchoir génial.

Les garçons… Venez dire bonjour au tranchoir.

Un tranchoir à viande. Aux mains d'un boucher. Il allait les débiter en rondelles.

Il sourit de plus belle. À la faveur de la tache de sang qui se répandait autour de sa bouche, un effroyable sourire de clown se dessina sur son visage. Les garçons s'éloignaient. Mais il allait les suivre. Car le délicieux fumet de viande qu'ils laissaient derrière eux était comme une présence qu'il pouvait sentir, presque voir et toucher.

Il ramassa son balluchon, le serra contre sa poitrine et leur emboîta le pas.

43

— Frédérique n'était pas jouasse de te voir partir, tu sais ?

— Comme je disais, répondit Jack, la tête basse, j'peux pas porter tout le monde à bout de bras. J'peux pas prendre soin d'elle, la protéger. J'sais pas comment m'y prendre…

Mais Ed n'était pas disposé à lâcher prise.

— Elle t'aime vraiment, tu sais ? dit-il en faisant sauter son fusil sur son épaule. Toi, tu l'aimes pas ?

— Bof… Enfin, si, si… Je l'aime bien.

Se penchant vers lui, Ed piqua entre le pouce et l'index un long cheveu tombé sur l'épaulette de son manteau.

— Que vois-je ? dit-il en faisant tourner l'objet du délit entre ses doigts. Une preuve !

— Vas-y, reprends-toi, sinon, dans deux minutes, tu chantes.

— Chanter quoi ?

— Ils sont amoureux, nana nana nèreuh…

— Euh… Pardon ? tiqua Ed, le sourcil en accent circonflexe.

— C'est pas ça, répondit Jack, sa joue blanche virant au rouge. C'est juste qu'elle m'a mis le grappin dessus.

— Et pourquoi ça te dérange ? Tu l'aimes pas ?

— Je l'aimerais un peu plus si elle arrêtait cinq minutes de chialer. Je vois bien qu'y a kekchose qui la ronge, mais j'arrive pas à percer la coquille et à lui faire dire ce que c'est.

— Si ça se trouve, elle le sait pas elle-même, dit Bam dans un haussement d'épaules. Elle flippe de tout, comme nous tous, sauf qu'on a chacun notre manière de faire face.

— Parlant de ça, dit Ed, tu fais comment, toi, pour faire face ?

— Bah, tu me connais. Je travaille le foncier, je fais du physique. Comme d'hab. Le rugby… Un bon remède contre la vraie vie, dit-il avant de marquer une pause et de demander à Jack, en papillonnant des cils : Vrai, tu la kiffes ?

— J'y ai pas franchement réfléchi.

— Tu te fous de moi ? s'exclama Bam avec un éclair libidineux dans le regard. Une jolie donzelle de France !

— Boh, OK, dit Jack, peut-être un peu.

— Ouh la la ! Peut-être un peu ?

— Écoute, elle est mignonne, je la kiffe bien. Un peu mince, peut-être…

— Un peu mince ? s'esclaffa Bam. Tu veux rire ? Un vrai sac d'os…

— Ouais, bon, ça va, dit Jack. Vous voyez bien ce que je veux dire. Si les choses avaient été différentes, j'y aurais peut-être réfléchi à deux fois, mais, là, j'sais pas. Avec les filles, j'arrive jamais à savoir si elles m'aiment moi, genre, en tant que personne, ou si, réellement, elles veulent de moi. Vous voyez ce que je veux dire ? J'ai toujours peur de me louper.

— En tout cas, mec, t'es dedans jusqu'au cou, répondit Bam d'un ton compatissant.

— Et toi, Ed, dit Jack, histoire de tourner les projecteurs sur quelqu'un d'autre. T'en es où avec Brooke ?

— Quoi où j'en suis avec Brooke ?

— Quand est-ce que tu vas y aller ? Faire le premier pas ?

Ed ricana en y repensant.

— Vous savez ce que j'ai fait, au camion ?

— Quoi ?

— Je l'ai embrassée.

— Non ! Tu l'as pas… Devant tout le monde ?

— Bon, je vous rassure, pas la grosse pelle non plus. Plus version baiser de cinéma. Comme si je jouais un rôle. Façon soldat en partance pour une

dangereuse mission qui dit au revoir à l'héroïne. Peut-être qu'elle l'attendra. Peut-être pas…

— Oh, elle t'attendra, dit Bam. T'y es toi aussi, mon pote.

— T'as raison, acquiesça Jack. Elle a un faible pour les beaux gosses et, moi, je suis pris. Donc, t'as un boulevard.

— Eh ! Et moi alors ? s'exclama Bam.

— Quoi, toi ? répondit Jack. Avec ta tronche, t'as aucune chance, mon pauvre.

— Ça va, j'suis pas si moche. Et moi, contrairement à toi, à la maison, j'avais une copine.

— Une vraie ou une qui t'apparaissait dans tes délires nocturnes ?

— Allez, renchérit Ed en se piquant au jeu, tu peux nous le dire qu'elle était sur papier glacé…

— Ah, ah, très drôle. Mais non, une vraie fille, avec des bras, des jambes et tout et tout.

— Et tout et tout ?

— Enfin, pour ce que j'en sais… On n'a pas eu le temps de pousser les investigations au-delà du stade « interdit aux moins de dix ans ». Et maintenant… Dieu sait si je la reverrai.

— Elle s'appelle comment ? demanda Jack, innocemment. John ? Barry ? Roger ?

— Cassidy, si tu veux tout savoir.

— Et moi qui pensais qu'y avait que le rugby dans ta vie.

— J'vis pas pour autant hors du monde. Et vous êtes loin de connaître toutes les facettes de ma personnalité.

— Grand bien nous fasse, dit Jack. Parce que déjà, là, ça nous fait un sacré os à ronger. Vous imaginer, cette pauvre Cassidy et toi, tendrement enlacés sur un canapé…

— Oh, ça va, lâche-moi un peu, tu veux, coupa Bam d'un air courroucé. Et pis d'abord, pourquoi vous me cherchez, tous les deux ?

— On rigole, dit Ed en le prenant par l'épaule.

Ils firent quelques pas ainsi avant que Jack n'embraye :

— Donc, si je comprends bien, tu vas attaquer Brooke, c'est ça, Bam ?

— Brooke ? Sûrement pas. Pas du tout mon style. Trop flippante. Je te la laisse avec plaisir, Ed.

— Elle est cool… une fois qu'on la connaît un peu, répondit celui-ci. Mais, avant, elle ne m'aurait même pas regardé. Clairement, j'suis pas son

genre. J'aurais pensé qu'elle s'intéresserait plus à un gars comme BouleChien, qui, visiblement, craque pour elle. Il arrête pas de lui tourner autour.

— C'est ça ! railla Jack. Et moi qui croyais avoir affaire à un spécialiste de la gent féminine. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure qu'elle en a rien à cirer de lui. En même temps, je la comprends, on dirait un de ces jeunes chiens surexcités qui arrêtent pas de fourrer leur truffe au derrière de tout le monde.

Tous trois éclatèrent de rire. Durant un court instant, la lutte pour la survie cessa d'exister et ils purent croire que tout était comme avant.

Arrivés en vue des cuves de gaz, ils s'arrêtèrent pour laisser à Jack le temps de choisir la route à prendre.

— Ouh, ça pue vraiment le pourri, dit Ed en fronçant le nez. L'ironie de l'histoire, c'est qu'y a sûrement assez de gaz là-dedans pour plusieurs vies, mais qu'on sait même pas comment ouvrir le robinet…

Bam n'écoutait pas. Le nez en l'air, il regardait le ciel, la main devant les yeux pour se protéger du soleil. L'épais nuage noir qu'ils avaient repéré plus tôt avait grossi.

— J'crois pas que l'odeur vienne uniquement des cuves, dit-il. Cette fumée est plus dense, soit qu'on s'approche d'elle, soit l'inverse.

— Un peu des deux, j'imagine, répondit Ed, mais c'est quand même encore vachement loin, tu crois pas ?

Il marqua une pause et renifla l'air de nouveau.

— Sincèrement, tu penses que c'est la fumée ?

— Ouais, acquiesça Jack, un mix de charbon de bois et de relents de cuisine.

— Et aussi le pourri, dit Bam, comme de la bouffe avariée. À moins que ce soit le gaz… Ce qui est sûr, c'est que ça pue. Et si le feu se propageait jusqu'au musée ?

— Ça m'étonnerait, répondit Jack. Il a pas mal plu ces temps-ci.

— C'est la température qui compte le plus, fit remarquer Ed. S'il faisait ne serait-ce que quelques degrés de plus, ça cramerait tout et n'importe quoi, quelle que soit la pluie.

— Ouais, bon, d'façon on peut rien y faire, dit Jack en redémarrant. Allez, les gars, on y va.

Ed lui emboîta le pas et toussa. Bam avait raison, ça sentait définitivement la fumée.

44

— C'est qui Angus Day ? demanda un des petits du Brain Trust qui, en compagnie de quelques copains, avait préféré battre en retraite dans la cafétéria pour admirer les talents de lettreur d'Harry plutôt que d'assister à l'interminable controverse théologique qui agitait Matt et le reste de la bande dans l'atrium.

— *Agnus* Day, ricana un petit, amusé par la similitude du mot avec un autre désignant une partie de l'anatomie humaine faisant beaucoup rire les enfants. *Agnus* Day.

— Agnes Day ? s'en mêla Arthur. Pourquoi vous lui faites un drapeau ? C'est ton amoureuse ?

— C'est du latin, idiot, expliqua Harry avec une grimace condescendante. Ça veut dire « Agneau de Dieu ».

— Oui, enfin surtout le jour d'Angus, intervint Wiki. T'as interverti le *g* et le *n*. Quant à Dei, ça s'écrit D-E-I et pas D-A-Y.

— Tu plaisantes ? tressaillit Harry. Je l'ai mal écrit ? J'ai fait une faute ? Matt va me tuer. Ça fait des heures qu'on est là-dessus.

— Désolé, vieux, mais t'as tout faux.

— Bordel ! Je savais que j'aurais dû demander à Matt de me l'écrire.

— T’écrire quoi ? demanda justement ce dernier en faisant irruption dans la cafète, Archie Bishop et ses acolytes sur ses talons.

— Le nom de ton nouveau Dieu, répondit Wiki.

— Pourquoi, qu’est-ce qu’il a encore fait, cet idiot ? demanda Matt en se penchant sur la bannière. Mais… mais… espèce de crétin ! Tu l’as complètement bousillé. On va devoir tout reprendre depuis le début, maintenant !

— Bah, en même temps, c’était pas terrible comme nom de dieu, estima Arthur. Angus, ça le fait vachement moins que Thor, Zeus ou Bouddha.

— Absolument d’accord, abonda Wiki en se piquant au jeu. Jéhovah, Hadès, Baal, Osiris… Ça, ça claque, alors que « Angus Day », ça fait nom de présentateur télé.

— Peut-être que le destin en a voulu ainsi, suggéra Archie sans rire, que c’est fait exprès.

Tous les regards, y compris les yeux rouges de colère de Matt, se tournèrent vers lui.

— J’ai pas fait exprès ! protesta Harry. Au contraire, je me suis appliqué, j’ai fait de mon mieux. Vraiment. J’étais sûr que c’était ça.

— Précisément, insista Archie. Si ça se trouve, c’est l’Agneau qui a guidé ta main. Comme pour les pages du Livre ou les visions de Matt. C’est pas nous qui choisissons. L’Agneau nous montre la voie, n’est-ce pas, Matt ?

— Euh… Oui, oui, sans doute, répondit ce dernier, inquiet du tour que prenait la discussion.

— Et moi je dis que l’Agneau a utilisé Harry pour nous révéler quelque chose qu’on n’aurait pas vu autrement, poursuivit Archie. C’est Lui qui lui a fait faire la faute. Sauf que c’est pas une faute, c’est juste, vous voyez ? Ce sont Ses mots.

— Angus Day ? dit Arthur d’un ton dubitatif. Mais pourquoi ?

— On ne sait pas, répondit Archie. Pas encore. Mais on va le découvrir. Il nous éclairera.

Matt restait là, les bras ballants, à se creuser la tête pour trouver une issue honorable à ce fiasco. De son point de vue, la démarche d’Archie n’avait pas d’autre but. Légitimer l’erreur pour ne pas être la risée de tous.

Mais la coupable légèreté d’Harry occupait tout son esprit. Pas les *deux* à la fois.

Angus Day ! S’il n’avait pas été aussi furieux, il en aurait ri, lui aussi.

Un des gars de Jordan entra. Il regarda le blason d'un air absent, puis se tournant vers les mômes :

— Hé ! Vos potes sont de retour. Tiens, chouette bannière. C'est qui, Angus Day ?

45

L’odeur avait empiré – plus profonde, plus forte, plus intense. Elle transportait dans les airs un étrange mélange de parfums familiers (barbecue, feux de jardin, poêle à bois) brouillés par d’autres qui n’avaient rien à faire là : ordures ménagères, expériences de chimie, poussière et toilettes bouchées.

— Expliquez-moi comment ça peut sentir à la fois les odeurs de cuisine et le pourri ? demanda Bam en faisant la grimace.

— C’est peut-être un produit chimique, suggéra Ed.

— De mieux en mieux, s’exclama Bam. Si ça se trouve, on est en train de s’empoisonner.

— Flippez pas, c’est le gaz des cuves, dit Jack.

— Et si on faisait demi-tour ? dit Ed en s’arrêtant net au milieu de la route.

— Rentre si tu veux, dit Jack, mais moi, pas question que j’abandonne si près du but.

— Hé, les gars, matez-moi ça ! dit Bam, les yeux fixés sur un immeuble en brique rouge qui dominait le voisinage du haut de ses six étages.

— C’est l’Oval, répondit Ed. Le stade de cricket. J’y suis allé l’été dernier.

— Merci, je connais l'Oval, répondit Bam. C'est pas de ça que je parle. Mais de *ça*…

Ed et Jack regardèrent fixement le bâtiment en essayant de voir de quoi il parlait.

Finalement, ils comprirent.

Des voitures de police, des véhicules militaires et même une camionnette de télévision équipée d'une parabole étaient massés autour de la grille d'entrée. Des barrières métalliques délimitaient des corridors de sécurité.

Mieux, il y avait des gens qui circulaient.

— Bon Dieu ! s'exclama Ed, en proie au vertige. Est-ce que tout ça est réel ?

— Dites, c'est pas possible que ce soit un mirage, hein ? demanda Jack, tout aussi incrédule. On n'est pas dans le désert. En plus, comme il semblerait qu'on voie tous la même chose, c'est que ça doit être vrai.

Ed essaya de ne pas s'enflammer trop vite. Mais la tentation était trop grande. Et s'ils s'étaient trompés ? Et si le cataclysme n'en était finalement pas un ? Son cœur battait à tout rompre. Les idées se bousculaient dans sa tête à la vitesse de l'éclair.

— La civilisation, bafouilla Bam. J'veux dire, si la police et l'armée sont là, on est sauvés. Ça veut dire qu'il y a encore des gens vivants. De vrais gens. Pas malades. Vous voyez ce que ça veut dire ? Et s'ils avaient trouvé un traitement ?

— Mmh, à ta place je m'emballerais pas, dit Jack. Ce que ça veut dire, j'en sais rien du tout.

— Allons-y, dit Bam. On verra bien.

— Fais gaffe, répondit Jack. Dans les films, il arrive souvent que, pensant être enfin sauvés, les survivants soient abattus par les militaires qui les croient contaminés.

— On prend le risque, répondit Bam.

Quittant le milieu de la route, ils regagnèrent le trottoir et avancèrent en longeant les murs, ignorant les protestations d'Ed qui n'arrêtait pas de répéter qu'ils risquaient de se faire coincer par on ne sait quelle bande de crevards embusqués dans le coin.

— Arrête ton char, dit Bam. Y a pas un crevard à mille kilomètres à la ronde. Pas avec ceux-là à portée de fusil.

— Les mecs ? dit Jack en ralentissant soudain l'allure.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui nous dit que ces types en uniforme sont bien vivants ?

— Oh, merde, dit Ed en allant se cacher derrière une voiture garée. C'est vrai, ça ! Qu'est-ce qui nous le dit ?

— Mais je vois des gens qui vont et viennent, argua Bam.

— Quelle sorte de gens ? demanda Ed.

— Un ou deux soldats. Un policier.

— Les soldats, y sont comment ? En forme olympique ou genre cadavres ambulants ?

— Comment veux-tu que je te réponde, à cette distance, avec ma mauvaise vue ?

— Dans ce cas, faut qu'on fasse vraiment, vraiment gaffe.

Ils filèrent ainsi de voiture en voiture, en tâchant de rester hors de vue.

— Quand je rentre au musée, j'essaie de me trouver une paire de binocles, dit Bam.

— Moi un char d'assaut, répliqua Ed. La vie doit être beaucoup plus cool, vue d'un tank.

Enfin, ils furent assez près pour distinguer clairement ce qui se passait. Cachés derrière un gros 4 × 4 noir, ils observèrent attentivement la scène.

— F'chier, souffla Jack.

Deux militaires et un policier vaquaient bel et bien à leurs occupations, mais, en dehors de ça, rien ne bougeait. Ça ressemblait à un DVD sur pause. Genre : film catastrophe. Avec impressionnant déploiement de forces de sécurité prêtes à riposter… qui ne bougeaient pas d'un pouce.

Des soldats assis dans des jeeps, des policiers à bord d'une camionnette, un petit groupe de gens pressés contre les barrières, tous parfaitement immobiles.

— Y sont morts, soupira Bam, effondré. À part ces trois-là, ils sont tous morts…

De fait, maintenant qu'ils étaient plus près, ils s'aperçurent qu'il y avait d'autres corps, éparpillés un peu partout : par terre, dans les véhicules, près de l'entrée de l'Oval. Un vrai champ de bataille. La majorité des cadavres étaient en civil. Des pères, des mères, des jeunes qui, dans de nombreux cas, portaient des traces de blessures par balles.

— Au moins, maintenant, on sait d'où vient l'odeur, dit Bam en se couvrant le visage avec son écharpe. En fait, c'était un mix : le feu et la charogne.

— À votre avis, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Ed.

— Aucune idée, répondit Jack.

— On dirait qu'ils ont défendu quelque chose, suggéra Ed.

— L'Oval ? Pourquoi l'armée défendrait-elle un terrain de cricket ? s'interrogea Jack. Pour empêcher les gens d'emporter les piquets ?

— T'as une meilleure suggestion ?

— Peut-être qu'ils gardaient autre chose, supposa Bam. Peut-être que le gouvernement a entreposé ici des réserves de vivres, des armes ou les joyaux de la couronne, va savoir ?

— On devrait aller voir, dit Jack.

— Quoi ? s'étrangla Ed. Pas question. On se tire, et en vitesse. Y a rien pour nous ici.

— Y en a que trois qui bougent, dit Jack. On pourrait se les faire facile.

— Mais pourquoi on irait s'emmerder avec ça ?

— Parce que, de toute évidence, ce qui est entreposé là-dedans est assez précieux pour que des gens veuillent forcer le passage et s'en emparer.

— Des malades, oui. Des crétins de crevards prêts à faire n'importe quoi, répondit Ed.

Jack s'assit sur la route, le dos appuyé à la voiture.

— Ça mérite d'y jeter un œil, dit-il tandis que les deux autres s'agenouillaient à ses côtés. Imagine que ce soit ce que dit Bam : un énorme stock de vivres ? On serait parés à vie. À côté, le camion, ce serait *peanuts*.

— Jack ! s'exclama Ed, la main plaquée sur la bouche et le nez pour se protéger de la puanteur. Je croyais que tu voulais rentrer chez toi.

— Je sais… Et j'ai pas changé d'avis… Mais je trouve qu'on devrait aller voir. En plus, il suffirait de se débarrasser de ces trois couillons pour récupérer de nouvelles armes. Sans compter qu'y doit forcément y en avoir à l'intérieur. De vraies armes, modernes, en parfait état de marche. De quoi devenir totalement invincibles.

— Pourquoi on se contente pas d'aller chez toi ? demanda Ed d'une voix anxieuse. Tu fais ce que t'as à faire, on rentre au musée pour le soir, et on revient demain matin avec des renforts…

— T'es vraiment qu'un trouillard, répondit Jack. Tout va bien se passer, je t'assure… Imagine une seconde ce qu'on pourrait trouver là-dedans. C'est immense. De la taille d'un… Ben, de la taille d'un terrain de cricket, mec ! Des stocks de nourriture, des armes, pourquoi pas des médicaments ? Peut-être même les trois !

— Allez, Ed, autant y aller tant qu'on est là, plaida Bam. Sinon, on va s'en vouloir toute notre vie.

— Bon, bon, très bien, obtempéra Ed, conscient d'être dans une position intenable. On y va… Mais on regarde d'abord si y a des armes, comme a dit Jack.

Ils se tapèrent tous dans la main, à hauteur d'épaule – Ed avec un peu moins d'entrain que les deux autres. Puis ils reprirent leur approche en direction de l'Oval, utilisant le rempart des voitures pour rester à couvert, jusqu'à se retrouver juste en face de l'entrée, derrière la file de véhicules de sécurité.

En planque sur le trottoir d'en face, ils étudièrent la situation un long moment afin de vérifier qu'aucun crevard ne leur avait échappé. De ce qu'ils pouvaient en juger, seuls les deux soldats et le policier bougeaient encore.

Un des militaires portait un petit pistolet-mitrailleur à l'épaule. Mais, maintenant qu'ils pouvaient le détailler, les signes de la maladie étaient évidents. Il se déplaçait lentement, maladroitement, le visage était à moitié emporté par le mal. Son frère d'armes ne valait guère mieux. D'expérience, les garçons savaient que plus les adultes étaient malades, moins il y avait de chances pour qu'ils sachent encore se servir d'une arme ou d'un outil. Dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, ils attaquaient à mains nues. Le policier, quant à lui, en était au stade terminal. Une de ses oreilles lui pendouillait jusqu'au menton, ses traits disparaissaient sous les grappes de bubons brillants.

— Je m'occupe des soldats, murmura Bam en vérifiant son fusil de chasse. Vous deux, vous prenez le keuf.

— J'pourrai pas, objecta Ed. J'pourrai pas le tuer comme ça, de sang-froid.

— Arrête de déconner, répondit Bam. Regarde-les. C'est leur rendre service que de les buter. On abrège leurs souffrances.

— Non, coupa Ed, agenouillé contre la tôle d'une camionnette de police, la tête entre les mains. Vous, vous y allez. Moi j'peux pas.

— Tsss ! siffla Jack d'un ton réprobateur en dégainant lentement son sabre. Bon, attends-nous là.

— Entendu.

Ne se sentant pas la force d'assister à la scène, Ed resta accroupi à couvert, le visage enfoui dans les mains, n'entendant que le pas furtif de ses

amis. Après un silence, deux détonations retentirent, aussitôt suivies des échos assourdis d'une échauffourée et du bruit d'un corps s'effondrant sur le sol.

— C'est bon, Ed. Tu peux sortir, maintenant, appela Jack d'une voix légèrement chantante, comme s'il s'adressait à un bébé. La voie est libre…

Ed se redressa. Refusant toujours de regarder, il contourna la camionnette et avança jusqu'à l'endroit où l'attendaient Bam et Jack. Malgré ses efforts, il ne put s'empêcher d'apercevoir les silhouettes étendues par terre.

Il se dit que ça ne changeait rien. Qu'il s'agissait juste de trois corps à ajouter à la longue liste de ceux qui jonchaient déjà les rues. Il se força à tourner la tête. Dorénavant, il fallait accepter les choses telles qu'elles étaient. D'une manière ou d'une autre, il devait devenir aussi dur que Jack et Bam.

Le premier essuyait le fil ensanglanté de sa lame sur la veste du policier qu'il venait d'occire, le second délestait le soldat de son pistolet-mitrailleur.

— Tu veux ça ? demanda-t-il en l'offrant à Jack. Moi, je suis bien avec mon douze.

— Avec plaisir.

L'arme changea de mains. Jack l'étudia d'un air ravi.

— Tu sais t'en servir ? demanda Ed.

— Non… mais je vais trouver.

Garés à l'autre bout du mur d'enceinte, se trouvaient quatre camions bennes, du genre de ceux que les ouvriers du bâtiment utilisent pour débarrasser les gravats. À ceci près que ceux-là débordaient de cadavres. Juste à côté, une flottille d'ambulances, hayons ouverts, infirmiers écroulés sur leur volant.

Quand il regardait les nouvelles à la télé, jamais il ne se serait imaginé qu'un jour il serait dans le film. Dommage qu'il n'y ait personne pour l'enregistrer, car, aujourd'hui, il y avait vraiment de quoi faire un sujet. Mais les corps près des caméras de télé étaient aveugles et sourds, et aucun reporter zombifié n'était là pour donner les chiffres de l'hécatombe aux téléspectateurs.

« Toute la population de Londres a été rayée de la carte… »

Ed avança jusqu'à la jeep, deux bidasses au visage et aux mains noircis par la nécrose portaient des masques médicaux blancs, vraisemblablement pour se prémunir contre les agents pathogènes. Ils étaient couverts de mouches.

Tous deux possédaient une arme de poing dans un holster.

Minutieusement, Ed défit la ceinture de celui qui était sur le siège passager et se l'accrocha autour de la taille. Le pistolet, dur et froid, pesait contre sa cuisse. Une paire de jumelles pendait au cou du chauffeur. Ed fit lentement glisser la sangle autour de la tête du mort, puis les lança à Bam qui le remercia d'un large sourire.

Ed passa rapidement en revue les autres corps. Ils portaient tous des masques.

Puis, franchissant la grille ouverte, il alla jusqu'aux ambulances et bondit à l'arrière de l'une d'entre elles. Un infirmier en blouse verte gisait sur le plancher. De toute évidence, son masque ne lui avait été d'aucun secours. N'empêche… Ed se dit que, s'il pouvait s'en trouver un, ça bloquerait au moins un peu l'odeur.

Avec de la chance, il y aurait aussi d'autres trucs utiles là-dedans.

Il retira son sac à dos et fit rapidement le tour du véhicule, fourrant dans sa besace tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt : analgésiques, antiseptiques, bandages, antibiotiques, scalpels, seringues, gants de caoutchouc, que du bon. Finalement, dans une boîte en carton fermée par du scotch, il découvrit un stock de masques. Il en fourra une poignée dans son sac et en laissa trois dehors.

Il sauta hors de l'ambulance. Jack et Bam venaient dans sa direction en discutant de la manière dont marchait la mitraillette. Ni l'un ni l'autre n'en avait la moindre idée.

— T'es prêt ? dit Jack en arrivant à hauteur d'Ed.

— Tenez, répondit ce dernier en leur tendant les masques. Mettez ça. Ça vous protégera au moins de l'odeur.

Toutes les portes de la tribune principale étaient fermées à clé. Les garçons longèrent donc le bâtiment à la recherche d'une autre entrée. Bientôt, ils arrivèrent dans une partie plus moderne où les grandes portes en verre étaient ouvertes. D'autres dépouilles de soldats, les bras en croix, jonchaient le sol en marbre de l'entrée monumentale. Les garçons jetèrent prudemment un œil dans l'obscurité.

— Après vous, ironisa Bam.

— Non, après vous, répondit Jack. J'insiste.

Déterminé à prouver qu'il n'était pas un lâche, Ed les écarta d'un coup d'épaule en secouant la tête avant de s'enfoncer dans la pénombre. Les deux autres lui emboîtèrent le pas en riant et en se chamaillant. À l'intérieur,

l'atmosphère était étouffante. Une horrible odeur de renfermé flottait dans l'air. Les garçons réprimèrent un haut-le-cœur. Certes, les masques amélioraient un peu les choses, mais il y avait toujours ce relent nauséeux de viande avariée mêlé à une sorte de moisissure malsaine. Ils percevaient aussi une espèce de bourdonnement, comme si une machine tournait, pas loin.

Ils enjambèrent les corps de deux soldats qui donnaient l'impression d'être enlacés, puis grimpèrent une volée de marches.

Ed commençait à se sentir horriblement faible. Il avait les jambes en coton et ne pensait plus qu'à une chose : quitter cet endroit au plus vite. Il savait pertinemment que les cadavres étaient vecteurs d'un tas de maladies, comme le choléra et la dysenterie. Chaque fois que se produisait une catastrophe naturelle – et il y en avait eu un certain nombre avant la dernière en date, qui, par son ampleur, surpassait toutes les autres –, les journaux télévisés évoquaient systématiquement les risques de maladies dus aux corps abandonnés à l'air libre. Or il devait y en avoir une trentaine ou une quarantaine dehors, sans compter ceux des camions …

Cet endroit était un lieu de mort.

Ils grimpèrent les escaliers en essayant toutes les portes jusqu'à ce que, finalement, au dernier étage, ils en trouvent une ouverte. Bam fut le premier à se précipiter. Au bout de deux pas, il se figea. Ed l'entendit simplement murmurer :

— Mon Dieu…

46

Imitant leur compère, Ed et Jack rejoignirent Bam à la lumière du dehors et demeurèrent plantés là, bouche bée, trop choqués pour prononcer un mot.

Ils se trouvaient au dernier étage d'une tribune ultramoderne, scintillant entrelacs de verre, d'acier et de béton blanc. À leurs pieds, s'étalait la vaste étendue du terrain de cricket, entièrement couverte de cadavres, empilés les uns sur les autres, telles de vulgaires ordures. Ceux d'en dessous étaient les plus décomposés. Sans les couleurs criardes de leurs vêtements et les os qui saillaient ici ou là, il eût été impossible d'y voir des dépouilles humaines. Ceux du dessus étaient plus frais. Enfin, façon de parler, car la maladie et la putréfaction avaient déjà fait leur œuvre.

De cette vision d'apocalypse émergeaient quelques engins de terrassement, comme enracinés dans le sol. Des tractopelles, des bulldozers, et même deux excavatrices aux mâchoires desquelles pendaient encore quelques corps.

D'autres avaient été déposés dans les tribunes, sur les sièges en plastique vert. Vision surréaliste de cadavres assis dans les travées, comme pour assister au plus morbide des combats de gladiateurs. Combien y en avait-il ? Cinq mille ? Dix mille ? Cent mille ? À voir ces monceaux de cadavres, c'était impossible à dire.

Dans un frisson d'horreur, Ed réalisa que le bruit qu'il avait entendu était celui des millions de mouches qui voletaient autour des morts. Et elles n'étaient pas les seules. Des corbeaux sautillaient de cadavre en cadavre, des rats couraient dans tous les sens, des mouettes se disputaient les meilleurs morceaux en poussant d'horribles cris stridents. Deux chiens fourraient leurs truffes dans les amas de chairs en putréfaction pour atteindre les os.

— Des trésors qui dépasseraient nos rêves les plus fous, hein ? dit Ed d'un ton amer.

Jack et Bam se gardèrent de répondre.

À divers endroits, Ed remarqua des empilements de traverses, de planches et de bois, comme pour des feux de joie géants. De gros bidons de plastique bleu étaient attachés à leurs flancs. D'autres fûts étaient fixés aux piliers des gradins.

— Cet endroit n'est qu'un immense bûcher funéraire, dit-il. On dirait qu'ils prévoyaient de tout faire partir en fumée.

— Pas une mauvaise idée, commenta Jack.

Coupant court à la discussion, Ed se plia en deux, baissa son masque et vomit sur un siège. Il avait des vertiges, le sang battait à ses tempes et des sueurs froides couraient le long de son échine.

— Partons, grogna-t-il. C'est l'enfer, ici.

Mais, alors qu'ils s'apprêtaient à rebrousser chemin, des pas résonnèrent dans la cage d'escalier.

Une horrible peur s'empara de lui. Inutile de réfléchir très longuement pour comprendre ce qui se passait.

Les crevards arrivaient.

Et, là, ils étaient piégés. Ils allaient tous mourir ici. Leurs corps iraient rejoindre le compost humain qui recouvrait la pelouse, oubliés de tous, tels d'insignifiants sacs-poubelle jetés dehors dans l'attente des éboueurs.

Tout se mélangeait dans sa tête. Impossible d'aligner deux idées. Un maelström d'images tourbillonnaient dans son crâne, comme la volée de mouettes au-dessus du tas de cadavres. Des images de mort et de pourriture. Dans ce chaos, une idée revenait sans cesse, faisant de l'ombre à toutes les autres. Il s'y accrocha avec l'énergie du désespoir.

Cela lui fut d'autant plus facile que l'idée en question était d'une formidable simplicité : pas mourir. N'importe quoi, mais rester en vie.

Clair et net.

Il voulait voir l'été.

— Faut qu'on trouve une autre sortie, dit-il. Y a des crevards qui montent l'escalier !

— Ça, t'en sais rien.

— M'enfin, Jack. Qui ça pourrait être d'autre ?

Avant que celui-ci n'ait eu le temps de répondre, le premier d'entre eux pointa le bout de son nez à la porte, suivi de près par deux darons qui reniflaient l'air à la recherche de leur proie.

Jack leva son P-M d'une main tremblante.

— On pourrait les abattre ?

— Tu sais même pas t'en servir, coupa Ed. Par contre, on peut s'enfuir.

Ce disant, il chercha une issue des yeux. Un escalier extérieur conduisait aux gradins de l'étage inférieur. Ils le descendirent quatre à quatre, rebondissant contre le garde-corps en métal du colimaçon jusqu'à ce que leurs pieds touchent enfin le sol. Ils s'arrêtèrent un instant pour évaluer la situation. La sortie la plus proche était bloquée par un de ces sinistres tas de bidons bleus. Rapidement, ils calculèrent que leur meilleure chance de survie serait de descendre jusqu'au terrain, où un étroit ruban de pelouse serpentait entre les monticules de corps. Debout sur les gradins, ils chargèrent, bousculant les corps qui se trouvaient là.

Tandis qu'Ed enjambait une mère d'âge mûr, coiffée d'un improbable bob à fleurs, celle-ci tendit le bras et essaya d'agripper son blouson. Il fit un bond en arrière. S'extrayant de son siège, la daronne avança les lèvres, un filet de bave au menton, comme si elle voulait l'embrasser. Ed la repoussa violemment. Elle s'effondra sur le siège voisin, réveillant un gros chauve qui agita véhémentement vers lui ses longs ongles sales.

— Y sont pas morts ! hurla Ed. Y sont pas morts !

Partout autour d'eux, les ectoplasmes s'animaient, quittaient leurs sièges, progressaient dans leur direction en traînant des pieds. D'autres, sur le terrain, en faisaient autant. Ils avançaient le long de l'étroit passage qui courait entre les terrils putrides.

Les garçons bondirent de siège en siège, repoussant les crevards qui leur barraient la route, piétinant les morts, dérapant dans les immondices, ne reculant devant rien pour atteindre la pelouse. Alors qu'ils arrivaient au bas des gradins, deux jeunes mères se jetèrent sur eux. Bam fit feu deux fois, ne voulant prendre aucun risque.

Les crevardes mordirent la poussière. Bam fourailla maladroitement pour recharger son fusil.

« Une à la fois, se dit-il intérieurement en enfilant les cartouches dans la chambre d'une main tremblante. Garde une sécurité. »

— Y a une sortie là-bas ! cria Ed en pointant du doigt un passage près de l'ancienne tribune.

Ils démarrèrent en trombe, s'engouffrant entre un mur de chair en décomposition et les gradins grouillants d'adultes lancés à leurs trousses. Un vrai mouvement de foule. Certains marchaient, d'autres rampaient. Les plus jeunes avançaient relativement vite quand d'autres trébuchaient à chaque pas. Dans leur hâte, ils n'hésitaient pas à déloger *manu militari* tous les macchabées qui leur barraient le chemin, les faisant basculer de leur siège comme de vulgaires sacs de patates.

Impossible de faire la différence entre les morts et les vivants. Ils étaient tous couverts de plaies béantes, de furoncles purulents, de kystes et de nécroses.

Les garçons entrevirent le bout du tunnel. La sortie n'était plus qu'à quelques mètres. Mais, soudain, quelque chose bougea et une avalanche de corps dégringola d'une des montagnes de cadavres, pile devant eux.

Ils n'avaient pas le choix. Ils allaient devoir escalader.

Sans briser leur élan, ils se lancèrent à l'assaut de cette abomination, mais c'était comme patauger dans une tourbière. Les corps étaient si fragiles et mous qu'ils cédaient sous leurs pieds.

— Faites gaffe ! cria Ed.

Un important groupe de crevards avait atteint le terrain, menaçant de les prendre à revers.

Jack pointa sa mitraillette, trifouilla un peu partout, appuya sur la détente.

Rien.

Ils approchaient.

Jack baissa le cran de sûreté.

Essaya de nouveau la gâchette.

Rien.

Étouffant un juron, il secoua nerveusement le bidule, actionna un autre clapet.

Soudain, comme animée de sa propre volonté, l'arme tressauta et rua entre ses mains, arrosant les alentours de balles, sans, hélas, faucher le moindre ennemi. Paniqué, Jack retira vivement son doigt de la queue de détente. Mais une balle au moins devait avoir touché un fût car une formidable explosion secoua jusqu'aux fondations du stade. De

gigantesques flammes s'élevèrent dans le ciel en même temps qu'un horrible capharnaüm de corps démembrés.

L'effet de souffle balaya aussi bien les crevards que les garçons, qui se retrouvèrent violemment projetés contre les panneaux publicitaires bordant la pelouse avant de retomber dans un amas de matière visqueuse. Ed remercia le ciel d'avoir encore son masque.

C'était vraiment l'enfer.

Il pleuvait de la chair putride. Un incendie s'était déclaré. Une phalange de crevards, transformés en torches humaines, passa sous leur nez en courant. Ils allèrent s'écraser sur un autre agglomérat de bidons bleus. Une deuxième explosion déchira l'air.

Le stade tout entier parut s'embraser.

Étourdis, désorientés, rendus à moitié sourds par les déflagrations, les garçons se frayèrent un chemin vers la sortie d'un pas vacillant. La porte ouverte semblait à portée de main. Cependant, avant de l'atteindre, il fallait déjà se sortir de l'immonde bourbier de corps en morceaux et d'abjections dans lequel ils pataugeaient.

— Allez ! hurla Ed en se détachant légèrement des deux autres. On y est presque…

L'instant d'après, il courait sans un bruit en plein ciel. Sous ses pieds, le sol parut d'abord se soulever avant de disparaître totalement. Et, simultanément, l'air semblait le presser de toutes parts, jusqu'à lui couper le souffle, lui briser les côtes, lui exploser les tympans. Il ressentit le boum plus qu'il ne l'entendit. Une aveuglante clarté en même temps qu'un insondable trou noir. Le haut devint le bas, le dedans le dehors. Lentement, très lentement, une pluie de cadavres lui dégringola sur la tête tandis qu'un immense panache de fumée en forme de gros champignon gris tourbillonnait tout autour. Avalé par la purée de pois, il sombra dans un doux néant silencieux et sucré.

47

Au musée, Frédérique s'était isolée dans les toilettes des filles. Seules ses mains, qui s'agitaient dans un sens et dans l'autre sur ses genoux, montraient quelque signe de vie, les ongles pinçant mécaniquement la peau. Une goutte de sueur tomba de son nez et elle frissonna. Pourtant, à l'intérieur, elle avait chaud. Elle bouillait. Ses entrailles écumaient, se nouaient. Elle avait des crampes d'estomac. Son cœur battait la chamade. Régulièrement, elle était secouée par une petite toux sèche qui lui mettait les bronches au supplice.

Elle était dans l'un des box, assise sur la cuvette des toilettes, lunette baissée. Les gamins du musée n'utilisaient plus les lieux. Ils avaient des seaux pour ça, qu'ils vidaient dehors car l'eau était trop précieuse pour qu'ils la gâchent dans les W.-C.

Elle était venue se réfugier ici pour échapper au bruit des autres gamins. Leurs bavardages incessants lui portaient sur les nerfs. Elle savait qu'elle aurait dû être contente. La journée avait été bonne. Justin avait finalement réussi à ramener le camion. Il l'avait garé derrière, près d'une aire de chargement. Voyant ce qu'ils rapportaient, tout le monde avait bondi au plafond. L'événement avait réchauffé le cœur de tous, éloignant aussi bien l'ennui que le spectre de la faim, qui tenaillait les petits en permanence.

Pour fêter ça, ils avaient organisé un déjeuner de fête avec des boîtes froides.

Quelques heures plus tard, Frédérique avait commencé à se sentir mal. La nourriture avait un goût bizarre. Ça sentait les plantes pourries, un mélange d'étable, de compost et d'égout. Rien que d'y penser, sa bouche se remplissait de salive et de bile. Elle sentait qu'elle allait être malade.

Attablée devant son assiette encore pleine, dans la cafétéria du musée, elle avait senti la migraine s'installer. Une vive douleur derrière les yeux qu'elle n'avait pas réussi à atténuer malgré ce qu'elle avait soustrait de la précieuse réserve de médicaments qu'elle gardait dans son sac. Rapidement, l'intense brouhaha de tous les gamins qui parlaient en même temps l'avait rendue comme folle.

Elle avait besoin de calme, de silence. Hélas, elle n'en trouvait nulle part, pas même ici, dans les toilettes. Des voix semblaient s'élever dans sa tête. Elles criaient, se disputaient, se querellaient. Hurlaient parfois. C'était horrible. Insoutenable. De temps à autre, elle baissait la tête entre ses genoux et gémissait doucement. Mais cela ne faisait qu'augmenter la pression dans son crâne, au point de lui faire craindre sincèrement que ses yeux ne sortent de leurs orbites et tombent par terre ou qu'ils n'éclatent purement et simplement.

Elle se massa doucement la nuque dans l'espoir de se détendre un peu. Sans succès. Elle continua néanmoins, massant et massant encore jusqu'à en avoir du sang sur les doigts.

Si seulement Jack était là. Elle aurait pu lui parler. Nul doute qu'il aurait su quoi faire. Au début, il lui faisait peur, avec sa tache de vin sur le visage. Mais plus maintenant. C'était le plus sympa de tous, le plus gentil.

« Mais pourquoi est-il parti ? Le salaud. »

Ce soudain accès de rage se dissipa aussi vite qu'il était venu.

Son estomac gargouillait. Un bouillonnement acide remonta dans sa gorge. Douloureux, brûlant. Elle avait mangé quelque chose d'avarié. Oui, c'était ça. La nourriture était restée trop longtemps dans le camion. La date limite de vente de ces conserves était passée depuis des mois. Mais, même comme ça…

Les voix dans sa tête explosèrent de nouveau, hurlant.

« C'est pas ça – c'est pas la bouffe – tu sais ce que c'est – pourquoi l'admets-tu pas ? – espèce de mauviette – c'est pas la bouffe – les gamins –

ce sont tous des salopards – Jack t'a laissée tomber – tout le monde s'en fout… »

— La ferme !

Elle se prit la tête entre les mains, serra très fort. Ses doigts palpèrent alors une grappe de petits boutons, nichés derrière son oreille, telles des piqûres d'insecte.

Ils n'étaient pas là voilà cinq minutes.

Elle se leva, les jambes raides, les muscles tétanisés. Chaque geste la faisait souffrir. Elle se força néanmoins à ouvrir la porte et à sortir de la cabine. Les toilettes se trouvaient au sous-sol, aussi avait-elle emporté une bougie qu'elle avait laissée près des lavabos. Émergeant de l'espace confiné, la lueur lui en parut soudain très brillante. Elle poussa un petit cri et leva la main devant ses yeux. Puis, plissant les paupières, elle tituba jusqu'à la rangée de miroirs et étudia son reflet dans la glace.

Ce qu'elle y découvrit l'horrifia.

Elle était plus maigre que jamais. Ses lèvres gercées se craquelaient de partout. Ses yeux et son nez étaient cernés de rouge. Elle poursuivit l'inspection en soulevant une longue mèche de cheveux pour voir son cou.

— Oh, mon Dieu, non…

48

Bam n'aurait su dire s'il avait les yeux ouverts ou pas. Il était plongé dans les ténèbres. Pour autant qu'il pouvait en juger, l'explosion avait déchiqueté le sol et il s'était retrouvé quelque part sous le terrain. Seule certitude : il était assis sur du béton, adossé à un mur. Un impénétrable nuage de poussière flottait dans l'air. Il avait du sable plein la bouche. Il était couvert de bleus, il avait mal partout, mais c'était supportable. C'étaient ses jambes qui l'inquiétaient le plus. Toutefois, il arrivait encore à bouger les doigts de pieds. Il en déduisit qu'il n'avait rien de cassé.

Les plaies et les bosses, passe encore. En revanche, ce qui le tourmentait, c'était cette nuit noire. Les débris obstruaient-ils bien la lumière du dehors ou était-il totalement aveugle ?

Lorsqu'il avait repris connaissance, il avait tâtonné autour de lui… et découvert un macchabée – qui ne datait pas d'hier. Il aurait voulu s'en écarter au plus vite, sauf qu'il était trop terrorisé pour esquisser un geste. Car il n'était pas seul là-dessous. Il y avait quelque chose qui bougeait, qui reniflait. Toutes les deux secondes, il entendait des pieds gratter le sol.

Bam faisait le mort. Mais ce n'était pas facile. Il fallait bien qu'il respire. Sans parler de la poussière dans sa bouche et son nez qui lui donnait envie d'éternuer. Sa jambe gauche était bloquée dans une position très

inconfortable. Il mourait d'envie d'en changer. Or il ne pouvait s'y risquer, n'osant même pas avaler sa salive de peur de faire du bruit.

Contre toute attente, il avait encore le fusil de chasse entre les mains. Et, si sa mémoire était bonne, il l'avait rechargé et armé avant que tout s'effondre, bien qu'il n'en fût pas sûr à cent pour cent. Il y avait donc une chance pour que ne se produise rien d'autre qu'un pathétique petit clic métallique s'il essayait de presser la détente. Le pire, c'est qu'il ne pouvait pas vérifier, même à l'aveugle, car cela revenait à trahir immédiatement sa présence. Il agrippa fermement la double queue de détente. Si la chose s'approchait de trop près, il n'aurait plus qu'à appuyer. En espérant que ça marche.

Il n'avait pas le choix.

Quelle qu'en soit la nature, mâle ou femelle, comment dire dans ces ténèbres, l'ennemi bougea de nouveau. Il entendit le frottement sec de ses pieds.

Ils pouvaient vous flairer, non ? C'était comme ça qu'ils faisaient. Ils flairaient l'air. Et nul doute qu'il n'y en avait pas qu'un seul là-dessous. Ils allaient le débusquer. Et, dans le noir, il ne pourrait pas se défendre. Et pour cause, puisqu'il n'y voyait strictement rien. En revanche, il pouvait les imaginer : une phalange de crevards bouffés par les vers, enflés de partout, assoiffés de sang, qui rampaient lentement vers lui à la faveur de l'obscurité, centimètre par centimètre, en laissant une longue traînée de bave par terre.

« Là ! »

Le bruit d'une chaussure raclant le sol.

Indubitablement, ça se rapprochait.

Il pouvait entendre un souffle.

Bam se sentit défaillir. À force de retenir sa respiration, il manquait d'oxygène. Les ténèbres l'oppressaient, le comprimaient. Il aurait tout donné pour revoir le soleil, respirer un bon bol d'air, courir sur un terrain de sport, ballon en main.

Il n'en pouvait plus de ne pas voir son ennemi. Au jour, il était le garçon le plus courageux du monde, capable de plaquer des types deux fois plus grands que lui. Au jour, il était Bulldozer Bam.

Mais pas ici. Pas dans le noir, seul et couvert d'immondices.

Un autre traînement de pieds. Encore plus près. Moins de deux mètres.

Où étaient ses amis ? Qu'est-ce qui leur était arrivé ? Avaient-ils péri dans l'explosion ? Il aurait voulu crier, appeler à l'aide, mais cela n'aurait fait

que précipiter l'avancée de la chose abjecte qui rampait vers lui dans l'obscurité.

Mais où étaient-ils ?

Où étaient ses amis ?

49

Jack aussi déambulait dans le noir. Hébété, perdu. Cherchant désespérément à retrouver Ed et Bam. Sa gorge le faisait souffrir. À croire qu'on la lui avait passée à la brosse métallique. Ses cordes vocales ne valaient guère mieux. Il avait l'impression qu'on les avait trempées dans l'eau bouillante, puis mises sous presse. D'ailleurs, quand il avait essayé de crier, seul un gargouillis étranglé était sorti de sa bouche.

Ses oreilles bourdonnaient à tel point qu'il pensait avoir les tympans crevés. Tout ce qu'il percevait, par-dessus un sifflement geignard ininterrompu, c'étaient des bruits étouffés qui auraient aussi bien pu être dans sa tête.

Ce qu'il redoutait le plus s'était finalement produit. Mais, bon sang, il leur avait bien dit qu'il ne voulait pas être responsable ! Il leur avait bien dit qu'il ne voulait pas qu'ils viennent ! Oui, mais, voilà. Responsable il l'*était*. C'était sa faute s'ils en étaient là. Au fait, là où ?

Quoi qu'il en soit, il fallait les retrouver, leur porter secours.

C'était sa responsabilité.

Plus facile à dire qu'à faire. Il trébuchait dans le noir, bras tendus devant lui comme un somnambule, cherchant son chemin à tâtons, tête baissée, anticipant avec une anxiété fébrile les obstacles qu'il pourrait rencontrer,

scrutant avidement les ténèbres à la recherche d'un indice qui lui aurait donné une idée de l'endroit où il se trouvait et, surtout, de comment en sortir. Soudain, derrière le douloureux voile de poussière et de sable qui recouvrait ses yeux, il aperçut quelque chose.

Le fruit de son imagination ? Non. C'était réel. Une minuscule fissure par où filtrait de la lumière. S'il parvenait à l'atteindre, il pourrait enfin se repérer. Car il fallait bien admettre que, pour l'instant, aveugle, sourd et désorienté comme il était, il ne pouvait être d'aucune aide à personne. En revanche, s'il arrivait à sortir d'ici, il pourrait secourir les autres. Dehors, il dénicherait bien une torche sur le cadavre d'un soldat ou d'un policier. Si tant est qu'il y en ait encore un dehors. Qui sait quels ravages avait provoqués cette explosion ? Si ça se trouve, il était enseveli sous des monceaux de gravats et de macchabées…

« N'y pense pas. »

Le plus important, c'était de s'échapper d'ici, de reprendre ses esprits et de partir à la recherche des autres.

Il s'immobilisa. Quelque chose avait furtivement bougé devant lui. Le minuscule éclat de lumière avait tremblé. Il y avait quelque chose !

Il se figea, sonda les ténèbres, tendit l'oreille. Mais comment entendre quoi que ce soit avec ce sifflement aigu qui bourdonnait dans sa tête ?

Bon, en même temps, il n'allait pas rester là éternellement. À un moment ou à un autre, il faudrait bien qu'il bouge.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit. Si lui ne voyait rien dans le noir, les crevards n'y voyaient rien non plus. Ils étaient donc aussi perdus que lui. Il esquissa un sourire et se prépara à courir vers cet interstice de lumière, porteur de tous ses espoirs.

50

« Trente-quatre, trente-trois, trente-deux… »

Mentalement, Bam s'était lancé dans un compte à rebours depuis cinquante. À un, il tenterait quelque chose. Prendre les devants. Se lever et contre-attaquer. Reprendre les rênes. Car l'ennemi était toujours là. Aucun doute là-dessus.

« Dix-huit, dix-sept, seize, quinze… »

« Allez, sac de pus. Dis-moi où t'es. »

« Bouge, bon sang ! »

De fait, tout à coup, il bougea. Droit vers lui. Et vite, avec ça.

Terrorisé, Bam poussa un petit cri en appuyant simultanément sur la détente, ne tirant qu'une charge sur deux. Il y eut un woumf ! en même temps que le canon vomissait sa charge de plomb dans une flamme incandescente. L'éclair ne dura qu'une fraction de seconde. Comme un flash d'appareil photo. Assez longtemps néanmoins pour que Bam ait le temps de voir un corps basculer en arrière, les bras en croix, ainsi qu'un visage à moitié mangé par une tache de vin et de grands yeux écarquillés de terreur.

Une bouille qu'il aurait reconnue entre mille. Et pour cause, puisque c'était celle de Jack.

51

Les mômes jouaient dans l'atrium. Les plus petits s'amusaient à se poursuivre entre les tanks et les divers véhicules militaires exposés. Personne ne se souvenait d'avoir été aussi heureux depuis des semaines. Jordan Hordern était venu les trouver. Très impressionné par la prise de guerre des nouveaux venus, il leur avait officiellement offert de rester et de partager tout ce qu'ils avaient. Il avait également désigné quelques-uns de ses gars pour qu'ils commencent à vider le camion. Justin leur avait grandement facilité la tâche en trouvant comment faire marcher le plateau élévateur qui se trouvait à l'arrière, ce qui permettait de décharger des cages entières sans les vider. Mais il y en avait beaucoup trop pour espérer tout transporter d'un coup, aussi avaient-ils laissé la moitié à l'intérieur de la remorque, soigneusement fermée à clé afin d'éviter toute mauvaise surprise.

Assises sur un banc, les commentaires allant bon train, Brooke, Aleisha et Courtney s'amusaient du spectacle. Wiki, Arthur, Zohra, la Grenouille et deux des plus jeunes acolytes de Matt couraient dans tous les sens en poussant des trilles suraigus. Même Frédérique s'était jointe à la fête. D'humeur maussade durant tout le déjeuner, elle était maintenant aussi survoltée qu'une gamine de quatre ans.

— Au secours, sauvez-moi ! hurla la Grenouille en courant se réfugier auprès des trois filles.

Se levant d'un bond, Aleisha, bien qu'à peine plus grande que lui, le prit dans ses bras d'un geste protecteur.

— T'inquiète pas, mon petit, dit-elle. Je suis là. On va dire que je suis ta maman, d'accord ?

Pour toute réponse, la Grenouille pressa son visage contre elle.

— Je peux ? demanda-t-il benoîtement.

Aleisha déposa un baiser sur sa tête en souriant.

— Bien sûr que tu peux, p'tit bonhomme.

Il n'en fallait pas plus pour s'attirer les foudres de Brooke.

— Pff ! Regarde-toi ! Encore à jouer les mamans ! Mais c'est une maladie chez toi, ou quoi ?

— Elle est gentille, répondit la Grenouille d'un air réprobateur.

— Trop, répondit Brooke. C'est ça, son problème.

— Au fait, à quoi vous jouez ? demanda Aleisha.

— Aux zombis !

— Non ! Me dis pas que… balbutia Aleisha, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais, ouais, ils ont raison ! approuva Brooke. Vas-y, têtard, mets-les minables ! Montre-leur à qui ils ont affaire !

— Euh… T'es sûre de ce que tu dis, là ? dit Aleisha.

— Bien sûr que oui. Ça y est. On est passés à autre chose. On leur a fait la peau, grave ! On a relevé la tête. On n'est pas restés plantés le cul sur nos chaises, à se ronger les sangs en se lamentant : « Pauvres de nous, on va tous mourir. » Non, on s'est défendus. Et c'est comme ça que ce sera dorénavant. On rendra coup pour coup.

— Ça, c'est causer, ma fille, acquiesça Courtney en cognant son poing sur celui de Brooke, avant de se tourner vers Aleisha. Au fond, ils sont pas si coriaces. Si on les prend un par un, c'est juste de gros nuls. Des mollassons sans rien dans le ciboulot. Par contre, en groupe, c'est vrai que c'est une autre affaire. S'ils te débordent, t'es foutue. Le truc, c'est de pas se laisser… Merde, c'est quoi le mot, d'jà ?

— J'vois pas ce que tu veux dire, avoua Brooke. Quel mot ?

— Quand t'es, genre, submergé par kekchose.

— Ben, c'est ça, le mot.

— Quoi ?

— Ben, *submergé*, espèce de truffe.

— Ouais, c'est ça. Je l'avais sur le bout de la langue. Le truc, c'est de pas se laisser *submerger* !

Toutes trois éclatèrent de rire. C'était si bon. Chaque fois qu'elles riaient de la sorte, c'était comme si on leur enlevait un poids des épaules.

Aleisha lâcha la Grenouille, qui détala en courant. Elle le suivit un instant du regard, puis son visage s'assombrit et son expression se fit grave.

— Est-ce qu'il reste que nous ? demanda-t-elle en se rasseyant sur le banc.

Brooke la regarda d'un air perplexe.

— Comment ça, que nous ?

— Ben, j'veux dire, ça ! Nous ! Ici. Est-ce qu'on est les seuls qui restent ?

— Ça, j'sais pas. Comment veux-tu que je te réponde ?

— C'est juste que, depuis qu'on est arrivés ici, on n'a rencontré personne d'autre. Aujourd'hui, on n'a pas croisé un seul môme dans la rue.

— Ça veut pas dire pour autant qu'y z'existent pas, répondit Brooke. Au contraire, j'suis sûre qu'y en a plein. Cachés kekpart. Par petits groupes. Je parie même qu'y a une bande exactement comme la nôtre, qui vit les mêmes délires que nous : vivre, mourir, trouver de quoi becter… rigoler.

Frédérique passa en courant, ses longs cheveux flottant au vent. La bouche grande ouverte, les yeux exorbités, elle poursuivait Zohra, qui détalait en braillant gaiement. Frédérique criait aussi, pour imiter la petite. Un long piaillement incroyablement aigu qui semblait remplir tout l'atrium – et seule parade possible pour couvrir le bruit insupportable des autres gamins. Elle entendait tout de manière amplifiée : leurs respirations haletantes, leurs battements de cœur, le bruit du sang dans leurs veines, les gargouillis dans leurs ventres, les pensées geignardes qu'ils avaient dans la tête… Des dizaines de voix différentes, discordantes, qui se perdaient en un bourdonnement sans fin.

D'ailleurs, ce n'était pas simplement son ouïe qui était plus aiguisée. Tous ses sens étaient exacerbés. Elle identifiait mieux les odeurs, son toucher était plus subtil, sa vue plus perçante. À tel point que tout l'aveuglait. La lumière semblait forer son crâne. Elle la sentait traverser sa rétine, courir le long du nerf optique, puis inonder son cerveau, comme si quelqu'un promenait le faisceau d'une torche dans les sombres méandres de son cortex.

Tout était très clair, maintenant. Clair, tranchant, incandescent… et lumineux. Elle comprenait mille choses qui jusqu'ici la dépassaient. La

lumière avait débloqué plein de trucs enfouis, remis en marche les rouages grippés de son intellect. Les autres n'en étaient pas conscients. Ces stupides marmots ignares.

Car c'était bien ce qu'ils étaient. Des *gamins*.

« Stupides, stupides, stupides… »

Que savaient-ils au juste ? Rien. Ils erraient dans le noir. Des hommes des cavernes, équipés de cerveaux grossiers, rudimentaires et lents quand le sien tournait à plein régime, comme une voiture de course, si vite que sa tête en venait à chauffer.

Elle se mordit le poing. Le goût du sang se répandit aussitôt dans sa bouche, avec le même frisson que si elle avait touché les bornes d'une pile avec la langue. Une décharge d'électricité, une saveur métallique, la nourriture, le rouge, l'eau, la vie.

Elle était en train d'évoluer, de se transformer en être supérieur, exactement comme une chenille se change en chrysalide pour devenir un papillon. Son cerveau se liquéfiait avant de se reformer en quelque chose de spectaculaire.

« Oui. »

Elle se changeait en surhomme.

Pas comme ces stupides, stupides, stupides… c'était quoi le mot, déjà ?

« Enfants. »

Elle éclata de rire. Comment se pouvait-il qu'elle ait eu si peur, avant ? Il n'y avait aucune raison d'avoir peur. Elle se muait en quelque chose de… fantastique.

La Grenouille et Wiki fuirent au-devant d'elle et allèrent se cacher derrière un tank.

— Elle est flippante, quand même, haleta la Grenouille en luttant pour reprendre son souffle. J'espère qu'elle m'attrapera pas.

— T'es trop rapide pour elle, répondit Wiki, elle y arrivera jamais.

— Ça fait bizarre de faire les fous ici. Normalement, dans un musée, faut se tenir à carreau.

— C'est marrant que tu parles de « faire les fous », répondit Wiki. Tu sais ce qu'y avait ici, avant ? J'veux dire, dans ce bâtiment ?

— Non, quoi ?

— Bedlam.

— C'est quoi, ça ?

— En fait, le vrai nom, c'était Bethlem Royal Hospital. Un hospice pour aliénés.

— Quoi ? Une maison de timbrés ? dit la Grenouille en ouvrant de grands yeux.

— Exactement. On le surnommait Bedlam. C'est de là que vient le mot.

— Quel mot ?

— Laisse tomber.

— Dis, Wiki, y a un truc que tu sais pas ?

— Plein, tu veux dire.

— Qu'est-ce que tu connais de plus cheulou ?

— Je sais dire : « Le frère aîné de mon grand-père a les doigts de pieds engourdis » en indonésien.

— Ah ouais ? Vas-y.

— *Kuku-kuku kaki kakak kakekku kaku kaku.*

— T'inventes…!

— Pas du tout. C'est la vérité vraie. « *Kuku-kuku kaki kakak kakekku kaku kaku* » veut bien dire : « Le frère aîné de mon grand-père a les doigts de pieds engourdis » en indonésien. Maintenant, tais-toi ! La v'là !

Frédérique pouvait les flairer, cachés derrière le char d'assaut. Oh, qu'ils étaient tendres. Frais et juteux. Pas comme les saletés qu'elle avait été forcée d'avaler au déjeuner. Du poison, oui. Ces saloperies de gamins avaient essayé de l'empoisonner – d'ailleurs, ils ne l'avaient jamais aimée. Elle était différente. Et ils le lui avaient toujours fait sentir.

D'abord, elle était française.

La bonne nourriture, ils la gardaient pour eux, ou, plutôt, *sur* eux.

Leurs effluves lui mettaient l'eau à la bouche. À en baver. Dieu, qu'elle avait faim !

Ils étaient là. Deux garçonnets, deux cochons de lait. Elle flairait leur odeur, les goûtait presque. Surtout le plus petit. La Grenouille. Comme il devait être tendre. Savoureux. Saignant. Jeune, frais, vivant, électrique, palpitant, pur, gorgé de rouge, le rouge de la vie…

Elle fut prise d'un spasme. Tout son corps se raidit. Si violemment qu'elle crut un instant que ses os allaient se briser. Un courant électrique courait dans ses veines, une puissance, le feu, le métal, le rouge, manger…

Zohra ne la quittait pas des yeux tandis qu'elle approchait lentement des deux petits.

— Partez ! cria-t-elle en remerciant le ciel de ne pas être à leur place.

Car Frédérique était trop bonne à ce jeu, le rendant si réaliste que ça en fichait la trouille. La Grenouille et Wiki se cognèrent l'un contre l'autre en hurlant pour essayer d'échapper aux griffes de la grande fille.

— Cours, la Grenouille ! Cours ! hurla Zohra, prise d'un tel fou rire qu'elle redoutait de rendre son déjeuner.

Les garçons ressemblaient à ces personnages de vieux films burlesques, qui bougent en accéléré en faisant de grands gestes.

Et puis Frédérique poussa un long hurlement et attrapa la Grenouille par le bras. Le petit brailla comme un cochon qu'on égorge.

Avec un sourire carnassier, elle leva son bras devant sa bouche et y planta les crocs.

52

— Jack, Jack… J'suis désolé…

— Crétin, t'aurais pu me tuer.

— Mais t'es pas mort, Jack. Dieu soit loué. T'as mal ?

— À ton avis, andouille ? Tu m'as tiré dessus !

— Mais… j'savais pas que c'était toi… Je pensais q…

— Tu penses trop…

— Jack… Comme je m'en veux. Qu'est-ce que j'ai fait, bon Dieu ?

— Tu sais pas ? Tu m'as tiré comme un lapin.

— Mais t'es pas mort, hein ? T'es pas mort ? Je t'ai pas tué.

— Non, effectivement. Tu m'as juste enlevé un bout de viande. Là, sur le côté. Ça saigne. J'crois pas que ce soit très grave. Ça fait pas trop mal. Remercions le ciel que tu sois pas plus adroit avec un fusil.

— Oh, Jack, si tu savais comme je m'en veux…

— Ça va, Bam. C'est pas ta faute. Je sais bien que t'as pas fait exprès, même si, franchement, j'aurais préféré que tu t'abstiennes.

— J'y voyais rien. Je t'ai pris pour un de ces crevards…

— Je sais. D'ailleurs, moi aussi je croyais que t'en étais un. J'ai vu un petit éclat de lumière. Un reflet sur le canon de ton fusil, j'imagine.

— Bon Dieu, Jack, j'ai vraiment cru que je t'avais descendu.

— Eh non ! Pas de chance.

— Jack…

— C'est bon, Bam, change de disque. Je suis toujours là. Essayons plutôt de nous tirer d'ici.

— À l'aide ! brailla Bam d'une voix d'autant plus assourdissante qu'elle crevait un noir d'encre. Hé ho ! Au secours… Ed ! T'es là ? À l'aide, Ed ! T'es où ?

Le silence qui suivit n'en parut que plus lourd.

— Tu vois rien, nulle part ? demanda Jack. Pas une lueur ?

— Non, Jack. Par contre, je sens que t'es trempé. C'est pas bon, Jack, c'est pas bon.

— Ça va. Je sens presque rien. Je peux même me lever. Enfin… Je crois.

— Super. Attends, je vais t'aider.

— Non ! Pas par là ! Ça fait un mal de chien. Aïe ! Écoute, je vais me débrouiller tout seul, OK ? Tiens, voilà, je suis debout.

— On va par où ? J'y vois rien.

— Ouh là ! Bam, j'crois pas que ça va le faire. Repose-moi, s'il te plaît. Repose-moi…

Bam comprit alors que Jack avait donné le change en minimisant volontairement la gravité de son état. Il souffrait beaucoup plus qu'il ne l'avait laissé entendre. Bam sentit ses yeux se remplir de larmes. Il s'essuya d'un revers de manche et plongea le regard dans ces insondables ténèbres. C'est alors que se produisit quelque chose d'étrange. Un morceau de noir commença à se fendiller, laissant place à un carré de lumière qui faisait comme un écran de télé dans l'obscurité.

Il dut faire un effort pour comprendre ce qu'il voyait.

De la lumière. Un relent de poussière et de fumée. Et puis la silhouette d'une tête, dans le carré blanc. Une voix.

— Bam ?

— Ed ? C'est toi ?

Le faisceau d'une torche transperça la nuit. Bam leva le bras devant ses yeux.

— J'ai entendu crier. C'est toi qui as crié ? (Aucun doute, c'était bien la voix d'Ed.) Je vous cherche partout. Amène-toi, je vais te filer une lampe. Jack est blessé ?

— Très légèrement, répondit Jack d'un ton caustique.

— Dans l'explosion ?

— Non, répondit Bam en s'approchant de la petite ouverture pour prendre la torche qu'Ed lui tendait. J'ai cru que c'était un ennemi et je lui ai tiré dessus…

Ed accueillit la nouvelle par un juron cinglant.

— Bon, dit-il quand il se fut repris. Faut vous sortir de là en vitesse. Essaie de voir si tu peux déblayer un peu pour m'aider à agrandir le trou.

À eux deux, ils dégagèrent rapidement une ouverture assez large pour permettre un passage. Ed lui éclairant le chemin, Bam retourna auprès de Jack. Il comprit alors qu'ils étaient tombés dans une sorte de gymnase souterrain. Le toit était en grande partie effondré. Il y avait un monceau de cadavres au fond.

Arrivé près du blessé, Bam ne put s'empêcher de pester en voyant dans quel état il était. Tout son flanc gauche disparaissait sous une tache écarlate, encroûtée de poussière. Sa chemise, comme son blouson, était en lambeaux. Un gémissement plaintif s'échappa de sa bouche quand Bam le releva, puis le porta jusqu'au trou. Ed les aida tous deux à passer dans le couloir qui se trouvait de l'autre côté. Il y avait de la fumée partout. On entendait le crépitement des flammes. Mise à mal par la déflagration, la structure du bâtiment laissait paraître d'inquiétants signes de faiblesse. De grosses fissures zébraient les murs et de petites rigoles de poussière tombaient un peu partout.

Jack jurant, Bam se tourmentant, Ed simplement heureux de les retrouver vivants, ils entreprirent l'ascension d'un escalier qui menait au terrain, soutenant chacun le blessé par un bras.

— Encore une chance que j'aie pas été enseveli dans les décombres, dit Ed tandis qu'ils franchissaient ce qui restait des portes vitrées donnant sur la pelouse.

Ils n'étaient pas mécontents de quitter le bâtiment, même si, dehors, l'air n'était pas plus pur.

— Le souffle m'a projeté dans les tribunes, poursuivit Ed. J'sais pas combien de temps je suis resté inconscient, mais, quand je suis revenu à moi, je me suis tout de suite dit que vous deviez être enterrés quelque part. Je suis sorti et j'ai récupéré une lampe dans une ambulance. C'était l'enfer. Le stade tout entier était en feu. Au moins, ça a balayé les crevards.

— Encore une chance que tu m'aies entendu crier, dit Bam.

— Ben, quand je suis revenu, je savais pas par où commencer. Je suis descendu au sous-sol. La moitié de l'étage s'était effondré. Et puis j'ai

entendu un coup de feu. J'y croyais pas. Quand t'as crié, j'ai fini par comprendre où vous étiez.

Ils longèrent les tribunes et se dirigèrent vers la porte principale, celle qu'ils avaient empruntée en entrant. Un craquement et un grondement sourd secouèrent jusqu'aux fondations de l'édifice.

— Tout va s'effondrer, dit Ed. Faut qu'on s'éloigne d'ici. Ensuite on s'occupera de toi, Jack.

— Ça va, ça va, insista ce dernier. C'est moins grave que ça en a l'air.

— J'espère. Parce que c'est pas beau à voir.

Un tourbillon de fumée noire chargée de cendres et de brandons balaya les véhicules de sécurité garés dehors. Une puanteur insupportable émanait de l'incendie, mélange de cochon grillé et de fluides putrides en train de se consumer. Sans parler de la combustion des plastiques, des produits chimiques et des matériaux de construction, qui rendait l'air irrespirable. Dans la culbute, Jack et Bam avaient perdu leurs masques. Ed s'arrêta le temps d'en tirer deux de sa réserve. Puis ils se remirent en marche, traînant Jack autant qu'ils le portaient. Ed avait abandonné son fusil. Non seulement il avait été endommagé par l'explosion – la baïonnette s'était brisée net –, mais, en plus, il lui était impossible de le porter tout en soutenant Jack. Bam boitait beaucoup. Ses jambes étaient plus gravement atteintes qu'il ne l'avait d'abord cru. Au moins pouvait-il encore marcher. Jack grognait et gémissait à chaque heurt, autant dire en permanence.

Cahin-caha, ils avancèrent jusqu'à l'avenue et poursuivirent leur chemin en direction de Clapham, laissant derrière eux l'immense panache de fumée qui s'élevait de l'Oval. À la base de la colonne, des flammes jaillissaient et bondissaient vers le ciel comme si elles-mêmes essayaient d'échapper à cet enfer. Un ronflement assourdissant résonnait jusque dans le sol. Déjà, une épaisse couche de cendres et de suie recouvrait les bâtiments alentour. Les garçons n'avaient pas fait deux cents mètres qu'ils entendirent exploser les premiers véhicules.

— On dirait qu'on l'a échappé belle, dit Ed en jetant un œil par-dessus son épaule. Mais c'est pas le moment de mollir.

Ils marchèrent longtemps avant qu'Ed n'estime que la distance de sécurité était suffisante. Alors, ils fracturèrent la porte d'un immeuble de bureaux et pénétrèrent à l'intérieur, jugeant qu'il serait plus commode de s'occuper de Jack ici plutôt qu'en pleine rue. Aucun signe de crevard nulle part. L'endroit était comme aseptisé, sec et totalement silencieux. Un gros

canapé en cuir trônait dans la réception. Ils y assirent Jack. Ed défit son sac à dos.

Le blessé semblait au plus mal. Sa tache de naissance ressortait comme jamais sur sa peau livide. Les loques qu'il avait sur lui étaient totalement imbibées de sang.

— Faut qu'on t'examine, dit Ed.

— C'est superficiel, répondit Jack. Enfin, je crois, sinon j'aurais plus mal que ça, non ?

— C'est ce qu'on va voir. En attendant, tu perds encore beaucoup de sang.

Ed écarta les pans du manteau, puis avança les mains vers les boutons de la chemise.

— Non, Ed, l'arrêta Jack en repoussant le bras de son ami. Laisse. J'aime autant pas savoir.

— Regarde pas si tu veux, mais laisse-moi au moins bander la plaie.

Jack rumina un instant la proposition en se mordant la lèvre.

— D'accord, dit-il finalement en détournant la tête.

Ed déboutonna la chemise et la souleva délicatement.

— Oh, merde, Jack. Ça craint.

De fait, tout son flanc gauche était constellé de points rouges, certains bénins, d'autres profondément enfouis dans les chairs d'où s'épanchait encore du sang.

— Y a sûrement des plombs à l'intérieur, dit Bam en baissant les yeux sur la multitude de piqûres écarlates qui se détachaient affreusement sur la peau blanche de Jack. Si on les retire pas, ça va s'infecter, frérot.

— On peut le faire ? demanda Jack.

— J'sais pas, répondit Bam avec une moue dubitative. Ça dépend à quelle profondeur y sont. J'suis pas médecin.

— Donc, en gros, je suis foutu.

— Le mieux, ce serait de te ramener au musée, dit Bam. Là-bas, quelqu'un saurait peut-être quoi faire.

— Pas question, coupa sèchement Jack. Vous avez pas encore compris que c'est chez moi que j'veux aller ? À votre avis c'est quoi, ça ?

Ce disant, sa main se referma sur quelque chose accroché à son cou et tenu par un vieux lacet de cuir.

— Une clé, dit Bam.

— Exactement. La clé de chez moi, pour être précis. Depuis le début, elle ne m'a jamais quitté. Et vous savez pourquoi ? Parce que j'ai toujours su qu'un jour j'y retournerais. Avec ou sans vous. Or, il se trouve que, finalement, c'est avec vous. Même si je me demande sincèrement pourquoi vous avez tellement tenu à m'accompagner, puisque, jusqu'à présent, vous avez tout essayé pour m'en empêcher. Jusqu'à me tirer dessus !

— C'était un accident.

— Je sais bien que c'était un accident, Bam. T'as perdu ton sens de l'humour en route ou quoi ?

— Il n'empêche, embraya Ed. Bam a raison. Le mieux serait de retourner au musée.

— Chez moi c'est plus près, rétorqua Jack. Et, franchement, j'me vois pas aller bien loin dans cet état. Donc, nettoie la plaie, fais-moi un bandage et on y va. Tout ce qui manque – j'sais pas moi, pince à épiler, scalpel…, on le trouvera là-bas. Et, là, on pourra vraiment évaluer les dégâts. D'accord ?

— Très bien, acquiesça Ed en sortant tout ce qu'il avait pu glaner dans l'ambulance. Après tout, c'est ton choix… Mais t'es quand même buté comme un âne !

— Exactement. Trop borné pour mourir, c'est tout moi, ça ! Jack le mec au crâne d'acier…

À ces mots, il esquissa un sourire chagrin, puis ferma les yeux et se mit à pleurer.

53

Ils marchaient depuis une bonne heure, le long d'une voie très large, très droite et très monotone, qui faisait suite à une interminable rangée de petits magasins et d'entreprises. Jack avançant de plus en plus lentement, ils avaient mis deux fois plus de temps qu'ils n'auraient dû. Avant de partir, ils avaient aspergé la plaie d'antiseptique et improvisé un pansement. Le saignement n'avait pas cessé pour autant et de grosses taches noirâtres apparaissaient sur le bandage. En plus, maintenant que l'adrénaline était retombée, chaque pas le mettait au supplice. Il avait pris des analgésiques, dont l'effet principal s'était réduit à le vider de toute énergie, et il était d'une humeur aussi sombre que le gros nuage qui planait au-dessus du sud de Londres. Il faut dire qu'il savait pertinemment que les chances d'extraire proprement tous les plombs étaient très minces, pour ne pas dire inexistantes. Mais, s'ils les laissaient à l'intérieur, les lésions ne guériraient jamais. C'était déjà assez dur de survivre en pleine santé, alors blessé…

Il aurait voulu éviter d'y penser, mais c'était au-dessus de ses forces. Quels que soient les rivages vers lesquels il dirigeait ses pensées, celles-ci revenaient immanquablement à l'accident. L'éclair de feu, la vive douleur au ventre, la certitude instantanée que rien ne serait jamais plus comme avant.

Pourtant, Ed et Bam faisaient de leur mieux pour lui remonter le moral. Sauf que leurs efforts l'irritaient plus qu'ils ne le réconfortaient. Ceux de Bam, surtout. Il était conscient qu'il n'aurait pas dû lui en vouloir pour ce qui s'était passé, qu'il s'agissait juste d'un accident. Mais, là encore, c'était au-dessus de ses forces. Ah, si seulement… Si seulement il avait pu remonter le temps. Il aurait fait entendre sa voix dans le noir. De son côté, Bam aurait pu, au moins, faire une sommation. Si seulement il avait visé cinquante centimètres plus à droite. Et si, et si, et si…

Mentalement, il rejouait la scène encore et encore, lui inventant différents prolongements, sans que, bien sûr, cela change rien. Il était criblé de plombs et perdait beaucoup de sang. Ses pieds et ses mains lui paraissaient gelés. Il avait l'impression qu'on lui plantait des milliers d'aiguilles dans le visage. Il se sentait horriblement faible, étourdi, et il avait une soif d'enfer. Heureusement, ils avaient de l'eau. Ainsi s'arrêtaient-ils tous les dix mètres pour lui laisser le temps d'en siroter une gorgée. Mais il avait beau boire, impossible d'étancher cette soif qui lui brûlait la gorge.

Ils entraient dans Clapham. Il y était presque. Restait à espérer qu'on ne les attaque pas maintenant car il n'aurait pas été d'un grand secours.

Soudain, il eut un choc.

— Mon flingue ! s'exclama-t-il. Où est mon flingue ?

— T'as dû le perdre dans l'explosion, répondit Ed.

— Pourquoi t'as rien dit ? Pourquoi tu ne m'en as pas trouvé un autre ?

— Mais je t'en *ai* trouvé un autre.

— Vrai ?

— Quand je suis allé chercher la torche, j'ai aussi récupéré un pistolet.

— Un pistolet-mitrailleur ?

— Allons, Jack. Soyons réalistes. Tu savais pas t'en servir. Avec ce truc, t'étais plus un danger qu'autre chose.

— J'aurais pu apprendre, m'entraîner.

— Ah ouais, et combien de balles y t'aurait resté, à la fin ? Les flingues c'est bien joli, mais, sans munitions, t'avoueras que c'est pas d'une grande utilité. Un pistolet, c'est plus facile à manier et moins dangereux. En plus, ça consomme moins de cartouches. J'ai aussi trouvé quelques chargeurs en rab. Dès que tu iras mieux, je te les donnerai.

— Donne-le-moi maintenant.

— C'est trop lourd, Jack. Et comment tu vas faire pour le porter ? Le glisser dans ta ceinture ? Ça te tuerait.

— Mmh, t'as raison… En tout cas, merci, Ed. T'as assuré, sur ce coup-là. Mais ce P-M… C'était vraiment le top. Quand je pense à tout ce qu'y avait là-bas ! Quel gâchis…

— Si tu veux, frérot, tu peux prendre mon fusil, proposa gentiment Bam.

— C'est une blague ?

— Désolé, j'avais pas pensé à ça…

— Arrête de t'excuser, ça me met les nerfs en pelote.

— Pardon.

— Putain, Bam !

Ils s'arrêtèrent une fois de plus pour boire et aussi laisser à Jack le temps de reprendre son souffle.

— Dis, c'est encore loin ? demanda Ed en se massant le bas du dos, éreinté par l'effort.

Depuis qu'ils avaient quitté l'Oval, ils n'avaient pas croisé âme qui vive. Secrètement, Ed espérait que la chance continue de leur sourire.

Jack s'assit sur le capot d'une voiture et regarda autour de lui. Ils étaient juste à côté de la station Clapham Common. Devant eux, s'étendait le parc lui-même. Une meute de chiens courait sur les pelouses en aboyant, mais, en dehors de ça, l'endroit était désert.

— Cinq minutes, pas plus, répondit Jack. Disons dix si on continue à cette allure, mais on y est presque.

Ensemble, ils jetèrent un œil derrière eux. La colonne de fumée de l'Oval s'élevait à perte de vue dans le ciel, jusqu'à se mélanger avec celle de l'autre incendie, encore plus important.

— *London's burning*, chanta doucement Jack. *London's burning*.

Les deux autres se forcèrent à rire. Certes, ce n'était pas la meilleure chose à dire, mais, au moins, cela laissait entendre que Jack était encore capable de plaisanter. Ed y vit une lueur d'espoir à laquelle se raccrocher.

D'ailleurs, il était lui-même en train de chercher une réplique marrante quand, au loin, il perçut du mouvement.

Par chance, Bam avait toujours ses jumelles, solidement accrochées autour du cou.

— Bam, jette un œil avec tes trucs, ordonna Ed en tendant le bras vers le bout de la route. J'crois que j'ai vu kekchose bouger, juste après le feu rouge.

Bam s'exécuta.

— Non… J'vois rien. Euh, minute. Oui, on dirait bien qu'y a un type. Tout seul. Qui porte un truc. Merde, je l'ai perdu. D'façon, il est vachement loin. J'pense pas qu'on ait de souci à se faire si on continue d'avancer.

— T'es sûr qu'y en avait qu'un ?

— Ben, j'en ai vu qu'un, mais ça veut rien dire. En général, ils se déplacent en bande, non ? Je propose qu'on mette le turbo.

Aussitôt dit, ils hissèrent Jack sur ses jambes et mirent le cap vers chez lui.

Pour toute réponse, celui-ci lâcha un juron très cru en tombant dans leurs bras.

Dans le parc, attirés par l'odeur de sang frais, une quinzaine de crevards accouraient. Surtout des pères, qui comptaient dans leurs rangs quelques mères particulièrement ravagées. Profitant de la pause des garçons, ils s'étaient approchés discrètement.

Total, maintenant, ils étaient tout près.

Bam et Ed attrapèrent Jack par les épaules et, ployant sous la charge, se précipitèrent dans une petite rue perpendiculaire pour essayer de les semer.

— On n'y arrivera jamais, dit Jack dans un croassement rauque. Vous allez me tuer, c'est tout ce que vous allez réussir à faire. Ed, donne-moi mon flingue.

— On ne peut pas se battre, répondit Ed. T'as vu dans quel état tu es ?

Ce disant, il jeta un œil derrière lui. Les adultes gagnaient du terrain.

— Allez, Bam !

Ils tentèrent d'aller plus vite, mais c'était sans espoir. Jack hurlait de douleur.

— Arrêtez, arrêtez ! Donnez-moi ce bon Dieu de flingue.

— Il est dans mon sac.

— Dans ce cas, donne-moi le tien. J'suis trop faible pour me servir de mon sabre.

— Jack, t'es trop faible pour faire quoi que ce soit.

— Donne-moi le flingue !

Ils s'arrêtèrent et appuyèrent Jack contre une voiture.

D'un geste, Ed dégaina le pistolet qu'il portait à la ceinture dans un holster et le tendit à Jack. Bam pivota en levant son fusil de chasse. Il n'avait pas pensé à le recharger depuis l'accident de l'Oval – il faut dire que les événements s'étaient un peu précipités depuis –, mais il aurait juré qu'il

lui restait encore une cartouche. Il mit en joue, tira la queue de détente et sentit l'arme cogner contre son épaule endolorie.

Le père qui menait la charge s'effondra.

Maintenant, Jack était prêt. Il pointa le pistolet et tira. L'arme tressauta violemment dans sa main, envoyant une douloureuse onde de choc dans son bras. La balle manqua complètement sa cible.

Machinalement, Bam palpa sa veste à la recherche d'autres cartouches. Avec horreur, il découvrit que la poche était à moitié déchirée. Le tissu pendouillait mollement. Il ne lui en restait plus qu'une.

Jack se laissa glisser le long de la carrosserie, jusqu'à s'asseoir par terre, le dos appuyé contre la voiture. Cette fois, il agrippa fermement l'arme à deux mains et tira deux coups d'affilée. Un second crevard mordit la poussière.

Bam cassa son fusil, inséra la dernière cartouche dans le canon et tira de nouveau. Un troisième daron tomba.

Hélas, maintenant, il était à court de munitions, et les crevards étaient sur eux.

Ayant prudemment battu en retraite devant l'avancée des adultes, Ed se trouvait quelques mètres plus loin. Sous ses yeux, une mère se jeta sur Jack, qui tenta maladroitement de la repousser d'un coup de crosse. Son fusil en guise de matraque, Bam chargea le reste de la bande en hurlant. Le premier coup balaya trois assaillants. Il en tamponna un quatrième qui alla direct au tapis et poursuivit sa percée jusqu'à traverser le groupe de part en part, se retrouvant seul derrière les lignes ennemies. Il fit alors volte-face et, tel un taureau enragé, fondit de nouveau sur le groupe.

Ed ne savait que faire. Tout s'était passé si vite. Les crevards étaient arrivés de nulle part. Durant quelques secondes, il fut incapable de réagir. La mère qui avait attaqué Jack avait été rejointe par un daron. Ils l'avaient attrapé et étaient en train de le traîner à l'écart. Trop affaibli par sa blessure, il ne leur opposait aucune résistance.

Perdu dans un entremêlement de corps, trois adultes sur le dos, Bam luttait pour rester debout.

Ed ferma les yeux, et quelque chose en lui se brisa, comme un câble qu'on tend, qu'on tend et qui, subitement, lâche. Un calme étrange s'empara de lui. Un vide.

Il battit des paupières.

— Non, dit-il doucement, puis, plus fort : Non !

Finalement, il éructa : « Non ! » et courut vers les deux crevards qui emportaient Jack. Il envoya bouler la mère, puis balança un grand coup de pied dans le ventre du daron avant de finir le travail en lui assénant un direct à la face qui lui ratatina le nez au milieu de sa joue grêlée de bubons. Sans briser son élan, il ramassa le pistolet tombé à terre, attrapa Jack sous l'aisselle et le traîna à l'abri derrière une camionnette. Accroupi auprès de lui, il s'assura qu'il était encore conscient, puis lui mit le pistolet entre les mains et referma le poing sur le pommeau de son sabre.

— J'ai besoin de ça, dit-il en faisant glisser la lame hors de son fourreau.

Se redressant, il vit le père au nez aplati se jeter sur lui en levant les bras. Ed porta l'estocade. Le daron s'effondra dans une gerbe de sang. Une mère se trouvait juste derrière. De nouveau, Ed se fendit. La lame cingla l'air, la mère poussa un râle sifflant et tomba à genoux, tenant son visage ensanglanté entre ses mains.

Un horrible hurlement perçant résonnait aux oreilles d'Ed, tel le cri d'un énorme oiseau de proie fondant sur sa cible.

Bien vite, il réalisa que c'était lui qui faisait ce bruit. Il avait soif de sang. Une folie meurtrière brûlait au fond de lui. Il n'était plus lui-même. Il était devenu un animal. À l'extérieur, il était un monstre enragé et hurlant. À l'intérieur, un être étrangement calme, comme scindé en deux personnes distinctes, une qui agissait, l'autre qui regardait.

Instinctivement, il savait qu'il ne serait plus jamais le même. Scintillant dans les airs, la lame se levait et s'abattait, se levait et s'abattait.

Presque au ralenti, un père s'approcha de lui. Ed lui enfonça le sabre dans le ventre. La lame se ficha solidement dans la chair, comme si elle collait aux tissus. Alors qu'il tentait de la retirer, le daron bascula de côté et la lui arracha des mains.

Ed ne s'arrêta pas pour autant. Courant jusqu'à Bam, il attrapa une des mères par les cheveux et tira si fort qu'il sentit quelque chose se briser. Il poursuivit son assaut, à coups de pied, de griffes, grognant, montrant les dents, les envoyant balader un à un, jusqu'à ce que Bam soit en état de se relever, ensanglanté de partout, mais vivant. Galvanisé par la rage destructrice d'Ed, celui-ci contre-attaqua aussitôt, fondant pleine charge sur les crevards, les culbutant comme autant de quilles dans un jeu de foire, fractures en prime.

Un coup de feu déchira l'air. C'était Jack qui essayait de repousser une nouvelle attaque. Les crevards l'avaient évidemment identifié comme la

proie la plus facile. Ed démarra en trombe. Une jeune mère replète fit un pas de côté pour lui barrer le passage. Il la saisit au visage et enfonça de toutes ses forces ses doigts dans la peau couverte de furoncles. Elle secoua la tête. Mais, plus elle se débattait, plus les filets de sang et de pus s'épaississaient.

Jack tira de nouveau, sur un père qui s'approchait d'un peu trop près. Ed jeta la daronne contre la camionnette. Sous la violence du choc, elle perdit connaissance. Il courut récupérer son sabre, qu'il arracha sans coup férir au cadavre.

Il pivota, sabre en avant…

Tout était fini.

N'en restaient plus que trois debout. Deux gros pères et un ado. Avisant le carnage, ils eurent la présence d'esprit de ne pas demander leur reste. Tandis qu'ils battaient en retraite de leur pas chaotique et chancelant, Jack roula sur le côté pour les avoir en ligne de mire et tira trois coups, qui furent fatals à l'ado.

Les pères déguerpirent sous les huées de Bam qui, bien qu'épuisé, couvert de sang et vêtu de guenilles, rayonnait d'un triomphe confinant à la folie.

— Ouais, foutez le camp, bande de nazes ! hurla-t-il. Allez vous faire voir ailleurs. Y a rien pour vous ici. On est les meilleurs ! Les rois de la rue !

Ed acquiesça d'un hourra. Bam entama alors un Haka.

— Trop facile, dit Ed, ivre de bonheur, de violence et de peur rétrospective.

Bam s'arrêta de danser. Plié en deux, les mains sur les cuisses, il riait trop pour continuer.

— Allez, viens, dit Ed, faut s'occuper de Jack.

— Mmh, t'as raison.

Il ne s'était pas redressé qu'un père, dissimulé derrière une haie, émergea d'un jardin. Dans un flash, Ed vit le coup partir et s'abattre sur la nuque de Bam. Étouffant un grognement, celui-ci s'effondra tête la première par terre, heurtant le sol avec un funeste bruit sourd.

Greg. Oui, c'était bien lui.

Un tranchoir couvert de sang pendait à son bras. De l'autre, il serrait contre lui un ballot. Il avait le visage couvert de cloques. Sa bouche était cernée de rouge. Une rage aveugle brillait au fond de ses yeux.

Il fit un pas vers Ed.

— Pousse-toi ! cria Jack.

D’instinct, Ed plongea de côté.

Jack leva son pistolet et appuya sur la détente. Quatre fois de suite.

En tout et pour tout, il n’y eut que quatre pitoyables clics, comme ceux d’un pistolet à amorce, et rien d’autre.

— Ed ? Y me faut des balles !

— Dans mon sac !

Il n’y serait jamais à temps. Greg marchait sur eux à grands pas, son tranchoir décrivant d’amples arcs de cercle assassins dans les airs.

Soudain, Ed réalisa qu’il avait toujours le sabre. Il se fendit, sans évaluer correctement son allonge. La pointe de la lame racla sur son torse, entailla veste et chemise, sans lui infliger d’autres blessures que des égratignures.

Greg ne marqua aucun temps d’arrêt.

Pire, il répliqua en abattant son tranchoir de toutes ses forces. Ed fit un bond en arrière et sentit le frôlement de la lame sur sa joue.

Soudain, il fut pris d’un étrange vertige. Sa joue le brûlait. Une douleur aussi vive qu’une piqûre de guêpe. Il porta la main à son visage et la retira poisseuse de sang. Un liquide chaud coulait de son menton, imbibait sa veste.

La colère le gagna, telle une houle invincible gonflant à l’approche du rivage. Il fit un pas en avant et se fendit de nouveau. Coup de chance ou réflexe insoupçonné, Greg leva son tranchoir juste à temps pour parer. Les lames s’entrechoquèrent bruyamment. Ed sentit son bras trembler. Le sabre se brisa net, mais ouvrit aussi la garde du boucher.

Ni une ni deux, Ed laissa choir son arme et chargea Greg en courant. Mais, autant se jeter contre un mur de brique. Il en eut le souffle coupé. Toutefois, sans savoir comment, il avait saisi Greg au poignet et tenait le tranchoir à distance. Quoi qu’il transportât sous son autre bras, il ne paraissait pas disposé à le lâcher. Ainsi, de sa main libre, Ed le prit à la gorge.

De près, Greg puait autant qu’un égout. Son corps était chaud et mouillé. Il respirait par la bouche. Une salive mouchetée de taches roses écumait à la commissure de ses lèvres.

Greg avait beau être infecté par le mal, il était toujours plus fort qu’Ed, qui peinait de plus en plus à retenir son poignet.

Venu à la rescousse, Jack essaya d’attraper le tranchoir.

— Non, Jack ! Reste en arrière !

À cet instant précis, Greg parvint à libérer son bras. Le tranchoir décrivit une longue parabole dans les airs. Jack eut une sorte de hoquet et tomba à la renverse. Emporté par son élan, Greg vacilla. Ed y vit sa chance. Lâchant la gorge, il lui envoya un coup à la carotide avec la base de la paume. Greg toussa et, brutalement, se relâcha, laissant tomber son arme. Alors qu'il chancelait, reculant à tout petits pas, Ed se plia en deux et gratta le sol à la recherche du tranchoir.

Ses doigts se refermèrent sur le manche, gluant de sueur et de sang. Il pivota pour faire face à Greg.

Il n'eut pas à y réfléchir à deux fois. Sa folie meurtrière l'avait repris. Il avança…

C'est alors qu'il comprit ce que Greg portait précieusement sous son bras, et qu'il avait d'abord pris pour un pitoyable ballot de vieux chiffons, comme en trimballent les clochards.

Sauf que ce n'étaient pas des chiffons. Mais un petit corps mort.

— Liam ? marmonna Ed d'une voix blanche.

À l'évocation de ce nom, ce fut comme si un interrupteur s'actionnait dans la tête du boucher. La folie s'évapora et, durant un court instant, il redevint humain. Baissant les yeux sur le visage fripé et cramoisi de son fils, il mugit d'horreur.

Leurs regards se croisèrent. Greg secoua la tête et détala en direction du parc.

Ed démarra à sa suite, puis s'arrêta. Il aurait voulu lui filer le train, l'achever, mais il ne pouvait pas abandonner ses amis. Et puis, il y en avait peut-être d'autres dans le coin.

Il rebroussa chemin. Roulé en boule par terre, Jack se tenait l'estomac. Dieu merci, il était encore vivant. Ed s'agenouilla auprès de lui et posa une main bienveillante sur son épaule.

— Jack ?

— Il m'a tailladé, Ed. Il m'a ouvert en deux.

— Je vais te ramener à la maison.

— T'inquiète, grogna Jack. Trop borné pour mourir, tu te souviens ? Mais comment va le balourd ? Il va bien ? Je veux lui dire que j'lui en veux pas. C'était pas sa faute.

Ed fit quelques pas vers Bam. Il n'eut pas besoin de s'approcher beaucoup pour comprendre que c'était pas bon. Totalement merdique, même. Pas de happy end dans cette histoire. Personne pour les protéger d'en

haut. Seulement la guerre. De la douleur et des larmes. Et, dans les guerres, les gens bien meurent autant que les ordures.

D'un coup de tranchoir, Greg lui avait ouvert le crâne en deux.

Il était mort.

Ed s'assit au milieu de la route et pleura.

54

Sans connaissance, Jack donnait l'impression d'être deux fois plus lourd. Ed en titubait. À peine s'il arrivait encore à mettre un pied devant l'autre. Il n'avait pas regardé les blessures de Jack, se disant qu'il s'en occuperait une fois atteinte la relative sécurité de la maison. Rester dans la rue était beaucoup trop risqué. D'autant qu'il ferait bientôt nuit et que les crevards allaient sortir de leurs cachettes pour se mettre en quête de nourriture. Au début, ça s'était plutôt bien passé. À force de promesses, d'encouragements et de discours rassurants, il avait réussi à le convaincre de se remettre debout, lui promettant tout du long qu'il allait le ramener tranquillement chez lui. Finalement, Jack s'était mis à marcher.

Au départ, il était même relativement en forme. Certes, il était faible et ses gestes étaient gauches, mais, au moins, il parlait et se tenait droit. Hélas, il avait graduellement sombré dans le vague, jusqu'à littéralement s'effondrer sur Ed qui n'avait eu alors d'autre choix que de le porter. Il avait essayé de le réveiller en lui mettant de petites claques ou en hurlant sous son nez, comme on voit faire au cinéma, en vain. Par chance, avant son coma, Jack avait eu le temps de lui donner des indications précises ainsi qu'une adresse. Malgré tout, le trajet semblait ne jamais devoir finir.

D'autant que l'inquiétude d'Ed allait croissant à chaque pas.

Les vêtements de Jack étaient couverts de taches noirâtres. Des relents nauséabonds commençaient à monter de ses plaies. Il perdait beaucoup de sang – Ed en sentait couler sur sa main chaque fois qu'il tirait sur son buste pour le porter. Mais comment faire autrement ?

À ces craintes, s'ajoutaient celles d'une attaque car, diminués de la sorte, ils faisaient des cibles idéales. Oh, certes, Ed avait bien rechargé son pistolet, mais, plus pesant à chaque pas, celui-ci pendait mollement à son bras et il mourait d'envie de le remettre dans son holster, voire de le jeter purement et simplement. Pourtant, chaque fois, une petite voix l'en dissuadait, lui rappelant qu'en cas de coup dur cette arme serait sans doute son unique recours contre une fin horrible.

Parvenu à un carrefour, il vérifia le nom des rues.

Enfin, ils y étaient. Une rue typiquement anglaise, bordée de maisons mitoyennes à toits pointus, porches blancs, balcons à l'étage, en retrait de minuscules jardins qui, hier encore, derrière leur muret à hauteur d'homme, devaient être tirés à quatre épingles.

— Allez, Jack, haleta-t-il. Aide-moi. On y est presque. Tu marches un peu ?

Maintenant que la ligne d'arrivée était en vue, Ed se sentait plus épuisé que jamais. Pour réduit qu'il soit, le dernier segment serait le plus difficile. Si seulement Jack pouvait se réveiller et le décharger un tant soit peu.

— Regarde ! On est dans ta rue ! Ta maison est juste là… Jack ! Je t'en prie… Me laisse pas tomber. Ils sont tous là à t'attendre. Tes sœurs, ta mère, ton père. Je les vois qui font de grands signes sur le pas de la porte. Allez, Jack. Fais-le pour eux.

Il devait rester quelques connexions valides dans le cerveau de Jack car Ed le sentit se ranimer dans ses bras. Ses pieds cessèrent de racler le bitume et cherchèrent un appui, esquissant un pas, puis un autre. Il était faible, sans aucune coordination, mais il marchait.

Ed riait et pleurait en même temps.

— C'est ça, Jack ! Continue ! dit-il en cherchant du regard les numéros des maisons.

67, 65, 63, 61… Plus que trente. Non, moins, puisqu'il y avait un côté pair et un côté impair. Encore quinze, quatorze…

Il tourna la tête vers Jack. Ses yeux roulaient dans leur orbite, mais, de toute évidence, il luttait pour fixer son regard, semblant reconnaître la rue.

— Tu vois ? Je t'avais dit que je te ramènerais à la maison. Tu vas pouvoir t'allonger dans ton lit à toi.

49, 47, 45, 43…

Ils avançaient d'un pas atrocement lent. Mais ils avançaient. Ed avait totalement oublié sa propre blessure – l'entaille à la joue que lui avait infligée Greg avec son fendoir. Pour tout dire, il n'avait guère eu le temps de s'en occuper. Il n'avait fait qu'y presser à la va-vite une poignée de mouchoirs en papier. D'ailleurs, c'est seulement lorsqu'il leva la main pour essuyer la sueur qui lui tombait devant les yeux qu'il sentit le tampon de papier, collé à sa joue par le sang coagulé. Il tenta de le retirer. Une vive douleur lui vrilla la tête.

« Bah, c'est rien, se dit-il mentalement. Rien du tout comparé aux blessures de Jack. »

35, 33, 31…

Enfin, ils y étaient. Ed leva les yeux vers la maison, semblable à toutes les autres. Aux voitures garées le long des trottoirs, il estima que le quartier était cossu.

Il traîna Jack en haut de la volée de marches et l'assit sous le porche. Puis, délicatement, il lui retira le lacet de cuir qu'il avait autour du cou et enfonça la clé dans la serrure. Dans un petit bruit sec, le pêne sauta et la porte pivota doucement sur ses gonds. Tout cela paraissait si familier. Si normal.

Ed reposa la clé sur le cœur de Jack et se baissa pour le relever. Un défi en soi. En effet, il avait de nouveau perdu connaissance et Ed était épuisé. Il eut l'impression que sa colonne vertébrale allait se briser. Au prix d'un terrible effort, il le hissa néanmoins dans l'embrasure de la porte, qu'il referma derrière lui avec le pied. En l'absence d'électricité, sans parler de l'épaisse couche de crasse qui couvrait les carreaux, l'intérieur de la maison était plongé dans la pénombre. Il faisait juste assez clair pour voir qu'elle n'avait été ni pillée ni saccagée. Ça sentait le renfermé et aussi un peu le pourri, mais rien de plus méchant que lorsqu'on retrouve son foyer au terme d'une longue absence. Ça lui rappela l'année où ses parents l'avaient emmené pendant un mois chez un cousin en Australie, au moment des fêtes de Noël. À leur retour, la maison sentait un peu comme ça : le confiné, la mort.

À pas chassés, il se contorsionna pour passer le vélo qui encombrait le couloir de l'entrée, déposa Jack sur le canapé du salon et embrassa la pièce

du regard. Sur le rebord de la cheminée, étaient posées deux photos de famille, l'une montrant Jack et ses sœurs, l'autre, le clan au grand complet, en habit du dimanche, dans un jardin, peut-être à l'occasion d'un mariage. On y voyait Jack, rougissant et mal à l'aise – il n'avait jamais aimé être pris en photo –, et son père et sa mère. Pour ne les avoir vus que deux ou trois fois, Ed se les rappelait exactement comme ça. Le père avec ses lunettes, sa calvitie naissante et ce large sourire qui était un peu sa marque de fabrique ; sa mère, petite, fine, l'air un peu fatigué, le sourire légèrement timide.

Probablement morts tous les deux, maintenant.

Tout comme ses sœurs ? Quelle chance y avait-il pour que l'une d'elles soit encore en vie ? Certainement pas l'aînée. Ça, c'était sûr. Elle avait plus de quatorze ans lorsque le mal s'était déclaré. Mais pas forcément morte. Peut-être juste malade. Son joli visage couvert d'affreux boutons, sa peau partant en lambeaux…

Ed alla à la cuisine et ouvrit le frigo. Les parois de plastique disparaissaient sous une épaisse couche de moisissures. Il entreprit alors de faire le tour des rangements. En dehors des casseroles, des poêles et des piles d'assiettes, il ne trouva rien. Tout le comestible était parti depuis longtemps.

Néanmoins, dans le placard à aspirateur, sous l'escalier, derrière des serpillières, éponges et balais, il découvrit un carton rempli de boîtes de conserve.

Les parents avaient dû le planquer là en prévision des jours difficiles. Ed ne put retenir un cri de joie en l'ouvrant. Des pêches, des tomates, des spaghettis préparés, des saucisses de Francfort, des boulettes de viande, des pois chiches, des fèves… Il en avait l'eau à la bouche. Il faut dire qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner, lui-même frugal. Ils avaient quitté le camion dans une telle hâte qu'aucun d'eux n'avait pensé à emporter de quoi manger.

Il ouvrit une boîte de pêches, avala goulûment le sirop avant de se fourrer quelques quartiers de fruit dans la bouche.

Mais à quoi pensait-il ? Ça ne lui appartenait pas.

Il courut annoncer la bonne nouvelle à Jack et le trouva debout devant la cheminée, les joues mouillées de larmes, la photo de famille à la main. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Pourquoi, Ed ? Pourquoi ?

— N'y pense pas, frérot. J'ai trouvé de quoi manger.

Jack le repoussa mollement, opina du chef et esquissa un sourire. Ed lui glissa un morceau de pêche entre les lèvres. Le visage de Jack s'illumina, comme un enfant à qui l'on fait goûter une glace. Il mastiqua lentement, la bouche débordant de sirop et de morceaux de fruit, dont certains tombèrent sur sa poitrine.

— Je me sens comme ces personnages de dessin animé, dit-il. Tu sais, ceux qui, après un coup de fusil, boivent un verre d'eau et que tout sort par des petits trous, comme d'une passoire.

Il essaya de rire, mais ça lui faisait trop mal. Ed l'aida à regagner le canapé.

— Faut que je t'examine. Faut que je voie ce que Greg t'a fait et que je change le bandage.

— Où est Bam ?

Ed ne savait que répondre, ni quelle attitude adopter. Devait-il essayer de cacher la vérité à son ami, pour le protéger ? Hébété, il laissa passer un grand blanc avant de lâcher :

— Bam est mort.

— Oh, répondit simplement Jack en fermant les yeux.

La discussion l'avait vidé. Son bref instant de lucidité était terminé.

Ed souleva sa chemise, redoutant ce qu'il allait découvrir. De fait, c'était terrible. Le fendoir de Greg avait découpé le bandage juste au-dessous des côtes. Impossible d'évaluer la profondeur de la plaie sans écarter les chairs et prendre, du même coup, le risque d'aggraver les choses. Il y renonça donc, préférant se contenter d'asperger l'entaille d'antiseptique et de faire ce qu'il pouvait avec la gaze. Mais il n'était pas infirmier.

Le pansement terminé, il donna de l'eau à Jack, ainsi que quelques morceaux de pêche. Cela sembla le revigorer. Il trouva la force de prononcer un mot : « Chambre. »

— OK, on y va, répondit Ed en le hissant sur son épaule encore percluse des efforts consentis plus tôt.

D'un pas chancelant, ils traversèrent la pièce, puis enfilèrent le couloir jusqu'au pied de l'escalier.

— Tu peux le faire, tu crois ?

Jack acquiesça d'un hochement de tête et posa la main sur la rampe.

Ils entamèrent l'ascension, marche après marche, Jack s'affaiblissant à chaque pas. Combien de temps leur fallut-il pour atteindre la dernière ? Une demi-heure ? Une heure ? Ed n'avait plus vraiment la notion du temps.

Mais, dehors, la nuit n'était pas encore totalement tombée, donc il ne devait pas être si tard que ça.

Arrivé sur le palier, Jack avait quasiment perdu connaissance. Ed chercha des yeux un indice qui lui aurait indiqué la porte de sa chambre. Un écriteau « KEEP OUT », rehaussé d'une tête de mort et d'os croisés dégoulinant de sang, était punaisé à l'une d'elles. Quel âge pouvait avoir Jack quand il l'avait accroché là ? se demanda Ed. En attendant, c'était forcément sa chambre. Ce n'était pas le genre de choses que des filles accrocheraient à leur porte. Dix ans ? Moins ? Les parents ont toujours du mal à se détacher des choses du passé.

Appuyés contre les murs, ils allèrent jusqu'à ladite porte. Ed l'ouvrit. Une fine couche de poussière s'était déposée partout, mais, à part ça, tout paraissait intact.

Un lit à une place, disparaissant sous une couette bleu marine, était collé contre le mur. Au-dessus, un poster de *Casino Royal*, dont un des coins inférieurs rebiquait. Un pâté de gomme collante était encore visible sur l'envers. Ed déposa Jack sur le lit et, d'un geste automatique, recolla le papier au mur.

Après s'être assis à côté de lui, il balaya du regard le reste de la pièce. Une chambre de garçon typique, avec son petit bureau, sa petite étagère garnie de livres démodés – et pour cause puisque Jack était à l'internat depuis déjà quelques années. Harry Potter, Alex Rider, Melvin Burgess et Cherub. Une pile de comics était posée par terre, un « Marvel Zombies » au sommet. Ed reconnut la couverture de Kev Walker. Il l'avait lu, celui-là. Il était cool. Des deux côtés de la porte, il y avait un poster de Lady Gaga ainsi qu'un bout de graffiti de Banksy, encadré sous verre, représentant les deux mecs de *Pulp Fiction* avec une banane à la place de leur flingue. Près de la fenêtre, un autre rayonnage était dédié aux coupes et trophées, de foot, de cricket, de natation et même de trampoline. Et là – le cœur d'Ed se serra – une photo d'eux deux, prise en Hollande, lorsque l'équipe de foot de l'école avait gagné le tournoi. Comme aimanté, Ed se leva pour y voir de plus près. Il s'en souvenait comme si c'était hier. C'était il y a deux ans. Ce qui leur faisait donc douze ans à l'un et à l'autre. Ils paraissaient si minots. On les aurait dits surgis d'une autre vie. Ed et ses cheveux longs de l'époque ; Jack l'air heureux et détendu. Ils se tenaient par l'épaule, le regard braqué vers l'objectif, un sourire aux lèvres presque niais à force d'être juvénile. Des phénix d'insouciance.

Alors qu'il étudiait la photo, il croisa un reflet dans le verre du cadre et fit brutalement volte-face, croyant apercevoir un crevard.

« Crétin. Maudite andouille. Pas un crevard. »

Une image dans le miroir de la penderie, derrière lui. Il s'approcha, osant à peine regarder.

Pas étonnant qu'il se soit pris pour un zombi.

Maculé de sang de la tête aux pieds, il était blafard, moucheté d'un badigeon de cendres et de suie. Il avait perdu le plus gros du mouchoir en papier. Seuls quelques lambeaux secs et noirâtres pointaient le long d'une longue entaille plus ou moins cicatrisée. L'œil gauche était quasiment fermé. Les paupières tuméfiées hésitaient entre le jaune et le bleu roi. Un sombre halo violet s'étirait autour de l'œil droit.

Difficile de croire que c'était la même personne que sur la photo.

Il retourna auprès de Jack, allongé sur le lit, les paupières closes, la respiration courte. Déjà, une ligne plus sombre soulignait les contours de sa silhouette, à mesure que la couette s'imbibait de sang. Il frissonnait.

Soudain, Ed se rappela un truc.

Dans le coin, se trouvait un coffre à jouets. Il l'ouvrit et passa la main dans la marée de vieux Lego, d'Action Men sans tête ni bras, de débris de personnages mécanisés et de figurines Warhammer à moitié peintes. Plus près du fond, une strate d'animaux en plastique. Mais aucune peluche.

Il referma le couvercle et jeta un regard circulaire autour de lui. Au sommet de l'armoire, il remarqua une boîte en carton. Malgré les véhémentes protestations de ses muscles, il se hissa sur la pointe des pieds et la descendit.

Un canard, une vache, trois ours, un serpent – et là… un chien, avec un sourire ridicule et des oreilles démesurément longues, dont l'une usée jusqu'à la corde.

Toutoumou.

Il le plaça entre les mains de Jack. Immédiatement, selon un rituel connu d'eux seuls, ses doigts coururent le long de l'oreille effilochée.

Ed s'allongea à son côté et glissa un bras sous lui, froid et immobile.

— Tu m'entends ?

— Ouais, murmura Jack dans un soupir à peine audible.

— T'es à la maison, mon pote. Dans ton lit.

— Je sais. C'est le bonheur. Rien n'est aussi bon que ça, hein ? Être dans son lit… J'ai même plus mal, tu sais. Je crois que ça va mieux.

— Oui.

— Quand j'étais petit, en primaire, dit Jack d'une voix hachée, rien n'avait d'importance. Tout était simple. On n'avait pas de souci à se faire. Sauf peut-être quand il a fallu bûcher pour passer l'examen de maths, mais même là… Ah, comme j'aimerais revenir à ce temps-là… Comme si c'était ça grandir. Assumer des responsabilités… Qu'est-ce que j'aimerais être chez moi, avec ma mère.

— Mais *t'es* chez toi, Jack.

— Ah oui… J'oubliais.

Entrouvrant les yeux, il découvrit son vieux doudou.

— Waouh, Toutoumou !

Ses paupières se baissèrent de nouveau.

— C'est fini, maintenant, hein, Ed ? On est à l'abri ?

— Oui, *brother*, on est à l'abri. Demain matin, après le petit déj, on ira voir les magasins. Peut-être qu'ils auront rouvert, va savoir ? Ensuite…

— C'est bon, Ed. Épargne-moi ça.

— OK.

— Tu sais… Je suis désolé de t'avoir traité de lâche. T'es pas un lâche. T'es un brave. Un vrai brave. Tu m'as ramené chez moi. Tu m'as pas laissé. T'es un frère.

— T'es un frère pour moi aussi, Jack. Et tu le seras toujours.

— Merci.

Ni l'un ni l'autre n'ajoutèrent un mot. Inutile. Il n'y avait rien de plus à dire. Par la fenêtre, Ed fixa le carré de ciel, d'un magnifique dégradé du rose au noir en passant par les pourpres et les bleus. Il n'y avait pas de lune, mais la voûte céleste éclaboussait la nuit d'une myriade d'étoiles scintillantes, plus qu'il n'en avait jamais vu. Il s'imagina en train de décoller de la chambre, de s'élever dans l'air nocturne, jusqu'aux confins du système solaire, flottant dans les espaces infinis du cosmos, comme pour s'extraire définitivement de cette image pathétique de deux corps blessés, collés l'un contre l'autre, sur un petit lit, dans une maison vide.

55

Au musée, dans l'habitat reconstitué, Brooke, Courtney et Aleisha étaient blotties les unes contre les autres sur deux matelas. La pièce résonnait des geignements de la Grenouille. Par chance, les dents de Frédérique n'avaient pas traversé la manche du pull. Le sang n'avait pas coulé. Il avait cependant sur le bras une parfaite empreinte de mâchoires, comme s'il avait été attaqué par un requin miniature. L'incident l'avait bouleversé. D'ailleurs, c'était le choc autant que la désillusion qui le faisait pleurer. Pas la douleur. Car, pendant un temps, ils s'étaient crus à l'abri. Heureux. Mais plus maintenant. Dorénavant, ils ne pouvaient plus feindre d'ignorer que le danger était partout, tout le temps.

Les filles n'arrivaient pas à chasser cette image de leur tête : Frédérique, les crocs solidement plantés dans le bras du petit, ses longs cheveux flottant follement autour de sa tête ; les autres gamins qui détalaient dans tous les coins en braillant, éperdus. Finalement, c'était Jordan Hordern qui avait sauvé la Grenouille. Descendu du premier, il s'était calmement approché de Frédérique et l'avait séchée d'une violente manchette à la carotide.

Puis, avec l'aide de BouleChien, il avait emmené le corps.

— C'est ça qui nous pend au nez ? demanda soudain Aleisha, heureuse de sentir ses deux copines auprès d'elle, en fixant des yeux la veilleuse

hésitante qui illuminait par intermittence la chambrée.

— T'occupe pas de ça, répondit Brooke. Dors.

— J'peux pas. Dès que je ferme les yeux, ça me reprend. J'la vois qui vient vers moi, comme une sorcière, en susurrant ces cons de mots français. *Bonjour, merci, Moulin-Rouge*…

— Le français, ça craint trop, lâcha Courtney.

— T'as aucune raison d'avoir peur, dit Brooke. Elle est bouclée. Elle peut rien te faire.

— Et si elle s'échappe ? Si elle se met à rôder dans le musée ? J'veux pas rester ici.

— Moi, je l'ai toujours trouvée flippante, enchérit Courtney. J'lui ai jamais fait confiance. J'avais comme un… un… un mauvais pressentiment.

— T'étais juste jalouse, nuança Brooke.

— Quôôô-aaah ?

— Bien sûr… Parce qu'elle est maigre et toi grosse.

— Broo-ooke ! s'exclama Aleisha, horrifiée. Comment tu peux dire une chose pareille ! T'as pas le droit.

— Ouais et puis, d'abord, je suis pas grosse, j'ai des formes !

— C'est ça, des formes de grosse, railla Brooke. Le pire, c'est que je sais vraiment pas comment tu fais avec ce qu'on mange. T'es comme le gros dans *Lost*, Hurley. Genre, y se crashe en avion sur une île déserte où y a ni un McDonald's ni un kebab et y maigrit pas. Même, soi-disant, après des semaines.

— J'suis pas grosse !

Brooke éclata de rire. Se penchant par-dessus Aleisha, elle lui pinça affectueusement la joue.

— Je t'aime quand même, va. Même en XXL. T'es comme tu es. Ma potesse. Ton physique, je m'en fous pas mal. Je dis juste que si tu peux pas saquer Lady Ouh-La-La, c'est aussi parce qu'elle est mince. J'ai pas raison ?

— Non, répondit Courtney. J'aime pas Frédérique parce que c'est une crevarde qui a essayé de bouffer la Grenouille.

— On pourrait pas parler d'autre chose ? dit Aleisha. Ça me fait trop flipper. Je me sens plus en sécurité ici. Vivement que les gars rentrent.

56

Quand Ed s'éveilla, le ciel s'éclaircissait. Durant un long moment, il demeura immobile. Tout son corps était ankylosé et glacé, comme emprisonné dans une camisole de douleurs plus ou moins diffuses. Pour finir, il retira délicatement son bras de sous la tête de son ami et lui ferma les yeux. Jack était totalement froid maintenant, sauf là où leurs deux corps se touchaient.

— Salut, mon frère, murmura Ed, à court de larmes.

Au moins, il était mort heureux, se dit-il. Chez lui. Dans son lit. Entouré d'objets familiers. De fait, il avait l'air parfaitement paisible, allongé là, sa vieille peluche serrée contre lui.

Finalement, Ed sortit du lit et posa le pied sur la moquette, esquissant timidement quelques étirements dans l'espoir de dissiper sa raideur. Quand il se sentit enfin d'attaque, il descendit à la cuisine et regarda dans le jardin. Les plantes dansaient et se couchaient sous le souffle du vent. Les feuillages des arbres, les herbes et les orties se balançaient follement, comme secoués par une main géante.

C'était le matin, mais il faisait encore sombre. Le nuage de fumée noire occultait l'essentiel du ciel. Le rougeoiement d'un incendie était visible, non loin. Une odeur de brûlé lui chatouillait les narines. Ça lui rappela le

moment où ils étaient entrés dans la chapelle et où ils avaient trouvé Mad Matt et les autres évanouis.

Y a combien de temps ? Ça paraissait des semaines. Mais c'était pas autant, n'est-ce pas ? Eh non, puisque cela remontait seulement à trois jours.

Il toussa. Il allait devoir faire vite. À l'évidence, l'incendie faisait rage tout près. Sur le buffet, il avisa une rangée de bouquins, dont il parcourut rapidement les titres. Des livres de recettes pour l'essentiel, pourtant, il était persuadé que c'était aussi le genre d'endroit où il pourrait trouver ce qui figure en bonne place dans toute bonne maison londonienne : un *A to Z*.

Gagné !

Il l'ouvrit. Les plans de la ville défilèrent sous ses yeux. Il y chercha l'adresse de Jack et remonta jusqu'au musée impérial de la Guerre en suivant l'itinéraire avec son doigt. Plusieurs fois de suite, mémorisant les noms des rues. Le schéma en tête, il glissa le guide dans sa poche arrière et fila vers un des tiroirs qu'il avait ouvert hier soir pour y prendre une boîte d'allumettes. Enfin, empoignant un livre de cuisine au hasard, il remonta à l'étage.

Dans la chambre de Jack, il ouvrit la fenêtre et jeta un œil dans la rue. Il y avait un vent à décorner les bœufs, et pas âme qui vive. Pourtant, la veille, avant de définitivement sombrer dans le sommeil, il les avait entendus, ceux qui hantaient les rues, la nuit, en quête de nourriture. Il les avait entendus se battre, mais aucun n'avait approché de la maison.

Il arracha une poignée de pages du livre de cuisine, les roula en boule et les enfonça sous le lit de Jack. Puis il continua en fourrant dans le petit espace tout ce qui lui paraissait inflammable : bouquins, BD, peluches, vêtements… Une fois satisfait de son bûcher, il craqua une allumette et mit le feu en plusieurs endroits. Quelques minutes plus tard, l'incendie couvait dans la masse de papier et la chambre était emplie de fumée.

— Salut, Jack, dit-il en rajustant Toutoumou dans ses bras.

Puis il déposa un dernier baiser sur son front.

Il dévala les marches quatre à quatre et fit le plein de nourriture. Son sac rempli à ras bord, il enfila le pistolet dans son holster, attrapa le vélo dans l'entrée, ouvrit la porte et sortit. Levant une dernière fois les yeux, il vit la chambre de Jack illuminée par les flammes. Un panache de fumée s'échappait par la fenêtre ouverte.

Au moins ne serait-il pas la proie de charognards.

Ed détourna la tête, enfourcha la bicyclette et roula.

57

Frédérique fredonnait. Un air familier dont elle avait oublié aussi bien le titre que les paroles. Une rengaine que papa avait l'habitude de lui chanter quand elle était petite. Elle se sentait plus calme maintenant qu'il n'y avait plus de lumière. Dans le noir, elle avait les idées claires. La lumière, ça agresse, ça fait mal à la tête, alors que l'obscurité, c'est doux et apaisant, comme…

Elle passa les doigts dans ses cheveux en laissant échapper un râle plaintif. Des kystes et des grosseurs avaient poussé partout, comme pour traduire l'expansion continue de son cerveau. Si elle se concentrait très fort en passant les doigts dessus, elle pouvait les lire, comme du braille, lire toutes ces pensées qui germaient dans son esprit…

Elle allait trouver un moyen de s'échapper de l'endroit où ils l'avaient enfermée. Elle sortirait et sa vengeance serait terrible.

Première étape : se débarrasser de ces entraves qui lui sciaient les poignets.

Elle allait trouver.

Elle était intelligente désormais, clairvoyante, ingénieuse, lucide.

Plus lucide qu'eux…

58

Ed n'arrivait pas à chasser de ses narines l'odeur de fumée. Elle était partout, portée par le vent brûlant. Ça piquait les yeux. Tant et si bien qu'il pleurait à chaudes larmes en pédalant. Ça le grattait. Il était à cran. Une étrange tension semblait flotter dans l'air. Le monde entier paraissait sens dessus dessous. Il faisait sombre là où il aurait dû y avoir de la lumière, comme s'il faisait à la fois jour et nuit.

Tel un gamin entêté, le vent le tirait par la manche ou par la jambe de son pantalon, le rendant d'autant plus nerveux, lui qu'avaient déjà passablement entamé les événements de la veille et qui avait perdu deux amis très chers.

Ses derniers amis.

Or, cette journée n'annonçait rien de meilleur. La rue déserte aperçue depuis la fenêtre de chez Jack avait fait naître de faux espoirs. Il y avait plus de crevards en baguenaude qu'il n'en avait jamais vu. Ils étaient partout, aussi effarouchés par l'avancée du feu qu'il l'était lui-même. Une nouvelle attaque paraissait inéluctable.

Pour la première fois de sa vie, il était au désespoir. Au bout de la route, il y avait la mort. Le ciel noir et lourd pesait sur lui, pareil à un couvercle, qui, lentement, se refermait sur le monde, l'asphyxiant dans un irrespirable maelström de fumée, de feu et de vent. Il se remémora tous ces mythes et

toutes ces légendes dans lesquels le ciel est une entité solide, qu'il faut soutenir, comme ce géant qui le portait sur ses épaules…

Atlas. Oui, c'était ça. Atlas portant le ciel.

Eh bien, à l'évidence, Atlas avait failli.

Il roulait aussi vite qu'il pouvait, mais les véhicules abandonnés un peu partout sur la chaussée ne cessaient de le ralentir, l'obligeant à louvoyer en permanence. Hier, à pied, ce n'était pas aussi flagrant, or à vélo, ce n'était plus la même histoire. Chaque trou, chaque nid-de-poule, chaque obstacle devenait un piège susceptible de se révéler fatal. Conduire une voiture eût été quasiment impossible.

En outre, la plupart de celles qu'il croisait étaient réduites à de pitoyables tas de tôles calcinés. D'autres débris jalonnaient la rue : ordures, cadavres et même décombres de bâtiments qui s'étaient effondrés à la suite d'incendies. En enfourchant sa bicyclette, il rêvait de route droite et ouverte, au revêtement lisse et plat. Son rêve avait fait long feu.

Jusqu'à l'itinéraire initialement prévu, qu'il avait dû modifier. En effet, toute la zone autour de l'Oval était impraticable, ravagée par les flammes. Deux incendies menaçaient maintenant de se rejoindre et d'engloutir la moitié de la ville. Toutes les cinq minutes, il s'arrêtait pour consulter le *A to Z* et adapter sa route en fonction des voies qu'il jugeait les plus sûres.

Les crevards n'aidaient pas. Dans quelque direction que ce soit, il tombait sur des bandes, plantées au beau milieu de la chaussée, les yeux tournés vers le ciel, ou qui erraient au petit bonheur d'un air hagard. Une fois, il avait dû faire un détour pour éviter un groupe qui se battait, tels ces SDF avinés que l'on croisait avant, en ville, et qui se bagarraient entre eux en titubant.

Il avançait néanmoins. Et, malgré ses chemins de traverse, il se rapprochait peu à peu du musée, du refuge, du port d'attache. Il aurait juste aimé que son cœur ne cognât pas aussi fort contre ses côtes et que son souffle n'eût pas été aussi court.

Les images se succédaient dans sa tête au rythme de ses coups de pédales, l'une chassant l'autre. Jack et Bam, vivants et souriant. Bam exécutant son Haka maori. Et puis le même, gisant dans le caniveau, froid et immobile. Jack étendu dans son lit, Toutoumou dans les bras. Les vivants et les morts.

Les morts.

Tous ces cadavres à l'Oval. Il se demanda combien Londres pouvait compter de sites semblables, débordant de cadavres. Il savait que beaucoup de gens avaient quitté la ville lorsque la maladie avait fait ses premières

victimes. Il l'avait vu au journal télévisé : des embouteillages s'étirant sur des kilomètres et des kilomètres. Cela faisait partie des dernières images diffusées par les télés avant qu'elles ne cessent d'émettre. Tout était allé si vite.

Ed essaya de se figurer le reste du monde comme ça, sombrant dans le chaos et la ruine. Les nuées de cadavres partout. Et, pire encore, les vivants. Les zombis. Échoués entre la vie et la mort. Il se rappela ce qu'il avait ressenti lorsque Greg s'était collé à lui. Sa puanteur, sa chaleur moite. La folie qui brillait dans ses yeux. La lutte pour s'emparer du tranchoir…

Et dire qu'il était toujours là, quelque part.

Avec ce pauvre petit Liam.

Il s'ordonna de se concentrer sur la route et rien d'autre. Mais ses efforts restaient vains.

Quelque chose chez Greg l'avait choqué.

Un détail horrible. Oui, mais quoi ?

Son regard. Quand Ed l'avait croisé, il y avait vu la folie, et aussi autre chose, que, maintenant, il comprenait. En fait, tous deux étaient pareils, animés par la même rage meurtrière. Hier, il avait peut-être trouvé le courage de se battre, mais, dans le même temps, il avait perdu la plus précieuse de ses qualités : sa part d'humanité.

Il était devenu quelqu'un d'autre. Et pas une personne meilleure. Certes, dorénavant, il pouvait se battre, écraser les crevards comme des mouches. Mais le mal était en lui. Il était la mort incarnée, filant sur son vélo. Au bout du compte, il ne faisait qu'ajouter à la longue liste des disparus.

C'était ça, être un héros ? Une machine à tuer dénuée de tout sentiment ?

« Arrête, Ed. Arrête de penser. Contente-toi de pédaler. Roule. Rentre au musée. Auprès des tiens. Auprès de tes nouveaux amis. »

Oublier tout. Ça balaierait la noirceur qui se répandait dans son âme jusqu'à l'étouffer, comme ces nuages noirs qui bouchaient le ciel.

Jack allongé sur son lit, froid et raide, Toutoumou dans les bras.

« Pédale. Pédale. C'est la fumée qui te fait pleurer. »

Se concentrer sur la vie. Justin le bolos devenu chauffeur de poids lourd. Brooke la langue de vipère et ses copines : la grosse Courtney, la petite Aleisha, l'étrange Chris Marker, lecteur infatigable, Mad Matt et ses acolytes. Tous lui manquaient.

Sans oublier Jordan Hordern, BouleChien… et Frédérique.

Mon Dieu. Frédérique. Comment allait-il lui annoncer ça ? Elle qui aimait tant Jack, qui avait confiance en lui ? La pauvre allait sûrement accuser le coup.

Ed n'avait pas l'habitude d'annoncer aux gens de mauvaises nouvelles. Et pour cause, puisqu'il y a encore quelques semaines, il ignorait ce que c'était. Les mauvaises nouvelles, c'étaient les adultes qui s'en occupaient. Ah, si ! Une fois, y en avait eu une. La mère d'un copain avait trouvé la mort au volant de sa voiture. Le garçon avait quitté l'école. Toutefois ça n'avait pas réellement affecté Ed, qui avait vite oublié l'affaire. Mais, aujourd'hui, la maladie le forçait à se comporter en adulte. À assumer des soucis et des responsabilités d'adulte.

Il s'arrêta.

Devant lui, la route était complètement bloquée.

Il y avait un pont de chemin de fer sur lequel s'était produit un accident. Quelque chose avait fait dérailler la loco qui avait sauté du pont, entraînant avec elle les wagons et démolissant du même coup une bonne partie de l'ouvrage. La route disparaissait sous un amas de briques et de métal tordu. Deux grues s'élevaient près des décombres, à côté de plusieurs véhicules d'urgence. Il y avait des corps recouverts d'une bâche, d'autres étaient encore dans le train. On les avait tous laissés là, abandonnés à eux-mêmes.

Enfin, pas vraiment. Car, quand Ed y regarda de plus près, il aperçut un groupe de crevards, accroupis par terre, qui dévoraient un cadavre.

S'ils ne s'étaient pas encore aperçus de sa présence, de toute évidence, il allait devoir prendre un autre chemin. Jetant un œil par-dessus son épaule, il en vit d'autres approcher. La seule option qui s'offrait à lui était une perpendiculaire, elle aussi grouillant de monde.

Il était acculé. Sans réfléchir, il se précipita dans le jardin d'une des maisons qui bordaient la rue et abandonna son vélo derrière la haie. Quand bien même les crevards le trouveraient, ils ne sauraient pas quoi en faire. Il s'approcha de la bâtisse. Une volée de marches menait à la porte d'entrée. S'il se risquait à les grimper, il serait sûrement repéré. Le rez-de-chaussée, légèrement surélevé, donnait sur le jardin par une large baie vitrée sous laquelle on apercevait un étroit vasistas. Une sorte de puits en forme de cône permettait à la lumière de passer.

Ça devrait le faire.

Il rampa jusqu'à l'entonnoir. Le vasistas semblait juste assez large pour lui, à condition qu'il parvienne à le forcer. Il se retourna sur le ventre et

lança un coup de talon dans le carreau, en priant pour que le bruit n'alerte pas les crevards. Puis il se faufila dans la cavité, passa le bras dans le trou et déverrouilla le loquet. Ensuite il ne lui fallut que quelques secondes pour ouvrir en grand le vasistas et se laisser glisser dans l'ouverture, les jambes en premier.

Dès que ses pieds touchèrent le sol, il se retourna pour observer les abords de la maison.

Des crevards arpentaient la rue. Par chance, aucun d'entre eux n'eut la présence d'esprit d'inspecter le jardin. Il était tiré d'affaire. Ne lui restait plus qu'à attendre que la voie se libère.

Il sortit le pistolet de son holster et s'adossa au mur, sans quitter la fenêtre des yeux. Pour l'heure, le danger était écarté. Il pouvait reprendre des forces, recharger ses batteries, au plus bas à cause du stress enduré tout au long de la journée. Il était éreinté. Comme d'habitude ces temps-ci.

Il ferma les yeux et laissa échapper un profond soupir. Puis il se figea. Un autre soupir avait répondu au sien, suivi d'un froissement. L'idiot ! Concentré qu'il était sur ce qui se passait dehors, il n'avait pas pris la peine d'inspecter la pièce, partant du principe que rien ni personne ne pouvait se trouver là.

Lentement, il pivota, osant à peine ouvrir les yeux. Il y avait juste assez de lumière filtrant du vasistas fracturé pour voir qu'il était dans une cuisine en sous-sol.

Une cuisine remplie de gens.

Allongés par terre, entassés les uns sur les autres, trop pour les compter. Des crevards. Qui se cachaient de la lumière. Et qui commençaient à se remuer. L'odeur de fumée avait jusqu'ici masqué leur puanteur, mais, maintenant, Ed commençait à la sentir. Tout comme il sentait leur chaleur. Celui qui était le plus près de lui rota, s'assit et se mit à renifler l'air. Il tendit la main vers la jambe d'Ed, qui l'envoya balader d'un coup de pied. L'incident créa un vague tumulte et, bientôt, toute une partie du troupeau s'anima.

Ed pensa s'échapper par là où il était venu ; avec ces dizaines de mains qui se tendaient déjà vers lui et qui tiraient sur ses vêtements, l'entreprise était vouée à l'échec. Ils le ramèneraient à l'intérieur avant même qu'il ait passé le buste dehors.

À droite, distant d'environ cinq mètres, un escalier montait vers l'étage supérieur. Ed poussa hors de son chemin un grand daron à la peau grêlée et

s'y précipita. Une mère lui barra le passage. Sans réfléchir, Ed leva son pistolet, l'appuya contre sa poitrine et pressa sur la détente. Sidérés par la détonation, les autres s'immobilisèrent. Ed saisit sa chance et démarra en trombe, bousculant tous ceux qui se dressaient devant lui.

Il grimpa les marches quatre à quatre et, arrivé au sommet, ouvrit la porte à la volée. Il déboucha dans un couloir, où il courut à toutes jambes jusqu'à la porte d'entrée, verrouillée par des serrures et des chaînes. Forcément, les crevards utilisaient une autre issue, mais il n'avait pas le temps de chercher laquelle, car il entendait déjà le bruit de leurs pieds dans l'escalier en bois, le frottement de leurs mains contre le mur. La dernière serrure refusait de céder. Il fallait une clé. Il tira de toutes ses forces, jura, tambourina contre la porte.

En pure perte.

Il était piégé. Il fit volte-face et visa le premier crevard qui apparaissait en haut de l'escalier. Celui-ci bascula à la renverse. C'est alors que lui vint une idée.

Dans combien de films avait-il vu faire ça ?

Mais est-ce que ça marchait vraiment ? Ailleurs qu'au cinéma ?

Il braqua son arme sur le verrou et lâcha trois rafales.

Des échardes de bois et de métal volèrent dans les airs. L'une d'elles lui entailla la peau au niveau du cou. C'est à peine s'il s'en rendit compte.

Il secoua de nouveau la poignée. Les débris de la serrure tombèrent sur le sol avec un bruit métallique et la porte s'ouvrit.

Qu'importe ce qu'il y avait dehors – tout valait mieux que d'être piégé ici avec cette horde. Il sauta les marches d'un bond, rengaina son pistolet, attrapa sa bicyclette et se jeta dans la rue.

Il devait y avoir une vingtaine ou une trentaine d'adultes éparpillés le long de la route. Des terribles. Salement atteints. Pourris sur pattes. Abrutis au dernier degré. Ce qui ne les empêchait pas de représenter encore une menace.

La ruelle était à environ cinquante mètres. S'il se montrait assez rapide, il y arriverait peut-être. D'autant que les rangs ennemis étaient clairsemés. Avec un peu de chance, il réussirait à se faufiler entre les gouttes.

Il enfourcha sa machine et appuya sur les pédales. Après avoir frôlé deux mères verruqueuses, il fonça droit sur un autre groupe, ignorant les deux grands-pères chauves et édentés qui agitaient leurs bras fins comme des

bâtons sur son passage. La ruelle était à portée de main. Il inclina son vélo dans la courbe et redoubla d'effort sur les pédales.

L'angle passé, il se retrouva nez à nez avec une nouvelle meute, serrée en une masse dense dans l'étroitesse de la ruelle. Il s'arrêta en dérapage et esquissa un demi-tour. Trop tard, les autres le prenaient en tenaille. Il était fait comme un rat.

59

Si Ed ne s'était pas arrêté, à la faveur de son élan, il aurait sans doute ouvert une brèche dans le groupe. Mais là, il avait attendu trop longtemps. L'ennemi s'était regroupé en un noyau compact. Dans un sens comme dans l'autre, il était bloqué.

Il mit pied à terre et dégaina son pistolet. Et s'il se frayait un chemin à coups de flingue ? Ça lui coûterait sans doute l'essentiel de ses munitions, qu'il comptait garder pour les cas d'urgence.

Mais, merde, si ça c'en était pas un !

Il ouvrit le feu. Le bras aussi droit et ferme que possible. Puis il tira de nouveau. Encore. Et encore. Tout en poussant son vélo. La précision de son tir laissait à désirer. Il en dégomma tout de même deux. Les autres se figèrent, sans comprendre ce qui leur arrivait.

Ed poursuivit sa progression, son vélo agissant comme un bouclier sur son flanc gauche. Combien de balles dans un chargeur ? Dix ? Vingt ? Que ferait-il une fois à court de projectiles ?

Il les insulta.

Certes, il avançait. Mais il s'enfonçait de plus en plus profondément dans la foule qui se refermait derrière lui sur son passage, attendant son heure, dès que les tirs cesseraient.

Finalement, la culasse émit un pathétique cliquetis métallique. Ed comprit que c'était fichu.

Il jura. Maudit le ciel de ne pas avoir une autre arme. Bon Dieu, que ça faisait mal de finir comme ça !

C'est alors qu'il eut une vision extraordinaire : une colonne d'écoliers vêtus de blazers rouges, gourdin à l'épaule et sac au dos, remontait la rue au pas, telle une troupe de soldats napoléoniens en route pour le front.

Long d'environ une dizaine d'hommes, le peloton avançait en rang par deux. Le garçon à sa tête, cheveux de jais et teint d'albâtre étoilé de taches de rousseur, éructa une volée d'ordres. Les garçons resserrèrent les rangs et, prenant les crevards à revers, firent cingler leurs battes, taillant l'ennemi en pièces, ouvrant un sillon en direction d'Ed.

Son vélo en guise de bélier, celui-ci força le passage vers eux.

— Par ici ! hurla le chef de file en pointant du doigt une allée entre deux immeubles.

Ed se précipita, repoussant sans relâche tous ceux qui lui barraient la route. Lorsqu'il arriva à leur hauteur, la troupe de garçons se referma, formant autour de lui un rempart protecteur. Puis, toujours avec la même discipline, ils se replièrent dans la venelle, laissant derrière eux les crevards ahuris.

Les garçons suivirent l'allée jusqu'à un petit lotissement, non sans abattre en chemin quelques isolés, avant de déboucher dans une rue relativement déserte où ils s'arrêtèrent pour tenter de se repérer.

Tout à la fois soulagé, sidéré et confus, Ed ne savait que dire.

— Merci, finit-il par bredouiller au bout d'un moment.

— On a entendu des coups de feu, expliqua le chef de section. Et on sait que les Étrangers ne savent pas se servir d'armes.

— Les Étrangers ?

— C'est comme ça qu'on appelle ceux qui ont le mal. Chacun sa terminologie, j'imagine.

— Mais… pourquoi Étrangers ?

— On nous a toujours appris à nous méfier des étrangers.

— Étranger égale danger ?

— Exactement.

Ed balaya du regard les garçons qui le dévisageaient en silence.

— Au fait, d'où est-ce que vous débarquez ?

— On est de Sainte-Hilda, dans le Surrey.

— Quoi ? Sainte-Hilda ? s'exclama Ed avec un grand sourire qui eut surtout pour effet de rappeler sa joue blessée à son bon souvenir. Mais je connais ! On jouait contre vous au rugby. *Et* au foot. Moi, j'suis de Rowhurst.

— Rowhurst ? répondit un garçon format XL en sortant du rang. Tu parles si on vous connaît, bande de blaireaux !

L'œil vif, le cheveu en bataille, il portait son col de chemise relevé, ce qui faisait comme une rosette jaillissant de son pull.

— Alors comme ça, t'es un Rowie, poursuivit-il. On vous a rencontrés c't'automne. Super match. Vous aviez un putain de pilier qui nous a bien mis la misère. Euh… Bam, je crois qu'y s'appelait. Tu le connais ?

— Bien sûr ! s'écria fiévreusement Ed avant qu'un pincement au cœur ne fasse passer un voile de tristesse sur son visage.

Il se mordit la lèvre.

— Et Johnno ? Tu le connais ? demanda un autre. Piers ?

— Tous, je les connais tous, répondit Ed à mi-voix.

— Ils sont avec toi ?

— Ils *étaient*…

Une boule dans la gorge l'empêcha d'en dire davantage. Le garçon comprit immédiatement de quoi il retournait et se garda de poser d'autres questions.

— Au fait, moi c'est Pod, dit-il en tendant la main. Et toi ?

— Ed Carter.

— Ravi de te rencontrer, Ed.

Un garçon au gros nez joua des coudes pour s'approcher.

— Ed Carter ? Mais je te connais. Andy Thomas, dit-il en se tapant la poitrine. Je me souviens de toi. T'étais dans l'équipe de foot.

— Ah, ouais ! Salut, répondit Ed en feignant de se souvenir de lui.

— Pas très joli, dit Andy en pointant du doigt la joue d'Ed. T'es sûr que ça va aller ?

— J'ferai avec.

— Sinon, embraya le leader, tu te balades ou t'as un endroit sûr où aller ?

— J'sais où aller, répondit Ed. D'ailleurs, j'étais en route, là. Le musée impérial de la Guerre, pour être précis.

Le chef de section parut intéressé.

— Tu peux nous emmener ?

— Pas de problème. Mais c'est pas moi qui commande. Le type qui gère la place est… Comment dire… En gros, c'est pas l'hospitalité qui l'étouffe. Enfin, bref, il s'est dégotté un joli petit bastion qu'il n'a nullement l'intention d'ouvrir à tout-va. Il veut pas de nouveaux.

— Ça, j'en fais mon affaire, répondit le garçon avec assurance. Au fait, moi c'est David. David King. J'étais délégué des élèves à Sainte-Hilda. Bon, on y va ?

— Je veux, répondit Ed en sortant son *A to Z* pour vérifier leur position sur la carte.

En fait, ils étaient beaucoup plus proches du musée qu'il ne l'aurait cru.

Ils se mirent en route, Ed poussant son vélo en tête de cortège, à côté de David. Des morceaux de charbon flottaient dans l'air, portés par un vent de plus en plus fort et de plus en plus chaud. À tel point qu'Ed devait forcer la voix pour se faire entendre.

— Vous avez fait tout ce chemin à pied ? demanda-t-il.

— Oui. On était plus nombreux au départ.

Ed jeta un coup d'œil aux blazers rouges, tous absolument identiques.

— Vous avez trouvé personne en chemin ?

David éluda la question. Avec un léger sourire, il répondit :

— Ton mec du musée, là. Il a tout compris. Faut prendre soin de soi. J'peux voir ton flingue ?

— Bien sûr, répondit Ed en le lui tendant.

— C'est précieux d'avoir une arme, déclara David en soupesant admirativement l'objet.

— À qui le dis-tu ! rétorqua Ed en se tournant vers lui.

Son visage affichait un profond sérieux. Un air grave et pénétré, presque prétentieux, qu'on n'aurait jamais attendu chez quelqu'un de son âge. D'instinct, Ed devina qu'il valait mieux ne pas en rire.

— J'ai compris ! s'exclama-t-il avec un brin d'amusement dans la voix. En fait, tu voulais pas me sauver, tu cherchais juste à récupérer le flingue !

— Y a de ça, acquiesça David. Mais, comme quoi, à quelque chose, malheur est bon, hein ? On te sauve la mise, on t'escorte jusqu'au musée et, toi, en échange, tu nous fais entrer. Au bout du compte, on est tous gagnants.

— Je vais faire ce que je peux, répondit Ed. Y aura peut-être des conditions.

— T'inquiète. La négociation, je connais.

— Vraiment ?

— Fais-moi confiance… Tu sais, je devrais le garder pour t'avoir sauvé la vie.

Ce disant, il braqua le pistolet sur Ed, qui sourit sans trop savoir si c'était du lard ou du cochon.

— J'en ai bavé pour l'avoir, répliqua-t-il d'une voix calme et posée. Donc, je crains de ne pas y renoncer aussi facilement. (Tranquillement, il prit le pistolet des mains de David et le renfila dans son holster.) Si tu veux, je te donne le vélo.

— Non, merci. J'aurais pu te tuer, tu sais ?

Ed se força à sourire en dépit de la douleur que cela lui causait.

— Ça, ça m'étonnerait. Il est pas chargé.

60

— À ta place, je viendrais voir ça, dit BouleChien, debout près de la porte principale, en regardant fixement le jardin à travers la vitre. C'est la foutue armée rouge qui débarque !

Le garde en faction s'exécuta et ne put s'empêcher d'éclater de rire en découvrant ce qui se tramait dehors.

Ed à son côté, David remontait l'allée en tête de son peloton, les élèves de Sainte-Hilda parfaitement alignés derrière lui, accompagnant leur marche d'un chant militaire.

L'escouade progressa ainsi jusqu'à ce que le vélo d'Ed vienne buter au pied des marches.

— Hé ! Ouvrez ! C'est moi.

BouleChien vint l'accueillir sur le perron.

— Eh, cousin ! Tu les as ramassés où, ceux-là ? Y t'fallait une escorte ou quoi ?

— Crois-moi, ils ont pas été de trop.

— Wow, poursuivit BouleChien en posant un œil inquiet sur la blessure qu'il avait à la joue. M'est avis que tu devrais faire voir ça fissa.

— Tu m'étonnes, répondit Ed en avançant vers les portes. Et si tu savais comme j'ai envie de m'asseoir…

D’un geste de la main, BouleChien l’arrêta.

— Tu connais la règle. Ils peuvent pas entrer, dit-il en levant le menton vers David et les autres.

— Allons, ne soyez pas idiot, protesta David.

Avant que BouleChien ait eu le temps de réagir, il le poussa d’un coup d’épaule et fit pénétrer ses gars à l’intérieur.

— Ed ! appela BouleChien d’un air paniqué.

— J’y peux rien, mec.

— C’est bien toi qui les as amenés ici.

— Ben, pour tout dire, j’avais pas trop le choix.

— Une minute ! s’écria BouleChien. Où sont Bam et Jack ? Ils sont pas avec toi ?

— Non, rétorqua sèchement Ed, qui emboîta le pas à David et à sa troupe.

— Comment ça ? dit BouleChien en lui collant au train. Ils sont où, alors ? Ils vont revenir dans un moment ? C’est ça ?

— Non, ils ne reviendront pas.

— Tu veux dire qu’ils sont…

— Écoute, mec. Ils sont morts, assena Ed d’une voix coupante. Ça te va comme ça ?

— Oh, putain…

À l’intérieur du musée, la situation vira instantanément à l’anarchie la plus complète. Les gars de David se répandirent dans l’atrium sous les cris des gardes de Jordan qui essayaient tant bien que mal de les contenir.

— C’est toi qui nous as mis dans ce pétrin, Ed. À toi de nous en sortir.

— Désolé, c’est pas mon problème.

Un à un, les petits émergeaient de la cafétéria pour voir ce qui se passait. Brooke se trouvait parmi eux. Un grand sourire illumina son visage dès qu’elle aperçut Ed. Elle se précipita vers lui au petit trot. À mi-chemin, remarquant ses blessures, elle s’arrêta net et plaqua la main sur sa bouche d’un air épouvanté.

— Mon Dieu, s’exclama-t-elle entre ses doigts. Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?

Ed se sentit soudain totalement abattu, comme si tout ce qui s’était passé ces derniers jours lui retombait brutalement dessus. Que lui avaient-ils fait ? Ses yeux s’emplirent de larmes. Quelqu’un le bouscula. Il n’y prêta pas attention. Les cris furieux qui résonnaient dans l’atrium lui paraissaient à des milliers de kilomètres. Dans un flou mouillé, il vit Brooke secouer la

tête et reculer d'un mètre. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, Jordan apparut en haut de l'escalier et hurla :

— Silence !

Le tumulte cessa comme par enchantement. Tous les regards se tournèrent vers cette apparition qui descendait l'escalier, son long manteau militaire flirtant avec les marches de pierre à chacun de ses pas.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec autorité.

David s'avança aussitôt.

— Bonjour, je m'appelle David King. Nous te ramenons un de tes gars, Ed Carter.

— Ce n'est pas un de mes gars.

— Il vit ici, non ?

— Oui.

— Et c'est toi qui commandes, n'est-ce pas ?

— En effet.

David lui tendit la main.

— Dans ce cas, c'est un de tes gars. Jordan Hordern, je présume.

À travers ses épaisses lunettes, celui-ci baissa les yeux d'un air absent sans esquisser le moindre geste.

— Merci d'avoir aidé Ed, dit-il. Maintenant, je crains qu'il vous faille quitter les lieux. Nous n'avons pas assez de vivres pour vous accueillir.

— Je comprends, répondit David. À ta place, je ferais la même chose. Mais est-ce que je peux te parler une minute ?

— Tu peux, acquiesça Jordan, que la posture de David, étonnamment raide et adulte pour un garçon de son âge, intriguait. Mais tes gars devront attendre dehors.

— Sans vouloir t'offenser, ils resteront ici. Je ne tiens pas à les exposer à quelque danger que ce soit. Vois-tu, je les ai conduits ici depuis le Surrey. J'en suis responsable. Ils restent avec moi.

Il avait dit cela avec une telle autorité, une telle assurance que Jordan fut pris de court. Il balaya du regard les blazers rouges éparpillés aux quatre coins de la grande salle.

— Bon, accordé, déclara-t-il finalement. Mais ils restent dans l'atrium. Et pas de grabuge. Et quelle que soit l'issue de nos pourparlers, ils s'exécutent sans discuter.

— Ils se tiendront tranquilles. Et, ne t'inquiète pas, ils feront ce que je leur dirai sans moufter.

Sur ces mots, il aboya sèchement quelques ordres ; ses gars rassemblèrent leurs affaires et se trouvèrent un coin où s'asseoir.

— Félicitations, ils obéissent au doigt et à l'œil, commenta Jordan en conduisant David à l'étage.

— Sans discipline, on serait déjà tous morts. N'est-ce pas l'explorateur norvégien Roald Amundsen qui disait : « L'aventure, c'est juste un défaut de préparation » ?

— T'es sûr que c'est pas quelqu'un d'autre qui a dit ça ?

— Non, c'est lui. Catégorique.

— Tu me fais beaucoup penser à moi, conclut Jordan, ce qui n'est pas forcément bon signe. Il n'y a pas de place pour deux généraux, ici.

— Je prends ça pour un compliment, répondit David. Pour le reste, je suis certain qu'on peut trouver un terrain d'entente.

Jordan sourit.

— Ça, ça reste à prouver.

BouleChien s'approcha d'Ed et lui posa la main sur l'épaule.

— Désolé pour Jack et Bam, dit-il. C'étaient des mecs bien.

— Ouais, acquiesça Ed. Des mecs rares. Jamais on n'aurait dû y aller. Seulement à trois. (Il se tourna vers la cafétéria. Brooke avait disparu.) Et ici ? Tout le monde va bien ?

— Justement, mon frère. Faut qu'on parle.

— De quoi ?

— La Française…

— Frédérique ? Que lui est-il arrivé ?

— Viens, je vais te montrer. Mais, bon, cool, hein ? À part elle, tout le monde va bien.

— Quoi ? Elle est blessée ? Où est-elle ?

— On a dû l'enfermer dans le secteur Blitz, expliqua BouleChien en conduisant Ed au fond de l'atrium. Pour le bien de tous.

Le secteur Blitz comprenait une reproduction d'abri antiaérien ainsi qu'un décor représentant une rue de Londres dévastée par les bombardements. Ed l'avait visité, il y a quelques années. Il avait encore en tête les effets sonores qui accompagnaient la visite : le ronflement sourd des escadrilles de bombardiers, le sifflement des bombes, les explosions, le hurlement des sirènes de la DCA et les fausses annonces radiophoniques d'époque qui, entre deux brouillages, guidaient le visiteur d'une voix nasillarde d'un point

à un autre. Plus rien de tout ça ne devait marcher aujourd'hui. Sans électricité pour alimenter le light show et la bande-son, tout devait être plongé dans le noir, et baigné d'un silence abyssal.

BouleChien attrapa une bougie ainsi qu'un fusil équipé d'une baïonnette et les tendit à Ed. Puis il lui raconta brièvement ce qui s'était passé pendant qu'ils descendaient au sous-sol.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demanda-t-il en ouvrant le verrou. Juste au cas où ?

Ed marqua un temps d'arrêt au seuil de la porte.

— J'sais pas. Elle est dangereuse ?

— Ben, elle est enfermée, et menottée à une chaîne, mais si j'ai un conseil à te donner, t'approche pas trop près quand même.

— Écoute, je vais y aller seul, dit Ed en s'enfonçant dans le noir. Elle me connaît. Elle sera plus à l'aise si y a que moi.

— Comme tu voudras, cousin. Bonne chance.

Et il referma la porte derrière lui.

61

L’entrée s’effectuait par le faux abri antiaérien, soit un vulgaire cube de béton pourvu de bancs, avec des reproductions d’affiches de propagande aux murs. Ed le traversa et pénétra dans la galerie principale, dévolue à la scène de rue. Des décombres d’immeubles en ruine s’étiraient sur plusieurs mètres, en premier plan d’une toile peinte représentant la ligne des toits de Londres où l’on reconnaissait la silhouette familière de St Paul. Tout au fond de la galerie, assise sur une vieille chaise en bois, devant une échoppe supposément ravagée par les bombes, il aperçut bientôt Frédérique, pliée en deux, se tenant le ventre, le haut du corps disparaissant sous une épaisse veste matelassée. Une chaîne serpentait sous sa chaise, arrimée à une barre d’acier faisant partie du décor. Une assiette de nourriture à laquelle elle n’avait pas touché était posée près d’elle, à côté d’une bouteille d’eau et d’un seau dont elle n’avait pas eu l’utilité. Jeté par terre à côté de l’assiette, ce qui ressemblait à un petit pilon de poulet, à moitié mangé.

— Frédérique… ?

Elle leva la main pour se protéger les yeux et tressaillit.

— Désolé, dit Ed en faisant écran devant la flamme. C’est mieux comme ça ?

— C’est trop. Ça m’aveugle.

Ed se demanda s'il devait souffler la bougie qui, de toute évidence, lui était insupportable. Finalement, il choisit de la placer loin d'elle, derrière la toile sur laquelle était peint l'arrière-plan. À sa lueur vacillante, qui ressuscitait en partie les effets de lumière originaux, la scénographie parut reprendre un semblant de vie. Afin de ne pas effrayer Frédérique, il laissa également le fusil.

Puis il retourna vers elle, qui le regardait fixement depuis sa chaise, les prunelles si dilatées qu'elles lui faisaient comme deux trous noirs dans la tête.

— C'est mieux comme ça ? demanda-t-il en s'asseyant sur un bloc de maçonnerie.

Frédérique renifla l'air tel un animal.

— *Oui*.

Petit à petit, les yeux d'Ed s'habituèrent à l'obscurité et il remarqua des détails qui lui avaient échappé jusqu'ici. Elle avait les contours du nez et de la bouche mouillés, une grosse plaque de boutons se dessinait sous son menton.

— Comment tu vas ? demanda-t-il gentiment.

— Mieux, depuis que je suis ici, répondit-elle d'une voix sourde et atone. Y a trop de lumière dehors. Le soleil est trop brûlant. J'avais pas les idées claires. Ici, tu vois, c'est plus calme. Les voix dans ma tête se sont tues. Où est Jack ?

— Il… il va bien. Il voulait juste rester encore un peu chez lui, affirma Ed, incapable de lui dire la vérité. Il avait… des trucs à faire.

— J'aimerais bien le voir. Lui parler.

— Tu m'as, moi.

— C'est vrai.

Ne sachant comment aborder le sujet, Ed se sentait désemparé, mal à l'aise. Que pouvait-on dire dans un cas pareil ? Commente-t-on une évidence ? Il la regarda un long moment en silence. Frédérique restait immobile, les yeux dans le vague, penchée en avant, les bras croisés sur son ventre.

Finalement, Ed comprit qu'il n'y avait pas de bonne manière pour poser la question qui lui brûlait les lèvres, aussi décida-t-il de la formuler sans détour.

— Frédérique ?

— *Oui ?*

— Quel âge as-tu ?

Elle soupira, puis, roulée en boule sur sa chaise, ferma les yeux et laissa tomber sa tête en avant.

— Quinze ans, murmura-t-elle. Presque seize.

Soudain, tout devenait clair. Malgré le temps qu'ils avaient passé ensemble, personne n'avait su interpréter les signaux qu'elle leur avait envoyés.

— C'est ça qui te faisait peur, hein ? La maladie ? Pas les adultes.

— Exact. En voyant Greg en bonne santé, je m'étais dit que j'avais peut-être une chance d'en réchapper. Et puis… Lui aussi… Il… Ed… J'ai très faim.

— Tu as à manger. Regarde, ils t'ont laissé quelque chose.

— J'peux pas avaler ça. J'ai besoin de… Et dire qu'avant je mangeais jamais de viande. Aujourd'hui… Tout ce que je veux… Pff, je ne sais même plus ce que je veux… ou pas.

— J'suis avec toi, Fred.

— Je vais mourir, n'est-ce pas ?

— Non, pas nécessairement. J'veux dire, tous ne…

Frédérique laissa échapper un petit rire caustique.

— Non, effectivement, dit-elle d'un ton amer. Tous ne meurent pas. Franchement, tu trouves que c'est un sort plus enviable ? Je ne veux pas être comme eux. Ils sont… rouges.

— Rouges ? répéta Ed, interloqué, tandis qu'une fois encore Frédérique humait l'air en levant le nez au vent.

— Je connais pas le mot en anglais… *red*… rouge… sang… Oh…

Elle bougonna quelque chose en français qu'Ed ne comprit pas.

— Ça va ? Tu te sens bien ?

De la morve coula de son nez. Elle renifla pour l'aspirer.

— J'ai… comment vous dites, déjà ? *Mal à la tête ?*

— La migraine ?

— Oui, c'est ça. J'ai mal au ventre aussi. J'ai l'impression que mon estomac est vivant. Et pis, ça me gratte de partout. En permanence. Avec la lumière, je peux pas réfléchir. Ici, ça va. Mais j'sais pas combien de temps ça peut durer…

Elle leva vers Ed ses grands yeux noirs, écarquillés, injectés de sang. Les ailes de son nez palpitaient. Elle inhala une longue bouffée d'air qui gargouilla et racla dans sa gorge.

Puis elle soupira, passa la langue sur ses lèvres gercées et écarta ses longs cheveux.

— Regarde.

Ed se pencha plus près. D'horribles furoncles colonisaient tout le tour de l'oreille, jusqu'à l'intérieur du pavillon, bloquant le conduit auditif. De là, ils essaimaient jusque dans le cou, sous le menton…

— Et ça, c'est pas le pire, ajouta-t-elle. Le pire, c'est sur le corps. Oh, Ed, j'veux pas être malade. J'veux pas que les rouges aient un bébé.

— Pardon ? Qu'est-ce que t'as dit ? J'ai pas compris.

— Non. C'est pas ce que je voulais dire. Ce que je veux dire, c'est… J'sais pas. Faut que je mange. Mais je me sens si desséchée. T'aurais pas un peu d'eau ?

— Y a une bouteille, là. Tu veux que je l'ouvre ?

— J'veux bien. T'es gentil. Gentil… *méchant*.

— Ça veut dire quoi ça ? demanda Ed en attrapant la bouteille. C'est du français ?

— J'sais pas. Dis, pourquoi il fait si noir ?

Ed dévissa le bouchon.

— Ben, tu m'as dit que la lumière te faisait mal aux yeux.

— Quoi ?

— Tu m'as demandé pourqu…

— J'ai rien dit du tout.

— Tiens, bois. Ça te fera du bien.

Il lui tendit la bouteille en essayant de garder ses distances. Elle exhalait une forte odeur de chien mouillé qui, même de l'endroit où il se tenait, lui retournait l'estomac.

Comme elle n'esquissait pas le moindre geste pour prendre la bouteille, il s'approcha légèrement. Elle faisait peine à voir. D'ailleurs, c'était le sentiment qui dominait chez lui : la compassion, pas la peur. Soudain, un petit bruit moite attira son attention. Il baissa les yeux et s'aperçut qu'il y avait une flaque de sang sous sa chaise.

Quelque chose clochait.

Ses yeux allèrent de la bouteille à l'assiette de nourriture, puis au pilon de poulet par terre. La peau blanche. Crue.

Non, ça n'avait pas de sens.

Pourquoi lui auraient-ils donné du poulet cru ?

C'était pas un chien.

Et c'était pas du poulet.

Il regarda de nouveau.

En fait de pilon, il s'agissait d'un pouce humain !

Ed avala sa salive. Il avait la bouche aussi sèche que s'il avait mâché de la cendre.

À qui appartenait ce pouce ?

Forcément le sien.

Mais pourquoi se serait-elle arraché le pouce ?

Le temps qu'il comprenne, Frédérique s'était levée et se jetait sur lui, bras écartés. Les menottes tintèrent à son poignet quand elle leva sa main libre… amputée d'un pouce. Elle avait du sang plein les bras. Sa poitrine et son ventre en étaient également maculés.

Elle arrivait à fond de train et, avant qu'Ed ait pu réagir, elle l'avait saisi au collet et plaqué au mur avec plus de force qu'il ne l'en aurait crue capable. Le choc lui coupa le souffle. Il essaya de se dégager, mais elle le tenait fermement. La tête lui tournait. Encore éreinté des efforts de la veille, lorsqu'il avait porté Jack, il avait les muscles courbatus et douloureux. Il doutait de pouvoir la battre. Elle montra les dents. Ses lèvres écumaient. Elle s'approcha à le toucher. Elle avait le blanc de l'œil presque entièrement rouge. De minuscules filets de sang coulaient de ses conduits lacrymaux, encadrant son nez de deux larmes écarlates. Elle ouvrit les babines et approcha sa gueule. Sa force était irrésistible. Son haleine avait l'odeur d'une ménagerie de cirque. Ed était sur le point de défaillir.

Elle tira la langue et lécha l'entaille croûteuse et gonflée qu'Ed avait sur la joue.

— Non ! cria-t-il. Laisse-moi !

À force de gigoter, il parvint à se libérer de son emprise et, en se débattant, lui envoya un coup de coude dans les côtes qui la fit choir. Elle beugla et revint à la charge à quatre pattes. Cette fois, Ed sut d'instinct qu'elle allait le mordre. Il lui envoya un coup de pied en pleine face et elle s'effondra.

Il n'eut que le temps de récupérer son fusil et de se mettre en garde avant qu'elle ne retrouve ses esprits. Elle attendait, tapie sur le sol, ondulant comme un fauve prêt à bondir, crachant tel un cobra avant qu'il ne frappe.

— Frédérique, arrête !

Pour toute réponse, elle se plia en deux de douleur et rendit tripes et boyaux sous la forme d'un liquide visqueux et argenté qui éclaboussa le

faux pavé de la salle d'exposition.

Brutalement, ses forces la quittèrent. Elle s'affala joue contre terre et se mit à sangloter.

— Tue-moi, Ed, vagit-elle d'un ton plaintif. Je t'en prie, tue-moi. J'veux pas vivre comme ça.

— Non, Fred, non… Ça va aller… Tu vas voir…

Combien de mensonges devrait-il encore lui dire aujourd'hui ?

« Rien qu'un. »

— Attends-moi, dit-il. Je vais aller chercher quelque chose qui te fera du bien.

— OK…

Ed s'éloigna à reculons et cogna sur la porte pour que BouleChien lui ouvre.

62

Ed s'avança à grands pas au centre de l'atrium, où les deux bandes s'observaient en chiens de faïence.

— Bon ! cria-t-il. Écoutez-moi ! Je veux que vous preniez tous vos armes et que vous formiez deux rangs, façon haie d'honneur, ou cordon de sécurité, allant des escaliers du fond à la porte principale. Je vais faire passer quelqu'un. Elle est malade, d'accord ? Mais elle est des nôtres, donc je ne veux voir personne lui faire de mal. Je veux simplement la faire sortir d'ici.

— T'es sûr de savoir ce que tu fais, mec ? demanda BouleChien en secouant nerveusement la tête.

Ed l'attira dans le hall d'entrée.

— Écoute, on ne peut pas la garder prisonnière ici comme un animal, dit-il d'une voix aussi basse que son débit était rapide. Elle ne peut que décliner. Si on la met dehors, au moins on lui laisse une chance de s'en tirer.

— Tu crois qu'elle va se laisser embarquer comme ça ?

— Oui… Non… Enfin, j'sais pas.

— Mais, Ed, si tu la laisses partir…

— Je la connais, Boule. C'est une amie.

— C'est une crevarde, maintenant. *Crevarde*. C'est bien le mot que vous utilisez, vous autres ? Et les crevards ne sont pas nos amis.

— Disons que c'était. Ça te va ? *C'était* mon amie. Elle va mourir ici.

— Ça, y a des chances, répondit BouleChien avant d'ajouter, ouvrant les mains vers le jardin : Et, dehors, la voilà libre d'attaquer n'importe quel gamin.

— Et après ? tonna Ed d'un ton hargneux. Tu veux quoi ? Que je la descende ? Que je la trucide à coups de baïonnette ?

— J'sais pas…

— Ben, moi non plus, tu vois. Alors je vais la faire sortir. Et tu seras gentil de me tenir les portes ouvertes. Mais fais attention, elle a enlevé ses menottes.

— Comment elle a fait ça ?

— Elle s'est arraché un pouce avec les dents.

— Dieu du ciel…

La discussion s'arrêta là, ce détail ayant raison des dernières hésitations de BouleChien. Il ouvrit les portes en grand et s'occupa de former le cordon tandis qu'Ed allait chercher la prisonnière dans la souricière du sous-sol.

Armés de bâtons, de baïonnettes, d'épées et de massues, les garçons attendaient, alignés sur deux longues rangées, certains riant des commentaires acerbes qui fusaient, d'autres perdus dans leurs pensées, tels des mômes s'apprêtant à participer à un jeu dont ils ignoraient les règles.

Au bout d'un moment, Frédérique, hébétée, émergea à la lumière en clignant des yeux. De sa main libre, dans un tintement de menottes, elle s'abrita du jour et s'avança par à-coups entre la haie d'armes. Des gars de Jordan se moquèrent d'elle en ricanant, certains y allant même de commentaires graveleux. D'un geste, exhibant sa main meurtrie, elle leur rabattit sèchement le caquet.

Ed, lui, suivait de près, la baïonnette enfoncée dans ses reins, au cas où l'envie lui viendrait de faire demi-tour et de courir se réfugier à la cave.

Elle n'en fit rien, se contentant de marcher lentement vers la sortie. Lorsqu'elle y parvint, elle se plia en deux de douleur, frappée par la lumière du soleil. Ed s'approcha d'elle.

— Tu dois partir, dit-il.

Elle pivota et le regarda, le cœur serré. Soudain, elle eut l'air si normale. Pauvre petite fille sans défense. Elle secoua la tête.

Ed retourna son fusil et la menaça du talon de la crosse.

— Je t'en prie, Frédérique, va-t'en.

Des larmes teintées de sang mouillaient ses joues. Sa lèvre inférieure tremblait.

— Ed…

— Pars ! dit-il en la poussant si violemment qu'elle s'affala au sommet des marches.

BouleChien ferma les portes.

Frédérique se releva et se jeta contre le carreau. BouleChien grimaça en avisant la plaie béante, là où aurait dû se trouver son pouce. Pleurant à chaudes larmes, elle les suppliait d'ouvrir, en français.

— Désolé, répondit Ed.

La bave aux lèvres, elle cogna sa tête à la vitre. Elle était de nouveau un animal.

Ed ne voulut pas regarder. Il tourna les talons choqué de voir à quelle rapidité la maladie s'était développée.

Le processus allait-il encore s'accélérer dehors ? Il connaissait peu de chose sur la maladie, suffisamment toutefois pour savoir que les rayons du soleil la stimulaient.

Faisant tout son possible pour ne pas y penser, il remonta la haie de garçons, maintenant plongés dans un profond mutisme.

BouleChien demeurait là où il était. Détournant les yeux de la fille, il regardait fixement le ciel, un nœud dur et froid lui tordant l'estomac.

63

Jordan Hordern était assis à son bureau, dans la pièce précédemment occupée par l'administrateur du musée, au premier étage, à l'un des angles du bâtiment. Le long du mur, il avait installé un lit. De fait, il avait passé beaucoup de temps ici, à lire et à réfléchir. Le reste de sa troupe dormait juste à côté, dans la salle de réunion, transformée en dortoir. Les deux pièces donnaient sur le jardin et constituaient d'excellents postes d'observation.

Face à lui se tenait David King, les jambes impeccablement croisées, écoutant poliment Jordan énoncer les termes de l'accord – les mêmes que pour les gars du car : s'ils se débrouillaient pour subvenir à leurs besoins, ils pouvaient s'installer.

— Nous n'allons pas rester.

— C'est ton choix.

— Tu l'as dit toi-même, poursuivit David, il ne peut y avoir deux chefs. J'estime que personne mieux que moi ne sait prendre les décisions qui s'imposent. Jamais je ne supporterais d'avoir quelqu'un au-dessus de moi.

— Comme tu voudras, soldat. Au fait, où vous alliez quand vous êtes tombés sur Ed ?

— On cherchait un truc. Un endroit central. Avec une solide réserve de vivres et d'eau. Bien protégé. Comme ici, en fait.

— Malheureusement pour vous, nous y avons pensé les premiers.

— En effet.

— Encore une question, dit Jordan. Pourquoi Londres ? Vous étiez pas mieux à la campagne ?

— Durant les cinq prochaines années, nous allons être une société de charognards, vivant de ce que les adultes ont laissé derrière eux. Regarde, vous, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous vous êtes installés là où il y avait des armes… Et tant qu'on n'aura pas acquis le savoir-faire pour les fabriquer nous-mêmes, ce sera comme ça.

— Juste.

— Donc Londres s'impose d'emblée. La campagne, ça sera bien plus tard, quand les Étrangers seront tous morts, qu'on pourra cultiver les champs. Sans compter que, contre toute attente, c'est plus calme en ville.

— Tu trouveras, David. J'en suis convaincu.

— Certes, mais on peut douter que l'armurerie soit aussi bien fournie qu'ici.

— Hum, je vois. Tout ça, c'est pour ça, hein ? Les armes ?

— Vous en avez plus qu'il n'en faut.

— Pas forcément. Qui sait comment les choses vont tourner ? Qui sait ce dont nous aurons besoin à l'avenir ?

— Vingt fusils, lâcha David. C'est tout ce que je demande. Donnez-nous vingt fusils… Vingt sur des centaines…

— Et les balles ?

— Tiens, j'avais pas pensé à ça.

— Tu sais, presque tous ces fusils sont inutilisables, vu qu'on n'a pas de balles pour les charger. On en a bien déniché quelques autres, à l'armurerie, opérationnels, eux, mais j'suis pas le père Noël non plus.

— Si ces fusils ne vous sont d'aucune utilité, pourquoi ne pas nous les donner et qu'on se charge, *nous*, de trouver des balles ?

— Si je vous cède les fusils, vous décampez ?

Mais David n'écoutait plus. Il s'était immobilisé, la tête penchée de côté.

— T'entends pas ?

— Quoi ?

— Comme des hurlements.

64

Une énorme dispute faisait rage dans l'atrium. Les gars de David contre ceux de Jordan, comme si, sans leur chef auprès d'eux, les hommes de troupe avaient oublié leur belle discipline et renoué avec un comportement ayant davantage à voir avec une cour de récréation qu'avec le manuel du parfait soldat. Les insultes fusaient. Les gars de David venaient d'une école publique huppée, alors que, pour l'essentiel, ceux de Jordan étaient originaires du quartier, peuplé de classes moyennes. Personne n'aurait su dire qui avait commencé, mais rapidement, les choses dégénérèrent.

David et Jordan descendirent l'escalier en hurlant et en essayant de restaurer un semblant d'ordre. Malheureusement, l'accrochage avait pris des proportions qui le rendaient difficilement contrôlable. Les deux clans se comportaient comme deux équipes de foot rivales, prêtes à en venir aux mains, convoquant avec plus de véhémence l'une que l'autre Jordan et David au rang d'arbitres, le tout sous les yeux de la bande du car qui, assumant de bonne grâce son rôle de spectateur, y allait de ses commentaires, montrait du doigt et riait.

De toute évidence, aujourd'hui, des cartons rouges allaient tomber. Pod, le balèze du rugby, était particulièrement remonté.

— Tu dois les obliger à s'excuser, répétait-il sans cesse sans que ce dernier daigne le regarder.

La tension monta ainsi jusqu'à ce que, finalement, David n'y tînt plus.

— La ferme, Pod ! éructa-t-il. Vous tous, fermez-la !

Le chahut baissa d'un ton.

— Bon, alors ? embraya Pod. Qu'avez-vous décidé ? Même si, soit dit en passant, j'aimerais autant ne pas rester ici avec ces abrutis.

— *Loser !* lança quelqu'un.

— Précisément, répondit David en ignorant la pique. Nous étions tranquillement en train d'en discuter lorsque vos enfantillages nous ont interrompus.

— Y peuvent pas nous donner quelques armes et on met les bouts ? dit Pod.

— Ouais, barrez-vous ! hurla une voix dans la foule.

— Ce genre de décision ne se tire pas à pile ou face, poursuivit David. Et l'on ne peut pas dire que vous me facilitiez la tâche en vous comportant comme de sales gamins.

— Mais, David, on est des gamins, fit justement valoir Andy, celui avec le gros nez.

— C'est pas comme ça que je vous ai appris à réagir. Je peux régler le problème. Mais, pour ça, il faut que je puisse rester seul cinq minutes sans que vous vous battiez comme des débiles.

— C'est eux qui ont commencé, plaida Pod.

— Certainement pas !

— Oubliez ça, dit BouleChien en déboulant du hall d'entrée. Et venez plutôt voir ce qui arrive.

65

Ed, Jordan, David et BouleChien se trouvaient sur le toit du musée. Partant du sud-est, un énorme nuage de fumée noire et compacte occultait presque entièrement le ciel, comme de l'encre dessinant des volutes crasseuses dans un verre d'eau. Un rugissement crépitant de craquements secs grondait en arrière-fond, telle une lointaine cascade, tandis qu'à l'horizon une brûlure orangée scintillait au milieu d'immenses flammes s'élevant dans les cieux. Charriés par le vent chaud, des cendres et des brandons voletaient dans les airs. Les oiseaux fuyaient à tire-d'aile, des chiens faméliques, bouffés aux mites, trottaient sur les trottoirs, la queue entre les pattes.

— Ils fuient l'avancée du feu, dit David.

— Ouais et ça n'a pas l'air de s'arranger, acquiesça BouleChien.

— On est isolés ici, hein ? demanda Ed. J'veux dire, le parc fait bien tout le tour du musée ?

— Pas sur la façade arrière, répondit Jordan. Là, on est quasiment collés aux bâtiments voisins. Dans le cas d'un incendie vraiment important, il pourrait atteindre le musée, à moins qu'on ne parvienne à le défendre efficacement.

— Le truc, rebondit David, c'est que si tout brûle autour, quel intérêt de rester là ? Je pose la question. À part vivre dans un désert…

— Au moins, y aurait plus de crevards, fit valoir Ed.

— Exact, acquiesça David, puisqu'il n'y aurait plus rien. Vous seriez comme des naufragés sur une île.

— On reste, affirma Jordan. On s'est assez battus pour cet endroit.

— Tu viens de dire qu'il pourrait brûler, dit Ed.

— On prend le risque.

— Vrai ? intervint BouleChien d'une voix tremblante. Tu sais, patron… J'aime pas le feu. Je te le dis. Si les flammes s'approchent de trop près, moi, je quitte le navire.

— Il a raison, approuva Ed. J'ai vu ce qui s'est passé à l'Oval. Quand un incendie grimpe à une température suffisante, il ravage tout sur son passage.

— Le vent va peut-être faiblir, dit Jordan, ou changer de direction.

C'était la première fois qu'Ed le voyait exprimer un doute, une hésitation.

— J'ai vu une émission sur les feux de forêts, une fois, déclara David en regardant le ciel. En Californie et en Australie. Des cités entières réduites à des tas de cendres fumantes. Pour leur sécurité, les villes s'en remettent à leurs pompiers. Sans eux, les incendies se propagent de façon incontrôlée et l'on ne peut rien pour les arrêter. Je prends mes gars et on s'en va. Mais, avant, Jordan, tu nous donnes des flingues car j'vois pas quel intérêt vous auriez à les voir cramer ici.

— Je marche avec lui, dit Ed. Au moins, je me prépare à décoller. Tu devrais en faire autant, Jordan. Fais les valises. Stocke-les dans le camion, si tu veux.

— Je ne peux pas quitter le musée.

— Bon Dieu, Jordan, regarde ! Y a du feu partout à l'horizon. Et puis, vous pourrez toujours revenir ensuite, pour voir si c'est toujours debout. Moi, en tout cas, je prends pas le risque. Je charge tout dans le camion et, si ça se corse, on se tire vers le nord, de l'autre côté du fleuve. Cette bonne vieille Tamise empêchera bien le feu de passer. Franchement, Jordan, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Oublie ton musée, laisse passer l'orage et reviens quand ce sera terminé.

— Je reste.

66

Après les chiens vinrent les enfants, s'écoulant en direction des ponts tel un mince filet d'eau. Garçons et filles. Dépenaillés, épuisés, terrifiés. Voyageant pour la plupart par petits groupes, certains juchés sur des vélos, d'autres poussant des caddies remplis d'objets, un bon nombre tirant des valises à roulettes, une poignée d'entre eux entassés dans des voitures, avançant au pas dans les rues jonchées de débris.

Jordan posta des gardes à toutes les entrées du musée afin de repousser d'éventuelles tentatives d'effraction. Mais ces enfants avaient vu le feu, ils savaient de quoi il retournait, et, tout ce qu'ils voulaient, c'était s'éloigner au plus vite de cet enfer.

Ed prit la tête de la bande du car et, en équipe, ils rassemblèrent toute la nourriture patiemment déchargée la veille et la chargèrent de nouveau dans la remorque du camion, à côté de leurs sacs de couchage et de leurs couvertures. BouleChien aida à la manœuvre, surveillant les abords avec Ed pour s'assurer qu'aucun rôdeur ne viendrait chaparder sa part de butin. Bien leur en prit car, par deux fois, un petit groupe de durs à cuire flairant le coup avaient fait le détour. Quand ils avaient avisé les armes que les garçons avaient au côté, ils s'en étaient allés en les insultant et en leur jetant des trucs.

Plus tard, trois garçons et une fille s'arrêtèrent pour demander de l'eau. Leur offrant une bouteille, Ed s'enquit des nouvelles de l'incendie.

— On était cachés dans une tour d'habitation, à Brixton, répondit un des garçons. On était plein. Hier soir, on a vu le feu briller dans la nuit. Ce matin, c'était encore plus clair. Des flammes gigantesques bondissaient d'un immeuble à l'autre. Rien ne les arrêtera. Vous partez ?

— On va voir, répondit Ed.

— Si j'ai un conseil à vous donner, tardez pas trop. Le feu se déplace à toute allure. C'est une tempête ! Si elle s'approche, jamais vous réussirez à la prendre de vitesse. Nous, on va traverser le fleuve. Tenter notre chance au nord. Pourtant, Dieu sait si j'ai pu détester Londres nord, seulement, maintenant, c'est à peine si y reste quelque chose de Londres sud.

— Sérieux, ajouta la fille, mettez le turbo. Y a des fêlés, là-bas. Des milliers de fêlés, rendus enragés par les flammes.

Au fond de la remorque, Wiki et Arthur empilaient les réserves de vivres en compagnie de Zohra et de la Grenouille.

— On pourrait finir carbonisés ? demanda ce dernier, ses yeux plus globuleux que jamais.

— Je pense bien, répondit Wiki.

— Tout Londres va brûler ?

— Probablement pas. Le vent va sans doute finir par se calmer, ou il va pleuvoir, et puis il y a le fleuve, qui agit comme une barrière naturelle. Cela dit, lors du Grand Incendie de Londres, en 1666, treize mille maisons sont parties en fumée. Soixante-dix mille personnes, sur les quatre-vingt mille que comptait la ville à l'époque, se retrouvèrent à la rue. En 1906, à San Francisco, ce sont vingt-cinq mille bâtiments qui ont été détruits. Même si on admet qu'un tremblement de terre a eu lieu en même temps, ça en fait…

Ed passa la tête à l'arrière de la remorque pour voir où ils en étaient, le reste de la bande du car dans son dos. Kwanele, immaculé dans l'uniforme d'amiral qu'il s'était trouvé, tirait son éternelle valise. Suivait Chris Marker, pour une fois le nez ailleurs que dans un livre, Justin le bolos, un Sten en bandoulière. Bien que dépourvu de balles, le P-M était en lui-même assez menaçant pour lui donner une illusion de sécurité. Et puis venaient Mad Matt, Archie et, sous leur ridicule bannière, les acolytes. La croûte que Matt avait au front ne s'était pas arrangée, ce qui ne l'empêchait pas de la porter

avec fierté, comme une marque honorifique. Fermant la marche, Brooke, Courtney et Aleisha, une fois n'est pas coutume, silencieuses et effacées.

— Tu vois, dit Brooke en montrant à Aleisha les gamins qui marchaient le long de la route. Je te l'avais dit. On n'est pas tout seuls.

Serrés les uns contre les autres, les membres du petit groupe levaient craintivement les yeux au ciel. Ed cria pour attirer leur attention.

— Dorénavant, comme vous le savez, nous ne sommes plus que vingt-trois…

La nouvelle de la disparition de Jack et de Bam avait beau avoir fait le tour de la troupe, il paraissait évident qu'Ed ne voulait pas en parler.

— Mais c'est fini maintenant. Nous n'allons plus perdre personne, OK ? Donc, voilà où nous en sommes. L'incendie progresse dans notre direction, et vite.

— On file vers le nord, affirma Matt, très sûr de lui. D'façon, on n'était pas censés rester là. C'est l'Agneau qui a allumé cette fournaise.

— Matt, je t'en prie…

— Il nous faut traverser le fleuve pour gagner le temple, à Saint-Paul. N'est-ce pas flagrant ?

— Désolé, mais non, ce n'est pas flagrant, répondit Ed en essayant de ne pas perdre son sang-froid. Et puis qu'est-ce qu'on irait fiche à Saint-Paul, franchement ? Non, on décidera de la destination une fois sur l'autre rive.

— On ferait bien de se dépêcher, dit la Grenouille, parce que moi j'veux pas finir carbonisé.

— J'ai encore deux, trois trucs à faire, ensuite on y va, répondit Ed.

— À Saint-Paul, insista Matt d'un air obtus.

— Tu me laisses finir, oui ou merde ? répliqua hargneusement Ed en fusillant Matt du regard.

Le message étant passé, il reprit :

— Kwanele, je veux que tu ailles voir Jordan et que tu lui demandes s'il a des choses à charger dans le camion. Si c'est le cas, il a intérêt à se dépêcher, vu ? Justin et Wiki, je voudrais vous parler en privé. Les autres, vous surveillez le camion.

— Faut qu'on sauve les livres, dit Chris.

— Quels livres ?

— Y a une énorme bibliothèque là-dedans. J'ai besoin de l'aide de tout le monde pour récupérer les plus précieux.

— Pour l'heure, Chris, c'est pas de livres qu'on a besoin.

— Bien sûr que si. Si on veut survivre, on a besoin de savoir. Et le savoir se trouve dans les livres. Les livres nous sauveront la vie plus certainement que les armes.

— Bon, bon… Entendu. Brooke ! Toi et tes copines, allez avec Chris et aidez-le à descendre ce qu'il jugera nécessaire. Chargez tout dans une de ces cages vides. Mais juste une, d'accord ? Ensuite, vous montez dans le camion et vous attendez. Faites ce qu'il vous dit, sans discuter et, si possible, sans trop vous foutre de sa gueule. Exécution !

— À vos ordres, chef !

— Et magnez-vous, parce que le temps presse.

— Oui, patron.

— Ça laisse qui à la surveillance du bahut ?

— On s'en occupe, répondit Matt.

— Vous ?

— T'inquiète, on est bien armés.

De fait, en les observant, Ed constata qu'ils portaient tous des fusils, en plus de la quantité d'armes blanches qui pendaient à leur taille.

— Très bien, acquiesça-t-il, mais pas d'idées stupides, hein ? N'allez pas vous imaginer filer sans moi.

Se tournant vers Justin, il ajouta :

— Viens, toi. Faut qu'on parle.

67

— Frédérique est partie. J'imagine que vous savez pourquoi ?

Prétextant que Wiki et lui étaient inséparables, Arthur avait lourdement insisté pour suivre Ed à l'intérieur du musée. Et le voilà lancé dans une de ses logorrhées.

— Oui, répondit-il en reprenant son souffle en prévision de la suite débitée d'une traite. Elle a attrapé la maladie, elle est devenue timbrée et elle a essayé de bouffer la Grenouille, on aurait dit un chat sauvage, à foutre la trouille, que c'était, pas autant que quand Greg a pété un boulon dans le car, mais quand même bien flippant, sûr qu'elle nous a pipeautés sur son âge.

— On lui a jamais demandé, dit Ed. On a juste supposé.

— Ceci explique sans doute cela, commenta Justin.

— Exact. En fait, elle avait presque seize ans.

— Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

— Dieu seul le sait. Elle est livrée à elle-même maintenant. Mais, quand je lui ai parlé, c'était trop bizarre. D'abord, elle a paru normale et puis, tout d'un coup, elle a changé et elle a tenté de me mordre. Pourquoi le premier signe de la maladie, c'est qu'ils nous attaquent ?

— C'est de ça que tu voulais parler ? demanda Justin.

— Ben, en fait, le vrai truc, c'est que…

Il marqua une pause, réticent à poursuivre.

— Quoi ?

— Bon, OK, je vous le dis, mais vous me promettez de le répéter à personne.

— Tu peux compter sur nous.

— Ben, la semaine prochaine, c'est mon anniversaire. Quinze ans. La question que je me pose c'est : est-ce qu'y va m'arriver la même chose qu'à Frédérique ?

Les trois autres le regardèrent sans rien dire.

— Plus généralement, poursuivit Ed, qu'est-ce qui va nous arriver quand on va grandir ? On va tous devenir crevards ?

Les trois autres restèrent cois.

— Allez, dites quelque chose.

— Ben, le truc, finit par marmonner Justin, c'est qu'on n'en sait rien.

— Me la faites pas, vous avez bien une idée ?

— Eh bien… hésita Justin avec embarras, si je devais dire quelque chose, je dirais que, pour toi, les choses semblent plutôt bien embarquées.

— Comment ça ?

— Fions-nous à ce que nous savons, embraya Wiki.

— Précisément, qu'est-ce qu'on sait, au juste ?

— Bon, reprit Justin, il se trouve qu'on a discuté de ça, partant du principe que, parfois, parler d'un truc suffit à le rendre moins effrayant. Donc on s'est demandé pourquoi les crevards mangeaient les enfants.

— Je vois, de quoi sacrément rassurer la Grenouille, ironisa Ed.

— Détrompe-toi, objecta Justin. Comprendre une chose, c'est déjà la contrôler. Donc on est partis d'une évidence indéniable : les crevards et nous, on n'est pas pareils.

— Évidemment, s'écria Arthur, puisque, eux, y sont complètement oufs !

— On a pris le problème sous l'angle darwinien, poursuivit Justin, ignorant la remarque.

— Viens-en au fait, dit Ed. On n'a pas toute la journée. Qu'est-ce que t'appelles l'angle darwinien ?

— La sélection naturelle. La survie des plus forts. Les gènes, les rites amoureux, le mâle alpha, la reine des abeilles, tu sais, tous ces trucs des séries animalières…

— Quel rapport avec le fait d'avoir quinze ans ?

— Qu'on le veuille ou non, Ed, on est des animaux comme les autres. Tout ce qu'on fait n'a qu'un but : survivre, persévérer dans notre être. Et les crevards, idem.

— Cela posé, embraya Wiki, le comportement des crevards ne doit rien au hasard. Donc, s'ils se nourrissent d'enfants, c'est pour survivre.

— Oh ! la la ! On sait ça ? feignit de s'extasier Ed en se retenant pour ne pas rire.

Non seulement la teneur de la conversation confinait à l'absurde, mais, en plus, ceux qui la menaient, Justin et Wiki en apprentis scientifiques, étaient tout simplement clownesques.

— Bon, très bien. Jusque-là, je vous suis. Ils ont besoin de manger. Donc, ils nous chassent.

— Mais pourquoi nous ? souligna Justin. Y a plein d'autres sources de nourriture à leur disposition, pourquoi nous d'abord ? De ce qu'on en sait, en l'absence d'enfants, ils bouffent n'importe quoi : des rats, des chats, des pigeons crevés, tout ce qu'ils peuvent trouver. Pourquoi pas des chips, s'ils savaient ouvrir le paquet. Mais, s'ils ont le choix, ils *préfèrent* manger des enfants. Quand bien même on se défend. Quand bien même on les tue. Offre un bon steak patates à un crevard, il s'en contrefiche. Il préférera t'arracher la main et la bouffer.

— Hum, c'est juste.

— Bien, dit Justin en se tordant les doigts comme un vieux prof sadique qui se délecte d'amener ses ouailles là où elles n'ont plus pied. À l'état de nature, les animaux savent d'instinct quoi manger et quoi ignorer. Dans la savane, t'es d'accord avec moi, il n'y a ni étiquetage, ni date de péremption, ni informations nutritionnelles, ni suggestion de présentation, pourtant, les animaux vont jusqu'à boulotter certains trucs juste parce qu'ils sont des remèdes.

— Tu vois mon chien ? embraya aussitôt Arthur, il mangeait de l'herbe exprès pour se rendre malade, il en mâchait et pis, juste après, il se mettait à tousser et à régurgiter, ce qu'il avait l'air débile, bien dégueu aussi.

— Exactement, approuva Justin. Beaucoup d'animaux font des choses similaires. Ils ne savent pas pourquoi ils les font, mais ils les font. D'instinct. Comme si leur corps savait ce dont ils avaient besoin avant même que leur cortex n'en ait conscience.

— Tu veux dire que les crevards ont, genre, *besoin* de nous manger ? demanda Ed en manifestant soudain un intérêt plus aigu. Besoin pour

survivre ?

— C'est la seule explication plausible, répondit Justin. Si l'on s'en tient aux faits. (Il compta sur ses doigts.) Un : quand un adulte tombe malade, qu'est-ce qu'il fait en premier ?

— Il attaque.

— Bien ! Deux : pourquoi les symptômes se sont-ils déclarés si tard chez Greg ?

— Aucune idée. Je donne ma langue au chat.

— Un petit effort… Qu'est-ce qu'il mangeait ? Cette viande fumée, là ?

— Ah oui, celle dont vous pensiez que c'était de la chair humaine ?

— Pas seulement humaine. De la chair d'enfant…

— J'y suis ! s'exclama Ed avec un sourire satisfait. T'es en train de me dire que, s'ils nous mangent, c'est pour se prémunir contre les effets de la maladie ?

— Peut-être, rétorqua Justin en se levant pour faire les cent pas dans le hall. Regarde les crevards qui s'en sortent le mieux. Sont pas si atteints, n'est-ce pas ? De ce fait, ils nous attrapent plus facilement. C'est peut-être comme l'histoire de la poule et de l'œuf ? Et si les deux étaient liés ? Plus ils mangent de gamins et moins ils sont malades et, moins ils sont malades, plus ils mangent de gamins.

— Tu penses qu'on est une espèce d'antidote pour les crevards ?

— En quelque sorte, oui.

— Putain de merde, marmonna Ed en se massant doucement les tempes, comme pour persuader son esprit de cette déduction atroce.

— On pense qu'il y a quelque chose en nous que les adultes ont besoin de manger pour rester en vie, renchérit Wiki, ce qui expliquerait également pourquoi la maladie ne se déclare pas chez nous. Comme si tous ceux qui étaient nés il y a moins de quinze ans étaient porteurs d'un anticorps contre la maladie.

— Quel anticorps ?

— Là, on sèche, avoua Justin. Mais les crevards, eux, le sentent. Pas consciemment, peut-être, mais ils le sentent. Souviens-toi de ce qui est arrivé à Frédérique quand elle a été attaquée près du camion. Ils se sont détournés d'elle pour attaquer les autres. C'est ce qui explique aussi pourquoi ils ne se mangent pas entre eux, à moins, bien sûr, qu'ils soient totalement affamés. Mais leur instinct primaire, c'est de chasser les enfants, parce qu'on est l'unique chose qui les maintient en vie. Pourquoi certains

succombent à la maladie et d'autres pas ? Parce que ceux qui survivent mangent des enfants. Et plus ils en mangent, plus ils vivent longtemps.

— Ben, dis donc, c'est gai.

— Certes, mais, je le répète, savoir, c'est pouvoir. Plus on réunira d'infos sur eux, mieux on pourra les combattre.

— Et la lumière du soleil, alors ?

— Quoi, la lumière du soleil ?

— Pourquoi le soleil accélère-t-il leur détérioration ?

— T'es sûr de ce que tu dis ? s'exclama Justin en fronçant les sourcils.

Visiblement, il le découvrait.

— Tu vas pas me dire que ça t'avait échappé, répliqua Ed, éperdument heureux de connaître enfin quelque chose que Justin ignorait. T'as bien vu. Quand on met un crevard mort au soleil…

— Y se transforme en pop-corn, l'interrompit Arthur. Comme des chenilles qu'on écrase.

— Mmh, dit Justin. Continue.

— Ils affectionnent tout particulièrement les coins sombres. Ils sortent essentiellement la nuit. Frédérique, même chose. Dans le noir, ça allait encore, mais elle a complètement disjoncté une fois à la lumière du jour. Quand je lui ai parlé, elle arrêtait pas de dire que le soleil était une souffrance.

— Peut-être y a-t-il un rapport avec les rayonnements électromagnétiques, supposa Wiki. Les ultraviolets ou autre chose. Effectivement, les rayons solaires peuvent créer des réactions de ce type. Certaines personnes y sont même allergiques. Il faut qu'elles restent dans le noir, sinon elles ont des boutons. Ça porte un nom : la lucite polymorphe.

— Ouh là, on a encore des tas de trucs à apprendre, dit Justin en se rasseyant.

— Et si on en capturait quelques-uns ? suggéra Ed. Histoire de nous livrer à des expériences.

— Pas bête, acquiesça Justin. L'entreprise ne serait pas sans comporter de risques, mais, si on veut vraiment en savoir davantage, allons-y.

— Justin, je plaisantais ! On va pas faire des expérimentations humaines !

— Mets-toi bien dans la tête qu'ils ne sont plus humains, Ed. Les seuls humains qui restent, c'est nous.

— Si tu le dis, soupira Ed, les doigts pianotant sur la table. Cela étant, vous n'avez pas répondu à ma question initiale. Vais-je rester humain après

mon anniv ?

— T'as dit que Frédérique avait essayé de te mordre.

— Elle me regardait comme Woody Woodpecker regarde un poulet, avant de me sauter dessus, gueule grande ouverte.

— Ce qui signifie que tu es porteur de l'anticorps.

— OK, mais est-ce que je vais le garder ?

— Selon toutes probabilités, oui, répondit Justin avec un sourire. Bref, t'as toutes les chances d'aller bien.

— Toutes les chances ?

— Tu sais, en science, difficile d'être catégorique. Toutes les chances, c'est le mieux que je puisse faire sans tomber dans la prédiction.

Ed lui rendit son sourire.

— Tu me diras, c'est toujours mieux que rien. Dieu bénisse les fayots du monde entier.

— Mais, aux premiers signes de toux, ajouta Justin, ou de grippe, de fièvre, d'éruption cutanée ou de bouton bizarre, tu prends bien soin de pas m'approcher à moins de deux mètres, OK ?

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'une énorme déflagration secoua jusqu'aux fondations du bâtiment. Plusieurs fenêtres volèrent en éclats.

— C'est quoi, ça ? s'exclama Arthur en se levant d'un bond.

— Ça m'a tout l'air d'une explosion, répondit Justin en pivotant sur son siège et en montrant du doigt les fenêtres soufflées par l'onde de choc. Je peux même te dire qu'elle venait de par là.

— Les citernes de gaz ! s'écria Ed. J'suis sûr que c'est les citernes de gaz. Et, là, y a pus à tortiller. On met les voiles.

68

— On dirait qu'en haut lieu on a décidé de rester, déclara BouleChien. Et la loyauté, ça se discute pas. (Tendant les doigts pour figurer un revolver, d'un geste théâtral, il tira deux coups imaginaires dans les airs.) Bang ! Bang !

— Dois-je en conclure que tu restes ? demanda Ed.

— Ouais.

— T'es dingue…

— Ça, c'est pas une nouvelle, mon frère !

Un flot de gamins plus débraillés les uns que les autres, qui jetaient des coups d'œil maussades en direction du musée, continuait de s'écouler le long du parc. Ed et BouleChien se trouvaient à l'arrière du camion garé par Justin à l'angle du bâtiment, sur la pelouse, prêt à partir. Des brandons tombaient de partout. Le ciel disparaissait sous des tourbillons de fumée âcre. Le vent était aussi chaud que l'air s'échappant d'un four.

— Tout va cramer, dit Ed d'un air accablé en forçant la voix pour couvrir le bruit du feu.

— Possible, cousin, répondit BouleChien en haussant les épaules, mais c'est tout ce qu'on a. Si on se barre d'ici, où est-ce qu'on ira ? Et pis, p't-

être qu'on a besoin de se battre, de tenir tête à quelque chose. Tu vois le genre ?

— On ne tient pas tête à un incendie.

— Jordan Hordern, si. On dirait pas comme ça, mais c'est un dur. Un caïd.

— Comme tu voudras. Nous, en tout cas, on déboite, dit Ed en lui tapotant amicalement l'épaule. Puis, marchant vers la cabine, il lança un dernier « Bonne chance ! ».

— Une minute ! appela BouleChien. J'allais oublier ! Le général m'a demandé de vous filer des trucs, pensant que ça pourrait se révéler utile.

Il fit signe à un gars à l'intérieur du musée, qui ne tarda pas à passer la petite porte latérale en poussant un chariot débordant d'armes. Des fusils, des épées, des haches, des matraques, des baïonnettes… Un véritable arsenal.

Pour un peu, Ed en aurait pleuré.

— Mazette, je vais finir par croire que Jordan Hordern se ramollit, dit-il en attrapant un fusil à baïonnette. En réalité, il est pas aussi mauvais qu'il voudrait s'en donner l'air, je me trompe ?

— T'en fais pas pour lui, va, répliqua BouleChien avec un sourire carnassier. Il est pas ouf non plus. Le meilleur, il se le garde pour lui.

— Et pour David ?

Collant la langue à son palais, BouleChien fit un long bruit de succion.

— Il a eu ce qu'il voulait.

Il n'avait pas dit cela que le principal intéressé et ses gars en formation émergèrent du musée et traversèrent le jardin, fusil fièrement balancé à l'épaule. À l'aboiement de David, l'escouade se déploya comme à la parade, et s'aligna près du camion, ses membres faisant de leur mieux pour garder un air sérieux et martial que tempéraient les sourires enfantins qu'ils se lançaient les uns les autres à la vue de leurs nouveaux jouets.

David vint à Ed.

— On vous propose une escorte, dit-il. Ensemble, on augmente nos chances de passer le fleuve sans encombre.

— Quelle délicatesse de ta part ! Tu veux quoi en échange ?

— Des vivres, cela va de soi.

Les yeux d'Ed et de BouleChien se croisèrent.

— Ça me semble jouable, répondit le premier, mais est-ce que vous allez être capables de suivre le train ?

— Rêve pas, répondit David. Les artères sont bloquées. C'était déjà difficile d'y circuler avant, je te laisse imaginer ce que ça va être maintenant. Nous, on peut vous ouvrir la voie. Tu voudrais pas te retrouver coincé sur la route avec un incendie aux fesses, n'est-ce pas ?

— Bon, bon, très bien, acquiesça Ed en passant en revue l'alignement de blazers rouges. Au fait, vous avez des balles pour ces trucs ?

— Quelques-unes.

Ed raccompagna BouleChien en direction du musée.

— Dernière chance, dit-il en passant un bras autour de ses frêles épaules. T'es sûr que tu viens pas ? Je serais pas mécontent d'avoir quelqu'un comme toi à mes côtés.

— Le BouleChien reste, mon pote. C'est pas que Jordan nous force ou quoi ou qu'est-ce… C'est notre choix. On forme une équipe, on reste en équipe, et on défend ce que l'on a. Ça a pas été de la tarte de prendre cet endroit, tu sais.

— Bon, dis-lui au revoir de ma part. Et merci.

— Bonne chance, frangin. Et passe nous voir quand tout sera éteint.

Ed éclata de rire, lui tapa maladroitement dans la main, puis retourna au camion, où l'attendait toute la bande du car.

— Paré, cria-t-il. Justin ! En piste ! Je monte avec toi. Et… Brooke ?

— Ouais ? Quoi ?

— Tu montes avec nous. Les autres, dans la remorque !

Tandis que Justin s'installait au volant, Brooke prit Ed à part.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi tu veux que je sois à l'avant avec toi ?

— Je sais que vous voulez tous que je sois le chef, soupira Ed. C'est tellement confortable d'avoir quelqu'un qui assume toutes les responsabilités. Le problème, c'est que je suis pas sûr de toujours prendre les bonnes décisions.

— Ouais ? Et alors ?

— Alors, t'es la seule à avoir à peu près le respect de tout le monde. Donc, à partir de maintenant, Brooke, on bosse ensemble, d'accord ?

Pour toute réponse, elle haussa les épaules en minaudant légèrement, à la fois flattée et mal à l'aise.

— OK, bougonna-t-elle finalement.

Ed, qui s'était tourné vers le sud pour observer la progression des flammes, pivota soudain vers elle.

— Prête ?

Brooke grimaça et eut un mouvement de recul en voyant l'entaille qu'il avait au visage et dont, malgré elle, elle ne pouvait détourner les yeux.

— Désolée, s'excusa-t-elle. J'oublie. C'est juste que je suis pas encore habituée à toi en… balafré. C'est pas beau à voir, Ed. Tu l'as même pas nettoyée correctement, on dirait. Tu pouvais pas demander à un gars de Jordan de t'aider à le faire ?

Ed soupira en passant les doigts sur la cicatrice. Sa joue lui faisait un mal de chien et il avait toujours l'œil fermé. Il pria pour le récupérer intact.

— Pas eu le temps, marmonna-t-il d'un air coupable.

— Tu déconnes, Ed. Tu voudrais quand même pas que ça s'infecte. T'imagines la gueule que ça te ferait ?

C'est vrai, jusqu'ici Ed avait été trop occupé pour penser à sa blessure. Et, tout ce qu'il voulait, c'était que ça continue. Bien d'autres angoisses le taraudaient déjà.

— Et qu'est-ce que ça aurait changé, hein ? demanda-t-il d'un ton coupant. Qu'on me colle un pansement et qu'on me file un paracétamol ? Autant un baiser, comme dans les contes !

— Si tu fais pas voir ça, mon coco, je crains que personne ne veuille jamais plus t'embrasser, grommela Brooke en se renfrognant.

— Je m'en occuperai plus tard, promit Ed. Dans l'immédiat, il faut qu'on démarre. Bientôt, il va faire nuit, enfin si le feu ne nous éclaire pas de trop près.

— Laisse-moi au moins te désinfecter. T'as bien du papier Q et un truc à y mettre. Je t'assure, ça craint, ton truc.

Elle tendit la main vers le visage d'Ed avant de la retirer prestement, en faisant la grimace.

— Tu leur ressembles, dit-elle. Tu deviens comme eux. Dis, t'es pas en train de tourner comme Frédérique, au moins ?

— Mets-la en veilleuse, Brooke. Et monte. On y va.

69

Le camion démarra en trombe, laboura les plates-bandes du parc et, sous les acclamations des passagers à l'arrière, aplatit une clôture. Pourtant, à peine engagés dans la rue, ils durent ralentir. Il y avait des gamins partout, qui détalaient entre les innombrables débris jonchant la chaussée. Avec un grognement sourd, le camion s'engagea au pas. David et ses gars repoussaient les fuyards pour leur épargner de se faire rouler dessus, entassaient les gravats, déplaçaient les épaves de voitures. Tous les dix mètres, il y avait autre chose, y compris un panneau publicitaire écroulé en travers du chemin.

Sous un pont de voie ferrée, ils finirent par s'arrêter totalement. Une énième épave de voiture leur barrait la route. L'équipe de David se mit bruyamment à la manœuvre, devant la calandre du camion qui tremblait mollement sur ses suspensions chaque fois qu'un souffle chuintant s'échappait de ses entrailles. Ed était de plus en plus fébrile. Il ne supportait pas d'être ainsi coincé dans la minuscule cabine, sans rien d'autre à faire qu'observer le déroulement des opérations. De son côté, Justin s'agitait sur son siège en pestant tant et plus. Il suait à grosses gouttes, menaçant à tout instant d'exploser. Séparée de ses copines, Brooke était d'humeur morose. Elle se balançait sans arrêt d'une fesse à l'autre et jetait régulièrement des

coups d'œil dégoûtés à la balafre d'Ed qui, finalement, n'y tint plus. Il fit voler la portière d'un coup de pied et descendit aider les gars de David.

Une fois la voie déblayée, il décida de marcher un moment à leur côté.

D'en bas, avec tous ces gens qui couraient autour, le camion paraissait encore plus énorme. Ça lui rappela ces vieux films de dinosaures où les mastodontes tentent d'échapper à quelque terrible catastrophe naturelle. On y voit systématiquement des hordes de petits dinosaures ainsi que de rares mammifères détalant à toute vitesse à l'ombre de la masse imposante d'un diplodocus ou d'un géant du crétacé.

Ça traînait trop. Dans leur dos, la menace de l'incendie se faisait de plus en plus brûlante. Les flammes progressaient plus rapidement qu'eux, avalant quartier après quartier avec un appétit féroce. Le monstre crépitait, tandis que d'interminables torchères s'élevaient vers le ciel, au-dessus des toits des maisons. Des cris résonnaient au loin. Mais, dans la confusion ambiante, impossible d'en déterminer la direction.

Enfin, ils atteignirent la rive. La route s'ouvrit un peu. À quelques encablures, se trouvait l'énorme rond-point d'où part Lambeth Bridge, flanqué de ses deux obélisques de pierre surmontés de formes oblongues évoquant des ananas. Sur la gauche, un grand bâtiment moderne, de verre et d'acier, tout en courbes, contrastait de façon presque choquante avec les vestiges d'une église médiévale. Un peu plus loin, se dressaient les gros blocs de brique rouge, style Tudor, de Lambeth Palace. L'église était entièrement ceinte d'un jardin, débordant d'enfants attendant de pouvoir s'engager sur le pont.

Car une importante route débouchait là, elle aussi noire de monde. De la conjonction des deux flux résultait un naturel phénomène d'engorgement qui laissait tout le monde au point mort. Sur le pont, plus personne ne bougeait, sinon les rares coriaces qui parvenaient à se frayer un chemin entre ou sur les voitures à l'arrêt. C'était le chaos le plus total. Des chiens aboyaient, des klaxons hurlaient, tandis qu'une foule de garçons et de filles de tous âges, serrant tristement contre eux le vague baluchon qui contenait toute leur richesse, colmataient l'accès au goulet, de plus en plus étanche à mesure que d'autres affluaient.

— On n'arrivera jamais à passer, marmonna un des gars de David en regardant fixement la cohue sur le pont.

— Va bien falloir, répondit Ed. Les autres voies ne doivent pas être mieux. En plus, jamais on n'y serait à temps.

Quelque part sur leur gauche, une explosion retentit. Une extravagante gerbe d'étincelles multicolores illumina le ciel. Une seconde plus tard, l'onde de choc atteignit la foule, créant un mouvement de panique. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les gens n'ayant nulle part où aller, s'égaillèrent en tous sens, renversant les plus faibles, piétinant les plus jeunes.

Ed s'arracha les cheveux, ainsi que quelques lambeaux de peau autour des ongles, qu'il se rongeait fiévreusement. Ce cauchemar n'allait donc jamais finir ? L'ange noir de la désolation étendit une fois encore ses ailes au-dessus de lui. Il n'avait plus l'énergie de faire face. Il en avait pompé jusqu'à la dernière goutte. Il baissa son fusil, ferma les yeux et, le dos appuyé contre une des énormes roues arrière du camion, se laissa glisser sur le bitume. Les mains plaquées sur les oreilles, il tenta de refouler le vacarme des hurlements.

Ils allaient tous mourir ici, à ce stupide carrefour. Et c'était sa faute. Jamais il n'aurait dû mener ses troupes hors du musée.

70

Le feu avait fini par gagner le musée. Attisé par des vents violents, il s'était propagé aux habitations voisines avant d'embraser une rangée de grands arbres, à la lisière du parc. En s'effondrant sur l'édifice, un de ces mastodontes avait pulvérisé un angle.

De la fumée se répandit dans les galeries.

Jordan était dans son bureau où, avec quelques gars, il planifiait la défense du bastion. BouleChien se trouvait dehors, près des canons de marine, assistant, l'œil incrédule, à l'arrivée du feu : des nappes de fumée incroyablement denses flottaient dans le parc, crûment illuminées par les flammes toutes proches.

BouleChien eut une pensée pour Ed et les autres. La puissance de ce machin était tout simplement terrifiante. Jamais auparavant un élément naturel ne lui avait montré une force aussi impérieuse, supérieure, invincible. Pouvait-on seulement se battre contre ça ?

Il retourna à l'intérieur. Les garçons étaient assis, la tête basse, épuisés de peur et de stress. BouleChien cligna des yeux. Ses poteaux se perdaient dans le flou, comme derrière une gaze. Il leva la tête vers le Spitfire pendu au plafond et perdu dans un brouillard gris.

Il avala sa salive. Sa gorge lui faisait mal.

— Regardez ça ! dit un des gars en montrant du doigt le fond de l'atrium.

Un long serpentin rampait sur le sol. Avec une mollesse lymphatique, il déroula sa fumée jusqu'à un char et le contourna lentement.

BouleChien entendit une sorte de frôlement, des petits galets roulés par le ressac, au bord de la mer.

Le feu ? Ou autre chose ?

Des bruits de pas. Des respirations sifflantes.

Traînant des pieds, émergeant de la fumée, un daron apparut en haut de l'escalier du sous-sol, emmenant dans son sillage d'autres silhouettes indistinctes.

— EEENNN'MI ! brailla BouleChien en dégainant son katana.

71

— Debout !

Ed battit des paupières et découvrit, penché sur lui, David, qui le soulevait par la sangle de son fusil. Silhouette noire sur fond de ciel embrasé.

— Pourquoi ?

— Lève-toi, Ed.

— À quoi bon ?

— Tu veux peut-être passer au barbecue, dit David en le prenant par le collet et en le redressant brutalement. Moi pas ! Et c'est chacun sa part. J'ai envoyé Pod et trois gars en éclaireurs sur le pont. Les autres gardent le camion, pour protéger le chargement.

— Pourquoi ne pas l'abandonner, au contraire ? À pied, on aurait plus de chances de passer.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Non.

À la vérité, l'idée d'abandonner le camion lui était insupportable. Ils avaient toute leur vie là-dedans, sans compter l'éventuel refuge qu'il offrait. Hélas, la situation était intenable. Les conditions de circulation sur le pont ne pouvaient que s'aggraver face à l'afflux incessant d'enfants, qui

continuaient d'arriver de partout, saturant le peu d'espace encore libre sur l'immense rond-point, balayé par un vent aussi violent que brûlant. Déjà, la fumée attaquait les yeux et la gorge. Ed toussait sans arrêt.

David le poussa contre la paroi du camion.

— Tu vas tenir ? demanda-t-il en le fixant d'un œil dur et froid.

Ed éluda d'un haussement d'épaules. Il n'avait qu'une envie : se rouler en boule sous la remorque et dormir.

— C'est ça que tes amis auraient voulu ? enchaîna David.

— Non.

— Alors, fais-le pour eux.

Il avait raison. À quoi bon en être arrivé là, et à quel prix, si c'était pour finalement baisser les bras ? Il le devait à Jack. À Bam. Et à tous ceux qui étaient tombés…

— Je vais me battre, dit Ed en relevant maladroitement son fusil.

— Bon, acquiesça David en consultant sa montre. Dix-huit heures passées. Faut absolument qu'on avance. Car ce qu'on a oublié de prévoir, c'est ce qui nous attend de l'autre côté. À c't'heure-là, les Étrangers vont commencer à sortir de leurs tanières. Plus vite on sera à l'abri, mieux ça vaudra.

Un cri lui fit tourner la tête. Pod et ses éclaireurs revenaient de patrouille.

— Deux abrutis se sont rentrés dedans en voiture, dit-il, tout essoufflé, en arrivant à leur hauteur. Ils sont en train de se friter pour savoir à qui la faute. D'autres bagnoles ont essayé de forcer le passage. Résultat, blocage total.

— On déblaye, répondit David.

— Comment ça ? demanda Ed, étourdi par l'assurance avec laquelle il avait dit cela.

David brandit son fusil.

— On n'est pas tout seuls. On a ça, non ?

— Tu peux pas dégommer tout le monde ! s'insurgea Ed.

— Pas besoin, dit David sur le ton de celui qui s'adresse à un abruti. Je vais juste nous donner un brin d'autorité. Pod ! Rassemble tout le monde ! On fait passer le bahut !

Puis, beuglant à la cantonade, il ouvrit un chemin à son peloton qui avança au pas en direction du pont. Miraculeusement, la nuée de gamins s'écarta comme la mer Rouge devant Moïse. Jouant des coudes, Ed remonta à hauteur de la cabine et ordonna à Justin de le suivre. Soudain, des hordes d'enfants enragés, épuisés, affamés, désespérés fulminèrent en voyant le

convoi partir pendant qu'eux restaient bloqués sur place. Nul doute que, s'ils avaient su ce que contenait la remorque, ils auraient tenté d'attaquer.

Ed sauta sur le marchepied côté conducteur et passa la tête à la vitre.

— Surtout, laisse aucun espace ! David va essayer d'ouvrir une brèche. Ferme les portières et remonte les fenêtres ! Brooke, tu restes là avec Justin, je te confie les clés de la maison.

— Et toi, tu fais quoi ?

— Je surveille les alentours pour dissuader les petits malins qui auraient l'idée de nous braquer.

— Entendu.

Ed sauta à terre et gagna l'arrière de la remorque. Derrière le rideau de fer à demi baissé, le reste de la bande, coincé entre les cages, balayait la foule du regard sans y croire.

— J'ai besoin d'aide, dit Ed en se juchant sur le hayon. David et son peloton ouvrent la voie, il me faut du monde pour surveiller le camion.

Dans un premier temps, personne ne moufta, puis Matt, Archie Bishop et les acolytes, les bras encombrés par leur improbable bannière, descendirent, suivis de Courtney et d'Aleisha qui, malgré leur terreur, affichaient une farouche détermination. Quant à Kwanele, Chris Marker et les petits, ils ne firent même pas mine de suivre.

Comment leur en vouloir ? C'était dingue, dehors.

— Vous deux, restez là, repoussez tous ceux qui voudraient grimper dans la remorque, dit Ed en croisant le regard de Kwanele et de Chris tandis qu'il sautait du camion. On n'est pas loin.

Chris opina du chef, le visage livide. Kwanele attrapa un fusil à baïonnette et s'approcha de l'ouverture. L'arme tremblant dans ses mains, il regarda dehors. Une myriade d'yeux lui répondirent. En arrière-plan, une lueur orangée embrasait la ligne de crête de la ville. Toutes les dix secondes, une gerbe d'étincelles tourbillonnait dans les cieux.

Au début, le camion avança, escorté par Ed et les siens, disséminés à l'arrière et sur les flancs, bien aidés, il est vrai, par le comportement de la foule, si obnubilée par l'idée de franchir le pont, qu'elle en oubliait ce qui se passait dans ses rangs. À l'avant, c'était une autre histoire, le peloton se coltinait à mains nues les récalcitrants qui, lorsqu'ils avisaient les fusils et le poids lourd grondant et soufflant, abandonnaient aussitôt toute velléité d'affrontement.

Justin manœuvrait le semi-remorque sur le rond-point. Alors qu'il s'engageait sur le pont, une clameur résonna derrière lui et une cohue indescriptible le dépassa. Des gamins étaient renversés par une meute tentant de s'engouffrer dans la brèche pratiquée par David à l'avant du véhicule.

Ed pensa au feu. Pourtant, lorsqu'il regarda par-dessus son épaule, rien n'indiquait une soudaine aggravation de la situation. Les flammes étaient toujours concentrées à quelques rues de là.

Pourquoi cet élan ?

— On va voir ce qui se passe, hurla-t-il.

L'escouade acquiesça d'un mouvement de tête, même si, à l'évidence, aucun de ses membres ne quittait le camion de gaieté de cœur.

— Restez groupés !

Dans le tumulte ambiant, impossible de voir ce qui se tramait. Ed était sur le point de rebrousser chemin lorsqu'une nouvelle lame de fond traversa la foule et fit basculer une section entière de gamins, découvrant la vue jusqu'aux bâtiments du fond.

Aleisha fut la seule à prononcer un mot. Enfin, trois :

— Oh… mon… Dieu…

Des centaines de crevards, massés en un front aussi serré qu'hésitant, remontaient l'avenue en direction du pont, boitant, claudiquant, écumant, et tout aussi pressés que les enfants d'échapper aux flammes. La première vague serait la moins atteinte, la plus vaillante, la plus dangereuse.

Ensuite, viendraient les autres, les presque morts.

Et enfin, l'incendie.

Autour d'eux, les mômes détalaient en braillant, se grimpaient littéralement les uns sur les autres. Ed releva une fillette et la repoussa vers ses amis.

— Faut tenir ! cria-t-il en cherchant des yeux sa phalange. On fait bloc !

À grands mouvements de bras, il fendit la foule, tentant d'emmener avec lui tous ceux qui portaient un truc apparenté à une arme, ou qui lui semblaient plus costauds, plus bagarreurs ou, tout simplement, moins effrayés que les autres.

— Avec moi ! On les retient ! On peut le faire… Allez !

Comme il était à prévoir, l'immense majorité tourna les talons en l'injuriant avant de démarrer pour tenter sa chance sur le pont. Comprenant ce qu'il avait en tête, certains restèrent néanmoins à ses côtés.

Ensemble, ils remontèrent les derniers rangs jusqu'à l'ennemi. Il en arrivait de partout. Certains couverts de sang, d'autres maculés de suie, que la peur avait rendus enragés. Ils grognaient, montraient les dents, agitaient les bras.

Une fille d'une dizaine d'années s'élança vers Ed. Elle trébucha et fut immédiatement avalée par la masse ennemie. Un garçon plus âgé courut à son secours et fut à son tour absorbé par les crevards. Acculés, une poignée de gamins armés seulement de gourdins et de bâtons prirent position devant l'église. Dans une minute, ils seraient massacrés.

Ed dégaina son pistolet, se débattit un instant avec le cran de sécurité, puis tira en direction du mur de corps purulents. Que le coup ait touché une cible ou pas, le bruit avait suffi à focaliser sur lui l'attention de tous, enfants et adultes.

Durant une fraction de seconde, ce fut comme si le temps s'était arrêté. Ed s'avança en tête de l'armée de gosses.

— L'heure de nous battre a sonné ! brailla-t-il d'une voix cassée en rengainant son illusoire pistolet. On tient bon ! Que tous ceux qui ont une arme se rassemblent autour de moi.

Joignant le geste à la parole, il brandit son fusil dans les airs.

— L'Agneau vous protège ! beugla Matt, sortant lui aussi du rang en levant haut sa bannière.

Personne ne comprit réellement ce qu'il disait, pas plus que le sens de son emblème, pourtant son geste sembla rasséréner les marmots qui, spontanément, s'étaient rassemblés autour d'Ed. Comme un seul homme, ils se précipitèrent vers le petit groupe qui tenait l'église. Ils arrivèrent juste à temps pour repousser le front ennemi et former une ligne face à lui. Ed se retrouva flanqué de Courtney et d'Aleisha ainsi que d'un costaud au crâne carré qui jurait entre ses dents en se cramponnant à sa fourche de paysan.

— Venez-y, bande de bâtards, venez goûter…

Au terme d'un bref repli, les crevards repartirent à l'assaut, suffisamment proches pour qu'Ed puisse isoler des individus : une mère dépourvue de lèvres, un jeune type avec une fracture ouverte à un bras, un gros père adipeux, les yeux exorbités, balançant violemment la tête de gauche à droite. Et là…

Pez.

La mâchoire inférieure pendouillant sur la poitrine.

Ed sentit le poison couler de nouveau dans ses veines, cette étrange sensation de ne plus s'appartenir, ce calme apparent sous lequel bouillonnait une rage sauvage qui ne demandait qu'à briser ses chaînes.

Comme s'il était double.

— À l'attaque !

72

Sur le pont, David et ses gars continuaient de progresser, ouvrant la voie au camion au milieu d'une foule de plus en plus dense qui menaçait à chaque instant de les submerger. Sans compter que, de toute évidence, il se passait quelque chose à l'arrière, comme l'indiquaient les cris et le coup de feu qui avaient retenti dans leur dos. L'incident ne faisait qu'ajouter à la panique générale qui manquait de l'emporter, lui et son peloton. Toutefois, la détonation lui donna une idée.

Attrapant son fusil, il trifouilla la culasse jusqu'à ce qu'une balle passe dans la chambre. À l'école, ils avaient tous suivi un stage de formation militaire au cours duquel on les avait initiés aux rudiments du métier de soldat ainsi qu'au tir au fusil. David était d'autant moins dépaysé que les vieux Lee-Enfield calibre 303 du musée étaient très proches des calibres 22 avec lesquels il s'était entraîné. Le problème se situait ailleurs : faire usage de son arme dans une situation aussi apocalyptique que celle qui régnait sur le pont à ce moment précis, loin, très loin du calme et de la procédure bien huilée du stand de tir.

Priorité numéro un : obtenir l'attention générale.

Il braqua son arme vers le ciel et tira sur la queue de détente. Le percuteur claqua. Dans une violente secousse accompagnée d'une puissante

détonation, le canon cracha une balle qui zébra l'épaisse fumée noire au-dessus d'eux.

— Place ! cria-t-il en visant le garçon juste devant lui qui, d'instinct, en entendant le coup partir, avait fait volte-face.

Ses gars l'imitèrent. Une poignée de baïonnettes scintillèrent. Instantanément, un étroit passage se libéra.

— En avant, marche ! hurla de nouveau David.

Ses troupes redémarrèrent, le camion à leur suite.

Bientôt, ils arrivèrent à hauteur des véhicules accidentés, où deux bandes de garçons s'écharpaient, sous les hurlements de tous ceux qui, ne pouvant avancer, avaient quitté leur voiture pour assister au spectacle. Au bord de la route, un bus à impériale était en flammes, ajoutant encore au côté fin du monde de la scène.

— Arrêtez ! aboya David. Bougez les voitures !

À peine si les belligérants (pour ceux qui l'avaient entendu) le regardèrent. Une fois de plus, il tira en l'air.

Et ils l'écoutèrent.

— Déplacez les voitures ! ordonna-t-il d'un ton ferme en actionnant la culasse. Vous bloquez le passage.

— Eh, tu sais où tu peux te les mettre, tes ordres ? répondit un gamin râblé, à la face plate et bornée, sous les éclats de rire de ses copains.

David baissa son fusil et tira.

Avec un grognement sourd, le môme s'effondra. N'en croyant pas ses yeux, Pod laissa échapper un juron. Un silence stupéfait parcourut la foule.

— J'ai dit : dégagez le passage ! répéta David en dévisageant chacun d'un air mauvais.

Brusquement, tout le monde se mit en action, qui démarrant un moteur, qui relâchant un frein à main, qui dégageant une épave, qui canalisant la foule. En moins d'une minute, une voie se dessina au centre du pont, dans laquelle s'engouffrèrent David et les siens.

Sur son siège, du haut de la cabine, Brooke baissa un regard horrifié sur la silhouette parfaitement immobile du garçon que David venait d'abattre et près duquel deux filles éplorées se lamentaient. D'ici, impossible de savoir s'il était mort ou seulement blessé.

— C'est pas vrai ! s'exclama-t-elle. On va où, là ? On peut pas dégommer les gens comme ça !

— Il a débloqué le pont…
— Justin ! Il lui a *tiré* dessus. Pour… rien…
— Si on n'arrive pas à passer, beaucoup mourront.
— N'empêche. On peut pas froidement flinguer un gars comme ça !
— J'suis d'accord, c'est horrible. Mais ce qui est fait est fait.
— Écoute-moi bien, Justin. Dès qu'on sera passés de l'autre côté, dès que tu peux, tu mets pied au plancher et on s'éloigne de ce timbré, d'ac ?
— Et Ed ?
— Espérons qu'il suivra. En tout cas, je vais pas descendre pour vérifier. Après ça, je doute qu'on nous accueille à bras ouverts.

Ed embrocha le gros lard et donna un quart de tour. Une gerbe de sang et un beuglement lui répondirent. Retournant le fusil, il enfonça la crosse dans le visage d'une mère. On ne l'arrêtait plus. Dans un état second, il taillait l'ennemi en pièces, brisant des crânes, ouvrant des panses, poinçonnant des membres à tout-va. À son côté, le vaillant gaillard au crâne anguleux n'était pas en reste. Jurant à chaque coup de pied ou de fourche, il faisait feu de tout bois. Courtney et Aleisha étaient là aussi. Pourtant, d'une certaine manière, il était seul au monde, perdu dans un océan de rouge, le fil de la baïonnette fixée au bout de son fusil lui tenait lieu de conscience.

Pez tentait de concentrer son regard. Les yeux rouges, affreusement gonflés, il n'y voyait rien, sinon quelques formes indistinctes. En revanche, il les flairait. Il avait leur goût sur la langue.

Consumé par un feu aigre et froid, son ventre le mettait au supplice. Et l'unique chose susceptible de l'éteindre, c'était du sang de petit. Il crevait littéralement de faim. Et pour cause, puisqu'il ne pouvait rien avaler. Il avait bien essayé, mais ses mâchoires ne répondaient pas.

Il bascula la tête en arrière pour chercher dans les interstices des dents des miettes de nourriture. Rien.

Un cri désespéré monta de ses entrailles. Pourquoi ses mâchoires refusaient-elles obstinément de fonctionner, se demanda-t-il, inconscient du fait que celle du bas pendouillait pitoyablement. Affamé, voilà tout ce qu'il était. Et il fallait qu'il tue.

Aleisha était terrifiée. Décidément, chaque jour était plus terrible que le précédent. Que faisait-elle dans cet enfer ? Elle avait emboîté le pas à Courtney sans réfléchir, cherchant seulement à se rendre utile. Et voilà

qu'elle se retrouvait au beau milieu d'un champ de bataille, cernée de gamins enragés qui criaient et beuglaient en donnant des coups de pied, de poing, de massue, d'outils de jardin, d'articles de sport et de vieilles armes de guerre. Et, le pire, c'était qu'ils perdaient du terrain face au flot mouvant des crevards qui puaient comme mille égouts.

Elle se réfugia derrière Courtney et une fille baraquée qui balançait son gourdin à la figure de tous ceux qui tentaient d'approcher. Aleisha n'était pas de taille. Elle sentit que, d'une minute à l'autre, elle allait péter les plombs.

Elle parcourut du regard la ligne de front. Ed était là. Son fusil fendait l'air lui ouvrant un vaste cercle dans la vague d'assaillants. Il évoquait un personnage tout droit sorti d'un jeu d'ordi de son petit frère : la balafre sur la joue, les mouvements saccadés du fusil, le sang partout. Les yeux fous, il se déchaînait, grognait chaque fois qu'il tailladait un crevard. Autour de lui, les mômes se tenaient sagement à l'écart, de peur de ramasser un coup. De fait, si elle ne l'avait pas connu, elle aussi aurait flippé.

La ligne bougea. Elle le perdit de vue. Les crevards avançaient. Elle avisa Pez, remontant les rangs des adultes à grandes enjambées, le torse trempé de bave.

Le front de gamins fléchissait. Les crevards se ruèrent à l'assaut.

73

Ed n’en avait pas expédié un qu’un autre prenait sa place. C’était comme essayer de vider l’océan avec un seau. Il était encroûté de sang qui durcissait en séchant. Des poignets aux épaules, ses bras n’étaient plus que crampes, ecchymoses et douleurs. Une barre à mine ne lui aurait pas paru plus lourde que son fusil. Tout autour de lui, le sol disparaissait sous les morceaux de corps. Il dérapait sans cesse dans des flaques de sang. Des crevards mutilés rampaient ici et là, d’autres, totalement hébétés, restaient assis sans bouger au milieu des dépouilles informes de leurs congénères.

Les enfants étaient complètement coincés maintenant, acculés par le front des crevards. Ils en étaient réduits à repousser l’ennemi comme ils le pouvaient, dans une sorte de folle mêlée. Ed reprit son souffle. Et lui aussi fut avalé par la meute. En un instant, faute de place pour manier son fusil, il passa d’un combat à la baïonnette à un furieux corps à corps avec un policier dégoulinant de sueur et qui semblait vouloir parler.

— Tenez bon ! hurla Ed d’une voix cassée. Tenez bon !

C’est alors que, derrière eux, quelque chose céda. La foule de gamins qui trépignaient sur place jusqu’ici se mit soudain en marche. Ed vacilla en arrière. Trébuchant sur un corps, il perdit l’équilibre, se rattrapa, avant de basculer de nouveau sous la charge de trois mères en furie.

Il tomba lourdement à genoux, les reins creusés au-delà du raisonnable. Un genou en plein visage finit de l'étendre. Il crapahuta dans une forêt de jambes, tel un joueur de rugby tombé en mêlée.

À côté de lui, un garçon connaissait le même sort. Un groupe de darons l'attrapa et le traîna à l'écart, ignorant les ruades du gamin qui se tortillait comme un diable pour se libérer.

Un autre drame se jouait à gauche. Les crevards avaient eu une fille, dont Ed ne voyait que le bas. Deux mères l'immobilisaient. Elle n'avait aucune chance.

Les crevards la projetèrent au sol. Avec un frisson d'horreur, Ed réalisa qu'il s'agissait d'Aleisha. Quand bien même il parviendrait à se remettre debout, la foule était trop compacte pour qu'il puisse la secourir à temps.

Impuissant, il vit une autre jeune fille, avec de longs cheveux qui lui barraient la figure, s'allonger sur Aleisha, qui se débattait désespérément, et planter ses crocs dans son bras. Aleisha poussa un hurlement aigu et cogna l'assaillante de sa main libre. Pour toute réponse, la fille la traîna vers le fond des rangs adverses.

Ed se souvint soudain de son pistolet. Au prix d'un terrible effort, il se mit à genoux, dégaina et leva son arme.

Durant un bref instant, une trouée apparut dans la haie de corps, lui procurant une ligne de tir.

La fille pivota. Ses longs cheveux découvrirent son visage. Leurs regards se croisèrent. Instantanément, son expression se vida de toute sa sauvagerie.

Frédérique.

Elle fronça les sourcils, lui sourit tristement, et tendit les mains vers lui à la manière d'une pénitente en prière.

Ed appuya sur la détente et lui offrit un aller simple vers l'infini.

On le bouscula de nouveau. La face aplatie sur le bitume, il vit trente-six chandelles. Vaille que vaille, crachant et moitié aveugle, il se tortilla pour se remettre sur le dos, pile à l'aplomb de la gueule grande ouverte de Pez, sa mâchoire inférieure oscillant tel un pendule.

Ed tenta de ramener le fusil devant lui. Mais il pouvait à peine bouger. Son corps lui semblait se mouvoir au ralenti. Pez se laissa tomber sur lui, immobilisant définitivement ses bras sur sa poitrine. La puanteur qu'exhalait sa gorge béante lui donna un haut-le-cœur. Il crut qu'il allait vomir. L'horreur pressa sa bouche contre son visage, sans pouvoir mordre.

Sa langue visqueuse parcourut sa peau. Ed plongea le regard dans ses yeux du dément. Des doigts s'enfoncèrent dans sa chair.

Ed poussa un grognement désespéré.

Et puis, il y eut un mouvement. Vaguement conscient, Ed vit quelqu'un qui empalait de part en part l'abjection qui se trouvait sur lui. Pez bascula de côté, secoué par d'horribles spasmes. Ses talons tressautèrent sur le bitume. Puis il se raidit. L'attaquant posa un pied sur le cadavre.

Le type au crâne taillé à la serpe.

— Saloperie de bête puante, dit-il en extirpant sa fourche de la poitrine de Pez.

Puis, tendant le bras vers Ed, il l'aida à se relever.

Celui-ci emplit ses poumons en feu d'oxygène et ses pensées s'éclaircirent peu à peu. Il jeta un regard circulaire autour de lui. Matt et sa bande brandissaient leur bannière au beau milieu du jardin de l'église, chantant et tournant en rond en cadence. D'autres gamins se regroupaient autour d'eux. Ed et son sauveur avancèrent dans leur direction, récupérant Courtney au passage, qui, sans trop qu'on sache comment, tenait dans ses bras Aleisha, tremblante et couverte de sang, en état de choc, mais vivante.

Arrivés au jardin, ils trouvèrent un semblant de protection dans les rambardes qui l'entouraient. Ed évalua la situation. Finalement, ça bougeait sur le pont. Les mômes se répandaient à tire-larigot sur l'asphalte. Le camion était à mi-chemin. Le contact était perdu. Des essaims ennemis leur barraient la route.

Pour couronner le tout, l'incendie avait fini par les rejoindre. Le feu avait atteint Lambeth Palace, tout comme les immeubles d'habitation de part et d'autre de la rue. D'ici peu, il menacerait directement l'église.

Au creux d'une énorme vague de désespoir, Ed éprouva une fois encore la folle envie de tout abandonner. Puis il remarqua que le garçon à la fourche lui souriait de toutes ses dents.

— Qu'est-ce qu'on se marre, hein ?

— Ça, j'suis pas sûr, marmonna Ed en secouant la tête. Mais merci de m'avoir sauvé. J'ai cru que j'allais y passer. Au fait, tu t'appelles comment ? Moi, c'est Ed.

— Kyle.

— Eh ben, mon petit Kyle, le choix est simple, soit on se débrouille pour aller là-bas, reprit Ed en tendant le bras vers le pont, soit on aura notre tombe près de cette église.

— Je te suis, mon pote, répondit Kyle, souriant de plus belle.

Ed lui rendit son sourire. Contre toute attente, le gars avait réussi à lui communiquer sa déraisonnable exaltation. Finalement, tout n'était peut-être pas perdu. À eux deux, ils rassemblèrent les rescapés en un groupe compact, les meilleurs combattants sur les ailes, prêts à se jeter bec et ongles dans la bataille.

— Faites du bruit ! hurla Ed en se ruant à l'assaut.

Rugissant un cri de guerre, l'escouade chargea pour tenter de percer le blocus. En vain. Après trois pas hors du jardin, ils en faisaient aussitôt quatre en arrière. Les crevards étaient beaucoup trop nombreux. Au lieu de progresser vers le pont, ils étaient repoussés vers la droite, sur la route qui partait vers l'est, le long de la berge. Le pont s'éloignait. Cherchant en vain le camion du regard, Ed pria pour qu'eux, au moins, soient hors de danger.

74

— Tu vois ce que je vois, la Grenouille ? s'exclama Zohra, assise dans la remorque, en tendant le bras vers l'extérieur.

Le garçonnet se pencha sur sa sœur et scruta le fleuve.

Ses yeux globuleux parurent s'ouvrir encore plus grands que d'habitude.

Là, se détachant fièrement sur le ciel embrasé :

— Le London Eye !

— C'est pas trop comme à la télé, au Nouvel An ? poursuivit Zohra. Avec les feux d'artifice et tout ?

— Ouais, bougonna la Grenouille, perdu dans la magie de l'instant. C'est fabuleux.

— Et là, regarde ! Le Parlement ! Big Ben !

— Hum hum, acquiesça la Grenouille avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Ça va aller, ma reinette, dit Zohra en le prenant par le cou.

Chris Marker se tenait près de la cage de livres qu'il avait réussi à sortir du musée. Pour une fois, il ne lisait pas. Était-ce dû au stress, à la peur, à la fatigue ou à la faim, toujours est-il qu'il voyait des choses. Du coin de l'œil. Une forme grisâtre qui se dissipait dès qu'il tentait de la regarder en face. Il était persuadé que c'était le fantôme du musée, la Femme grise. En fermant les yeux, il la voyait distinctement. Son teint était aussi cendreux que ses

vêtements d'un autre temps. Pourtant, elle n'avait pas l'air malade. Au contraire, un petit sourire aux lèvres, elle resplendissait, comme éclairée par une lumière intérieure.

Elle l'avait suivi. Pour ne pas s'éloigner de ses fantômes. Sa présence le réconforta. Il s'imagina qu'elle le prenait dans ses bras, le serrait contre elle en lui susurrant des mots doux à l'oreille.

Comme une mère.

Pas une de celles qu'il y avait dehors. Pas la sienne non plus, qui ne lui avait jamais été d'aucune utilité.

Non, puisque la Femme grise était un esprit. La mère de tous les auteurs des volumes qu'il avait sauvés. Tant qu'il veillerait sur les livres, elle le protégerait.

75

Dos à la Tamise, le pont à main droite, le groupe d'Ed faisait front sur trois côtés. Ils avaient beau perforer, pulvériser, massacrer l'ennemi, ils étaient forcés de reculer, sans autre choix que se battre pour sauver leur peau. Vaincre ou mourir. Et la balance penchait dangereusement vers la seconde solution. Les crevards commençaient à se faufiler dans les rangs des gamins, griffant et mordant tout ce qui passait à leur portée. Les petits s'épuisaient. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne soient définitivement débordés.

À quoi bon ? À quoi bon en tuer davantage ? Pourquoi continuer de lutter contre ces enragés ? Il avait fait son devoir, du mieux qu'il avait pu. Il avait sauvé les autres, fait honneur à la mémoire de ses amis disparus, montré à David qu'il n'était pas un dégonflé. Il avait défendu sa position. Héroïquement. Et c'était en héros qu'il s'apprêtait à mourir, victime d'une force incommensurable, ô combien supérieure à la sienne.

À quoi bon ?

Pourtant, entre ses mains, son fusil continuait sa danse macabre, montant et descendant au rythme des coups de poignard et des coups de crosse. Ses jambes refusaient obstinément de plier, mues par une énergie insoupçonnée, surtout pour quelqu'un qui, comme lui, avait depuis longtemps franchi les

limites ultimes de l'épuisement. Une machine. Il était devenu une machine à tuer.

Plongé dans un état second, il lui parut que l'ennemi desserrait son étau.

Puis des coups de feu retentirent. Des cris. Un frisson traversa les rangs des crevards.

— Quelqu'un les attaque par-derrière, hurla Kyle. Allez ! C'est pas le moment de mollir !

Revenant subitement à la vie, Ed se tourna vers ses compagnons d'armes, exténués.

— Tenez bon ! cria-t-il, des larmes dans les yeux. Les renforts arrivent !

Devant lui, le front bougea, les adultes commençant à comprendre qu'une deuxième attaque menaçait de les prendre à revers.

Quelques-uns prirent la tangente. Et Ed vit apparaître…

Jordan Hordern et sa bande du musée. Des troupes fraîches, lourdement armées, en parfait ordre de bataille, qui, de fait, labouraient la meute ennemie avec une farouche efficacité.

À leur tête, Jordan en personne, entre deux éclats de lumière sur son épée, lançait des ordres.

Le suivant de près, BouleChien faisait un carnage avec son katana.

Ed et ses gars poussèrent un cri vengeur et se ruèrent sur les derniers crevards qui les séparaient encore. Très vite, la jonction s'opéra.

Jordan salua Ed.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? haleta ce dernier, au bord de l'effondrement.

— J'saurais pas dire, répondit laconiquement Jordan. Et vous ?

— On a été séparés des autres, répondit Ed avec un signe de tête en direction du pont. Faut qu'on les rejoigne.

— Oublie. Vous êtes plus en état de vous battre, et il y a des centaines de crevards entre ici et le pont. En plus, le feu est quasiment là. Crois-moi, on l'avait aux fesses.

— Alors ? demanda tristement Ed.

— Là, dit Jordan en tendant le bras vers un petit embarcadère au pied duquel étaient amarrés quatre bateaux-mouches. On pourrait traverser avec ça.

— Tu crois ?

— Tu vois autre chose ?

— On se replie ! brailla Ed. Tous au ponton !

Comme un seul homme, ils se précipitèrent vers la buvette installée sur la jetée, puis dévalèrent la rampe menant au quai.

D'habitude si noires, les eaux de la Tamise scintillaient de milliers de reflets rouge vif, orangés, jaunes ou dorés, qui s'entremêlaient en d'infinis motifs autour des débris, des épaves et des cadavres qui dérivaient placidement au fil du courant.

Les gamins s'engouffrèrent dans le premier bateau, une vedette bleu et blanc avec un pont inférieur fermé et un pont supérieur ouvert sur les côtés.

Jordan s'avança jusqu'à la timonerie, à l'avant du bateau. BouleChien et un autre gars commencèrent à détacher les amarres. Ed aida la troupe à monter à bord, vérifiant au passage que tout le monde allait bien. Dans le feu de l'action, une vingtaine de mômes s'étaient spontanément agrégés à la section de Jordan. Finalement, au sein de son groupe, les pertes étaient moins importantes qu'il ne le craignait. Seuls trois acolytes manquaient à l'appel. Les autres, bien que choqués et commotionnés, ne souffraient que de blessures superficielles. Ed lui-même était couvert de sang de la tête aux pieds – pour autant qu'il pouvait en juger, pas le sien.

Courtney et Aleisha fermaient la marche. La morsure que cette dernière avait au bras saignait abondamment. Elle souffrait le martyre. Son teint olivâtre semblait avoir viré au gris. Pelotonnée sur elle-même, elle paraissait plus menue que jamais.

— Conduis-la en bas, dit Ed en les accueillant. Installe-la bien et reste avec elle. Dès qu'on sera de l'autre côté, on rattrapera le camion et on la soignera.

— Le camion, marmonna la blessée en retrouvant momentanément un brin de vie. Ils ont réussi ?

— Oui, répondit Ed en souriant.

Aleisha s'efforça de laisser exploser sa joie. Un pathétique « Wou-hou ! » sortit de sa bouche.

— Nous aussi, on va le faire, poursuivit Ed avec assurance. On va s'occuper de ton bras… Tu vas voir… D'ailleurs, tiens…

Arrêtant Kyle qui passait avec sa fourche, il ajouta :

— Kyle. Doit y avoir une trousse de secours kekpart. Essaie de mettre la main dessus et occupe-toi de ces deux-là.

— À vos ordres, capitaine ! répondit Kyle en se fendant d'un maladroit salut militaire.

Trébuchant à chaque pas, il partit s'enquérir de la chose. De toute évidence, il n'avait pas le pied marin.

Les crevards renoncèrent à les suivre sur le bateau. À bord, les gamins se moquaient d'eux.

— Y a plus qu'une corde attachée, dit BouleChien en accourant vers Ed. J'y vais ?

Ed regarda une dernière fois la rive. Lambeth Palace n'était plus qu'un immense bûcher. Déjà, dans un fracas assourdissant, le feu se propageait aux arbres de la berge. Vers le sud, le ciel tout entier ressemblait à un décor de film de guerre.

Les crevards commençaient à se répandre sur Lambeth Bridge. Quelque part sur la rive opposée, le camion transportant tout leur stock d'eau, de nourriture, leurs couchages, leurs armes et l'intégralité de leurs effets personnels, roulait vers une destination inconnue. Arriveraient-ils à les rattraper à temps ? Et si Justin ne les attendait pas ?

Ils devraient repartir de rien.

— Ben, qu'est-ce que t'attends ? Largue tout !

BouleChien s'exécuta. Tournant paresseusement sur lui-même, le bateau s'éloigna lentement du bord. Fleuve à marées, la Tamise voit son régime dépendre directement de l'état de la mer. Ed se dit qu'elle devait être haute car le courant semblait faible. Toutefois, celui-ci allait inexorablement les pousser vers l'aval. S'ils voulaient atteindre l'autre rive face à leur point de départ, ils allaient devoir gouverner.

Il n'avait pas prévu ça. Mentalement, il pria pour que Jordan sache se débrouiller à la barre d'un bateau car lui ne voulait qu'une chose : se laisser tomber sur une banquette et dormir.

Pas encore.

Il fallait d'abord vérifier que quelqu'un était bien aux commandes.

Il remonta vers la proue et grimpa les quelques marches menant au poste de pilotage.

Des éclats de verre parsemaient le seuil de la porte. Jordan tenait la barre. Matt et Archie Bishop étaient avec lui. Ed les trouva en pleine dispute.

— Hors tension, rien ne marchera, affirma Archie Bishop.

— Bien sûr que si, protesta Jordan, puisque le gouvernail est mécanique.

— Laisse-moi faire, dit Matt en avançant d'un pas, les joues cramoisies, les yeux fiévreux d'excitation.

— Pourquoi toi ? Tu t'y connais en bateau ? demanda Ed.

— Tout est écrit, répondit seulement Matt.

— Qu'est-ce que tu nous chantes encore ? soupira Ed. Je t'assure que c'est pas le moment de remettre ça avec tes bouffonneries mystiques.

— Ne vois-tu pas ? répondit Matt en tournant vers lui sa bouille illuminée. Le courant nous pousse vers l'aval, vers Saint-Paul !

— Je t'en prie, Matt, épargne-nous le coup du temple, tu veux ?

— Écoute ! Je porte sa marque ! s'emporta Matt en désignant d'un doigt crasseux la croûte qu'il avait au front, au risque de la faire saigner. Le stigmate de l'Agneau. Je suis celui qui sait !

— On ne descend pas la Tamise, répliqua froidement Ed. On traverse pour rejoindre les autres, un point c'est tout.

— Non. Ce ne sont pas les voies du Seigneur. Nous devons aller au temple de l'Agneau. Ce bateau nous a été donné uniquement dans ce but.

— Il a raison, renchérit Archie Bishop. Tout est dans les Écritures. Le feu, le déluge, la bataille, la rivière de sang.

— Quelle rivière de sang ?

— Mais regarde !

Ed jeta un coup d'œil. La Tamise était maculée de nappes cramoisies.

— « Et le troisième Ange répandit sa coupe dans les fleuves et les sources ; alors, ce fut du sang, embraya aussitôt Matt d'une voix caverneuse. Et j'entendis l'Ange des eaux qui disait : "Tu es juste, Toi qui es, et qui étais. Car ils ont versé le sang des saints et des prophètes, Tu leur as donné du sang à boire : ils en sont dignes…" »

— Franchement, t'es pas un cadeau, répondit Ed, hésitant entre l'abattement et la crise de nerfs.

— En avant ! Souquez ferme ! Vers la Terre promise ! s'enflamma Matt.

— Terre promise, mon cul ! coupa sèchement Ed. Tout ce qu'on veut, c'est traverser ! Une fois qu'on y sera, s'il te prend l'envie de foutre le camp à Saint-Paul avec ta bannière à la noix et tes papiers roussis, libre à toi. Mais compte pas sur nous pour t'accompagner. Vu ?

— Mais… Ça nous ferait toute la ville à traverser, protesta Matt. Avec le bateau, on y serait direct.

— D'façon, c'est pas la peine de discuter, intervint Jordan. On dérive vers l'aval.

— Essaie de traverser en diagonale, dit Ed. Faudrait pas qu'on soit trop loin du camion.

— J'essaie. Crois-moi. Je fais ce que je peux.

— Le courant nous porte là où il est écrit que nous allons.
— Même pas en rêve.
— Que tu dis ! s'écria Matt en se jetant sur Jordan.

76

Soufflant et haletant, Matt essayait d'attraper la barre.

— Qu'est-ce que tu fous ? se cabra Jordan en le repoussant sèchement d'une main.

Le geste n'avait l'air de rien – à peine s'il avait donné l'impression de bouger –, pourtant, Matt vola dans la timonerie et heurta violemment la porte. Pas calmés pour un sou, Archie et lui repartirent immédiatement à l'assaut, chacun saisissant Jordan par un bras.

— Aide-moi, Ed, grogna Matt d'une voix étranglée.

— Tu délires ? répondit ce dernier en s'emparant du gouvernail.

Le bateau dérivait au fil de l'eau, tournoyant mollement sur lui-même, et ce quels que soient les mouvements qu'Ed imprimait à la barre.

Jordan se secoua. Matt et Archie valdinguèrent sur le sol. En réponse, le premier lui immobilisa les jambes pendant que le second essayait de le faire basculer. Mais Jordan gardait son équilibre. D'un taquet, il sécha Archie, puis agita la jambe jusqu'à déloger Matt.

Ed avait beau tourner, à gauche, à droite, cela semblait n'avoir aucun effet. Très vite, il perdit tout sens de l'orientation, et se sentit gagné par la panique.

Soudain, il entendit Jordan qui disait :

— Il est chargé, ton truc ?

Tournant la tête, Ed découvrit un vieux pistolet browning de l'armée dansant dans les airs au bout du bras de Matt.

Avec une grimace malsaine, Matt fit oui de la tête. Jordan était perplexe.

— Fais quelque chose, dit-il en se tournant vers le barreur.

— Je n'ai aucune autorité sur lui, répondit Ed.

— Il te suit.

— Tu parles. C'est l'Agneau qu'il suit.

— Y va tirer ?

— Pas assez dingue pour ça.

Matt coupa court à la conversation.

— Archie, prends la barre ! ordonna-t-il. Emmène-nous en aval, vers Saint-Paul.

Tremblant comme une feuille, saignant du nez, un œil à moitié fermé, Archie prit la place d'Ed.

— J'peux pas, Matt. J'sais pas faire, geignit-il bientôt.

— Laisse l'Agneau te guider !

— Utilise la force, Luke, ironisa Ed.

Matt le fusilla du regard.

— J'peux pas ! J'y arriverai jamais ! s'écria Archie d'une voix s'égarant dans les aigus.

— Si, tu peux !

77

Sur le pont inférieur, adossée à la fenêtre, sur une banquette, Aleisha se tenait le ventre, prise de convulsions. Kyle avait fini par trouver la trousse de secours. Avec l'aide de Courtney, il avait désinfecté et bandé la plaie. Ça avait l'air méchant. La morsure que lui avait infligée Frédérique était profonde. Aleisha luttait pour ne rien laisser paraître, mais ses frissons, ses claquements de dents et ses yeux qui roulaient dans leurs orbites parlaient pour elle.

Courtney la prit par le cou.

— Tout va bien, chérie. C'est bon. On est tirés d'affaire.

Un pathétique sourire se dessina sur ses lèvres grisâtres.

— Euh… Je vais voir ce qui se passe, les interrompit Kyle après avoir jeté un œil par la fenêtre. J'crois que le pitaine a b'soin d'aide.

À ces mots, il tourna précipitamment les talons. Il n'avait pas atteint la porte qu'un horrible craquement résonna dans tout le bateau qui se coucha brutalement sur le flanc, projetant tout le monde à terre. Levant les yeux, Courtney aperçut un énorme rocher bouchant le hublot.

— On a heurté quelque chose ! cria-t-elle.

À la place qu'occupait Aleisha une seconde plus tôt, il n'y avait que des bris de verre, de la fumée, ainsi qu'un affreux bruit d'eau. Un frottement

sourd ne tarda pas à suivre, accompagné du fracas du bois qui se fend. Tous les carreaux volèrent en éclats.

Courtney chercha son amie du regard, la trouva allongée par terre, salement sonnée par un coup à la tête, vraisemblablement sur l'arête de la table, au moment où ils avaient tous été projetés dans les airs, mais encore consciente. À l'instant où elle avançait vers elle, le bateau fit une nouvelle embardée et gîta fortement. Kyle la rattrapa pour l'empêcher de tomber. Aleisha roula contre la paroi.

— Aleisha, tiens bon ! hurla Courtney en essayant d'échapper à Kyle.

C'est alors qu'un bruit monstrueux déchira l'air et que la coque du bateau s'ouvrit en deux. Un geyser fusa dans la cabine. Telle une grosse main noire, l'eau se referma sur Aleisha avant de se retirer, aspirée à l'extérieur par un nouveau mouvement de balancier du navire.

— Aleisha !

Mais Courtney avait beau s'époumoner, Aleisha n'était plus là.

— Espèce d'abruti, c'est Westminster Bridge, ça ! éructa Ed en se relevant péniblement.

— On coule, bredouilla Archie, qui se cramponnait à la barre pour rester debout.

— Affirmatif, dit Jordan. On est ouverts en deux. Tous aux canots !

— Là, regardez ! s'écria Archie.

À la proue du navire, deux canots étaient attachés au pont avant.

— On tiendra jamais là-dedans, objecta Ed, on est au moins trente !

— Trouvez-en d'autres, dit Jordan en luttant pour atteindre la porte. Moi, je vais déjà récupérer ces deux-là.

Le visage éclairé par le reflet de l'incendie qui faisait rage sur la rive sud du fleuve, le regard perdu au loin, Matt psalmodia :

— « Le troisième Ange sonna de la trompette. Alors tomba du ciel un grand astre, brûlant comme une torche. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources ; l'astre se nomme "Absinthe" : le tiers des eaux se changea en absinthe, et bien des gens moururent, de ces eaux devenues amères. »

78

Juchés sur le toit du pont supérieur, trois gars du musée et Kyle, qui avait troqué sa fourche pour une hache d'incendie, sectionnaient à la hâte les cordes qui retenaient trois canots de sauvetage. Une opération rendue périlleuse par l'inclinaison du navire éventré, qui, toutes les dix secondes, sous la pression des eaux, était secoué par un violent soubresaut menaçant de le disloquer définitivement.

S'agrippant à une corde, Ed monta les aider. Curieusement, Kyle donnait encore l'impression de s'amuser, comme si tout ça n'avait été qu'un jeu.

Le bateau grouillait de gamins paniqués courant dans tous les sens, sans autre échappatoire que le toit ou le petit pont avant. Sous ses pieds, Ed entendit BouleChien hurler :

— Non, sautez pas ! Restez à bord !

Penché dans le vide, il lui répondit :

— Y a des canots ici ! On va les mettre à l'eau. Mais faites gaffe en montant. Les faites pas chavirer. Jordan en a deux autres, devant.

Du cauchemar qui suivit, Ed n'eut, par chance, qu'une vague conscience, son cerveau préférant abdiquer face à une scène qui défiait l'entendement. Des cadavres et des débris flottant à la surface des flots venaient heurter les gamins tombés à l'eau en essayant de prendre place dans les canots. Tout le

monde hurlait, braillait, gueulait, les cordes tenues à bout de bras entamaient les mains, les vêtements se gorgeaient d'eau, Courtney lui criait quelque chose à une oreille, à propos d'Aleisha, en même temps qu'à l'autre, BouleChien éructait :

— Dépêche-toi ! Vite !

L'épave s'enfonçait dangereusement dans les eaux, les enfants éperdus abandonnaient le navire, prenaient d'assaut les canots. À l'avant, Jordan appelait hargneusement au calme en supervisant la procédure d'évacuation. Du toit, Ed essayait d'en faire autant avec les autres.

— Sautez pas ! aboya-t-il aux grappes de marmots pendus au bastingage. Vous allez les faire couler ! Sautez à côté ! Les gars vous aideront à monter.

L'espace entre le bateau et les canots se couvrit aussitôt d'autant d'éclaboussures que de gosses sautant pour sauver leur peau. La confusion, la nuit, impossible de voir si quelqu'un se noyait ou était emporté par le courant. Ed se contenta de prier pour qu'un maximum s'en sorte.

Vint son tour. À trop attendre, le bateau allait définitivement sombrer et l'entraîner par le fond. Il bondit dans les airs. Le contact de l'eau lui fit l'effet d'un direct au foie. Le souffle coupé, il tendit le bras vers le canot le plus proche. De lourdes semelles s'enfoncèrent douloureusement dans ses côtes. On lui avait sauté dessus. Il fut happé sous la surface.

Un froid glacial s'insinua jusqu'à ses synapses, engourdissant son corps tout entier. Un visage blafard apparut dans l'eau, semblant jaillir de la vase, les traits tordus en une sorte de cri, les yeux écarquillés, la bouche béante ; et puis, il flotta au loin, le laissant de nouveau seul. Le courant l'emportait. Il aurait voulu crier. Les eaux vénéneuses de la Tamise le lui interdisaient.

Subitement, il retrouva l'air vif et cinglant, la lumière aveuglante de l'incendie. Des mains puissantes le hissaient. Kyle, son éternel sourire de maniaque rivé aux lèvres.

— Eh, j'ai bien failli te louper, ce coup-ci, chef ! dit-il en le laissant lourdement retomber au fond du canot où il s'immobilisa, aussi pitoyablement impotent qu'un poisson sorti de l'eau.

— On en a perdu combien ? demanda Ed quand il eut retrouvé un semblant de voix.

Personne ne paraissant l'entendre, au prix d'un douloureux effort, il releva le torse et vit Courtney, recroquevillée sur elle-même, assise à côté de BouleChien. Elle pleurait.

Il jeta un œil en direction du bateau scindé en deux. La partie arrière avait coulé. En revanche, l'avant de la carène, dérivant au gré du fleuve, était toujours à flot, mais enfoncé aux trois quarts dans l'eau.

C'est alors qu'une image saisissante s'imprima sur sa rétine. Debout sur le toit de la timonerie, telle une poignée d'officiers sous-mariniers rentrant à la base, Matt, Archie et quatre acolytes rescapés brandissaient haut leur bannière, ni effrayés ni inquiets. Au contraire, ils étaient l'image même du calme, de la sérénité et de la paix intérieure.

Ed regarda la bannière, illuminée par les flammes qui ravageaient la rive sud. La figure de l'enfant chéri semblait resplendir tandis qu'en arrière-plan l'ombre fantomatique du fils maudit se perdait dans la fumée. Agités par les ridules du tissu, l'Agneau et le Bouc prenaient vie. Et puis, le pont de Waterloo avala l'embarcation. Et ils disparurent.

79

Les derniers adultes, les plus salement amochés, traversaient le pont. Sous une pluie de cendres et de suie, ils traînaient des pieds, claudiquaient et se déhanchaient avec l'énergie du désespoir pour échapper aux flammes qui, derrière eux, crevaient le ciel nocturne.

Lui était resté en arrière pour se repaître d'un petit corps gisant sur la route. Les autres, les imbéciles, ne cherchaient qu'à fuir l'incendie. Pas lui. Il savait qu'il fallait se nourrir. *Meat Is Life.* « La viande, c'est la vie. » Accroupi sur la chaussée, il avait mangé à satiété pendant que les flammes ravageaient les immeubles. C'était joli. Il aimait le feu. Depuis toujours.

D'autant que les flammes ne pouvaient pas l'atteindre. Elles ne pouvaient pas traverser la route, pas plus que ce truc arrondi autour duquel tournent les voitures… Rond-point. Manège enchanté. Plus rien pour lui ici. Le ventre plein, il rota, attrapa son baluchon et avança vers le pont. Ils étaient là-bas, ceux qu'il voulait. Il les flairait. Des rations de viande sur pattes.

En dessous, y avait de l'eau. Il embrassa le paysage du regard. Il connaissait ces buildings… C'était là-bas que vivaient les grosses légumes, les fumiers, il savait leur nom…

Pantène. Géant vert.

Big Ben.

Ah, c'était trop pour lui.

Tout ce qu'il savait, c'était que les fumiers dans les bâtisses pointues, c'étaient eux qui faisaient les lois.

Des politiciens.

Alors ! Il en savait encore des mots !

Politicien.

Il baissa les yeux sur le fleuve. Il vibrait de feu, de morts et de blaireaux.

Non, pas des blaireaux…

Il regarda le bouillonnement de couleurs. Il voulait y jeter quelque chose, voir l'éclaboussure. C'est bien ce qu'on faisait, non ? Y avait même un jeu.

Les petits blaireaux.

Non.

Pas blaireaux.

Bateaux.

Les petits bateaux.

Où chacun prend une brindille et la jette dans le courant, puis on fait demi-tour pour voir laquelle sort en premier du pont. Il y jouait avec le petit… Le petit… ?

Bon sang, pas moyen de se souvenir de son nom !

Au parc. Ils y jouaient au parc. Lancer des brindilles depuis le pont. Il voulait jeter quelque chose. Maintenant. Il avait quelque chose. Ce truc qu'il serrait contre lui, sans plus savoir ni ce que c'était ni pourquoi il le trimbalait.

Ça pesait rien. Un tas de brindilles.

Un petit bateau.

Il appuya le ballot sur le parapet, puis le poussa par-dessus le rebord. Penché dans le vide, il le regarda s'abîmer, tournoyant et voltigeant au-dessus de l'eau comme s'il voulait s'envoler. Et voilà que du ballot jaillissait un garçon, un petit ange piquant vers le fleuve en battant des ailes…

De plus en plus bas.

Jusqu'à un minuscule plouf.

Il le regarda flotter sous le pont.

Et après ? Fallait faire kekchose. Kekchose à voir avec une course, de brindilles, de petits bateaux, de géant vert.

Il disparut sous l'arche.

Aller voir de l'autre côté. Rentrer à la maison. Retrouver son garçon. Son Liam.

Oui, c'était ça. Rentrer à la maison, retrouver Liam.

Il tourna les talons et s'éloigna.

80

Le premier canot heurta le ponton sous les acclamations des gamins qui laissaient exploser leur joie. Ils commençaient à se demander si le fleuve n'allait pas les emporter jusqu'à l'estuaire, voire jusqu'à la mer. Ils s'étaient débrouillés pour arrimer les canots ensemble, ce qui avait l'avantage d'améliorer la stabilité, mais qui gênait d'autant la conduite. Impossible de diriger cette barge géante dans les tourbillons et les flots de la Tamise, l'attelage ayant une fâcheuse tendance à osciller sur lui-même en allant où bon lui semblait. Le courant, croissant à mesure que les minutes passaient, ruinait leurs efforts de navigation, les attirant inexorablement au milieu du fleuve. Après avoir tamponné une pile du pont Hungerford, ils en passèrent sept autres, toujours avec la même angoisse. Décuplée entre les piliers, la force du cours faillit d'ailleurs leur coûter deux canots, lors d'une collision. Heureusement, une fois passé le London Bridge, ils trouvèrent une étendue d'eau rectiligne qui leur permit de contrôler en partie leur trajectoire. Ainsi, mètre par mètre, ils se rapprochèrent de la rive et aperçurent un ponton moderne dont les poutrelles métalliques saillant de la berge constituaient une cible idéale.

Ils se démenèrent sur leurs quelques rames, pagayèrent à mains nues, penchés par-dessus bord, avant d'aborder enfin.

À cet endroit, la Tamise était particulièrement large. Sur la rive opposée se dessinait la masse imposante du *Belfast*, un cuirassé de la Navy transformé en attraction touristique. Un peu plus loin, les silhouettes familières des tours du Tower Bridge se détachaient sur le ciel nocturne, tandis qu'au-dessus d'eux les murs et les flèches de la Tour de Londres les dominaient de toute leur hauteur.

Plantant fermement les talons sur le revêtement d'acier du ponton, Ed prit Courtney dans ses bras. Ils avaient froid, ils étaient trempés, épuisés. Ils se tinrent ainsi enlacés un long moment, oscillant entre rires et larmes.

L'incendie ne s'était pas propagé aussi loin en aval du fleuve. Malgré la méchante lueur incandescente qui couvait à la base du ciel, au loin, sur la rive opposée, la nuit était noire. Ed se sépara de Courtney, essuya son visage d'un revers de main et observa les remparts de la Tour.

— C'était Wiki ou Arthur ? J'sais plus. En tout cas, un des deux avait suggéré que l'on vienne ici.

— Pourquoi ? On est où, là ? demanda Courtney.

— Tu reconnais pas ? s'égosilla Ed. La Tour de Londres…

— On dirait un château.

— Jusque-là, rien d'anormal, puisque c'en est un. La partie la plus ancienne remonte à Guillaume le Conquérant, si mes souvenirs sont bons.

— Qui ça ?

— Ouais, laisse tomber. Le plus important, c'est qu'on ait échoué à l'endroit le plus sûr qui soit. Y a pas mieux pour s'installer. Ici, on sera vraiment à l'abri.

Déjà, Jordan Hordern prenait les commandes de la troupe, aboyant aux gamins de se regrouper en sections selon leur provenance.

— Faut qu'on sache qui manque !

Ed chercha sa bande. Pas longtemps. Et pour cause, puisqu'il ne restait que Courtney et lui. Dans l'incendie ou dans le naufrage, Jordan avait perdu cinq de ses gars. Le troisième groupe était composé de tous ceux qui les avaient rejoints au rond-point. Personne ne sachant combien ils étaient au départ, impossible de dire à combien s'élevaient les pertes. Certains évoquaient des camarades perdus, mais, une fois encore, avec la confusion qui avait entouré la débâcle, nul n'était sûr à cent pour cent que les gars en question n'avaient pas tout simplement traversé Lambeth Bridge. D'autres, en revanche, étaient catégoriques. Leurs compagnons s'étaient noyés. Ed

revit la face livide avalée par les flots noirs et tenta aussitôt de l'effacer de sa mémoire.

— Faut qu'on se débrouille pour entrer, dit Jordan en se tournant vers les remparts.

De toute évidence, il était parvenu à la même conclusion qu'Ed.

— Demain matin, poursuivit-il, on s'occupera de l'eau et de la nourriture. Pour l'instant, la priorité, c'est de se trouver un endroit au sec pour dormir. Partant du principe qu'il y a sûrement quelqu'un à l'intérieur, préparez-vous à vous battre. (Il retira ses lunettes et les essuya.) Si tout le monde s'y met et suit mes ordres, tout ira bien. Mais rappelez-vous, c'est moi qui commande, OK ? BouleChien, que voici, est mon lieutenant. Nos troupes sont sous ses ordres. Là-bas, avec la balafre, c'est Ed. Il commandera tous les autres. Vous lui obéissez et lui m'obéit.

— Qui a décrété ça ? protesta un petit trapu au cou de taureau et aux bras comme des jambons.

— Moi, répondit posément Jordan.

— Mais t'es qui, toi, d'abord ?

Pour toute réponse, Jordan s'approcha de lui, épaule contre épaule et, sans lui adresser un regard, se perdit dans la contemplation du *Belfast*. D'une certaine façon, le geste était plus inquiétant que s'il l'avait affronté de face.

— Laisse tomber, dit-il à mi-voix.

— Écoute…

— Quoi ? Tu veux commander, toi ?

— Et pourquoi pas ? répondit le gamin en cherchant du regard un soutien qui, visiblement, tardait à venir.

— Alors ? reprit Jordan d'une voix cinglante. C'est pas mieux que ça soit moi ?

— Si.

Victoire acquise, il tourna les talons et rejoignit le centre du groupe.

— Je l'aime bien, glissa Kyle, cramponné à sa hache d'incendie, en se penchant à l'oreille d'Ed. Il a un bon style.

Haussant la voix, il poursuivit :

— J'ai pas de problème avec Ed. Le gars sait ce qu'il fait. Je l'ai vu se battre. Un vrai furieux ! Maintenant, bougeons de là.

Le château était entouré de deux murs : un simple rempart extérieur et un autre à l'intérieur, plus haut, ponctué de tours rondes. On entrait par une

porte moyenâgeuse, elle-même reliée au château par une étroite passerelle de pierre enjambant les douves asséchées.

Les panneaux de bois fermant la porte voûtée étaient bien trop hauts et trop massifs pour espérer les forcer. En revanche, le rempart était jalonné de gouttières, que Kyle et BouleChien se proposèrent spontanément d'escalader. Jordan leur donna le feu vert. Ils franchirent la rambarde le long de la douve et traversèrent en courant l'étendue de pelouse.

Ils s'arrêtèrent au pied du mur et levèrent les yeux.

— Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Kyle.

— Un jeu d'enfant. Au sens propre, répondit BouleChien. Car figure-toi que j'ai pas mal fait le monte-en-l'air dans mon jeune âge. Je parie que j'y suis en prem's !

De fait, l'exercice se révéla d'une grande facilité. En deux temps, trois mouvements, ils atteignirent le faîte de l'enceinte. Tout aussi aisément redescendus de l'autre côté, ils abordèrent les portes principales, exemptes de gardes et seulement verrouillées par une barre de métal, qu'ils s'empressèrent de relever. Cinq minutes plus tard, le gros de la troupe était dans le château. Ceux qui avaient récemment visité le site avec l'école servaient de guide. Ils progressèrent jusqu'à une passerelle donnant accès à la cour intérieure. Puis ils débouchèrent dans un immense espace ouvert, bordé d'un fouillis de vieilles tours, de casernements en brique rouge et d'hôtels particuliers Tudor et victoriens. La partie la plus ancienne, White Tower, un imposant fortin carré avec une tourelle à chaque angle, s'élevait au centre, au sommet d'un léger monticule.

Les gamins s'agglutinèrent dans un endroit évoquant une place de village, avec une église à un bout et une maison en bois à l'autre.

— On dirait qu'y a personne, murmura BouleChien.

— Ben, y a qu'à vérifier, dit Kyle.

Avant que quiconque ait le temps de l'en dissuader, il se mit à brailler à tue-tête :

— Eh oh ! Y a quelqu'un ?

— Hé ! Y te manque une case ou quoi ? fulmina Jordan en se précipitant pour le faire taire. Et l'effet de surprise ?

— Pourquoi, c'est quoi, le plan ? demanda Kyle avec un sourire maniaque. Les trucider tous dans leurs lits ? Les égorger pendant leur sommeil ?

— Ça ou autre chose, d'façon les v'là, répondit Jordan en apercevant des ombres qui émergeaient d'une des maisons.

Dans la bataille, Ed avait perdu son fusil. En revanche, il avait toujours son pistolet à la ceinture. Il amorça un geste vers son holster et se ravisa en voyant débarquer trois gamins, deux garçons et une fille, visiblement au saut du lit, sans armes, serrant contre eux de gros manteaux, l'air transis de froid.

— Qui êtes-vous ? Par où êtes-vous entrés ? demanda l'un des garçons, un grand échalas, aux joues creuses, avec une sale petite toux sèche, qui donnait l'impression de ne pas avoir mangé depuis des jours.

Éludant les questions, Jordan coupa :

— Qui commande, ici ?

— Bah, personne, répondit le garçon en haussant les épaules.

— T'oublies Tomiki ? intervint la fille.

— Ah ouais… Tomiki, t'as raison…

— Allez le chercher.

— Quoi ?

— Tomiki, Tomi quoi, je m'en fous, va le chercher. Je veux lui parler.

— À cette heure-ci ? Mais il dort !

— Ben, réveille-le !

— J'y vais, dit le plus jeune en partant au petit trot vers la maison en bois.

Les gamins se regardèrent en silence. Ed grelottait. Il ne rêvait que d'une chose : se mettre au sec. Mais Jordan ne bougeait pas.

— Vous êtes combien à vivre ici ? demanda-t-il finalement.

— J'sais pas. Peut-être trente, répondit le souffreteux.

— Hum, bougonna seulement Jordan avant de se murer à nouveau dans le silence.

Deux minutes plus tard, le petit revint accompagné d'un gars plus vieux, de type asiatique, le visage encadré par de longs cheveux raides et noirs.

— C'est quoi c't'embrouille ? marmonna-t-il mollement en venant vers eux. Qui êtes-vous ?

— Jordan Hordern, enchanté. C'est toi Tomiki ?

— Ouais, répondit ce dernier en se plantant devant lui.

— C'est toi qui commandes ?

— Ouais, je suppose, ouais.

— Décidément, ça n'a pas l'air clair.

— OK, ça va, c'est moi qui commande.

— Plus maintenant.

— Quoi ?

— Avant c'était toi qui commandais, maintenant, c'est moi.

Comme l'on pouvait s'y attendre, Tomiki éclata de rire.

— Tu crois que tu vas te pointer ici, et…

— C'est bien là la question, non ?

— Comment ça ?

— Précisément. Qu'on s'est pointés ici, dit Jordan en s'avançant d'un pas si froidement assuré que Tomiki ne put s'empêcher de reculer.

D'autres gamins ensommeillés sortaient des maisons, apparemment choqués de se trouver face à des intrus. Ceux qui portaient des armes se tenaient prudemment à distance, apparemment peu désireux d'en faire usage.

— Vous avez le meilleur spot de Londres, dit Jordan en fixant du regard White Tower, ignorant consciencieusement Tomiki. Un château fort. Aisé à défendre et rempli d'armes. De la confiture aux cochons, oui ! On n'a pas croisé une sentinelle. Les portes même pas cadenassées. Il nous a suffi d'escalader deux malheureuses gouttières pour entrer.

— Que je sache, les pères et les mères grimpent pas aux gouttières, plaida Tomiki.

— Toi, répondit Jordan d'un ton accusateur, tu ne mérites pas de commander un endroit pareil. Et quand on n'est pas capable d'être chef, on se félicite lorsque quelqu'un de valable se présente.

Tomiki haussa les épaules avec insolence et grogna. Le premier étonnement passé, sorti de son lit au milieu de la nuit par un événement totalement inattendu, il reprenait ses esprits.

— On a l'avantage du nombre, dit-il posément. Donc, autant éviter de se disputer. D'accord ? Pour le reste, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous vous installiez ici. Très franchement, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues. Car, contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est pas la vie de château… Mais pas question qu'on me marche dessus.

— Je suis d'accord, répondit Jordan, évitons de nous disputer. Je déteste les disputes.

— Ah, au moins un point d'accord.

— Donc, on règle ça entre nous.

— Quoi ? Tu veux te battre avec moi ? demanda Tomiki, incrédule.

— Oui.

— Chez nous, mec, ça fonctionne pas comme ça.

— Détrompe-toi. Comme j'ai dit, le monde a changé… Alors, vas-y ! Qu'est-ce que t'attends ? Frappe.

— Non, dit Tomiki en battant en retraite.

— Frappe ! insista Jordan en avançant de plus belle.

Tomiki trébucha. Il posa la main sur la poitrine de son assaillant pour tenter de l'arrêter.

En guise de réponse, Jordan le gifla. Une taloche à la fois sèche et désinvolte. La tête de Tomiki fit un aller-retour. Il tomba à genoux.

Après l'avoir toisé de haut durant un moment, Jordan l'aida à se relever. Stupéfait, abasourdi, Tomiki vacillait sur ses jambes.

— Ce n'est pas contre toi, lui glissa doucement Jordan.

Puis il se tourna vers le cercle de spectateurs :

— Si c'est la guerre que vous voulez, pas de problème, vous l'aurez. Mais sachez que vous la perdrez à coup sûr. Nous avons combattu aux quatre coins de la ville pour venir ici. Tomiki restera votre représentant, mais, à partir de maintenant, c'est moi qui dis ce qu'y a à faire. Que celui, ou celle, à qui ça pose problème s'avance et parle.

Personne ne moufta.

Ed éprouvait un étrange mélange d'embarras et de fierté. Certes, il désapprouvait la méthode, mais, en même temps, il ne pouvait nier que la froide brutalité dont avait fait preuve Jordan était le meilleur moyen de régler rapidement la question.

— Bien, dans ce cas, la messe est dite, conclut Jordan.

Ed soupira et ferma les yeux.

La nuit au chaud.

81

Les rayons que dardait le soleil matinal étaient comme autant de javelots lui transperçant la rétine. Il plaqua les mains sur son visage. Il connaissait cet endroit. Une grande place carrée. Un pylône… Non ! Une colonne. Une immense colonne de pierre au centre de la place. Surmontée d'une statue représentant un homme. Comment il s'appelle déjà ? Borgne, manchot, avec un bicorne.

Nelson.

« Yes ! » Il en savait encore, des choses. Il allait vaincre la maladie. N'était-ce pas ce qu'il leur avait dit ? Il allait vivre. Rentrer chez lui, à la maison, et mener une vie heureuse.

La maison.

Il connaissait le chemin à partir d'ici. Il connaissait cette partie de… de quoi déjà ? C'était quoi le nom de cet endroit ?

Nelson.

Lord Nelson. Non, pas Nelson. Fondre. Non. Londres. La ville de Londres.

Traversant la place en traînant la patte, il leva une volée d'oiseaux. Leurs battements d'ailes et leurs voltiges l'enragèrent. Il agita les bras dans leur direction en les insultant.

Des cochons.

Les cochons pouvaient donc voler.

Les pigeons aussi.

Deux secondes plus tard, sans qu'il sache comment, il en tenait un dans la main. Il l'avait chopé en plein vol. Comme un occiput. Non, un gardien de but. Il esquissa un sourire. Il était le roi. C'est lui qui aurait dû être au sommet de cette colonne. Le roi de Londres ! Il serra l'oiseau jusqu'à sentir ses os se broyer. Puis il fourra le cadavre dans la poche de son pantalon de jogging. Il avait froid. Il avait perdu sa chemise lors de l'échauffourée pour la dépouille du petit. D'façon, elle était déchirée.

À cause de l'autre, là. Avant.

Il allait lui apprendre les bonnes manières à celui-là.

Bref, il avait remporté la mise avec le petit, mais ça lui avait coûté sa… Comment déjà ? Il l'avait y a une minute ! Pas grave, ça reviendrait.

Sa chemise. Oui. Ça lui avait coûté sa chemise.

Un éclat de lumière attira son attention. Un stand de vendeur de rue, basculé à la renverse. Des écharpes, des chapeaux et des…

Babioles.

En voilà un beau mot. Difficile à se rappeler. Combien de gens connaissaient ce mot ?

Il le cria à pleins poumons.

— Babioles ! Babioles ! Babioles !

Il s'approcha de l'étal et fouilla dans la marchandise, envoyant bouler détritus, fripes et divers objets.

De la camelote pour touristes.

Et puis, au milieu de tous ces trucs, un débardeur. Il le tint devant lui à bout de bras. Pas mal. Les couleurs, surtout, lui plaisaient. Rayures rouges sur fond blanc. Dans un sens et dans l'autre.

En croix.

Gauchement, il se fendit d'un salut militaire.

— Lord Nelson, au rapport, dit-il, les mots se détachant clairement dans son esprit alors que, dans la réalité, ils se perdaient en un vague borborygme inarticulé.

Croix rouge sur fond blanc. Un drapeau.

Celui de son pays.

Il passa la tête dans l'encolure. Maintenant, il était vraiment le roi. Le roi de Londres. Le roi du monde. En route pour la croisade. La croisade contre

ces garçons. Ces minets bien éduqués qui croyaient pouvoir lui en remontrer.

À lui ! Lord Nelson. Prince de la cité. Roi des babioles.

Car ils avaient fait pire que l'insulter. Le mal absolu. Ils lui avaient pris son Liam. Oui. Ils l'avaient tué. Ils l'avaient tué alors qu'il était à sa recherche.

On ne pouvait pas lui faire ça. C'était un héros. Tango Charlie. Charlie George. Saint Georges, le tueur de pigeon. Euh, non, de dragon. Le tueur de dragon. Oui. Saint Georges. Et terrasser tous les dragons du monde il allait.

Mais, avant cela, il rentrerait chez lui, chercher son fils, pour aller au match, à la grande église. Comment déjà ? Salle de bal ? Non. Chrétienté ? Non. Cathédrale ? Oui, c'était ça. Sa cathédrale à lui. Son théâtre des rêves.

La maison.

Le stade d'Arsenal.

Un an plus tard

Au sommet des remparts, Ed et Kyle regardaient la Tamise qui coulait paresseusement à leurs pieds. Il avait plu la nuit précédente et tout était encore brillant d'humidité. Mais le temps était en train de se dégager. Au-dessus de leurs têtes, un carré de ciel bleu gagnait du terrain. Finalement, le soleil creva les nuages et le décor tout entier s'illumina de vif-argent.

— Mmh, qu'est-ce que c'est bon de sentir le soleil…

— T'as raison, patron, répondit Kyle avec le même bonheur. Bientôt l'été.

— T'emballe pas. Avant y a le printemps.

— Toujours eu du mal avec les saisons. La dyslexie, sans doute. Tiens, même si tu posais la question, je serais infoutu de te dire depuis combien de temps on est là.

— Depuis toujours, si tu veux mon avis.

Ed repensa à leurs débuts à la Tour. Les premières semaines n'avaient pas été de tout repos. Jordan avait secoué les puces de tout le monde, faisant valoir que la clé de la survie était l'organisation. Livrés à eux-mêmes, les gamins auraient laissé libre cours à leur nature, sombré dans l'anarchie et les querelles incessantes. Mais Jordan n'était pas disposé à permettre que cela

arrive. Il avait une vision, et la volonté nécessaire pour la traduire en actes. Avec lui, ils survivraient, qu'ils le veuillent ou non.

Il commença par mettre en place un ordre militaire, divisant ses troupes en gardes, soldats ou pelotons de maraude. La White Tower était pleine d'armes et d'armures. Le site était fortifié. Ed fut nommé capitaine de la garde, responsable de la défense du château. Tout le monde avait confiance en lui. Il avait l'image d'un gars fort et courageux ; le simple fait de le savoir en faction rassurait les plus jeunes. Kyle se mua spontanément en une sorte de factotum ou de garde du corps. Ed ne pouvait pas faire un pas sans que le gros balèze à la tête carrée lui colle au train. Il en prit son parti.

À l'arrivée du printemps, les douves furent labourées et ensemencées. L'idée leur en était venue en voyant de vieilles photos datant de la Seconde Guerre mondiale, qui montraient les douves transformées en immense jardin potager.

Au printemps avait succédé l'été, dans la lumière et la chaleur duquel les gamins avaient retrouvé l'espoir d'une nouvelle vie. L'été cependant ne dure pas toujours et, bientôt, il avait cédé la place à l'automne, puis à l'hiver. La nourriture manqua de façon chronique. Les pelotons de maraude devaient sans cesse étendre leur rayon d'action pour trouver de quoi manger. Deux fois, ils avaient touché le gros lot et découvert des entrepôts remplis de provisions. Mais, même en se rationnant, le butin avait été rapidement épuisé.

Le plus difficile à supporter était l'absence totale de produits frais. Faute de savoir-faire, le jardin ne s'était pas révélé très productif. Pire, avec l'hiver, le niveau de la Tamise était monté et le fleuve avait noyé toutes les récoltes. Ils avaient beau régulièrement organiser des raids dans les magasins bio et les pharmacies pour faire provision de compléments alimentaires et de vitamines, rien ne pouvait remplacer les fruits et légumes. Affaiblis par les carences, nombre d'entre eux étaient tombés malades, victimes du froid. En l'absence de médecin, on ne pouvait pas faire grand-chose pour les soigner. Ainsi avaient-ils subi de lourdes pertes.

En outre, dans les frimas de l'hiver, les escarmouches avec les crevards se multipliaient. Les équipes de maraude essuyaient fréquemment des attaques de l'ennemi, tout aussi désespéré et affamé que les gamins. En janvier, il avait neigé. En voyant les flocons tomber et le décor se parer d'un manteau blanc, les petits avaient hurlé de joie et couru jouer dehors. Mais, à l'ivresse du moment, avait vite succédé la léthargie des froids glaciaux. La nuit, ils se

serraient en tas les uns contre les autres, tels des insectes en hibernation. La mortalité avait atteint des sommets. Les enfants n'en finissaient pas de pousser la charrette qui leur servait à transporter les défunts jusqu'à la berge d'où ils jetaient les corps dans le fleuve.

Ed commençait à croire qu'ils n'en verraient jamais le bout. Pourtant, à la faveur de la caresse du soleil dans son dos, il reprenait espoir. Un an. Ils avaient tenu une année entière. C'était à peine croyable. Finalement, avec un peu de chance, peut-être qu'ils n'allaient pas tous mourir, que l'apocalypse ne serait pas pour tout de suite.

Entre l'infinie succession de tâches qui occupaient ses journées et la fatigue qui en résultait le soir, Ed n'avait pas vu le temps passer, oubliant jusqu'à son anniversaire. Ce n'est que plus tard qu'il réalisa, non sans un frisson d'effroi, qu'il devait avoir quinze ans. Il avait alors pris ses distances avec le reste du groupe, cherché à s'isoler le temps de voir si des symptômes de la maladie apparaissaient. Mais, hormis une légère toux, rien n'était venu. Ce genre de désagrément étant leur lot commun par ces temps de grands froids, il ne s'était pas inquiété plus que ça.

Il esquissa un sourire. D'ici quelques semaines, il aurait seize ans. Apparemment, Justin avait vu juste. Quelle que soit la nature du mal qui avait transformé les adultes en crevards, les enfants n'y semblaient pas sujets.

— On est en vie…

— Quoi ? demanda Kyle, légèrement déconcerté.

— Ben… On est vivants ! Contre toute attente, on est encore là. On respire ! dit Ed en faisant claquer sa main sur la pierre avec un cri de joie.

Kyle secoua la tête d'un air désabusé. Pour sa part, il se gardait de trop réfléchir. Un éclat de voix dans leur dos coupa court à la discussion. BouleChien pointa le bout de son nez.

Au cours de l'année écoulée, il avait fait maintes fois la preuve de sa vaillance et de sa loyauté, gagnant ainsi le respect de tous. Jordan l'avait promu capitaine des Patrouilleurs, comme il baptisait les pelotons de maraude.

— C'est pas beau, ça ? s'exclama BouleChien en levant les yeux au ciel. Le soleil est de retour !

— Va falloir que vous nous trouviez de la crème solaire, répondit Ed.

BouleChien éclata de rire et vint se poster près de lui.

— Pff, ça fait du bien, dit-il en laissant pendre ses bras par-dessus le parapet.

— J'étais en train de penser à quand on est arrivés, confia Ed.

— Ouais, moi aussi, j'y pense… des fois. Ça me fait comme si c'était un rêve, ou un film que j'aurais vu il y a longtemps.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Et les autres ? Tu te demandes pas ce qu'y sont devenus ?

— Avant, oui. Plus maintenant. À vrai dire, ils me sont sortis de la tête.

— Tu te fous de moi ! s'exclama BouleChien. C'étaient tes potes, tu t'en souviens forcément.

— Mes potes les plus proches sont tous morts. Malik, Bam, Jack…

— Comment y s'appelait le bolos, là ? Celui qui conduisait le camion ?

— Justin. Difficile de l'oublier, celui-là. Y avait aussi le petit Wiki et son copain, Arthur. Et puis aussi… Mince, c'était quoi son nom ?

— Qui ?

— Celui qui lisait tout le temps ? Chris Marker ! C'est ça. Et Kwanele.

— Qui ça ?

— Kwanele, celui qu'était toujours fringué comme un milord.

— Ah ouais, le sapeur. Tu vois qu'y te sont pas sortis de la tête !

— Mmh… J'avais juste besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire.

— Et l'autre mordu, là ? L'illuminé avec sa nouvelle religion ? Comment il s'appelait ?

— Mad Matt… Maudit soit-il, celui-là. C'est à cause de lui qu'Aleisha s'est noyée. Il aurait pu tous nous tuer, cet abruti. Qu'il aille au diable. Les autres, non. J'espère qu'ils s'en sont sortis. Remarque, ils avaient la bouffe du camion et l'autre taré pour les escorter. David. Donc, j'imagine qu'ils sont terrés quelque part, comme nous.

— Et Brooke ?

— Ah, Brooke… Comment veux-tu oublier une fille pareille ?

— Moi, je pense à elle tout le temps, avoua BouleChien. Je veux dire, à l'époque, je savais que c'était mort, vu qu'elle en pinçait sévère pour ta pomme…

— Jusqu'à ce que je me ramasse ça, l'interrompit Ed en posant le doigt sur la boursouflure violacée qui lui barrait la moitié du visage.

— C'est pour ça que tu t'intéresses plus à elle ?

— Comment ça ?

— Tu penses qu'elle t'aimerait plus ?

— Bah, pour tout te dire, je m'en fous.

— T'aimerais pas savoir ce qu'elle est devenue ?

— Excuse-moi, mais c'était pas dans l'ordre de mes priorités. J'avais d'autres trucs à penser, si tu vois ce que je veux dire… Mais je mentirais si je disais que je me suis jamais demandé ce qu'elle devenait.

— Moi, je fais plus que me demander, mec. C'est sûr qu'elle avait son caractère. Une coriace. Mais j'aime ça chez une fille. En plus, c'est pile le genre de meuf qu'y faut dans des temps comme ça. Sans compter qu'elle était vraiment bien foutue.

— Où tu veux en venir, là, je comprends pas ? Tu veux faire une battue pour essayer de la retrouver, ou quoi ?

— D'façon, un jour ou l'autre, faudra bien qu'on sorte de notre trou pour voir si y a pas d'autres gamins kekpart. On va pas rester éternellement cloîtrés derrière nos murs en espérant que le monde autour s'évapore.

— Mais c'est toi le capitaine des Patrouilleurs.

— Précisément. Donc, faut que je patrouille ! Je vais voir ça avec le général. J'suis sûr qu'y fera pas d'histoires. Tout va bien ici. C'est calme. J'en ai déjà causé à quelques gars, beaucoup sont partants. Z'ont tous un frangin, une sœur ou un meilleur pote qu'y z'aimeraient revoir. Courtney aussi. Brooke lui manque.

— Ben, écoute… Bonne chance, qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?

— Ben, si je t'en cause, c'est que je pensais que tu viendrais peut-être avec nous.

Ed pivota et baissa les yeux sur la cour du château, grouillant d'activités. Une vraie petite ville.

— Je suis chez moi, ici. C'est sur eux que je dois veiller, maintenant.

Dans les jours qui suivirent le départ de BouleChien, Ed repensa à leur conversation. En fait, il ne lui avait pas dit toute la vérité. Ses amis occupaient davantage son esprit qu'il ne l'avait laissé entendre. Il ne comptait plus les nuits où il avait rêvé que Jack était encore en vie. Il le voyait émerger des ténèbres, la moitié du visage mangée par sa tache de vin. Il avait l'air triste et fâché, lui demandait pourquoi il l'avait abandonné, laissé pour mort. Et puis Ed se rendait compte qu'il était couvert de boutons, qu'il avait la maladie et il se réveillait en nage, cherchant son souffle.

Tous les gamins étaient hantés par des terreurs nocturnes, ce qui était largement compréhensible compte tenu de ce qu'ils avaient vécu, mais celles-ci semblaient particulièrement récurrentes depuis qu'ils s'étaient installés dans cette partie de la ville, à la lisière du cœur historique de Londres, à quelques encablures de la City, que les enfants avaient spontanément décrétée « zone interdite ». Jamais ils ne s'aventuraient dans ce quartier de la haute finance internationale où, avant le désastre, se jouait l'avenir du monde dans des gratte-ciel sans âme, élevés à côté de très, très vieilles églises. Non seulement ce désert de verre et de béton était dépourvu de toute nourriture, mais, en plus, il y régnait une atmosphère lugubre et dérangeante et les rares crevards qui y vivaient comptaient parmi les plus farouches et les plus imprévisibles.

Un soir de pluie, Ed et Kyle sortirent pour assurer la protection d'une équipe d'ouvriers chargés de sécuriser les portes de la station de métro Tower Hill. Cela faisait déjà un moment qu'ils prévoyaient de murer l'accès à ces tunnels souterrains pouvant potentiellement servir de refuge à l'ennemi. Les garçons étaient sur le qui-vive et lourdement armés. Jamais un gamin ne se serait aventuré hors du château sans armes. Ed portait un poignard, une épée dans un fourreau ainsi qu'une arbalète. Son pistolet était depuis longtemps à court de munitions. Il le gardait néanmoins à côté de son lit, en souvenir des jours passés. Kyle avait une hallebarde, croisement entre une lance et une hache. Parfait pour la défense.

La journée avait été agitée. Il y avait eu du tapage dans la zone interdite. Les crevards préparaient quelque chose. D'habitude, ils se tenaient à l'écart de la Tour, sachant que l'endroit était dangereux pour eux, mais, aujourd'hui, il y avait de l'électricité dans l'air et rien ne se passait comme à l'ordinaire. Les Patrouilleurs avaient d'ailleurs signalé la présence de crevards à proximité du château.

— Je vais faire un tour et inspecter les environs, dit Kyle. J'en peux plus de rester là à rien faire.

— Entendu. Mais sois prudent.

— Ne le suis-je pas toujours ? dit Kyle en le gratifiant d'une grande tape dans le dos.

Puis il tourna les talons et, sa hallebarde sur l'épaule, s'éloigna en riant sous cape.

Ed passa la main sur son visage et palpa le renflement de sa cicatrice, qui allait pratiquement du front au menton. Elle lui faisait mal, ce soir. Ça le

démangeait. Il n'était pas d'une nature superstitieuse, pourtant, lorsque sa cicatrice le titillait de la sorte, il lui arrivait d'y voir un mauvais présage. Bien sûr, il avait gardé cela pour lui, par peur des moqueries que cela n'aurait pas manqué de susciter. D'ici à ce qu'on le traite d'Harry Potter…

Un bruit de pas, accompagné du cliquetis caractéristique des armes, lui fit tourner la tête. Une escouade de gardes émergeait du passage souterrain sous la grand-route, juste à côté de la Tour. Jordan Hordern ouvrait la marche, le tronc protégé par un haut d'armure et la tête coiffée d'un heaume qui paraissait légèrement incongru au-dessus de ses vieilles lunettes rayées. Les quatre gars qui l'accompagnaient portaient tous des hallebardes.

— Drôle de nuit, dit-il en arrivant à hauteur d'Ed.

— Tu le sens aussi ?

— Ouais. Tout le monde est à cran. Y a de l'orage dans l'air. Mais au fait, qu'est-ce que tu fais dehors ?

— On s'est finalement décidés à murer la station. On voulait essayer de finir ce soir. Les gars y sont presque.

— Fini ou pas, à ta place, je laisserais tomber. Ça craint, ce soir.

— T'inquiète, à l'heure qu'il est, ils doivent être en train de remballer.

Ensemble, ils allèrent jusqu'à la grille du métro où, effectivement, l'équipe de travail rangeait ses outils. Jordan et ses gars chargèrent leurs lampes à dynamo et vérifièrent qu'ils n'oubliaient rien.

Alors qu'ils s'apprêtaient à partir, Kyle revint, l'air soucieux.

— Faut que vous veniez voir ça, dit-il doucement.

— Quoi ? demanda Jordan.

— Tu verras toi-même.

Jordan demanda aux autres de se trouver un endroit où se cacher, puis, accompagné de deux de ses gars, il emboîta le pas à Kyle et à Ed. En file indienne, ils longèrent en silence un vieux mur datant de l'époque romaine, puis filèrent à l'ombre d'un horrible immeuble moderne, en brique grise. Au bout du pâté de maisons, Kyle s'arrêta et fit un signe de tête en direction de la route. Ed se faufila jusqu'à l'angle et jeta prudemment un œil.

Ce qu'il découvrit lui coupa littéralement le souffle. Il n'arrivait pas à y croire.

— Mate-moi ça, dit-il en se tournant vers Jordan.

Celui-ci prit sa place. Ed attendit sa réaction, se demandant si elle confirmerait ce qu'il croyait avoir vu. Il fronça les sourcils et caressa sa cicatrice. Ça le picotait de nouveau. Non, ce n'était pas possible. Son

imagination lui jouait des tours. Il était victime de l'étrange atmosphère qui régnait.

— J'y crois pas, murmura Jordan en reculant à couvert.

Ed fit mine de regarder une nouvelle fois. Kyle le retint. Tous les quatre se ratatinèrent contre le mur. Deux ombres avançaient furtivement vers la Tour.

Deux jeunes garçons, pas plus de dix ans, sales, à bout de forces, trempés jusqu'aux os par la petite pluie fine qui tombait sans discontinuer, les yeux hagards, zigzaguaient mollement sur le bitume, tenant à peine sur leurs jambes.

Mais, le plus fou, c'était qu'ils ressemblaient trait pour trait aux deux gamins que Matt avait dessinés sur sa bannière, celle qui lui avait valu les railleries de tous à cause du fameux « Angus Day ».

L'Agneau et le Bouc.

Un des garçons précédait l'autre, exactement comme sur le blason. Il portait un sweat qui, malgré sa saleté, était encore blanc. Il avait les cheveux très blonds et un teint diaphane, là où le second, avec son épaisse tignasse en bataille noir de jais et sa couche de crasse, paraissait brunâtre. Légèrement en retrait, c'était comme s'il marchait dans l'ombre du premier.

— Coïncidence, ne put s'empêcher de murmurer Ed. C'est pas possible autrement.

— Quoi qu'il en soit, répondit Jordan, soyons prudents. Ils viennent de la zone interdite. En plus, je les sens pas, ces deux-là.

Cette remarque acheva d'effaroucher Ed qui n'avait jamais entendu Jordan exprimer le moindre doute à l'heure de passer à l'action.

— Bon Dieu, Jordan, me dis pas que tu commences à croire aux conneries de Matt ?

— T'as pensé la même chose que moi en les voyant, non ?

— Arrête ton délire, ce ne sont que des mômes.

Ed avait beau dire, lui-même n'y croyait qu'à moitié. L'histoire récente avait prouvé que tout était possible. Et si Matt disait vrai, ça pouvait aussi bien être Dieu et le diable qui passaient devant eux.

« Ne sois pas idiot. »

— Halte ! Pas un geste ! héla Ed en sortant de l'ombre.

Les deux garçons se figèrent.

— On est des mômes, dit le blond sans se retourner. Rien que des mômes.

— Espérons-le, ne put s'empêcher de marmonner Ed avant d'ajouter, en poussant la voix : Hum, je vois ça. Vous venez d'où ?

— De Waitrose, répondit le gamin.

Ed faillit éclater de rire. Tu parles d'idoles descendues de l'Olympe ! Un supermarché.

— Waitrose ?

— Enfin, Holloway, répondit le garçonnet en pivotant lentement.

— C'est où, ça ?

— Dans le nord de Londres. Après Camden.

Mentalement, Ed essaya de se représenter quelle distance ça faisait. Il avait beau ne pas bien connaître Londres, quelque chose lui disait que ce n'était pas la porte à côté.

— Vous avez fait tout ce chemin ?

— Oui. J'essaie d'aller à Buckingham Palace.

De plus en plus surréaliste.

— Pardon de te dire ça, mais t'as dû rater un embranchement quelque part, parce que, là, t'y es pas du tout.

— Je sais. Je t'en prie, on est épuisés, affamés. On a passé la journée à essayer de sauver notre peau.

Sa voix tremblait. Il semblait terrorisé. Rien à voir avec un dieu.

— Vous êtes que tous les deux ?

— Oui.

Ed et les autres avancèrent sur la route et s'approchèrent des deux gamins.

— Vous voulez bien nous aider ? dit celui qui avait les cheveux bruns. On est au bout du rouleau.

— T'es rassuré ? murmura Ed en se tournant vers Jordan. C'est que des gosses.

— Peut-être. Mais on n'est jamais trop prudent. Et tu avoueras que…

— Ouais, t'as raison. D'ailleurs… (Ed marqua un temps d'hésitation, comme pour se convaincre lui-même que ces deux gamins n'avaient rien de surnaturel.) Tu… tu sens rien de bizarre ?

— Tu l'as dit toi-même, Ed. Ce ne sont que des mômes.

— Ouais.

Ed alla trouver les deux petits et retira son casque. La cicatrice les impressionna au plus haut point. Sachant le malaise qu'elle provoquait chez les gens, Ed se fendit d'un large sourire.

— Quel âge avez-vous, tous les deux ? demanda-t-il en s'agenouillant près d'eux.

— Neuf ans, répondirent les deux gamins d'une même voix.

— Et vous avez parcouru tout ce chemin tout seuls, depuis le nord de la ville ?

— La crevette, oui, répondit le brun. Moi j'étais vers Spitalfields et puis je suis allé dans le métro. Là, je me suis grave perdu, et ensuite…

— Waouh, mollo, l'ami, dit Ed en levant la main pour l'arrêter. Donc, tu viens de Spitalfields ? Qui s'est occupé de toi ?

— Personne, répondit le gamin en haussant les épaules. Y avait bien quelques morveux avec moi à certains moments, mais ils sont tous morts à l'heure qu'il est. J'suis resté tout seul… jusqu'à ce que je rencontre mon pote le hobbit.

Ed secoua la tête en étouffant un petit rire incrédule.

— Et nous qui nous prenions pour des petits génies, à jouer les durs dans notre donjon. Et v'là-t'y pas que deux mioches débarquent et nous font passer pour une bande de mauviettes.

— C'est sûr, là-bas ? demanda le blondinet.

— Dans la Tour, tu veux dire ? (Ed étudia un instant la question.) Oui, relativement.

— Certain ?

— T'as vu ce qu'y fallait pas, hein, le mioche ?

Le blondinet acquiesça d'un hochement de tête.

— Eh bien, dans ce cas, dis-toi que ce n'est pas plus dangereux qu'ailleurs. Certainement moins en tout cas que la rue ou le métro.

— Vous pouvez nous emmener ?

— Bien sûr. Si vous voulez.

— Et on sera vraiment en sécurité ? Y a que vous ? Que des enfants ?

— On est soixante-sept là-dedans, expliqua Ed. Que des mômes. De tous les âges. C'est pas le paradis sur terre, mais on s'en sort. C'est fini, gamin, t'es au chaud, maintenant.

Les deux petits se mirent à pleurer.

Ed était à deux doigts d'en faire autant. Il les serra contre lui, le temps qu'ils sèchent leurs larmes. Puis il les souleva de terre, les posa à califourchon sur ses hanches et les porta en direction de la Tour.

Tandis qu'ils cheminaient, l'image de la bannière lui apparut une fois encore.

Y avait-il une chance, même infinitésimale, que Matt ait eu raison de bout en bout ?

Remerciements

Pendant mes recherches sur cette série, j'ai reçu l'aide de plusieurs personnes merveilleuses, mais je souhaite avant tout remercier :

James Taylor et Terry Charman, du musée impérial de la guerre.

David Cooper, de la tour de Londres.

Daniel Armstrong, du Waitrose d'Holloway Road, qui m'a aidé à comprendre comment fonctionnent les supermarchés.

Et Jon Surtees, de l'Oval, pour la fantastique visite guidée qu'il m'a accordée, un peu gâchée c'est vrai par le fait que je ne suis pas un fan de cricket.

Je vous recommande vivement la visite de n'importe lequel de ces monuments, que vous vouliez observer en vrai les lieux où se déroule cette histoire ou que vous soyez intéressés par l'histoire et la culture britannique.

L’auteur

Charlie Higson est un auteur britannique né en 1958. Très célèbre outre-Manche, il a été chanteur puis acteur avant de se faire connaître en écrivant pour la télévision. Il est l’auteur de la série des *Young James Bond* relatant l’adolescence du fameux agent secret, mais aussi de romans policiers qui mêlent réalisme social et humour grinçant. Son goût prononcé pour les films d’horreur l’amène à écrire une série de livres de zombis, avec lesquels il espère causer de nombreuses nuits sans sommeil à ses lecteurs.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

www.pocketjeunesse.fr

Titre original :
The Enemy

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Publié pour la première fois en 2010 par Puffin Books, an imprint of Penguin, London.

Couverture : Photos : © Corbis et iStock

Text copyright © Charlie Higson, 2010.
© 2012, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-823-81586-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : juin 2012.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library